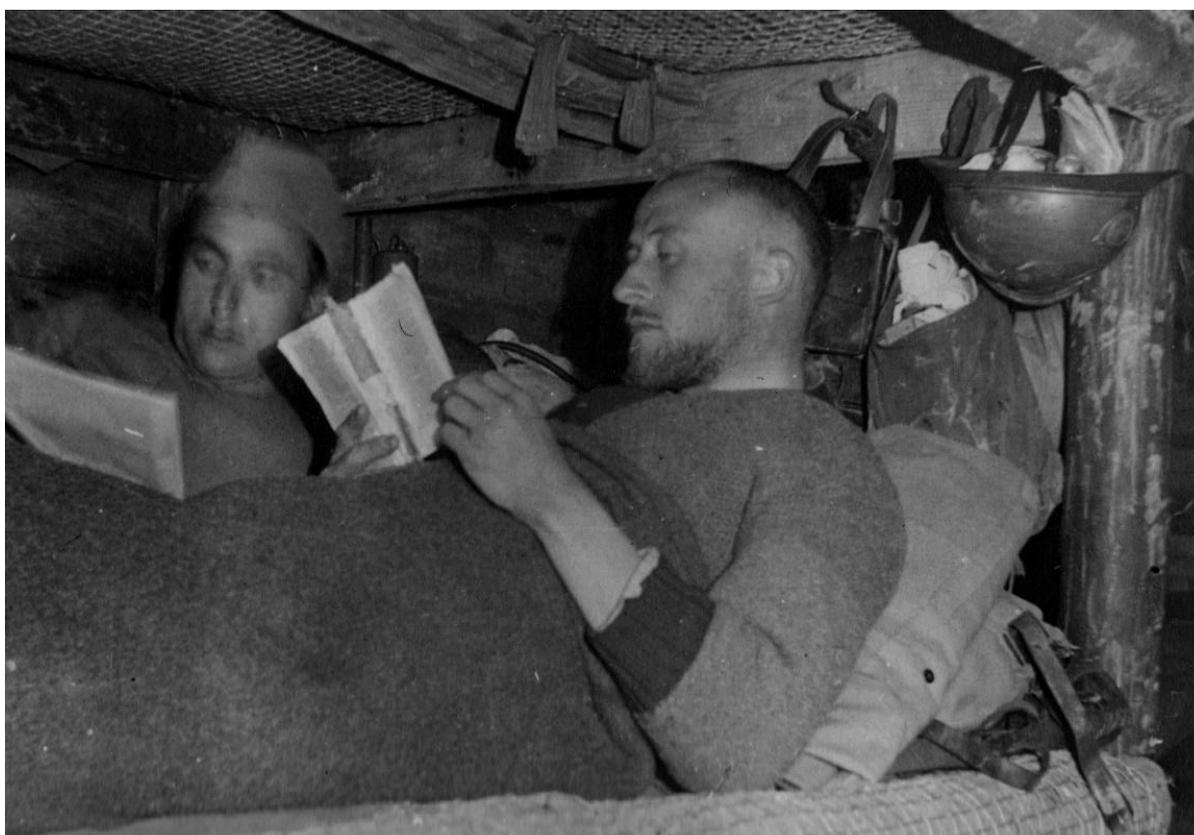


De bello

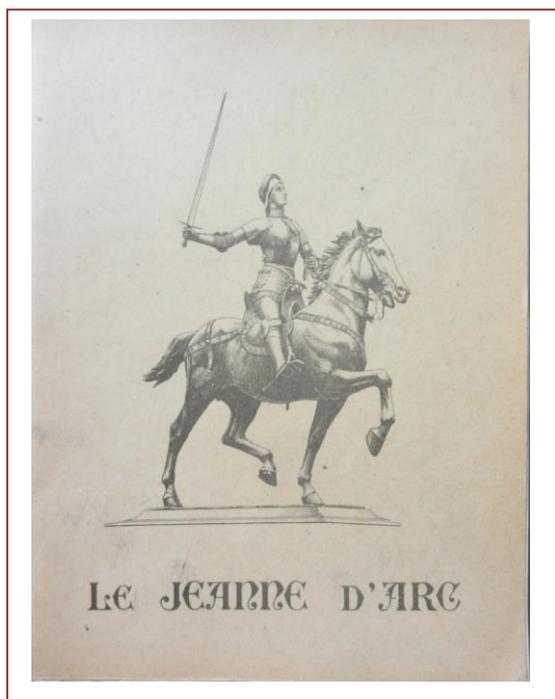
(1915 - 1917)

P. F. Fournier



Souvenirs d'un médecin auxiliaire
au front (1915-1916) et
en camp de prisonniers (1916-1917)

Aux amis, le 26 mai 1916.
Le médecin-auxiliaire
P. Fournier
ent. - 21/1/17 -



Notes de Grand-père :
1915-1919

Somme
 Alsace
 Verdun
 Giessen
 Mannheim
 Pont-du-Château

Cahier d'écolier, modèle standard entre les deux guerres, avec table de multiplication à l'arrière.

Ces notes ont été :

- + découvertes et patiemment décryptées par José et Françoise Pradel,
- + photographiées et copiées par Marie-Anne Fournier,
- + complétées par Marie-Anne F, avec l'appui de Gabriel et Jeannette Fournier, et bien sûr, avec l'aide d'Internet, ainsi que de documents divers et variés.
- + Dimitri, collègue ukrainien de Catherine Thiallier, a scanné la partie « juillet-septembre 1916 », Catherine a débrouillé la situation.
- + Les textes ont été relus par les mêmes, mais aussi par François Fournier, ainsi que par Claire Thiallier.
- + La mise en page est réalisée par François et Marie-Anne Fournier.

Juin 2014 – février 2015
 m.a.fournier

Quelques précisions (chronologiques) concernant ce travail.

J'ai recopié les notes de Grand-père, à la fois à partir du travail de José et à partir des originaux que j'ai photographiés et qui sont accessibles sous forme numérique.

J'ai respecté le style (parfois elliptique !), l'orthographe de certains mots, la présence ou l'absence de majuscules (en particulier pour les noms de peuples), mais j'ai modifié assez souvent la ponctuation et résolu certaines abréviations pour plus de clarté. J'ai également rectifié les mots allemands plus ou moins correctement orthographiés. J'ai corrigé quelques (rares, mais graves !) fautes d'orthographe ! (Il est possible que j'en ai laissé échapper quelques-unes !) Dans la mesure où certains noms de famille ne sont plus connus de la famille, ils sont reconstitués parfois avec hésitations et leur orthographe peut présenter des variantes non harmonisées. Grand-père utilise la plupart de temps une initiale pour désigner les personnes. J'ai recopié des paragraphes que Grand-père a barrés, mais que je trouve intéressants, en ~~caractères barrés et plus petits~~ pour rendre la lecture moins confuse.

Les deux premiers cahiers ont été rédigés quasiment selon les règles de l'art, malgré quelques ellipses et passages un peu confus que je transcris en l'état, parfois suivi d'un [*sic] d'étonnement. Les pages photographiées sont dans les dossiers nommés C1 et C2. Chacun peut s'y référer pour vérifier ceci ou cela. Pour faciliter la lecture, je n'ai pas inséré les numéros de photos dans le texte, comme dans les parties Giessen et Mannheim.

Les deux parties suivantes (Giessen et Mannheim) sont sous forme de « fiches grand-pèresques », donc fort originales dans leur présentation, parfois (quasi) illisibles, pleines de lettres tirées de l'alphabet grec et d'abréviations utilisées par les paléographes, parfois avec des ajouts ou des suppressions en surimposition, le tout, à coup de papiers de toutes formes et couleurs, collés, épinglés, raturés avec application, des changements de couleurs d'écriture (stylo à encre noire, ajouts à l'encre bleue ou au crayon de papier, fléchages au crayon de couleur pour déplacer un paragraphe.) Il est toujours possible de se référer à l'original en utilisant les numéros des photos (dossiers C 3 notes Giessen et C 4 notes Mannheim). D'autre part, j'ai respecté la présentation qui, parfois, coupe une phrase entre deux fiches, séparées par un numéro d'ordre.

Pour l'ensemble des textes, j'ai ajouté [*entre crochets et/ou en italique, toujours précédé d'un astérisque*] soit des éléments concernant la disposition du texte dans les cahiers ou sur les fiches, soit des mots pour faciliter la compréhension. (Les parenthèses et crochets sont, en général, de la main de Grand-père).

J'ai expliqué certains termes, certains noms propres ou certains événements que, personnellement, je ne connaissais pas, ce qui replace le témoignage de Grand-père dans son contexte historique et clarifie certains épisodes.

Certains documents supplémentaires sont accessibles uniquement sur le support numérique ... pour les lecteurs les plus curieux.

J'ai recherché en vain¹ une photo de Grand-père à cette époque-là. Il semble que ces photos qui existaient soit dans des cadres, soit dans des albums, aient disparu lors des cambriolages à la Forêt.

J'ai essayé de faire la traque aux fautes de frappe ou autres. Les différents relecteurs m'y ont bien aidé, mais il reste sûrement des erreurs. Bonne lecture !

Septembre 2014

marie-anne fournier

¹ Voir P.S. 2 !

P.S. 1 :

J'ai trouvé un site Internet très complet sur les prisonniers en 14-18. On y retrouve les conditions décrites par Grand-père. En voici l'adresse :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Prisonniers_de_guerre_de_la_Premi%C3%A8re_Guerre_mondiale_en_Alle_magne

Un deuxième site intéressant consiste en un dictionnaire des mots utilisés par les poilus :

http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/LexiqueCRID1418.pdf

D'autres sites permettent de trouver des photos de toutes sortes (je l'ai consulté puisque je croyais qu'on n'avait plus de photos de Grand-père) :

<http://humanbonb.free.fr/indexPhototheque.html> et [bois fumin 16](#)

D'autres sites retracent l'historique des différents corps d'armées. On y retrouve le parcours de Grand-père :

http://www.fortiffsere.fr/armee1914/index_fichiers/Page881.htm

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre_de_bataille_de_l%27arm%C3%A9e_fran%C3%A7aise_en_ao%C3%BBt_1914

Pour avoir des cartes anciennes, consulter :

[http://www.geoportail.gouv.fr/donnee/56/carte-de-l-etat-major-en-couleur?c=2.750086206298829,49.9283270206426&z=0.00008583068847489914&l=GEOGRAPHICALGRIDSYSYSTEMS.ETATMAJOR40::GEOPORTAIL:OGC:WMTS\(1\)&permalink=yes](http://www.geoportail.gouv.fr/donnee/56/carte-de-l-etat-major-en-couleur?c=2.750086206298829,49.9283270206426&z=0.00008583068847489914&l=GEOGRAPHICALGRIDSYSYSTEMS.ETATMAJOR40::GEOPORTAIL:OGC:WMTS(1)&permalink=yes)

Et bien d'autres sources sont accessibles avec un peu de curiosité.

Octobre 2014

P.S. 2

En fait, il existe des photos de Grand-père datant de cette époque-là. Elles se trouvent dans des albums photos qui ont probablement appartenu à Mamie, à voir leur couverture ancienne : Françoise me les a commentées et je les ai photographiées. De plus, José m'a prêté une petite boîte en carton pleine de photos, autour de trois cents, je pense. Elles ont été tirées par Grand-père. Gaby se rappelait les avoir vues rue sainte-Claire, puis dans le bureau de Grand-père à la Forêt.

J'en ai scanné la plupart. L'intégralité des images scannées est sur le support numérique, j'en ai choisi quelques-unes pour illustrer l'ouvrage et pour faire le livre-photos.

En attendant un éventuel P.S. 3, les négatifs n'ont pas été retrouvés.

Novembre 2014

P.S. 3

Toujours pas de négatifs, mais de nouvelles photos et de nouveaux documents permettent de compléter les addenda.

P.S. 4

La version numérique comprend quelques fichiers qui ne sont pas reproduits dans la version papier.

Janvier 2015

m.a.f.

Table des matières

Ière partie	N° de pages
Avant-propos	2-4
Table des matières	5-6
Dossiers militaires	7-11
Cérémonies du centenaire	12-14
Nécrologies	14-16
IIème partie	
« Itinéraire reconstitué » (9 mars 1915 – 30 juillet 1916)	
Cahier 1 (9 mars 1915 – 30 juillet 1916) :	17-64
Cartes Michelin d'époque	65-66
Cahier 2 (26 juillet 1916 – 12 septembre 1916)	67-103
« Notes de captivité » (septembre 1916 – novembre 1917)	
Giessen septembre – novembre 1916)	104-123
Mannheim (novembre 1916 – novembre 1917)	124-151
Annexe I	152
Annexe II	153-154
Notes rapportées d'Allemagne	155-160
Exemples de brouillons	161- 164
IIIème partie : Addenda	
Table des matières	166-167
Photos personnelles	168-179
Bois Fumin et Fort de Vaux ² : documentation et réflexions	180-189
Nourriture à l'armée et en camp de prisonniers	190-193
Sanitaires	194-196
Affaire Flament	197-210
Courrier :	
Antoinette à son fils	211-212
Autre courrier familial	212-214
Divers	215-225
Entretien des cimetières	226
Extraits de journaux d'époque et divers	
<i>La Marmite</i>	227
<i>La Gazette des Ardennes</i>	228-230
Vie des prisonniers français en Allemagne	231
Le camp de Giessen	233-240
Le camp de Mannheim	240-242
Le médecin allemand	243-244

Matériel photographique	245-250
Notes sur les prisonniers allemands en France	251-254
Caricatures	255-262
Aquarelles de Henry Aubry	263-265
Dédicace de Lutringer	266
Tableaux de Tante Emma	267

Corrigenda :

Sur les traces de Grand-père (2015)	268-276
Hommage du Docteur Balme (1933)	277-278
Diplôme d'honneur d'Antoinette	279
Rectificatifs	280-282



Photo identifiée par erreur comme étant prise à Mannheim. Il s'agit en fait d'une remise de médaille militaire dans une caserne française (non identifiée, vraisemblablement Clermont)

Dossiers militaires

Historique du 413^e R.I.

Extraits d'après le site : <http://maratmemoire.fr/14-18/la-guerre-de-14-18/organisation-militaire-en-auvergne-en-1914/les-unites/infanterie/413-eme-regiment-dinfanterie>

« Constitué le 21 mars 1915 à Saint-Germain-Lembron (Puy-de-Dôme), sous les ordres du lieutenant-colonel NITARD², en majeure partie avec des éléments de la classe 1915. Son effectif est de 51 officiers, 214 sous-officiers, 3031 hommes de troupe et 51 chevaux. Le 1^{er} Bataillon cantonne à Lempdes (43), les autres unités à Saint-Germain-Lembron, sauf les 11^e et 12^e compagnies logées au Breuil.

« Le 1^{er} avril 1915, le Régiment quitte Saint-Germain-Lembron. Le 1^{er} Bataillon s'embarque à Arvant (43), les autres vont, par voie de terre, à Issoire. Le 413^e se trouve réuni à Montluel (01), le 2 avril au matin. Le lendemain il s'embarque de Montluel à destination de la gare régulatrice de Creil. Le 14, tout le régiment cantonne à Corbie (Somme).

« 1915 : D'avril à fin septembre, le Régiment prend les tranchées, en compagnie d'autres régiments, dans le but de familiariser progressivement les jeunes troupes avec le service de tranchée et la vie militaire au front. Il sera successivement dans la Somme à Fontaine-lès-Cappy, Lihons, Foucaucourt-Herleville et en Artois (septembre-novembre) : Bois en Hache, Souchez. *(Fin novembre, les pertes du régiment sont de 248 tués, 618 blessés et 7 disparus).*

« Du 30 novembre 1915 au 30 mars 1916, le Régiment, reformé après les pertes qu'il a subies, est successivement mis au repos et à l'instruction.

« 1916 : Alsace (déc. 1915 - mars 1916): Largitzen, Hirsbach. Verdun (avril - juillet): Watronville (11/03), 2^e Bataillon au Bois Fumin (29/07), 3^e Bataillon à Vaux-Régnier (30/07). »

(1^{er} août : le texte mentionne de nombreuses pertes et disparitions) ... »

(Après le 1^{er} août, le 413 continue à être emmené le long du front : pour lire la suite, consulter l'adresse donnée ci-dessus.)

« En résumé, le 413^e R.I., né au printemps 1915, a pris part depuis cette date à toutes les grandes actions engagées sur le front de la Belgique aux Vosges. Il a brillamment tenu sa place dans la division de choc dont il fait partie et dont la réputation est établie chez nos ennemis eux-mêmes. Remplissant parfois des missions glorieuses mais obscures, il a mérité les éloges de tous les chefs sous les ordres desquels il a servi, et a été cité deux fois

² Le Colonel Nitard sera remplacé le 12 novembre 1916 par le Lieutenant-colonel Brault.

à l'ordre de l'armée. Décimé en maintes reprises, reformé avec des éléments d'âge et de provenance les plus divers, il a toujours su retrouver, à l'exemple de ses devanciers tombés au champ d'honneur, une cohésion, un esprit de corps qui en font un régiment de premier ordre.

« Son jeune drapeau ne porte pas de nom de bataille ; mais, au cours de ces quatre rudes années de guerre, les soldats du 413e R.I. ont eu constamment les yeux fixés sur la seule devise qui flotte dans ses plis tricolores : « HONNEUR ET PATRIE ». Le drapeau est confié au 92e R.I. Il a pris part aux fêtes de Paris (14 juillet 1919), où il a eu l'honneur de passer sous l'Arc de triomphe. A Clermont-Ferrand, lors du retour du 92e revenu de la rive droite du Rhin, le drapeau du 413e a eu sa part de gloire, car il portait à sa hampe la croix de guerre avec palmes et la fourragère.

« Vous tous qui avez appartenu au 413e, saluez bien bas le drapeau du régiment, car c'est à l'ombre de ses plis que sont morts en héros 36 officiers et 1.286 sous-officiers, caporaux et soldats. Leur sacrifice n'a pas été inutile, car il a procuré à la France la victoire. »

Historique du 413e Régiment d'Infanterie – Maison Alfred MAME et Fils – Imprimeurs – Tours. *Numérisation P. Chagnoux – 2009.*

Texte aimablement préparé par Jacques GOMOT (CGHAV 2318)

Voir également :

<http://www.chtimiste.com/> ; <http://jeanluc.dron.free.fr/th/historiques.htm>;

<http://tableaudhonneur.free.fr/413eRI.pdf>

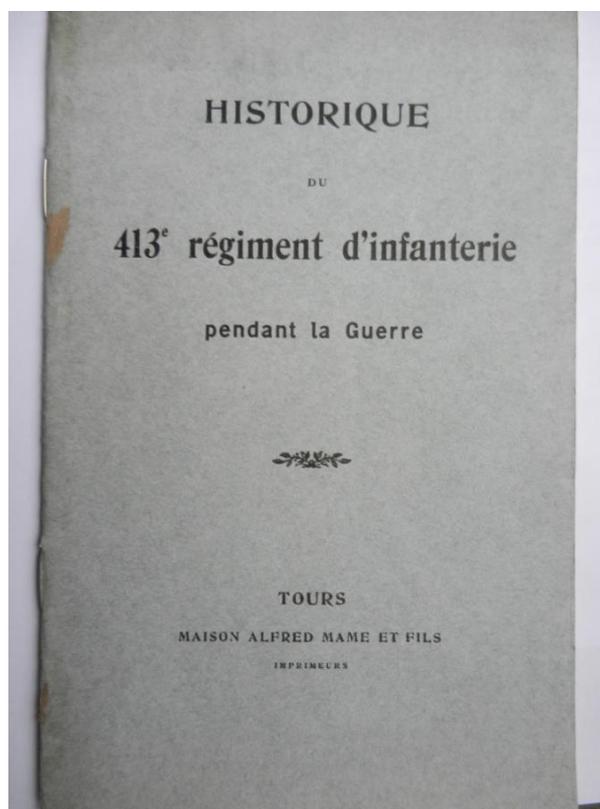
MemorialGenWeb : Soldats Morts pour la France (liste partielle au 20/02/2014)



Croix de guerre de Grand-père.



Dans une enveloppe bordée de noir se trouve un extrait du *Moniteur du Puy-de-Dôme*, du 6 août 1918



Couverture du fascicule relatant l'historique du 413 (voir ci-dessus), conservé dans le « carton-archives » de Grand-père.

Registre matricule

http://www.archivesdepartementales.puydedome.fr/archives/fonds/FRAD063_000051043

Pour retrouver cette page, consulter les registres matricules, recrutement pour la période 1815 à 1940, fonds du bureau central d'archives administratives militaires, classe 1905, volume 1, page 339.

[* Extraits (lisibles) de la fiche ci-contre :]

Affilié à la Classe de Mobil. de 1^{er} ordre 1923
calculé sur l'Art. 20 du loi du 1^{er} Avril 1923

Fournier

Nom : Fournier
Prénoms : Emile Marie Pierre

Année matricule du recrutement : 1904
Classe de mobilisation : 1904

ÉTAT CIVIL
né le 19 septembre 1876 à Germain-le-Prieur
à Germain-le-Prieur, canton de Germain-le-Prieur, arrondissement de Clermont-Ferrand, département du Puy-de-Dôme

SIGNALLEMENT
Complexion : moyenne
Yeux : bleus
Cheveux : bruns
Taille : 1 m. 72

Degré d'instruction : primaire

Dans l'armée active : sans affectation

LOCALITÉS SUCCESSIVES HABITÉES

Date	Commune	Signalement
20.12.03	Abbaye Germain-le-Prieur	
11.10.04	52 rue Châtaignier Clermont-Ferrand	
1.11.19	3 rue France Clermont-Ferrand	
14.10.19	14 rue de la République Clermont-Ferrand	
16.6.20	Abbaye Germain-le-Prieur	

Classé dans la colonne SANS AFFECTATION le 20 Mars 1920

ES a l'instaurer le 19-19

Fiches créés le 14 janvier 1922

Inscrit sous le n° 100 de la liste du canton d'Issoire.

Engagé volontaire pour trois ans à la mairie de Clermont-Ferrand le 21 octobre 1904 ...

« Aspirant au doctorat en médecine »

Arrivé au corps le dit jour et immatriculé sous le n° 4009 : 2^e canonnier conducteur le 21 octobre 1904.

Certificat de bonne conduite : « accordé »

... affecté à la 13^e section d'infirmiers militaires le 13 novembre 1914.

Passé ... au service de santé en date du 10 mars 1912.

Parti aux armées le 14 - 4 - 1915.

Affecté à ... section d'infirmiers le 13 - 11 - 17.

Démobilisé le 20 mars 1920 ...

Se retire à Issoire ...
En captivité du 1 - 8 - 16 au 28 octobre 1917.

Bibliothèque numérique de l'École des Chartes³

L'École des Chartes et la Guerre (1914-1918)

Livre d'Or orné de 51 portraits, Paris 1921, (Imprimé à Besançon)

<http://bibnum.enc.sorbonne.fr/omeka/files/original/d473bcc12aa7ef1d72520aed2a09e1c.pdf>

III - Citations à l'Ordre de l'Armée, du Corps d'Armée, de la Brigade, de la Division, du Régiment (impliquant la croix de guerre) (Page 27)

Fournier (Pierre), médecin auxiliaire au 413e régiment d'infanterie.

« Excellent médecin auxiliaire, courageux et dévoué, s'est dépensé sans compter auprès de ses blessés qu'il n'a pas voulu abandonner, malgré les circonstances les plus critiques, le 1^{er} août 1916, au cours d'une attaque allemande. »

(Ordre du régiment, n° 418.)

IV - Liste générale alphabétique des mobilisés (Page 68)

Fournier (Pierre). — Classe 1905 ; mobilisé comme médecin auxiliaire au dépôt du 16e régiment d'artillerie (3 août 1914) ; passé au 413e régiment d'infanterie (avril 1915), fait prisonnier au Bois-Fumin le 1^{er} août 1916 ; rapatrié le 29 octobre 1917 et chargé d'un service médical à Pont-du-Château, puis à la mine de la Combelle à Jumeaux (Puy-de-Dôme).

VI - Inauguration d'un monument commémoratif des archivistes paléographes et des élèves de l'école des Chartes morts pour la patrie

« La Société de l'École des Chartes, pour honorer et perpétuer la mémoire des cinquante et un archivistes paléographes et élèves de l'École morts pour la France pendant la guerre de 1914 à 1918, a fait graver leurs noms, précédés de l'épigraphe :

Fulget in gloria pretiosus sanguis eorum,⁴

sur une plaque de marbre qui a été scellée au mur ... de la grande salle des cours à l'École des Chartes. L'inauguration en a eu lieu ... le 18 mars 1920 ; ... avaient été invités les familles des glorieuses victimes, le bureau de l'Académie des Inscriptions, les doyens des Facultés des lettres et des sciences de l'Université de Paris et les élèves de l'École. Le marbre avait été orné de palmes liées par un ruban tricolore ... »

³ Les élèves, recrutés par concours et accédant au statut de fonctionnaire stagiaire de l'État, reçoivent le diplôme d'archiviste-paléographe après avoir soutenu une thèse ; ils font généralement carrière comme conservateurs du patrimoine (dans la filière « Archives » et celles dites « visuelles »), conservateurs des bibliothèques ou enseignants-chercheurs en sciences humaines et sociales.

⁴ « Leur sang précieux respandit dans la gloire. »

Cérémonie du centenaire de Grand-père
En famille

**Réunion de famille pour les 100 ans de Grand-père (décembre 1985).*





A l'académie des Inscriptions et Belles Lettres

*[*J'ai également scanné l'hommage lu par Robert-Henri Bautier à la suite d'une communication commune de P.F. Fournier et G. Fournier, « pour associer l'Académie (des Inscriptions et Belles Lettres) à la célébration du centenaire de son correspondant », lors de la séance du 24 janvier 1986. Le texte, adressé à Grand-père, se termine ainsi :]*

« ... Au prix de faire souffrir cette modestie si ancrée dans votre caractère, je peux bien dire que votre personne peut être tenue pour un modèle d'archiviste et d'érudite, vous qui avez réussi, par votre travail passionné au long de votre carrière professionnelle et au cours de votre retraite, à demeurer constamment un excitateur de la recherche d'histoire régionale, vous qui avez fait faire des progrès indéniables à notre connaissance de l'histoire de l'Auvergne en ses périodes jusqu'alors les plus obscures, la fin de l'Antiquité et le Haut moyen-âge. ... »

Nécrologies

*[*Grand-père avait préparé, - sur des fiches rassemblées dans une enveloppe en papier kraft, pliée en deux pour en faire une pochette et sous le titre « nécrologie », - des notes concernant sa carrière. En voici la « substantifique moelle » dont la première partie est rédigée par mes soins, la deuxième en l'état :]*

François, Marie, Pierre Fournier est né à la Forêt, à St Germain-Lembron le 19. XII. 85, d'Elie, greffier au tribunal d'Issoire et Antoinette Bonjour.

Il fréquente le collège d'Issoire, de la 6^e (1895) à la « philo » (1902), prépare le P.C.N⁵. à la faculté des sciences de Clermont durant l'année universitaire 1902-1903, puis étudie la médecine à l'école de médecins de Clermont de 1903 à 1906, études interrompues par une année de service militaire au 16^e régiment d'artillerie à Clermont (1904-1905). Reçu externe des hôpitaux de Paris en octobre 1906, il part pour la capitale afin de poursuivre ses études de médecine (1906). En octobre 1907, il est reçu au concours de l'Ecole des Chartes où il poursuit ses études entre 1907 et 1910. Il soutient sa thèse (*l'Administration d'Alfonse de Poitiers dans la Terre d'Auvergne*) en janvier 1911 (reçu 5^e).

Il travaille alors aux pièces au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (B.N.). Alors qu'il était sur le point de partir pour Besançon y classer des

⁵ P.C.N. : Les étudiants en 1^{ère} année préparent le Certificat dit PCN, créé en 1895 (et transformé en PCB en 1935), qui est enseigné à la Faculté des Sciences.

manuscrits non compris dans le catalogue, M. de la Roncière lui offre une place aux *Imprimés* où il entre comme stagiaire le 11. 3. 1911.

Après avoir été stagiaire au service public, puis au bureau des entrées, il passe au Catalogue Général en juillet 1912.

Mobilisé comme médecin auxiliaire le 3 août 1914 et, après un certain temps passé dans un dépôt, il est affecté au 413^e régiment d'infanterie avec lequel il se trouva en divers secteurs du front à partir du 14. IV. 1915. Prisonnier au bois Fumin (Verdun) le 1. 8. 16, il fut échangé comme sanitaire le 29. X. 1917 et démobilisé le 20. 3. 1919. Il reprit alors son service à la B.N.

Marié vers l'époque de sa démobilisation, il revient en province où il est nommé archiviste titulaire en Haute-Loire à dater du 1. 2. 1922. Après la retraite de M. Gilbert Rouchon, il est nommé à sa place archiviste du Puy-de-Dôme à dater du 1. 3. 1924. Il est mis à la retraite à compter du 1. 7. 1949.

Musée de Clermont-Ferrand

Désigné par le maire pour suppléer à Henri du Ranquet, conservateur du musée du Ranquet, qui quittait Clermont-Ferrand pour se retirer chez ses enfants en février 1938.

Nommé conservateur de ce musée par arrêt ministériel du 24. II. 1947.

Chargé, en outre, par la mairie, de la gestion du musée Bargoin après le départ de M. Henry, en avril 1947.

Réuni en un seul les deux musées du Ranquet et Bargoin.

Cesse ses fonctions en juin 1955, ayant appris, par la lecture du journal, que le conseil municipal venait de décider son remplacement.

Directeur des antiquités de la circonscription de Clermont-Ferrand du 27. 3. 1942 au 31. XII. 1964.

Conservateur des AOA⁶ du Puy-de-Dôme du 1. 1. 1942 au 31. XII. 1965.

Distinctions honorifiques

Croix de guerre (ordre 418 du 413^e R.I.)

Officier de l'instruction publique (12. 7. 1927)

Chevalier de la Légion d'honneur (20. 3. 1948)

Récompenses académiques

Prix Thorlet octroyé par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (nov. 1951)

Elu correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres le 20. XII. 1957.

*[*Il décède le 4 octobre 1986 à la Forêt, à Saint Germain-Lembron.]*

⁶ AOA = objets d'art.

*[*Dans La Montagne (article découpé et non daté, début octobre 1986), le journaliste évoque « les connaissances, l'érudition dont il aimait à faire profiter son entourage ». L'article se termine par l'évocation de sa participation au centenaire de l'école Edgar-Quinet où il avait répondu « avec gentillesse et tant de compétence » à toutes les questions des enfants concernant l'école au siècle précédent.]*

*[*Extrait d'un avis que Le Monde n'a jamais fait passer, ce qui provoqua une lettre de protestation énergique signée G. Fournier :]*

« ... il a consacré l'essentiel de son œuvre scientifique à l'histoire de sa province à travers les archives, l'archéologie et la toponymie ... »

*[*Je cite les deux derniers paragraphes écrits par A.M. Chagny-Sève en hommage à Grand-père. J'ai scanné l'intégrale du texte.]*

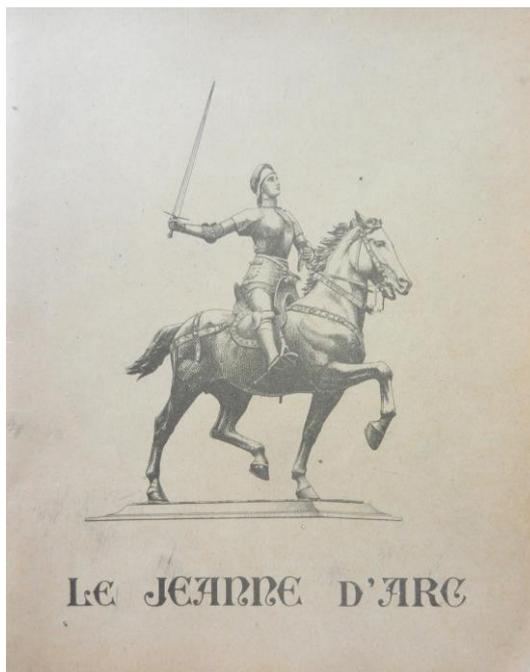
« ... Peu de Clermontois ont su que, pendant la guerre, après la grande rafle de novembre 1943, il avait mis son bureau à la disposition de professeurs obligés de se cacher, pour qu'ils puissent continuer leur enseignement pour des étudiants sûrs.

« Sa haute silhouette aperçue aux archives ou dans la rue Sainte-Claire où il habitait, son visage serein éclairé par un regard intelligent où se mêlaient la malice, l'ironie et la bienveillance resteront, dans la mémoire de ceux qui l'ont connu, le symbole vivant de l'histoire de l'Auvergne. »

*[*Dans les Mélanges offerts à P.F. Fournier à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, Francine Leclercq s'est mêlée au concert de louanges :]*

... Il est peu de domaines des sciences historiques qu'il n'ait abordés : la numismatique, la toponymie, l'onomastique, la linguistique, l'archéologie et l'histoire proprement dite ont retenu son attention et il s'y est adonné avec la rigueur exemplaire qui le caractérise. ...

Cahier 1



**Dans un cahier à petits carreaux dont la couverture beige, sans titre, représente une Jeanne d'Arc guerrière, se trouve ce texte, précédé d'un préambule en première page où Grand-père précise la façon dont il a procédé pour relater le début de son incorporation.*

Ses souvenirs sont rédigés d'une écriture très lisible bien que minuscule. Il n'utilise que la page de droite, sauf parfois, où une note est placée sur la page de gauche, en face de la date concernée.

Les (innombrables) points de suspension sont écrits par Grand-père puisqu'il reprend des extraits de ses lettres. La place du point final (avec parenthèse, guillemets ou crochet) correspond à une logique personnelle.

« Itinéraire reconstitué »

Mode de reconstitution :

1° Copie de mes lettres

2° Additions et explications de mémoire ou copie de très rares notes - entre crochets.

(Travail fait en 1919 et 1920)

[9 mars 1915

Allé à Clermont, à la 13e section d'infirmiers militaires. Là, appris mon affectation au 2e bataillon du 413e régiment d'infanterie dont la formation commencera demain 10 à S^t Germain-Lembron.]

[10 mars

Allé à S^t Germain. 2e et 3e bataillons se forment à S^t Germain et au Breuil, le 1er à Lempdes.

J'ai pour médecin de bataillon Arbez. Vers fin du séjour à S^t-Germain arrivent Emeric (médecin-major de 2e classe), médecin-chef, et Teillot, adjoint au médecin-chef. Arbez qui connaît Emeric se fait prendre par lui comme adjoint et Teillot prend sa place au 2e bataillon.]

[1 avril

Départ de S^t Germain. Le 2e bataillon embarque à Issoire. Parti le matin en auto et déjeuné à la maison et rejoint mon bataillon à la gare. Départ du train vers 2 h. après midi.]

2 avril [Vendredi Saint]

... Nous sommes arrivés ce matin à Montluel à peu près à l'heure fixée, c'est-à-dire 4 h. du matin ... Ma chambre est chez un cordonnier du nom de Pocard ... Je prends mes repas avec les sous-officiers de ma compagnie ... La salle de visite se trouve ... à l'orphelinat ...

[Pendant séjour à Montluel allé souvent au camp de la Valbonne faire des tirs. Reçu visite de pp̄. et m̄m̄. venus me voir en auto et repartis le vendredi 9, le matin. Le même jour, je devais aller à Jons, de l'autre côté du Rhône, aider les médecins du 414 à faire des vaccinations.]

Dimanche [11 avril]

... Vendredi, je suis parti tout de suite après votre départ ... Après le passage du Rhône, la pluie a commencé. Heureusement, j'ai alors ... rencontré quatre autres médecins auxiliaires qui revenaient du village où j'étais envoyé : ils s'en retournaient n'ayant pu trouver les hommes que nous devons vacciner. J'en fis autant ...

Le lendemain [samedi 10], j'ai passé toute la journée au camp de la Valbonne

...

Nous quittons Montluel demain ... Je l'ai appris hier soir. Nous partons après midi, mais je ne sais pas l'heure. La destination est naturellement inconnue. Les gens bien renseignés parlent, les uns d'un camp près d'Arles, les autres des Vosges. Et ce peut être aussi bien une multitude d'autres lieux ...

12 avril

... Notre départ a été retardé. Nous devons partir seulement demain matin à 10 h. ... Quant à la destination, il paraît presque certain qu'elle sera Creil pour commencer ... Il court des bruits de dissolution de la division, et même du régiment. [A Montluel, le 413 faisait partie de la 155e division] ...

[Partis de Montluel le 13 vers 11 h. matin. Passé par la Valbonne, Bourg, Dijon, Creil, Montdidier, Longueau près d'Amiens ; arrivée à Corbie vers 4 h. soir, le mercredi 14.

A partir de ce moment, nous faisons partie de la 154e division, composée de la brigade (413 et 414) et de la brigade (41e et 43e coloniaux⁷.)]

**Petite précision historique :*

A la suite de l'invasion de la Belgique, les Allemands tentent de marcher sur Paris, obligeant les Français à battre en retraite (août 1914) : l'offensive allemande est arrêtée sur la Marne (bataille dite de la Marne, 6-11 septembre). En octobre, la lutte se déplace vers le nord.

⁷ R.I.C. : régiment d'infanterie colonial(e) [selon les sources, avec ou sans -e] : Le 41e R.I.C. est un régiment colonial de réserve, créé en août 1914. Ayant subi de lourdes pertes entre 1914 et début 1917, il est dissous en mai 1917 (d'après Wikipedia).

(suite) :

Les Allemands font des efforts pour atteindre la côte de la mer du Nord, tandis que les Alliés (Belges, Français, Britanniques) manœuvrent pour les arrêter afin de garder l'accès aux ports et d'assurer la liaison avec l'Angleterre (« Course à la mer » : septembre 1914). Cette période, au cours de laquelle chacun s'efforce d'éviter les manœuvres de débordement de l'adversaire et de le fixer par des attaques limitées, se termine en décembre 1914. A la guerre de mouvement fait place, comme ailleurs, une guerre de position et de tranchées. Le front se stabilise, sur une ligne nord-sud, allant de la mer du Nord (Nieuport-Dixmude) à l'Aisne, par Ypres, Lens, Arras-Cambrai-Saint-Quentin, Amiens-Péronne, Noyon-Compiègne-Soissons : Allemands à l'est, Alliés à l'ouest. Au cours des mois qui suivirent, les Allemands construisent, sur ce tracé, une puissante ligne fortifiée, qui, échelonnée sur plusieurs kilomètres en profondeur (ligne Hindenburg : 160 kilomètres de longueur), ne cesse de se compléter aux hasards et aux aléas des combats jusqu'aux offensives alliées de 1917- 1918. (G.F.)

15 avril, Corbie [* Voir la carte Michelin 301, carte n° 1]

... Après 29 heures de chemin de fer, nous voici ... dans la région des armées depuis hier ... Hier soir, on entendait bien le canon quoiqu'assez loin ... Hier, j'ai pu coucher dans un lit, ... mais nous avons été délogés aujourd'hui par une section du 1er bataillon arrivé après nous. Ce soir, nous allons organiser un dortoir ... dans une chambre ... au-dessus de la salle de visite ...

16 avril

... Nous savons depuis hier soir notre nouvelle adresse ... 413e régiment d'infanterie, 2e bataillon, 5e compagnie, secteur postal n° 164.

19 avril, Corbie

... Nous partons ... après-demain, dit-on, pour les tranchées. De temps en temps ... visite d'un « taube⁸ » : hier, j'en ai vu un passer au-dessus de la ville ... J'en ai vu un autre qui a été abattu il y a quelques temps dans les environs ...

**Sur la page de gauche, en face du 19 avril :*

Un soir arrive la nouvelle qu'Amiens a été bombardé par un avion. (Dépêche de Paris au *Journal de Genève* du 25 avril 1915) : « On mande d'Amiens que jeudi [22] un taube a survolé la ville à 10 h. du matin et a jeté deux bombes. »)

20 avril

... C'est demain que nous allons pour la première fois dans les tranchées ...

[21 avril

Nous devons partir le matin de bonne heure. Levés, nous passons la journée à attendre pour ne partir que peu avant la nuit. Il fait complètement nuit quand nous traversons Warfusée. Marche éreintante. Fusées éclairantes à l'horizon devant nous. Arrêt près de Proyart. Nous retrouvons le jour entre Proyart et Chuignes. Arrivée à Fontaine-lès-Cappy.]

27 avril

... Nous sommes partis le 21 à 8 h. du soir et ... arrivés à 4 h. du matin. Nous étions tous éreintés. En arrivant, pendant que les compagnies allaient relever celles du 1er bataillon dans les tranchées, nous nous installons dans notre poste de secours ... Village

⁸ Mot allemand signifiant « pigeon ». Avion allemand monoplane dont la forme générale rappelle celle d'un oiseau en plein vol (*Larousse Universel* en 2 volumes, Paris, Larousse, 1925).

entièrement évacué par sa population civile. Presque toutes les maisons ont eu à souffrir des obus ; quelques-unes sont entièrement rasées. L'église a eu sa toiture traversée par un obus ... En septembre [1914], le village a été repris par les français. Depuis le mois d'octobre, allemands et français restent à s'observer dans leurs tranchées, sans changer de place. A certains endroits, les tranchées sont séparées par quelques mètres seulement : on y fait la guerre de mines. Partout ailleurs, on échange quelques coups de fusils de temps à autre. De temps en temps aussi, les batteries dispersées ... dans le pays tirent une salve ... Visites d'aéroplanes bombardés par l'artillerie, sans ... résultat, du reste.

Le poste de secours est ... dans une des maisons laissées intactes ou à peu près. Nous y occupons deux pièces au rez-de-chaussée où nous restons pendant la journée, et la cave où nous avons installé notre dortoir et nous pourrions nous réfugier si le village venait à être bombardé. Comme travail ... trois ou quatre malades le matin ... et depuis notre arrivée, quatre ou cinq blessés seulement.

Nous devons être relevés, hier 26, par le 3e bataillon. Mais un combat ayant eu lieu la nuit du 25 au 26 pour l'occupation d'un fourneau de mine⁹ qui venait d'exploser, ... on a remis la relève à plus tard, peut-être aujourd'hui ou demain. Mon régiment n'a pas donné dans ce combat. C'est celui qui occupe les tranchées voisines [41e ou 43e colonial] qui s'est battu. L'attaque a été faite vers minuit ; vers 1 h. ou 1 h. ½, tout était terminé ...

[J'ai entendu dire depuis que le retard du 3e bataillon avait eu pour cause simplement que le commandant, s'étant égaré, n'avait pu amener à temps son bataillon pour la relève. - Le 26 dans la matinée, une dizaine de cadavres d'allemands sont descendus au P.S.¹⁰ des coloniaux, dans une maison à côté de la nôtre. Pendant l'attaque, bombardement du village : carreau cassé par un éclat à notre P.S.]

24 avril

Vers 10 h. matin, un feu allumé dans le village dégage grande fumée ; les allemands tirent quelques obus sur le village. Dépucelage. Surpris, allons vers porte en même temps qu'un obus éclate dans un arbre devant nous. Réfugiés à la cave. Un obus éclatant sur une cheminée de la maison répand éclats dans toute maison. (Eclats rapportés qui en proviennent.)]

**Sur la page de gauche, en face du 27 avril :*

Communiqué français du 26 avril, 23 h. : « Un vif combat d'infanterie s'est livré près de Fay ... pour la possession d'un entonnoir produit par l'explosion d'une mine allemande. Nos troupes en ont délogé l'ennemi et s'y sont maintenues malgré deux contre-attaques. » Au communiqué allemand : rien.

29 avril

... Nous voici revenus au repos depuis hier. Pour revenir, nous avons fait le trajet en deux étapes ... Nous avons fait les deux étapes de jour ... [27 après-midi partis de Fontaine, couchés à Proyard. 28 arrivée à Corbie après midi.]

Ce matin, on nous a présenté le drapeau du 413 ...

2 mai

... Nous avons changé ce matin notre cantonnement de repos ... [Quitté Corbie pour aller à Warfusée – Abancourt.] Je ne pense pas que nous y séjournions plus de deux ou trois jours, car notre tour de relève approche ...

⁹ Cavité dans laquelle on introduit un explosif pour détruire un pont ou autre bâtiment.

¹⁰ P.S. = poste de secours.

5 mai

... Toujours au repos ... On commence à faire courir le bruit ... que bientôt, nous serions dirigés sur une autre région ... [Depuis la formation du régiment, il était question de notre départ pour les Dardanelles.]

8 mai

... Toujours au repos ...

10 mai

... Encore au repos. Je pense qu'on nous tient en réserve ...

12 mai

... Toujours au repos ...

14 mai

... Encore au repos ...

16 mai

... Rien de nouveau ...

18 mai

... Rien de nouveau ...

22 mai

... Rien de nouveau ...

24 mai

... Rien de nouveau ...

26 mai

... Nous retournons aux tranchées ce soir ... dans un autre secteur que la première fois ... La relève doit se faire au milieu de la nuit ...

28 mai

... Nous sommes arrivés à notre nouveau secteur dans la nuit du 26 au 27 ... Nous aurions pu nous coucher vers minuit si quelques difficultés rencontrées pour l'installation de notre poste de secours ne m'avaient obligé à passer la plus grande partie de la nuit ... Notre poste de secours est ... au niveau de la compagnie de soutien, à la lisière d'un bois. En avant sont deux lignes de tranchées. Tout à côté est un étang, ... chose fort appréciable dans un pays où on ne trouve guère d'eau que dans des puits et des citernes.

Notre poste de secours ... se compose d'une salle de pansement avec, à côté, une chambre pour faire coucher les blessés non encore évacués, au besoin (elle n'a encore servi qu'au couchage des infirmiers). Ma chambre est contiguë à la salle de pansement. A côté [de l'ensemble] est une cuisine-salle à manger ... Le tout est creusé en terre et recouvert de terre et de rondins ... Je ne peux me tenir debout dans aucune des pièces et les rats abondent ...

[La lettre se termine par l'indication d'une nouvelle adresse :] secteur postal

28 mai

... La lettre ... envoyée ce matin contient une erreur. Le n° du secteur postal n'est pas changé : c'est toujours 164 et non 114 ...

[Cause de cette erreur : durant notre séjour au secteur de Lihons, nous faisons partie pour le commandement de la 27e division où nous remplaçons la brigade 75 et 140 R.I., partis pour les affaires d'Hébuterne¹¹. Mais pour la poste, nous restons attachés à la 154e division.]

[Nous sommes près de Lihons, à l'est du bois qui est au nord du cimetière. Devant le P.S., le chemin est appelé avenue d'Iéna. Les tranchées passent dans le bois à l'est de la ferme Lihu, se dirigeant vers la côte 101 et la lisière est de Lihons. Près de la ferme Lihu, on voit en face Le Bois Etoilé et Vermandovillers¹². Nos compagnies sont séparées par des unités de cavaliers. Pendant un séjour à Lihons, vu pour la première fois une saucisse¹³ chez allemands. Terrain bouleversé par combats pour prendre côte 101. Nombreuses tombes.]

30 mai

... Secteur ... très calme ...

2 juin

... Nous sommes depuis hier au repos ... Tout notre séjour aux tranchées a été fort calme. Nous en sommes partis dans la nuit de lundi [31 mai] à mardi [1er juin] vers minuit. ... Nous sommes arrivés au petit jour ... [à Proyart.]

** Sur la page de gauche, en face du 2 juin :*

Pendant la marche, on voit à notre droite la lueur d'un incendie à Framerville.

4 juin

... Encore au repos. ... Je crois que nous repartons demain pour les tranchées ...

6 juin

... Encore une nuit passée en promenade pour aller de nouveau aux tranchées [nuit du 5 au 6]. Nous sommes retournés au même secteur que la dernière fois ...

8 juin

... [Rien de nouveau.]

10 juin

... Rien de nouveau ...

12 juin

¹¹ Les affaires d'Hébuterne : La bataille d'Hébuterne est une bataille qui eut lieu en juin 1915, sur le front ouest. Les Français y reprennent du terrain (d'après Wikipedia).

¹² De juin à novembre 1916 a lieu une bataille importante entre Le Bois Etoilé et Ablaincourt. Le plus grand cimetière allemand de la Première Guerre mondiale de la Somme se trouve là.

¹³ Au début de la guerre, le moyen aérien le plus utilisé était le ballon dirigeable ou fixe ("ballon captif"), surnommé "saucisse" en raison de sa forme particulière (<http://fresques.ina.fr>).

... Nous retournons au repos probablement dans la nuit de demain à après-demain. ... Proyard ... a été le lieu d'un violent combat le 29 août [1914]. C'est là que les premières troupes arrivées en Picardie rencontrèrent pour la première fois les allemands ... qui les écrasèrent, paraît-il, sous leur artillerie ... Le combat s'est livré surtout dans une grande plaine qui s'étend derrière le village. Mais le village a été aussi bombardé : un quartier entier est détruit et le clocher de l'église a reçu un obus ... On s'est aussi battu dans l'intérieur du village ...

[Pendant le présent séjour aux tranchées] au cours [d'un orage] notre poste de secours a été inondé ... On avait commencé d'enlever [les caillebotis]. La pluie de ces jours derniers a forcé à en replacer une partie ...

15 juin

... Encore une nuit passée en promenade ... Nous sommes à nos cantonnements de repos depuis hier matin ... [à Harbonnières. - Relève dans la nuit du 13 au 14.]

18 juin

Hier [17] j'ai pu avoir une permission de la journée pour aller visiter Amiens, sous prétexte d'aller « y recevoir des soins médicaux ».

L'aide-major de mon bataillon [Teillot] vient d'être changé. [Je l'ai appris en rentrant d'Amiens]. Il est envoyé à un régiment colonial [le 41e] ... Il va être remplacé par l'aide-major qui était ... [à mon bataillon] à Saint-Germain [Arbez]. Je regretterai beaucoup [Teillot] ... Le médecin-chef du régiment est aussi changé. [Il est remplacé par le médecin-major de 2e classe Emeric (?), venu du 41e colonial.]

20 juin

... Encore au repos ... Je crois que nous repartons demain pour les tranchées ...

[Relève dans la nuit du 21 au 22. Retour au même endroit pour la troisième fois.]

25 juin

... J'ai quitté cette fois-ci les tranchées plus tôt que d'habitude. J'y ai laissé mon bataillon pour aller installer et faire marcher l'infirmerie du régiment à Rosières ... J'y suis arrivé hier [24] après midi, et aujourd'hui, j'ai installé l'infirmerie ... Je n'ai pour tout personnel que Fayet ... Il m'est impossible de lui confier quoi que ce soit ..., il est même incapable de balayer les salles hors de ma présence ... L'infirmerie est installée dans une ferme abandonnée. Je suis moi-même logé dans une maison abandonnée que j'occupe seul ... Je suis en subsistance à une compagnie du 414 et prends mes repas avec les sous-officiers de cette compagnie ...

29 juin

... La nuit dernière [nuit du 28 au 29], mon bataillon a été relevé des tranchées pour aller au repos. Ce matin, je suis venu le rejoindre dans son nouveau cantonnement [Bayonvillers], emmenant avec moi les malades de l'infirmerie ...

Pour ma nourriture, jusqu'ici je m'étais arrangé avec mes infirmiers et quelques brancardiers pour manger avec eux, tant aux tranchées qu'au repos. Pendant mon dernier séjour aux tranchées, j'ai mangé avec le commandant et le médecin de mon bataillon

... Cela m'avait été offert et je n'avais pas osé refuser ... [En arrivant à Bayonvillers, je suis revenu au système précédent.]

Je vous envoie le texte du placart ... affiché par les boches pendant mon avant-dernier séjour aux tranchées ... vers le 10 juin. Il était imprimé : ce n'est donc pas l'œuvre d'un soldat quelconque et il a dû être affiché sur une partie du front. Il était cloué sur une planchette ... plantée au milieu de l'espace qui sépare les deux tranchées ... Ce n'est du reste pas seulement chez les boches qu'on use de ce procédé. Lors de l'entrée en ligne de l'Italie, j'étais aux tranchées et je vis un avion français lâcher sur les tranchées ennemies un factum imprimé leur annonçant la nouvelle ...

[Voici le texte de ce placart¹⁴ :]

« Les allemands et les autrichiens ont reconquis Przemyśl¹⁵. Le butin de la guerre à l'est monte, depuis le 1er mai, à 1000 officiers au moins, 300 000 soldats prisonniers, 251 canons et 526 mitrailleuses. Le butin de Przemyśl n'est pas compris. On vous le fera savoir plus tard.

« Le rouleau à vapeur ne marche plus.

« A l'ouest [sic]¹⁶ d'Arras, vous avez gagné quelques tranchées. Vous en avez perdu 100 000 hommes. Vous perdez tout votre sang devant nos positions. Mais vous n'arriverez pas à nous sortir de votre pays.

« Les plus grands coquins du monde sont devenus vos amis. Les avocats et les hommes de la bourse par lesquels vous vous faites dominer vous cachent la vérité et vous vendent à l'Angleterre qui vous a trahi et brutalisé votre vieil empereur il y a 100 ans.

« Jamais encore l'armée française s'est trouvée dans une si mauvaise société. Vous nous en faites pitié.

« En vous communiquant la chute de Przemyśl, nous vous avons promis de vous faire savoir le nombre de prisonniers qui ont été faits dans la forteresse : on a pris à Przemyśl 30 805 russes, plus qu'un corps d'armée entier. Dans les trois jours depuis cette prise, on a fait en outre 40 000 russes [sic] depuis le 3 juin, c'est-à-dire dans quatre jours tout ensemble 73 000. A cela il faut ajouter, depuis le 1er mai, les 300 000 déjà signalés. »

** Sur la page de gauche, en face du 29 juin :*

Pendant un séjour aux tranchées de Lihons, entendu acclamations dans tranchées allemandes à l'occasion de la reprise de Przemyśl. Cette reprise est annoncée par le communiqué autrichien du 3 juin.

1 juillet

... Nous sommes à Bayonvillers ...

4 juillet

... Au repos encore ...

7 juillet

... Quittons aujourd'hui notre cantonnement pour retourner aux tranchées ...

¹⁴ Ce texte comporte des fautes de style et de grammaire qui sont dues à une mauvaise traduction !

¹⁵ Mal orthographié. Przemyśl est une fortification de l'empire austro-hongrois (actuellement en Pologne), prise par les Russes et reprise par les Allemands en 1915 (d'après Wikipedia).

¹⁶ « sic » et quelques autres expressions, comme « id est » (« c'est-à-dire » en latin) sont généralement soulignés par Grand-père pour qui souligner équivaut à écrire en italique.

[Parti le matin du 7 de Bayonvillers avec les sergents-majors. Arrivé à Herleville au milieu du jour pour reconnaître le poste de secours. La relève se fait dans la nuit.]

9 juillet

... Mon bataillon est retourné aux tranchées dans la nuit du 7 au 8. Nous avons encore changé de secteur ... Notre poste de secours est installé dans la cure. Il est très confortable. L'église a beaucoup souffert. La toiture et le clocher sont détruits. Cependant la voûte est à peu près intacte. Les maisons du village sont en très grande partie détruites. Cependant le village n'a pas été évacué [totalement] : il y reste encore une soixantaine de civils [dans la partie au nord de l'église.] On y trouve trois épiceries ...

La bibliothèque du curé étant restée à la cure, j'espérais pouvoir bouquiner à mon aise, ... mais je n'ai pu passer qu'une journée à ce poste de secours. Ce matin, il m'a fallu venir à Rainecourt pour faire fonctionner l'infirmerie du régiment ...

11 juillet

... Je ne suis resté qu'un jour à l'infirmerie. [Le lendemain, notre médecin-chef n'étant rentré de permission que pour repartir aussitôt aller prendre un nouveau poste], le médecin du 1er bataillon [Lafont¹⁷] qui fait fonction de médecin-chef ... [pendant l'intérim] est venu tenir lui-même l'infirmerie du régiment. Je suis donc revenu à Herleville. ...

[Vers cette époque, nouveau médecin-chef : médecin-major 2e classe X, médecin de complément. Le précédent était de l'active.]

**Sur la page de gauche, entre le 11 et le 14 juillet :*

Nuit du 13 au 14 juillet : bombardement vers le nord. Arbez fait tout descendre à la cave. (Communiqué français 14 juillet, 15 h. : « Dans la région de la Somme ... à Fay ... lutte de mines. » Au communiqué allemand : rien. - Le 3e bataillon retourné à Fontaine est mêlé à cette affaire.)

14 juillet

... Aux tranchées ... jusqu'à demain ... Pendant ces huit jours, notre secteur a été parfaitement calme. Aujourd'hui quelques salves d'artillerie des deux côtés, en l'honneur du 14 juillet ... De tout ce séjour nous n'avons pas encore eu un seul blessé, à mon bataillon ...

16 juillet

... Nous sommes revenus hier soir au repos, au même endroit que la dernière fois. [Je suis arrivé à Bayonvillers après midi dans la voiture médicale qui ramenait notre matériel, à cause d'une entorse que je m'étais faite au pied droit, à Herleville.] A en juger par la manière dont on nous fait installer ici, je crois que nous avons enfin trouvé un secteur où nous séjournons quelque temps. Nous viendrions au repos toujours au même endroit. Aux tranchées, le régiment occuperait toujours le même secteur, chacun des trois bataillons étant par roulement dans un des deux sous-secteurs de première ligne [Herleville et Foucaucourt]

¹⁷ Lafont pourrait être un médecin installé à Clermont après la guerre. Grand-père allait lui rendre visite, pas seulement comme patient. Les noms de famille cités ne sont généralement plus connus actuellement (sauf note spéciale).

ou en réserve [à Framerville ou Rainecourt. - En fait, ce système dont le bruit courait, n'a jamais fonctionné.]

18 juillet

... On nous a distribué depuis ... [le mois de juin] des tampons destinés à être appliqués devant le nez et la bouche en cas d'emploi par l'ennemi de vapeurs asphyxiantes : ils sont imbibés d'une solution d'hyposulfite de soude dans de la glycérine ...

... Encore au repos ...

21 juillet

... Encore au repos ... Hier, j'ai passé la journée en permission à Amiens ... [Eglise d'Herleville] : La toiture est détruite, mais la voûte est restée à peu près intacte. A l'intérieur, plusieurs bancs ont été brûlés et la chaire aussi, ce qui a abîmé le pilier auquel elle était adossée ...

23 juillet

... La journée du 14 juillet a été très calme. Les artilleries des deux côtés ont tiré quelques coups de canon de plus que de coutume. [De notre côté, chaque batterie a tiré, je crois, 21 coups.] ... La pluie tombait ... Notre ordinaire a été augmenté d'une tranche de jambon, d'un litre de vin par homme et d'un cigare ...

Nous repartons cette nuit pour les tranchées ...

[Relève dans la nuit du 23 au 24].

26 juillet

... Je suis réinstallé depuis trois jours dans le même poste de secours que la dernière fois et j'ai retrouvé la bibliothèque du curé. Le secteur est toujours fort calme. Je n'ai à peu près rien à faire ... Boyaux ... fort longs : il y a plus d'une demi-heure de chemin du poste de secours aux tranchées de première ligne ...

28 juillet

... Je suis toujours installé dans ma cure ... [Le médecin de mon bataillon] court toute la journée de côtés et d'autres. Aussi je sors à peine et passe la majeure partie de la journée dans ma chambre ...

31 juillet

... Le village [d'Herleville] est assez près des tranchées : en ligne droite moins d'un kil. ... Certaines parties sont presque complètement détruites. D'autres groupes de maisons sont au contraire à peu près intacts. Comme tous les villages de ce pays, il est très étendu : il n'y a de maisons que le long des routes. Cette disposition se voit fort bien sur les cartes ... Quant à l'église, l'intérieur a peu souffert, la voûte étant restée intacte ... La toiture a été brûlée ... On y dit ... la messe. Les allemands tirent fort peu sur le village aujourd'hui ...

Nous avons été relevés hier à la première heure. Nous sommes revenus en arrière, mais non où nous allions habituellement. Il est donc probable que nous allons encore une fois changer de secteur ...

[Relevés le 30 au lever du jour par le 41^e colonial. Vu Teillot. Allés cantonner à Morcourt. Nous y arrivons vers le milieu du jour et y séjournons le 31.]

2 août

... Hier [dimanche 1er août] nous avons changé de cantonnement [: allés de Morcourt à Cappy] ... nous quittons ... notre dernier secteur ...

J'ai acheté il y a deux jours un appareil photographique ...

[En arrivant près de Cappy, croisé un des régiments que nous relevons, le 30e infanterie. Dans ce secteur, la brigade a un régiment au repos à Cappy et l'autre en ligne : 1er bataillon à Frise, 3e au secteur de l'Arbre (à l'ouest d'Herbécourt), 2e devant Dompierre. [Cette répartition est celle du 413. - A Cappy, la salle de visite est à la mairie avec l'infirmerie du régiment. - Les secteurs au nord de la Somme sont occupés par les anglais. Allé à Suzanne et Bray avec Arbez à cheval, passé une autre fois à Bray en marche, allé un jour avec Lafont à Suzanne.]

4 août

... J'ai vu aujourd'hui ici une jeune fille des environs qui est décorée de la légion d'honneur et de la croix de guerre avec palme pour avoir, lors du passage des allemands dans son village [Eclusier] soigné des blessés, indiqué l'emplacement d'une batterie ennemie, ravitaillé des soldats français dans leurs tranchées, etc. ...

7 août

... Nous sommes depuis deux jours ... dans notre nouveau secteur. Je ne suis pas comme jusqu'ici ... avec le [médecin]-major dans le poste de secours. Comme nous avons une compagnie qui ne communique pas directement avec ce poste de secours, je suis détaché auprès d'elle et j'habite dans la cagna¹⁸ des brancardiers de cette compagnie [: c'est la 8e]. Je n'y ai rien à faire et suis admirablement tranquille. Mais l'horizon est très restreint. Jusqu'ici, les postes de secours que j'ai occupés étaient toujours dans une maison ou dans un lieu abrité naturellement. Ici au contraire, les tranchées sont dans une grande plaine où il a fallu, par conséquent, creuser des kilomètres de boyaux ... La difficulté est de se reconnaître dans cet enchevêtrement de boyaux et de tranchées qui se ressemblent tous ou à peu près. Le temps est humide. Aussi une bonne couche de terre pétrie ou même d'eau boueuse recouvre le fond des boyaux. Les cuisines sont à plus d'une heure d'ici : les plats sont cependant encore à peu près tièdes quand ils nous arrivent ...

[La 8e occupe la tranchée des Galeries au sous-secteur de Dompierre, devant la lisière ouest de ce village. A gauche, la tranchée des Gobelins occupée par une compagnie du 3e bataillon. A droite celle des Peupliers, occupée par la 6e, je crois. Le P.S. d'Arbez est en arrière, non très loin du P.C. de Brault et de la tranchée de soutien de la côte 99 où est une partie de la 5e. Ma cagna est à côté du P.C. du commandant de la 8e compagnie.]

9 août

... Je suis encore aux tranchées. Notre nouveau secteur est très calme ... Le temps est toujours humide, et chaud maintenant ...

11 août

... Je suis encore dans mon trou pour deux ou trois jours encore, dit-on. Il a fait l'avant-dernière nuit un fort orage ... Notre cagna étant assez bien disposée, l'eau des

¹⁸ Cagna : Abri léger, dans la terre ou fait de boisages, où peuvent se tenir les combattants en cas de bombardements ou d'intempéries par exemple. Le mot serait d'origine indochinoise, sans doute transmis par des troupes coloniales (<http://crid1418.org>).

boyaux n'y entrait pas beaucoup. Mais une fissure dans la terre qui la recouvre laissait passer l'eau ... justement au-dessus de l'endroit où je couche. Nous nous sommes donc serrés davantage pour laisser vacant le lieu où le plafond dégouttait ...

13 août

... Nous allons être relevés cette nuit. Cela nous fera un séjour de neuf jours aux tranchées ... Je n'ai ... presque rien eu à faire ...

16 août

... Nous sommes au repos depuis deux jours ...

18 août

... Nous sommes toujours au repos ... Hier, je suis allé me promener à cheval [avec Arbez à Suzanne et Bray] et ce matin à bicyclette [avec Lafont à Suzanne] ...

21 août

... Nous sommes encore au repos aujourd'hui, mais je crois que nous remontons aux tranchées cette nuit-ci ...

23 août

... Nous sommes remontés aux tranchées hier matin et j'ai occupé la même place qu'à mon précédent séjour avec les mêmes brancardiers ...

25 août

... Hier, on nous avait annoncé que nous devions être relevés ce matin et quitter le secteur où nous sommes depuis le début du mois. Dans la journée est arrivé un ordre contraire. Jusqu'à nouvel ordre, nous resterons aux tranchées le temps habituel et resterons dans le même secteur ...

28 août

... Nous sommes encore aux tranchées pour un jour ou deux, je suppose. Jusqu'ici de toutes les bêtes plus ou moins domestiques qui nous entourent, je n'avais eu à souffrir que des rats. Depuis hier, j'ai affaire aux poux ... Le séjour aux tranchées que nous allons terminer a été favorisé par un temps fort beau et constant ...

30 août

... Nous avons été relevés ce matin et sommes rentrés à notre cantonnement habituel. La veille de notre départ, le soir, il a fait un orage très fort qui avait complètement détrempé les boyaux. C'est justement ce jour-là et en pleine nuit que m'est arrivé le seul blessé grave que j'aie eu pendant mon séjour [: blessure à la tête par éclat de bombe à fusil¹⁹ ; Arbez venu à mon poste de secours avec Boitias.]

2 sept.

... Malgré les communiqués [sic], notre secteur était assez calme au cours de notre dernier séjour. Mais sur notre droite à quelques kil., ... canonnade ... L'humidité ne nous a pas quittés ... [Sommes] au repos ...

¹⁹ Bombe à fusil : probablement la grenade type V.B., lancée avec un fusil.

Il est parti hier un convoi de permissionnaires ayant moins de six mois de front ... Au début, cette condition était nécessaire. Maintenant, dans les régiments comme le mien où presque personne n'a six mois de front, on accorde quelques permissions à ceux qui ne sont pas encore dans cette condition, en commençant par les hommes des classes les plus anciennes. Je ne sais quand partira le prochain convoi. J'ai demandé à faire partie d'un des prochains. Il n'est donc pas impossible que j'ai ma permission avant la fin du mois ...

**Sur la page de gauche, entre le 2 et 4 septembre :*

Vers cette époque changement du médecin-chef. Le précédent de réserve est remplacé par le médecin major de 2e classe, Teste, de l'active, venant d'un des régiments coloniaux de la division. Il arrive à Cappy entre le 1er et le 7, je crois. Lafont a fait l'intérim.

4 sept.

... Nous sommes toujours au repos ...

Nous n'avons jamais eu beaucoup de blessés. La dernière fois, j'en ai eu trois, dont deux seulement gravement ...

7 sept.

... Je suis remonté aux tranchées ce matin. Mais j'ai changé de secteur. Le 3e bataillon manquant en ce moment de médecins (l'un est malade et évacué, l'autre en permission [: Lejeune évacué et de Sartiges en permission]), j'ai passé provisoirement à ce bataillon ... Mon poste de secours et ma cagna sont le long d'un chemin encaissé, à la lisière d'un bois, avec vue sur la vallée de la Somme. C'est bien mieux installé qu'au secteur de mon bataillon, et surtout j'ai une autre vue que deux murs de terre sans fin ...

[La cagna du médecin est au haut de l'« Avenue des Bois », chemin qui fait suite à celui venant d'Eclusier, allant vers le sud à l'Arbre, au N.O. de Dompierre. Sur le chemin partant de celui qui précède, près de la route d'Herbécourt à Cappy et allant à l'angle N.O. de Dompierre est le P.S. Le sous-secteur porte le nom de l'Arbre. Comprend les tranchées de la Redoute 3, de la Redoute 3 bis et des Gobelins.]

10 sept.

... Le soir même [de mon arrivée aux tranchées, le 7] le nouveau médecin aide-major [du 3e bataillon, Richard] (ancien interne de Lyon, jusqu'alors médecin auxiliaire et nouvellement promu) est arrivé ... En arrivant, il m'a apporté l'ordre du médecin-chef de rester ... pour mettre le nouveau médecin au courant ...

[Je n'ai donc jamais couché dans la cagna du médecin, l'ayant laissée à Richard. Durant tout mon séjour, j'ai couché au P.S.]

12 sept.

... Je suis toujours au même endroit, sans avoir encore rejoint mon bataillon...

14 sept.

... Je suis revenu hier matin à mon bataillon ... [En arrivant, j'ai trouvé ma cagna envahie par des hommes de la section de droite de la 8e compagnie installés là par crainte qu'une mine allemande ne saute sous le point que la section occupe. Je vais donc, sur son offre, m'installer dans la cagna de l'adjudant Cambou.] Je crois que c'est demain matin que nous retournons au repos ...

17 sept.

... J'ai reçu hier votre lettre du 12 [m'annonçant la mort d'Henri²⁰] ... Il a tenu à peu de choses que je n'arrive en permission la semaine dernière. Le médecin du 3e bataillon ayant été évacué, ... j'ai dû aller le remplacer. Sans cela, je serais parti le lendemain de la relève. Maintenant, mon départ est retardé de plusieurs semaines probablement. Je crois que, sur la liste, je suis maintenant le 4e à partir ...

19 sept.

... Nous sommes toujours au repos ...

[Depuis quelques jours, il nous avait été annoncé que nous serions relevés sous peu pour aller au repos du côté de Montdidier. La liste des étapes avait même été publiée à la décision du régiment. Le 20, arrivée de régiments anglais dont les uns cantonnent près de Cappy en plein air, les autres vont relever le 414 en ligne. Le 21 au matin, nous quittons Cappy, pour arriver, vers le milieu du jour à Bayonvillers où nous installons [*sic] pour cantonner jusqu'au lendemain matin. Pendant que nous passons la visite, alerte. Arrivés à la gare de Marcelcave bien avant la nuit, nous embarquons dans la nuit pour partir seulement vers minuit. Pendant cette attente de plusieurs heures, j'écris la lettre suivante :]

21 sept.

... Nous changeons encore de tranchées ... Naturellement, je n'ai aucune donnée sur le lieu où nous irons. Aujourd'hui, nous avons commencé à nous déplacer par étapes. Notre voyage est jusqu'ici favorisé par un temps très beau ...

24 sept.

... Si jusqu'ici, nous avons été bien tranquilles, depuis deux ou trois jours, on se rattrape et on nous fait sauter. Partis le 21 de Cappy, nous arrivons dans la matinée au village où nous devons cantonner pour la nuit. On nous disait que nous devons aller par étapes un peu en arrière pour prendre quelques jours de repos. Mais à 4 h., alerte pour aller embarquer à quelques kil. de là [à Marcelcave]. Partis vers minuit, nous descendons du train le lendemain [22] vers 10 h., après un trajet invraisemblable par ses détours. [On nous a fait passer par Amiens et Etaples et Hesdin et débarquer à Auxi-le-Château]. La soupe mangée et un peu de repos pris, nous repartions à pied pour aller cantonner près de Doullens [à Ransart. Nous avons passé, je crois, par Barly. Après une montée pénible dans un bois, nous arrivons à Ransart à la tombée de la nuit.] Nous sommes arrivés à notre cantonnement éreintés, dans l'état où l'on peut être après avoir marché deux jours et avoir passé la nuit qui les sépare, empilés dans des wagons²¹ à bestiaux, à raison d'environ 50 hommes par wagon²². Le lendemain [23] repos dont je profitai pour descendre à Doullens prendre une douche dans un hôpital militaire [avec Contou]. Puis ce matin [24], départ par alerte à 6 h., marche jusqu'à 3 h. par un temps humide et chaud horriblement fatigant. Nous sommes arrêtés dans un petit village [Fosseux], à 15 kil. du front environ. Très probablement demain, nous continuerons de nous en rapprocher. J'ai fait toutes ces marches avec mon sac, et je n'en ai pas trop souffert, j'ai bien les épaules un peu endolories. Mais les pieds sont intacts et c'est l'essentiel ...

²⁰ Henri Groisne, fils de Tante Emma, cousin germain de Grand-père qui a fait carrière aux colonies.

²¹ Vagon (ou vagonnet) : orthographe commune à l'époque.

²² Tous les wagons de marchandise couverts portèrent longtemps l'inscription : « Hommes : 40, Chevaux en long : 8 ».

[*D'après la carte Michelin 301, carte n° 2]

[Le 24 à Fosseux, provisions de cartouches et de vivres de réserve complétées, sacs allégés, couvertures laissées aux voitures de compagnies. Lecture de la proclamation de Joffre²³ et discours de Nitard et Brault²⁴. (Je n'ai pas entendu tout cela). Pour nous, visite (scène par Arbez qui vient de se faire engueuler par Teste), préparation de paquets, de paquets de pansements à emporter. Le tout dure tard. Vers 11 h. soir, je me couche sur un brancard dans un pré.]

[Le 25, nous nous levons à 2 h. matin. Départ peu après. Temps humide. Dépassé Warlus et vers 6 à 7 h. matin, arrêt près de ce village dans le ravin qui est au nord de la côte 94. Vers 8 h., passage près de nous de deux prisonniers boches. Passé toute la matinée là, à l'abri de meules de paille. Vers l'est, nombreuses saucisses et forte canonnade. Vers 11 h. ou midi, le capitaine Monteil explique à la compagnie vers laquelle je suis, que l'offensive a été déclenchée ce matin, que les premiers objectifs ont été atteints, que nous sommes là pour développer l'attaque contre d'autres objectifs plus éloignés, et que nous allons nous porter en avant avec la mission, pour le régiment, de prendre Mercatel. Peu après, les compagnies se déploient, et le bataillon se porte en avant. Sur ordre du médecin-chef, je suis les compagnies 7 et 8 à cinquante pas derrière avec leurs brancardiers. Georgeaguet est avec moi. Un infirmier, Serre, est avec les compagnies 5 et 6. Teste a gardé avec lui en arrière Arbez et les autres infirmiers. Nous franchissons ainsi la crête où est la côte 94, puis la route nationale n° 25, non loin de la côte 96 sans doute. Arrivés au chemin de fer, nous sommes arrêtés : là commence un boyau allant vers Wailly. Le 3e bataillon devant nous s'y est engagé : ses brancardiers nous en apportent quelques blessés que je dirige vers le médecin-chef arrêté vers la route nationale. La 5e compagnie engagée dans le boyau ne peut plus avancer. Toute l'après-midi se passe là : immobiles dans de hautes herbes, pluie. A droite et à gauche, notre artillerie tire ; quelques obus boches tirés en direction d'elle. A côté de nous, cuirassiers avec ponts pour franchir les tranchées. A la tombée de la nuit, demi-tour. Dans Berneville, long arrêt dans la nuit. A l'entrée de Simencourt, nouvel arrêt. Enfin nous cantonnons dans Simencourt. Passé la nuit les jambes engagées dans une machine à vanner.]

[Le lendemain matin, 26, réveil de bonne heure, 5 ou 6 h. Avant de quitter Simencourt, je remets à l'artilleur ou automobiliste la lettre suivante :]

26 sept.

... Nous continuons à avancer vers le front. [Sic : cette lettre fait suite à celle écrite de Fosseux.] ... Il fait un temps épouvantable ...

[Après une marche à pied assez courte, embarquement en auto, je ne me rappelle pas où. Passé à Avesnes-le-Comte. Débarqué à Camblineul ou à Camblain-l'Abbé, je ne me rappelle plus à quelle heure. Avec une partie du service médical, je suis en

²³ Le 24 septembre 1915, Joffre donne à lire une déclaration à tous les soldats : « Soldats de la République ! Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter nos forces et nos ressources, tandis que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages de gloire à celles de la Marne et des Flandres, des Vosges et d'Arras. Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont nuit et jour travaillé pour vous, vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées des Alliés. Votre élan sera irrésistible. Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire au-delà des lignes fortifiées qu'il nous oppose. Vous ne lui laisserez ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire. Allez-y de plein cœur pour la délivrance du sol de la patrie, pour le triomphe du droit et de la liberté. » (d'après Wikipedia).

²⁴ Voir note dans l'historique du 413^e R.I.

retard sur le bataillon à cause de notre matériel qui n'a pu trouver place dans les autos qui emmenaient le reste du bataillon. Nous continuons à pied jusqu'aux bois au sud de Villers-au-Bois où campe le bataillon. Nous arrivons, il me semble, vers 3 ou 4 h. après midi.]

27 sept.

... Hier [26] nous avons continué à nous déplacer le long du front ... en auto. J'avais pu me faufiler près du conducteur, sur le siège, en sorte que j'étais fort bien. Le pays où nous sommes maintenant, formé de petites collines, est beaucoup moins monotone que le Santerre ... On y voit ... de jolis coins de paysages. La nuit [du 26 au 27], nous avons couché sous la tente [individuelle, dans un bois], près d'un village [Villers-au-Bois] dont certaines parties ont été presque détruites. Le clocher de l'église est à moitié démoli ...

[Toute la journée du 26, très violent bombardement vers l'est. Du plateau à l'est de Villers-au-Bois, on voit quelques maisons de Carency, Lorette²⁵, la hauteur de Vimy avec le nuage des éclatements.]

[Le 27 passé la matinée à Villers. Après midi, parti par la route de Gouy-Servins. Près du château de la Haie, grand cimetière. Avant qu'elle entre dans Gouy, quitté la route ; contourné Gouy par l'est ; allé rejoindre la lisière ouest du bois de Bouvigny ; entré dans le bois (où est un dépôt de ravitaillement). Comme on a fait plusieurs arrêts, il est tard. Sortie du bois par un à-pic très dur (au nord, au-dessus de Marqueffles environ) à descendre avec nos voiturettes porte brancard chargées. Le bataillon nous a semés pendant ce temps et la nuit arrive. Entrés dans le bois qui est au sud d'Aix-Noulette, nous suivons une voie de Decauville et nous perdons dans la nuit. Finalement, nous sommes hébergés pour la nuit dans une cagna de territoriaux²⁶ cantonnés dans ce bois.]

[Le 28 départ de bonne heure, passés à Noulette. Peu après, entrés dans un boyau et nous nous installons dans un abri dit Villa des roses ; le bataillon est plus en avant, près de la route d'Arras à Béthune. La Villa des roses est sur les pentes nord du plateau de Lorette, au sud-est du château de Noulette et au sud-ouest de la route d'Arras. De là en montant au-dessus du boyau, la vue s'étend sur la plaine où se détachent en blanc les boyaux et tranchées. Au fond, en direction de Liévins-Lens, des cheminées d'usines fument. Le soir, Arbez nous fait avancer et rejoindre le bataillon. Nous passons sous la route d'Arras et nous installons dans un boyau en cul-de-sac où nous passons la nuit assis, sous la pluie, avec une simple claie au-dessus de la tête.]

[Le 29, retour à la Villa des roses. Nous y achevons la journée. Ecrit lettre suivante (avant d'être à la Villa des roses) :]

²⁵ « Les opérations de mai et juin 1915, en Artois, ont eu pour but primordial ... de venir en aide à nos alliés russes en retenant devant nous le plus possible de forces allemandes; en même temps elles devaient assurer à l'armée italienne la sécurité nécessaire à sa mobilisation. Ce plan comporte une attaque ... ayant pour objectif la crête de Vimy, ..., la crête de Notre Dame de Lorette et l'éperon nord de Souchez ... » (<http://chtimiste.com/batailles1418/1915artois1.htm>).

²⁶ Territoriaux : Pendant la Guerre de 14, le régiment d'infanterie territorial [*avec ou sans -e, selon les sources*], R.I.T., était une formation militaire composée des hommes âgés de 34 à 49 ans, considérés comme trop âgés et plus assez entraînés pour intégrer un régiment de première ligne d'active ou de réserve. Les Territoriaux ou « Pépères », initialement chargés de différents services de gardes, ont joué un grand rôle pendant la Première Guerre mondiale (d'après Wikipedia). Grand-père hésite sur l'orthographe au singulier.

29 sept.

... Nous nous sommes encore déplacés. Malheureusement, il fait toujours un temps épouvantable : pluie et froid. Depuis hier, nous sommes entrés de nouveau dans des tranchées. Ce matin, en certains points, on enfonçait dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Aussi nous sommes dans un état de saleté remarquable : les pans de mon manteau sont comme empesés. ...

Manque de sommeil : nous dormons peu et mal : nous avons passé la nuit dernière dans un boyau, assis sur une banquette et mal protégés contre la pluie par une claie de branchage. ...

[P.S.] Pouvez-vous m'envoyer de temps en temps (une fois par semaine, par exemple) un paquet contenant quelques victuailles : des choses indispensables seulement, pour ne pas trop me charger : chocolat, conserves en petites boîtes, saucisson ou choses analogues, alcool de menthe ou de mélisse pour couper l'eau ? Ne faites pas de paquets de grande dimension, toujours pour ne pas me charger trop à la fois. Nous nous ravitaillons moins aisément qu'autrefois, sans manquer de rien cependant, si ce n'est de vin²⁷.

30 au matin [P.S. ajouté à la Villa des roses]. Nous sommes installés depuis hier dans un abri assez confortable. Je pense y passer encore aujourd'hui et peut-être demain. Le temps est toujours aussi humide.

[En fait, nous ne restons pas aussi longtemps à la Villa des roses. Peu après avoir fait partir cette lettre, le 30, ordre d'Arbez d'aller le rejoindre à son P.S. de la tranchée des Saules où il s'est installé pour se rapprocher du bataillon monté en ligne au Bois en Hache. Avec Beaupère, Robert et Chabance, je le rejoins dans la matinée du 30 en suivant même itinéraire que 26 jusqu'à la route. Après avoir passé sous la route, tourné à droite, suivi le « boyau de la route d'Arras » qui suivait le bord est de la route. Arrivé à la « tranchées des Saules » : large tranchée perpendiculaire à la route. Près de là, profond entonnoir de mine et canon-revolver pris par allemands à Maubeuge et repris là à eux, il y a quelque temps. P.S. = tôle ondulée demi-circulaire près de la route. Nous partageons quelque temps l'abri avec un médecin du 17e, je crois.]

2 oct.

... Le temps s'est ... sensiblement amélioré depuis hier.²⁸ ...

3 oct.

... Depuis trois jours, nous avons retrouvé un peu de fixité ... Nous avons installé un poste de secours dans une cagna assez confortable et j'espère y passer encore quelques jours. Le beau temps est revenu et les boyaux sont en train de sécher. ...

5 oct.

... On a ces jours-ci pourvu les troupes d'un casque. Comme le 413 était en retard pour en recevoir, nous avons, à notre poste de secours, (où passent des blessés de tous les régiments de la région) annexé des casques de blessés évacués. ... Canon-revolver abandonné par les boches ... qui a une histoire assez curieuse : français, pris par les boches à Maubeuge, utilisé par eux contre nous et repris dans une tranchée en juin ou juillet dernier.

...

7 oct.

²⁷ Cf. addenda : la nourriture du soldat et les avis divergents concernant la ration de chocolat.

²⁸ A partir de cette date, Grand-père met, en général, un point avant les points de suspension.

... Voici bien quinze jours que je n'ai vu ma cantine²⁹. Nous sommes toujours au même poste de secours. On ne parle toujours pas de notre relève. Depuis ce matin, le temps est revenu au beau. Quand il ne pleut pas, nous ne sommes pas trop mal, bien qu'un peu serrés. Mais les cagnas sont ici très inconfortables, et à côté des autres, la nôtre est un vrai palais. ...

[Dans la nuit du 6 au 7, violent feu de mousqueterie³⁰ et d'artillerie. Au-dessus de nos têtes, grincement des obus et sifflement des balles. Presque rien ne tombe près de nous : quelques obus seulement sur la route. L'action porte sur un front assez restreint et en particulier sur nos compagnies (c'est cette nuit que Bousquet gagne sa citation). Trois autres fois dans la même nuit, la chose se renouvelle. Nous passons la nuit à faire des pansements : nombreux blessés par éclats de grenade.

Communiqué français du 7 octobre, 15 heures : « L'ennemi ... a tenté quatre contre-attaques successives contre les positions récemment conquises dans les bois à l'ouest du chemin de Souchez à Angres. Il a été complètement repoussé. » Rien au communiqué allemand. Il est bien possible qu'il y ait eu un peu d'affolement et que les contre-attaques n'aient pas été quatre. Flament³¹ prétendait même qu'il n'y en avait pas eu une seule. Il semble bien cependant qu'il y en ait eu au moins une.]

[Nuit du 8 au 9 relève : Nous quittons la tranchée des Saules vers 7 à 9 h. soir, suivons route d'Arras à Béthune, traversons endroit où boches ont envoyé gaz lacrymogènes (yeux pleurent), traversons Aix-Noulette et arrivés à Boyeffles, couchons dans un pré. Le 9, levés à l'aurore ; départ. Marche sur routes encombrées de troupes montantes et descendantes, de convois de ravitaillement enchevêtrés. Vers 3 h., arrivée au-dessus de Houdain. Longue halte. On commence de s'installer à Houdain. Je commence de porter mes affaires à la salle de visite, je me lave. Ordre d'évacuer et de rejoindre les compagnies restées au-dessus de Houdain. Nouveau départ. A la nuit, arrivé à Rebreuve. Rien de préparé pour le service de santé. Avec Boitias, je vais au cantonnement de la 5e : nous nous installons avec le chef.]

10 oct.

... Nous avons aujourd'hui une journée de repos ; et ce n'est vraiment pas trop tôt. Depuis le jour où je suis allé à Doullens, je ne m'étais pas lavé ; et depuis le 25 septembre, je n'avais couché que par terre ou sur un plancher, quand je m'étais couché. Nous sommes très loin en arrière et n'entendons la canonnade, bien qu'assez active, que dans le lointain. Je ne sais même pas si nous resterons ici quelques jours encore ou si nous repartirons demain. Si nous ne restons pas, nous aurons eu au moins une bonne journée de repos avec un temps superbe. Le village où nous sommes s'appelle Rebreuve : il est près de Houdain. Nous avons quitté les tranchées avant-hier, de nuit, et avons marché hier toute la journée. ...

12 oct.

... Nous sommes encore au repos aujourd'hui et nous pouvons profiter de notre repos pleinement, car le temps est fort beau et le pays fort agréable. Mais à en croire certains bruits qui courent, nous pourrions bien partir bientôt de nouveau. ...

²⁹ Cantine : malle.

³⁰ Mousqueterie : tirs de fusil.

³¹ Flament était un collègue chartiste de Grand-père. Un dossier lui est consacré.

[13 oct.

Quitté Rebreuve après la soupe. Traversé Grand et Petit-Servins, Gouy-Servins, le bois de Bouvigny. A la nuit, entrés dans un long boyau qui suit la longueur du plateau de Lorette. Couché dans abris creusés dans le rocher un peu au-dessous du plateau, au-dessus de l'église d'Ablain, en un point dit S7. Passé là la journée du 14.]

14 oct.

... Nous avons quitté le repos hier [13]. Cette nuit nous avons couché dans d'anciennes tranchées [expression inexacte : ce sont les abris [**du point*] S7 que j'ai voulu dire] et ce soir, nous montons aux tranchées. Il continue à faire beau. ...

[Le soir du 14 en effet, le bataillon monte aux tranchées en avant de Souchez. Mais moi, je vais à Ablain, à l'abri dit « Casino » où doit être installé le P.S. central du régiment. J'y trouve le sergent infirmier Marty. Je m'installe dans la même pièce que le médecin-chef du 109 qui est relevé dans la nuit : lui parti avec son régiment, le lendemain, le médecin-chef du 413 y installe son P.S. central. En fait, tout le temps que le régiment reste aux tranchées, cette fois-ci je reste à Ablain. C'est au cours de ce séjour que le nouveau commandant du bataillon, Pelletier, est tué.]

16 oct.

... Je suis en ce moment séparé de mon bataillon. Tout le régiment étant en ligne dans un point où l'évacuation des blessés et malades n'est pas très facile, on n'a installé pour tout le régiment qu'un seul poste de secours où se trouve un seul médecin relevé toutes les 24 heures. Les autres restent avec le médecin-chef dans un village, un peu en arrière [Ablain]. Je ferais mieux de dire dans un ancien village, car il n'en reste pas grand-chose. Il a été occupé tout l'hiver par l'ennemi et repris par nous au mois de mai. Cela lui a valu d'être bombardé successivement par les deux artilleries. Aucune maison n'est intacte. L'église est complètement ruinée. ... Il y a encore des cadavres non enlevés dans des trous de marmites.³² Le poste de secours du médecin-chef est installé dans des abris souterrains construits par les boches, fort confortables, même luxueux. [Dans Ablain, nombreuses batteries de 75 qui tirent avec grand vacarme à cause de position encaissée : bruit des ceintures détachées. Sur les murs, encore quelques inscriptions allemandes lisibles. Derrière le P.S., un cimetière allemand. Le P.S. passe pour avoir été un ancien « Casino » d'officiers allemands, d'où son nom. Rats innombrables.] Depuis trois jours, il règne ici un brouillard qui ne se lève pas de la journée. Mais il ne fait pas froid. ...

17 oct.

... Voici un résumé de nos déplacements depuis notre départ de Cappy : partis le 21, persuadés qu'on nous emmenait au repos, nous embarquons en chemin de fer le jour même pour aller, le lendemain matin, débarquer à Auxi-le-Château, et de là aller coucher, après une étape très fatigante, à Ransart, hameau de la commune de Doullens. Après une journée de repos dont je profite pour aller faire un tour à Doullens, nous repartons le 24. Le 25, nous étions soutien de troupes engagées dans la région de Wailly, au sud d'Arras. Notre brigade se livra ce jour-là à un simulacre de guerre en rase campagne qui

³² Dans l'argot des combattants français, une « marmite » désigne une lourde torpille allemande lancée par une pièce d'artillerie, « Minenwerfer », (« lanceur de mines »). (<http://crid1418.org>). Ici, vraisemblablement : trou d'obus.

n'eut pas de lendemain, car depuis, nous sommes retombés dans la guerre de tranchées. Cependant, les tranchées d'ici sont infiniment au-dessous de celles de Picardie, sous tous les rapports. Le 26, nous embarquons en automobile et sommes transportés ainsi au nord d'Arras, à Villers-au-Bois ; d'où le lendemain, nous allons prendre les tranchées à peu près en face d'Angres. Là, après avoir erré deux ou trois jours de boyau en boyau, nous nous installons dans un poste de secours que nous ne quittons que le 8 octobre pour aller passer trois jours de repos à Rebreuve, pays tout à fait agréable, tant par la configuration du sol que par le caractère des habitants. Le 13, nous repartons pour les tranchées. Mais nous ne retournons pas au même endroit que précédemment. Nous avons un poste de secours central à Ablain-Saint-Nazaire où je suis resté jusqu'ici, et, plus en avant, un autre poste de secours où il n'y a qu'un seul médecin et qui sert pour tout le régiment. Chaque médecin y va avec le personnel de son bataillon passer 24 heures à son tour. J'y vais ce soir. ...

[En fait je n'y allais pas, un ordre du médecin divisionnaire étant arrivé dans la journée de n'y envoyer que des aide-majors et pas de médecins auxiliaires.]

19 oct.

... Je suis encore au même poste de secours, au village. Je devais l'autre jour, comme je vous le disais dans ma lettre, monter aux tranchées, mais par suite d'un changement de dispositions, je n'y suis pas monté. Je pense que nous serons relevés aujourd'hui ou demain. ...

21 oct.

... J'ai été relevé hier dans la nuit [du 20 au 21] et suis maintenant dans un village à quelques kil. en arrière [Petit-Servins]. Hier, j'ai vu Robert Barreire³³ ... C'est lui qui est venu me voir à mon poste de secours ... Sa batterie est installée dans une rue du village ...

23 oct.

... Le régiment a commencé de remonter aux tranchées ce soir. Il y va cette fois-ci non en bloc, comme la dernière fois, mais fragment par fragment [id est bataillon par bataillon] en sorte que je ne sais pas encore quand j'y remonterai ; mais je pense que ce sera dans peu de temps. ...

[A partir de ce moment, le bataillon restait en ligne plus longtemps que le service de santé : après quelques jours en première ligne, le bataillon restait quelques jours en soutien. Nous ne montions que lorsqu'il était en première ligne.]

25 oct.

... Nous sommes encore au repos pour un jour ou deux, je crois. Depuis hier, le temps est devenu franchement mauvais : brouillard, pluie, froid. Nous sommes cantonnés dans une grange, dans laquelle nous avons dû, vu l'état du toit, monter une tente. Je passe la majeure partie de mon temps depuis hier, sous cette tente. C'est le seul moyen de se réchauffer. Mais là, je suis fort bien. J'y passe mon temps à lire et à dormir. ...

27 oct.

... Les permissions sont rétablies depuis quelques jours. Mais il n'est pas encore parti de convoi de permissionnaires du 413 depuis le rétablissement. ... Je m'attendais à remonter aux tranchées aujourd'hui ou demain. Nouveau changement. Nous

³³ Amis issoiriens des parents de Grand-père.

restons quatre jours de plus au cantonnement. Les dispositions changent tous les jours ou presque. Le temps est toujours pluvieux. ...

29 oct.

... Nous sommes encore au repos. ...

31 oct.

... L'hiver est commencé : le froid est venu avec vent et pluie et brouillard. Je n'ai cependant pas encore souffert du froid. Notre installation (tente montée dans une grange) nous protège bien. Nous sommes encore au repos pour deux ou trois jours. Je crois que cette fois, notre repos ne sera pas prolongé comme il l'a été déjà deux fois ces jours derniers ...

2 nov.

... Mon installation sous la tente n'est pas claire du tout. Exactement, on n'y voit rien du tout. Nous nous y éclairons avec des bougies quand nous y passons la journée, ce qui a été le cas aujourd'hui : je n'en suis pas sorti de l'après-midi. Notre tente est assez grande : nous y habitons neuf. Contre le mur d'en face, les infirmiers d'un autre bataillon ont dressé une semblable tente. [Il s'agit de tentes individuelles montées bout à bout.] ... Je crois que nous ... retournons demain [à Ablain]. Mais je ne sais pas si j'y resterai ou si j'irai au premier poste de secours. Le temps est de plus en plus mauvais. Il a plu aujourd'hui toute la journée ...

4 nov.

... Je suis retourné depuis hier soir [3] à Ablain. C'est encore moi qui suis resté cette fois-ci au 2e poste de secours. Mon aide-major est monté au 1er pour les quatre jours, je crois. Ce sera mon tour la prochaine fois. ...

[Le médecin-chef avait décidé, comme nous montons pour quatre jours, que l'aide-major et le médecin auxiliaire de chaque bataillon resteraient deux jours chacun à la Carrière. Arbez avait voulu cette fois partir pour les quatre jours. Mais le médecin-chef le fit descendre le deuxième jour et m'envoya le relever.]

6 nov.

... Je suis monté au 1er poste de secours (dit des Carrières [sic pour : de la Carrière]) hier soir [5]. Mon aide-major et moi y ferons donc ainsi chacun deux jours. Je serai relevé demain.

[Itinéraire du 5 : Parti vers 3 h. soir, ayant reçu l'ordre seulement quelques instants auparavant. Guidé par un brancardier. Sorti d'Ablain par un chemin allant vers le sud, peut-être celui qui passe vers le moulin Malon (dont, en tout cas, je n'ai jamais vu de trace), traversé le Carency sur un petit pont, rejoint route Carency-Souchez, de là vu dernières maisons de Carency. En approchant de Souchez, nombreux cadavres de boches sur la route : figures desséchées, ventres grouillants de vers (les français ont déjà été enlevés ou enterrés). Plus près de Souchez, route pleine de trous d'obus et recouverte par une épaisse couche d'eau. (J'ai passé là seulement cette fois en plein jour. Toutes les autres fois que j'y ai repassé en montant, il faisait cependant encore un peu clair : les cadavres n'y étaient plus. En redescendant, j'y ai toujours passé en pleine nuit). Suivi route de Béthune à Arras jusque vers le cimetière. Là, tourné à gauche et allé tout droit, à travers la boue, jusqu'au pied de la crête de Vimy. Nombreuses tranchées allemandes en sacs de sable

d'étoffes multicolores. Un français tué, le ventre tout vert. - Dans Souchez, à peine si on aperçoit le tracé des rues ; de ce côté, pas une maison dont il reste des débris plus hauts qu'un mètre. De chaque côté des rues, des tas de briques et de bois marquent la place des maisons. - Longé les racines de la crête de Vimy en direction du nord, à découvert d'abord, puis dans un boyau et arrivé à la Carrière. - Là, nous occupons une branche d'une sape de mine³⁴ en forme de Y. Le 414 qui a aussi un bataillon en ligne, a de même un P.S. dans cette branche. Dans l'autre branche, un P.S. de coloniaux. (Les 41e et 43e coloniaux ayant eu des pertes sérieuses à l'attaque de la crête de Vimy au début d'octobre, fonctionnent pendant tout notre séjour ici comme un régiment à trois bataillons alors que normalement, ces deux régiments, étant de réserve, avaient chacun deux bataillons). Le bataillon est en ligne sur la crête en un point dit « Fortin de Givenchy ». - Il y a encore d'autres habitants dans la sape en sorte que, vu l'absence d'aération, l'air y était irrespirable (la voûte est assez élevée dans l'intérieur, mais très basse à l'entrée : je ne pouvais y passer qu'en me pliant). Arbez avait obtenu, d'un adjudant du génie qui avait été au 413 en mars, une couchette dans une sape servant de P.C. au capitaine du génie et presque toujours inoccupée. J'y couchais à sa suite. Mais durant mon séjour, un médecin des coloniaux veut s'en emparer, ce qui fut cause qu'après mon départ, on cessa d'y laisser une couchette à notre disposition.]

9 nov.

... Je suis rentré à nos cantonnements de repos [Petit-Servins] hier matin, [c'est-à-dire dans la nuit du 7 au 8]. La nuit dernière, j'ai couché dans une chambre. Mais je m'attends à en être expulsé sous peu. ... [En effet, Teste m'avait fait donner une place dans une chambre où couchaient les autres médecins pour la plupart. Mais je n'y couchai guère plus d'une ou deux nuits, ma place ayant été prise par je ne me rappelle plus qui. Après quoi, Teste me plaça comme médecin de garde en permanence dans la baraque Adrian³⁵ qui servait d'infirmerie pour le 413 et le 414. J'y avais une couchette pour la nuit. Mes infirmiers avaient devant cette baraque, un marabout³⁶ où je passais la plus grande partie de mes journées. Aux séjours suivants, j'habitais complètement le marabout et y couchais. Un médecin en inspection nous avait expulsés de la grange où nous couchions précédemment parce qu'elle servait aussi de salle de visite.]

11 nov.

... Je ne sais encore rien pour ma permission ... Il est possible que j'aie ma permission avant la fin de l'année. ...

Ablain est un village en ruine d'une extrémité à l'autre. Mais ces ruines ont encore forme de maisons. Il reste encore au moins des pans de murs. J'avais déjà vu des ruines semblables en Picardie : à Lihu, à Proyard, à Fontaine. Mais ce que je n'avais pas encore vu, c'est un village comme Souchez, surtout la partie méridionale, du côté du cimetière et du Château de Carleul. Là, il ne reste pas pierre sur pierre ; pas même un seul pan de mur ; rien que des tas de briques, de bois, de matériaux divers. Des arbres, il n'en reste que des piquets déchiquetés. Le sol est bouleversé par les obus. C'est un spectacle d'une désolation dont rien n'approche. De plus, des cadavres traînent de ci, de là, les uns en voie de décomposition, d'autres [presque] réduits en squelettes. Un cadavre de cheval pourrit dans un boyau le long de la route que nous suivions. Et partout, des armes brisées, des obus non éclatés, des sacs à terre, des boîtes de conserve, des débris d'équipements et

³⁴ Une sape de mine est une galerie creusée pour installer une mine sous les lignes ennemies.

³⁵ Baraque démontable, en bois et métal servant pour le cantonnement des soldats ou comme entrepôt.

³⁶ Marabout : tente circulaire où on dort « en rayons ».

de fils barbelés. J'ai traversé cette partie du village l'autre jour en montant au poste de la Carrière, alors qu'il faisait encore jour. Du côté du nord, il reste encore quelques maisons en ruine. ...

13 nov.

... Je remonte demain à la Carrière, pour trois jours seulement, dit-on. Le trajet sera assurément pénible, car depuis plusieurs jours, le temps ne cesse d'être pluvieux. Ici, je suis installé plus mal que je ne l'ai jamais été au repos. Je suis bien couché la nuit, il est vrai, mais dans la salle qui sert d'infirmerie : il m'est en conséquence impossible d'y rester pendant le jour. Et je ne sais alors où passer. Je me réfugie la plupart du temps sous une tente où couchent les infirmiers de mon bataillon ; mais il y fait aussi froid et humide que dehors. ...

[Le précédent séjour du bataillon en première ligne avait été de quatre jours. Le présent séjour et les suivants ne seront que de trois jours.]

15 nov.

... Dans les boyaux, la boue est tellement malaxée qu'elle devient une sorte de mortier, qui, lorsqu'il a atteint une certaine consistance et que le terrain est argileux, comme c'est le cas ici, est extrêmement gluant. Un soulier en bon état et solidement lacé y résiste. Mais un soulier en mauvais état a tôt fait de perdre, dans cette boue, talon ou semelle, et un lacet déjà fatigué de se casser. La dernière fois que j'ai été relevé, je me suis trouvé en un point les deux pieds retenus dans la boue, qui cependant, en ce point, n'était pas très profonde. Quand j'essayai de dégager un pied, le poids du corps portant sur l'autre l'engageait plus solidement et cela se renouvelait pour chaque pied alternativement. Je me suis fait aider pour sortir de là. Si j'eusse été seul, je ne m'en serais tiré qu'après un bon moment de travail. Et cependant ... la boue n'était pas profonde : elle me montait à peine à mi-jambe. Jugez par là de la situation de ceux qui ont de la boue jusqu'au haut des cuisses. Dans ces cas-là, la boue la plus gluante est au fond : à la surface, ce n'est guère que de l'eau sale.

Je suis remonté à la Carrière hier [14] pour un séjour de trois jours. A cette heure-ci, il ne m'en reste plus que deux à y passer. Nous attendons le moment de la relève avec impatience. Notre poste de secours est installé dans une galerie de mine. L'air qui n'est jamais renouvelé et de plus empoisonné par le séjour de nombreuses personnes et par les nombreux débris d'alimentation et de pansements qui traînent dans les recoins, y est irrespirable. Il est vrai en revanche que nous sommes bien protégés : au moins dix mètres de pierre au-dessus de nos têtes : il faudrait des 420³⁷ pour défoncer cette paroi. ...

17 nov.

... Des bruits ... courent dans la division selon lesquels nous irions au repos à l'arrière pour quelque temps. Ces bruits sont, je crois, bien fondés. Tout le monde s'attend à ce repos. ...

Depuis hier, on a achevé de percer une cheminée d'aération dans notre galerie. L'air y est moins empesté et le séjour en devient bien moins pénible. Je dois être relevé ce soir, vers six heures. ...

³⁷ Le 420 : obusier allemand lançant des obus de 420 mm.

19 nov.

... Il commence à faire froid. Depuis quelques jours, il gèle toutes les nuits. Le jour brouillard, dégel et boue. Je passe mes journées couché et ne me lève que pour la visite le matin. ...

[De passages non copiés de cette lettre et de la suivante et relatifs à mon projet d'acheter alors des sabots, il ressort que c'est le 19 novembre que je suis allé à Hersin avec Georgeaguet. Je n'y ai d'ailleurs pas trouvé de sabots à ma taille.]

21 nov.

... Le temps froid continue. Aujourd'hui, il n'a pas dégelé à l'ombre. Mais je n'en souffre pas beaucoup jusqu'ici. ... Nous n'avons pas eu de neige encore ici, ou du moins presque pas, car il y en avait une très légère couche en certains points le jour où nous sommes revenus au repos. ... On parle toujours de nous relever pour nous envoyer au repos à l'arrière. Mais en attendant, je remonte à la Carrière après-demain. ...

23 nov.

... Je remonte ce soir à la Carrière. Nous aurons de la boue pour le trajet, car depuis ce matin, il dégèle. Ce n'est pas de chance. ...

[Pendant ce séjour, un jour, un violent marmitage, en particulier sur la Carrière, après midi. Mes souvenirs et ceux d'Hugues qui nous ont servi à reconstituer notre itinéraire à Giessen, fixent ce marmitage au 25. Le communiqué français du 24 novembre, 23 heures, le fixe au 24 : « L'après-midi a été marquée par une certaine activité d'artillerie, assez violente en Artois ... dans la région ... de Souchez ... ». Rien au communiqué allemand.]

[Pour les relèves durant notre séjour dans ce secteur, nous partions non avec les compagnies, mais médecins et infirmiers seuls, vers 2 h., de manière à être pris par la nuit entre Ablain et Souchez. Ceux qui étaient relevés pouvaient ainsi quitter la Carrière vers 6-7 heures.]

[26 au soir : relève : terre couverte de neige et nuit assez claire : aspect encore plus désolé que de coutume.]

[27 matin : préparatifs de départ ; après soupe, rassemblement hors de Petit-Servins, sur la route de Grand-Servins. Départ en auto, moi sur le siège à côté d'un conducteur. Froid. Débarqué dans un village, sans doute Huclier. De là allé à pied à Belval. Aucun cantonnement préparé pour nous. Robert nous fait avoir une place chez l'aumônier du couvent.]

28 nov.

... Nous sommes descendus de la Carrière avant-hier [26]. Hier [27], nous avons quitté Petit-Servins en auto. Nous sommes aujourd'hui dans un tout petit village près de Saint-Pol. J'y ai couché chez l'aumônier d'un couvent de cisterciennes. Je crois que nous repartons demain : destination inconnue. Il continue à faire très froid, mais sec. ...

[Le 28 : dimanche. Messe à l'église de Belval. Le soir, vêpres dans la chapelle du couvent. Le 29 quitté Belval pour Béthonval. Là, j'ai un lit (j'entends avec des draps) ce qui, depuis mon arrivée au front ne m'était arrivé que pendant le deuxième séjour à Corbie et le séjour à Harbonnières.]

30 nov.

... Depuis ma dernière lettre, nous nous sommes encore déplacés, mais fort peu : à peine un kil. Nous sommes dans un petit hameau [Béthonval] où il n'y a qu'une compagnie [la 5e]. Les autres compagnies du bataillon sont dispersées aux environs. Ici, je suis seul médecin. Mon aide-major est à un ou deux kil. Comme cela, je suis fort tranquille. Hier soir, il a plu abondamment. Aujourd'hui il fait beau, mais il ne fait pas froid comme les jours derniers. Je ne crois pas que nous soyons ici pour longtemps. ...

2 déc.

... Nous sommes toujours au même endroit. Je ne crois pas que nous en partions avant deux ou trois jours encore. On dit que nous irions ensuite dans une autre région.

Avant-hier [30 nov.], je suis allé à Conteville visiter la maison d'un oncle du bienheureux Benoît-Joseph Labre³⁸. Cet oncle était curé du lieu et le bienheureux y a séjourné. On la conserve dans son ancien état et elle est un lieu de pèlerinage. Le bienheureux Labre était né non loin de Conteville. ...

Hier [1 déc.], j'ai passé l'après-midi à Saint-Pol. C'est un trou sans intérêt. ...

3 déc.

... Nous quittons Béthonval cette nuit pour aller embarquer en chemin de fer à quelques kil. Nous allons donc encore une fois changer de région. Le bruit court que cette fois-ci, nous irions dans l'est. Mais, bien entendu, personne n'en sait rien ... Notre voyage ne sera pas favorisé par le temps qui est à la pluie. ...

[Partis le 3 vers 9 h. soir, passé par Conteville, arrivés à la gare de Bryas vers 1 h. matin ; restés jusqu'au jour sous la pluie dans un pré. Embarquement le 4 vers 10 h. matin. Passé par Saint-Pol, Amiens, Troyes, Langres, Vesoul. Débarqué le 5 vers 8 h. soir à Genevreuille. De là, en traversant Amblans, gagné Bouhans-lès-Lure où nous arrivons vers 11 h. soir.]

6 déc.

... Après de nombreuses heures en chemin de fer dont je n'ai pas encore fait le compte, nous avons débarqué hier [5] soir à la nuit, et après quelques heures de marche, nous sommes arrivés dans un petit village des environs de Lure [Bouhans] où nous ne serons, je crois, pas mal. Nous espérons y séjourner quelques temps. ...

Nous ne regrettons pas l'Artois. Et d'autant moins que la dernière nuit que nous y avons passée [celle du 3 au 4], nous l'avons passée dans un pré humide et sous la pluie : c'est à peine si j'ai pu essayer de dormir deux heures.

Le voyage s'est effectué dans de bonnes conditions. J'étais, il est vrai, dans un wagon à bestiaux. Mais nous y étions peu nombreux et nous avons de la paille en quantité suffisante. ...

8 déc.

... Aujourd'hui, après la visite, je suis allé visiter Lure dont nous ne sommes séparés que par 5 ou 6 kil. ...

³⁸ Benoît-Joseph Labre (1748 - 1783) a mené une vie de pèlerin mendiant. Surnommé « Vagabond de Dieu », considéré comme [mystique](#), il fut [canonisé](#) en [1881](#) (d'après Wikipedia).

[10 au soir :

Départ de Lure pour permission avec Hughes. Voyagé par trains civils. Passé par Besançon. 11 de bonne heure : arrivé à Lyon. Passé matinée à Lyon. Arrivé à Clermont le soir. Couché à Clermont. 12, dimanche : Arrivé à Issoire (le jour d'arrivée ne compte pas dans la permission). De lundi 13 à samedi 18 : 6 jours de permission. 19, dimanche (le jour de départ ne compte pas non plus), parti le soir. Pris par un train de permissionnaires à Saint-Germain ; voyagé le 20 toute la journée. Arrivé le 21 à 3 h. matin à Lure et dans la matinée, retour à Bouhans.]

23 déc.

... Avant-hier [21], après être arrivé à Lure de fort bonne heure (à 3 h. du matin) et avoir achevé la nuit, couché par terre dans la salle d'attente, car aucun hôtel n'avait voulu me recevoir à cette heure (nous étions du reste nombreux, couchés ainsi), je suis rentré à mon cantonnement dans la matinée. Je n'y ai rien trouvé de changé ... Le matin, de fort bonne heure, il avait neigé : la route était couverte d'une fine couche de neige qui la rendait glissante. Pendant toute la journée et la nuit suivante, il n'a pas cessé de neiger. Le lendemain [22] matin, il y avait à terre une bonne couche de neige. Or justement ce matin-là, qui était hier, il m'a fallu retourner à Lure pour y assister à un cours sur la protection contre les gaz asphyxiants, et ce n'est pas sans peine que j'ai fait les 5 kil. qui me séparaient de Lure. Là, je me suis installé dans un hôtel et j'ai assisté aux conférences qu'on nous a faites et qui finissent aujourd'hui. Je passerai encore la nuit ici, et demain matin, je regagnerai mon cantonnement. Dès hier, du reste, dans la journée, le dégel a commencé et aujourd'hui, la neige a presque entièrement fondu. ...

... Je n'ai pas fait le voyage de retour [de permission] dans les mêmes conditions que celui d'aller. A l'aller, j'avais pris tout le temps des trains ordinaires et, en conséquence, j'avais pu choisir mon itinéraire. Au retour, j'ai dû, à S^t-Germain, prendre un train de permissionnaires et à partir de là, suivre un itinéraire fixe. Les trains de permissionnaires supprimés quelque temps ont été rétablis à partir du 15 de ce mois. ...

[Rentré à Bouhans le 24.]

26 déc.

... Je vais encore partir en voyage demain [27]. Je suis envoyé faire une conférence sur la protection contre les gaz au 3^e bataillon qui, se trouvant séparé du régiment, n'avait pu envoyer son médecin auxiliaire à Lure la semaine passée. Ce bataillon est en ce moment à Remiremont où il sert de mannequin [**sic*] à une école d'officiers. Je passerai une journée à Remiremont. Mais le voyage, en tout, m'occupera bien au moins trois jours.

Depuis que le dégel est venu, il n'a pas cessé de faire mauvais et de pleuvoir.

...

29 déc.

... J'ai voyagé hier [28] toute la journée pour arriver le soir [vers 5 h.] à Remiremont. J'y passe la journée d'aujourd'hui et demain, je repars. Jusqu'ici, j'ai eu beau temps pour mon voyage. ... [Lettre écrite avant d'être allé au 3^e bataillon.]

31 déc.

... A peine rentré [de permission], j'avais été envoyé à Lure pour y assister à des conférences sur la protection contre les gaz. Le médecin auxiliaire du 1^{er} bataillon y était avec moi, mais celui du 3^e n'avait pu y venir en raison de son éloignement. En

conséquence, on m'a désigné pour aller à Remiremont lui inculquer les notions par nous acquises à Lure et faire une conférence aux officiers du bataillon sur le nouveau système de protection. Parti de Bouhans lundi [27] après midi, je dînai le soir à Lure en compagnie de Mr et Mme Céleyron³⁹, laquelle était arrivée dans la journée. Par parenthèse, tous les officiers et même des non-officiers avaient fait venir leur femme à Lure ou dans les villages des environs. Après dîner, j'allai attendre à la gare un train de ravitaillement que je comptais prendre vers 11 h. Ce train n'étant arrivé qu'à 2 h. du matin, et sans les wagons de voyageurs qui y sont joints de coutume, je dus achever la nuit dans la gare, pour la deuxième fois, couché sur un banc, pour partir le matin à 5 h. 45 et n'arriver à Remiremont qu'à la tombée de la nuit [le 28]. Je ne crois pas qu'à vol d'oiseau, Lure et Remiremont soient séparées par plus de 40 kil.⁴⁰ Mais il faut changer de train trois fois [sic : lapsus pour deux fois : à Aillevillers et à Epinal. Mais il faut prendre trois trains]. Le lendemain [29], je me rendis au 3e bataillon. Mais on venait d'y apprendre le départ subit du reste du régiment. Cette nouvelle causait une certaine agitation au milieu de laquelle ma conférence fut passée au bleu ou à peu près : elle fut bâclée devant quelques officiers, en quelques minutes, au milieu de conversations n'y ayant aucun trait. Si bien qu'après une visite rapide de la ville, je pus repartir vers 1 h. ½ pour Lure où je couchai. Le lendemain [29], je rejoignis en chemin de fer [jusqu'à la station d'Evette], puis à pied, mon bataillon installé dans les environs de Belfort [à Frahier]. Ce n'est qu'un simple changement de cantonnement. Je ne crois pas que nous prenions les tranchées avant quelque temps encore. Le déménagement de Bouhans s'étant fait sans que je fusse présent, on a perdu une de mes musettes. ...

2 janvier 1916

... Il se confirme que nous sommes encore au repos pour quelques jours : au moins une semaine, dit-on. ... Le temps qui était beau jusqu'à hier est redevenu pluvieux aujourd'hui. ...

4 janv.

... Rien de nouveau. Le temps est toujours pluvieux et boueux ...

6 janv.

... Rien de nouveau ...

8 janv.

... Nous sommes encore une fois sur le point de partir en voyage. Mais ce n'est pas encore pour aller aux tranchées. ... Il ne cesse de pleuvoir. ...

P.S. : L'aide-major de mon bataillon [Arbez] est évacué aujourd'hui. Je ne sais quand il sera remplacé. Peut-être même reviendra-t-il dans quelque temps. Je ne le crois guère cependant. En attendant, je me trouve chef de service à mon bataillon. ...

10 janv.

... Nous avons quitté hier [9] notre cantonnement. Nous avons marché hier toute la journée [en passant par Ronchamp, pour cantonner à Montessaux, près de Mélisey] et aujourd'hui idem [pour cantonner à Froideconche, près de Luxeuil], en remontant vers le nord, longeant les contreforts des Vosges. Hier, nous avons fait une partie de l'étape [entre Frahier et Ronchamp] sous la neige. Mais elle fondait en tombant et ne rendait pas la

³⁹ Famille ambertoise que fréquentaient les parents de Grand-père.

⁴⁰ La distance séparant Lure de Remiremont est de 51 kilomètres par la N57.

marche pénible. Dès hier, il est arrivé un nouvel aide-major au bataillon. Mes fonctions de chef de service auront heureusement peu duré. A ce qu'on nous dit, nous allons dans un camp d'instruction. ...

[Le 11, troisième étape courte, mais fatigante, par temps humide et lourd. Cantonnement à Pré du Rupt, près Fougerolles. Le 12, quatrième et dernière étape, traversé Plombières ; arrivée à Hadol-Haute vers 4 heures.]

13 janv.

... Nous avons terminé notre marche hier par une étape de plus de 30 kil. fort bien supportée et favorisée par un fort beau temps froid. Aujourd'hui en revanche, la terre était blanche dès le réveil. Nous sommes installés pour quelque temps, dit-on, dans un petit village, au pied des Vosges, en arrière d'Epinal [: Hadol-Haute]. ...

15 janv.

... Après une journée de repos [le 13], nous avons commencé hier [14] la série de manœuvres que nous devons faire ici. Je crois qu'on va faire « sauter » les renforts que nous venons de recevoir [la veille du départ de Frahier ; c'est avec ces renforts que Viala est revenu au 413 ; il avait été évacué de Warfusée]. Cela commencera de les « dresser ». En ce moment, nous avons ici de la neige. ...

[Camp d'instruction d'Arches : s'étend entre Arches, Géroménil et Raon-Basse.]

17 janv.

... Rien de nouveau. Le temps est froid, mais beau. ...

19 janv.

... Nous avons encore changé de médecin [-aide-major], il y a quelques jours. Le précédent, M. Munier, n'est resté que quelques jours et a été remplacé par un de ses collègues de la même ambulance, M. Girard. Mais ce dernier ayant une santé qui, paraît-il, ne lui permet pas de rester avec un bataillon d'infanterie, il est, paraît-il, probable que M. Munier ne tardera pas à nous revenir. [En fait, Girard resta au bataillon jusqu'au mois de juillet.]

... Chaque jour, je vais passer la journée au champ de manœuvres. Nous n'avons eu de repos que dimanche. ...

21 janv.

... J'ai eu aujourd'hui une journée de repos, c'est la deuxième seulement depuis que nous sommes au camp. Tous les autres jours, je pars le matin avec le bataillon pour le terrain de manœuvres et je ne rentre que vers 4 h. On mange le matin sur le terrain. Quand il ne fait pas mauvais temps, cela va assez bien et presque toujours, je passe une bonne partie de mon temps à lire, soit, s'il fait trop froid, en faisant les cent pas, soit dans quelque abri. Hier, il a plu toute la journée : nous avons pu, moi et quelques autres, nous réfugier dans une maison peu éloignée du lieu où les compagnies s'exerçaient à creuser des tranchées sous la pluie. Nous y avons mangé et bu presque toute la journée⁴¹.

⁴¹ Grand-père a raconté à François la réflexion d'un officier : « Fournier, je n'y comprends rien, plus vous buvez, plus vous êtes calme ! »

Au cantonnement, je suis, cette fois-ci, très bien tombé. J'ai une chambre, chose dont j'étais déshabitué et dont, malheureusement, je n'ai pas le temps de profiter autant que je le voudrais. Je peux y faire du feu, le bois étant abondant dans la région. Le lit est imparfait, ne se composant que d'un sommier. Mais cela est peu de choses.

Je crois que nous sommes encore au camp pour une semaine environ. ...

23 janv.

... Après une journée de manœuvre assez fatigante hier, et avant celle de demain qui s'annonce de même, nous avons eu aujourd'hui dimanche, une journée de repos dont un fort beau temps nous a permis de profiter complètement. Après midi, les aspirants de ma compagnie [id est : Peyriller et un ou deux autres aspirants de la classe 16, en stage provisoirement au 413] ont représenté une revue de la compagnie avec ombres chinoises. Les paroles et les ombres avaient été composées par eux. J'y figurais, bien que fort peu du reste. L'ensemble était assez bien réussi, surtout pour avoir été préparé et monté très rapidement. ...

25 janv.

... Nous devons quitter le camp à la fin de cette semaine. Il paraît que nous irions quelque temps au repos avant de retourner aux tranchées ...

28 janv.

... Nous quittons demain le camp d'instruction ...

30 janv.

... Nous avons fait hier [29] une première étape [Hadol-Haute au Clos, près Fougerolles, en passant par Plombières], refaisant à l'envers le chemin que nous avons déjà fait, il y a trois semaines. Aujourd'hui, deuxième étape très courte [le Clos - Froideconche], aussi répétition à l'envers de l'étape faite à l'aller. Le temps a été beau ces deux jours. ...

[31 : Troisième étape, Froideconche - Saint-Barthélémy près de Melisey.

1 février : quatrième et dernière étape ; passé par Fresse, Plancher-Bas ; arrivés à Auxelles-Haut où nous cantonnons chez Marie Cepi. J'ai une chambre louée dans un hôtel, un peu plus bas. - Pendant nos étapes, j'avais eu aussi quelques fois un lit complet avec draps.]

1 février

... Nos étapes sont finies. Nous sommes revenus non loin de l'endroit où nous étions avant de partir pour le camp d'instruction d'où nous revenons : dans un petit village, au pied des montagnes. Nous n'y sommes, je crois, que pour quelques jours. ...

3 févr.

... Nous avons un temps fort beau. J'en ai profité hier et aujourd'hui pour visiter les environs du village où nous sommes installés. Ce soir, j'ai fait l'ascension d'une des montagnes qui le dominent [: la Planche des Belles-Filles, 1150 m. Un jour aussi, allé visiter Giromagny et allé presque jusqu'à Rougegoutte]. ...

6 févr. [**D'après la carte Michelin 314, carte n° 3]*

... Je crois que nous sommes sur le point de partir d'ici. Nous y avons été fort bien. Du reste, depuis deux mois, j'en suis à me demander où nous avons été le mieux. ...

*Petite précision historique :

Sur le front d'Alsace, une partie des combats se déroulèrent dans le sud des Vosges, en particulier autour de l'Hartmannswillerkopf (Vieil-Armand, 956 m), sommet avancé du massif vosgien sur la plaine d'Alsace. Ce relief fut l'objet d'une offensive française au printemps 1915, suivie d'une contre-offensive allemande en septembre et décembre 1915. A partir de cette dernière date et jusqu'à la fin de la guerre, les adversaires campèrent sur leurs positions respectives très proches les unes des autres. (G.F.)

8 févr.

... Hier [7], nous avons quitté ... [Auxelles-Haut]. Nous avons avancé d'une vingtaine de kil. vers l'est. Nous sommes maintenant à [La Chapelle-sous-Rougemont], à l'arrière du front, à peu près dans la position où nous étions l'an dernier au mois de mai. Je crois que nous resterons quelque temps dans notre nouveau cantonnement. En avançant, nous avons trouvé un cantonnement moins agréable que ceux que nous avons eus en décembre et janvier. Chaque village étant occupé par des troupes plus nombreuses, on y est plus serré, moins à l'aise. J'ai cependant une chambre, plus exactement, un atelier de marchand et réparateur de bicyclettes où est installée une paillasse. [J'ai passé une partie de la journée du 8 à m'installer là. En arrivant, la nuit du 7 au 8, je l'avais passée à la salle de visite]. Hier, pour le voyage, nous avons eu de la pluie toute la journée. ...

[Devant ma « chambre », on voit très bien au N.E. le Vieil-Armand. Le soir du 8, bombardement au sommet. Notre régiment est ici pour exécuter des travaux de fortification. Dans la journée du 8, on les commence.]

10 févr.

... Alors que nous croyions être installés pour plusieurs semaines au cantonnement ... [ci-dessus], nous avons été hier [9] subitement déplacés. Réveil à 4 h. [du matin], départ à 7. Nous nous sommes déplacés d'une quinzaine de kil., mais le long du front, sans nous en approcher encore davantage [en passant par Larivière, Reppe, Chavannes-sur-l'Etang, Montreux-Vieux et Jeune. Arrêtés à Magny]. Nous sommes maintenant en cantonnement d'alerte, prêts à partir dans quelques heures comme dans 15 jours. Hier, il a neigé. Aujourd'hui, le temps n'est pas mauvais, mais très froid. Notre infirmerie de bataillon est installée dans une maison abandonnée très confortable, avec un poêle excellent. ...

12 févr.

... Nous n'avons pas bougé depuis l'autre jour. Mais le temps est moins beau : neige et pluie. J'ai visité quelques villages des environs [Romagny, Lutran, Chavannes-les-Grands]. Nous sommes entrés dans la région des batailles d'août 1914, tout à fait des premiers combats. Le pays a peu souffert.

Les congés [sic] n'ont pas encore recommencé. Mais ils vont, je crois, recommencer bientôt. [Non tout à fait exact : ils avaient recommencé depuis peu et Lafont était alors en permission. Cf. lettre du 14.] ...

14 févr.

... Je suis depuis hier [13] encore une fois détaché de mon bataillon pour un intérim. Cette fois-ci, je suis au 1er, cantonné à quelques kil. au sud du mien [à Chavannatte]. Le médecin auxiliaire [Nodet] vient de perdre son père et est parti en

permission hier soir. Quant à l'aide-major [Lafont], il n'est pas encore rentré de permission. Je resterai au 1er bataillon jusqu'à son retour, qui, je pense, ne saurait tarder. ...

16 févr.

... J'ai rejoint hier [15] après midi mon bataillon, [Lafont étant rentré dans la matinée.]. Quelques heures après, nous partions en alerte pour aller occuper les tranchées qui nous étaient réservées. Partis à 8 h. [le 15], nous arrivâmes à 2 h. du matin [après avoir traversé Suarce et Lepuix] dans un village [Seppois-le-Bas], en avant duquel sont les dites tranchées. Le poste de secours est installé dans un ancien hôtel près de la gare. J'y reste, provisoirement du moins, car il se peut que j'aie occupé un autre poste sur la gauche, nos compagnies étant partagées en deux groupes assez éloignés l'un de l'autre. Le temps est détestable : pluie et vent soufflant en tempête. Cette nuit, nous sommes arrivés trempés, car la pluie poussée par le vent pénétrait partout. Heureusement, en arrivant, nous avons trouvé un bon feu que nous entretenons sans difficulté, car le bois n'est pas rare dans ce pays. Malgré quelques échauffourées les jours derniers qui ont ému les vieux territoriaux qui occupaient la région, on paraît être assez tranquille ici. On n'entend pas grand bruit. ...

**Sur la page de gauche, en face du 16 février :*

Il s'agit de la prise de l'Entre-Largue⁴² par les allemands. Communiqué allemand du 14 février : « Vers Seppois-le-Haut ... nos troupes ont pris les tranchées françaises sur une largeur d'environ 400 m. » Communiqué français du 14 février, 15 h. : « Hier soir, une nouvelle action de l'infanterie ennemie, à l'est de Seppois, ... a mis les allemands en possession de 200 m. de tranchées environ. Une contre-attaque immédiate etc. » Les communiqués des jours suivants mentionnent de l'activité dans ce secteur.

18 févr.

... J'ai encore changé de place. Mon bataillon étant partagé en deux, l'aide-major est resté avec deux compagnies au village dont je vous ai parlé [Seppois-le-Bas]. Quant à moi, je suis allé rejoindre les autres. Mon poste de secours est installé dans un bois [à la Corne de Luffendorf] près d'un village bombardé les jours derniers, mais qui était resté habité jusqu'alors. Depuis, il a été évacué. Autour, les champs sont cultivés jusqu'à moins d'un kil. des tranchées [et même beaucoup moins : au-dessus de Luffendorf, jusqu'à quelques mètres des tranchées]. Je suis arrivé au poste de secours avant-hier [16, le soir même de notre arrivée à Seppois] au soir, par un temps épouvantable. Depuis mon arrivée, le secteur a été fort calme. Mais le mauvais temps n'a pas cessé. ...

**Sur la page de gauche, entre le 18 et 20 février :*

Communiqué français : 18 février, 23 heures : « En Haute Alsace, après une intense préparation d'artillerie, l'ennemi a dirigé une attaque sur nos positions au nord de Largitzen » ... etc. - Communiqué allemand, 19 février : « Au nord de Largitzen, ... des détachements allemands ont assailli la position ennemie ... et sont rentrés en emmenant quelques prisonniers. »

Communiqué français, 19 février, 23 h. : « En Haute Alsace, activité de notre artillerie sur les tranchées allemandes à l'E. de Seppois et de Largitzen. »

Communiqué français, 22 février, 15 h. : « A l'E. de Seppois, deux attaques allemandes ont été repoussées. » Communiqué allemand : rien.

⁴² La Largue traverse Seppois, en plusieurs bras.

20 févr.

... Nous avons toujours le même temps épouvantable. On barbote dans la boue sans cesse. Mais il ne fait pas trop froid. Du reste, nous faisons du feu dans la cagna que j'occupe avec les brancardiers. La région reste calme dans l'ensemble, malgré quelques canonnades violentes parfois suivies d'actions d'infanterie, mais le tout limité à des secteurs très étroits. Il y a eu longtemps dans cette région un régiment de territoriaux recruté en Auvergne, le 99. Il a occupé l'emplacement même que nous occupons. ...

[Dans ce secteur, pas de ligne continue de tranchées, mais de petits éléments séparés l'un de l'autre, avec, en avant, des postes isolés reliés par un boyau à la ligne principale des dits éléments. Près de Luffendorf, ces éléments sont dans les bois autour de la côte 426. Des points d'où on a de la vue, on voit le plateau entre la Largue et la rivière qui passe à Largitzen. Au fond, le village de Bisel, au pied d'une montagne ; plus près, la ferme de Ritthag, occupée par allemands. Entre les bois de la Corne de Luffendorf et Ritthag est le poste du Pommier, ainsi nommé d'un pommier abattu qui sert de poste d'observation, placé à côté. Il y a là une demi-section de la 7e compagnie. En face est un poste allemand, à peu de distance. Notre 7e compagnie occupe la Corne de Luffendorf, la 6e est au village de Luffendorf ; la 5e et la 8e sont à Seppois ou en avant. Un de nos bataillons est au bois d'Hirtzbach. Le colonel, le médecin-chef, etc. sont à Largitzen. - Noter que dans ce secteur, il y a une profusion de fil de fer de tous les côtés. - Pendant les bombardements, la résonance du bruit des départs et des éclatements imite le bruit de mitrailleuses en action.]

**Sur la page de gauche, en face du 20 février :*

Sur ma carte⁴³, le trait violet n'indique que d'une manière très vague et inexacte dans le détail, la direction générale de notre ligne.

[Un matin, un dimanche, crois-je me rappeler, ce qui fixerait la chose au 20, je descends à Largitzen voir le médecin-chef. On y va en passant par Luffendorf. Quand je remonte, je vois Luffendorf bombardé. J'attends un peu. Le bombardement continue et croît. Je passe par la route de Seppois pour rentrer en évitant Luffendorf et vais jusqu'à une fausse batterie installée près du fossé de la route. Là, j'attends encore : le bombardement continue et s'étend au bois de la Corne de Luffendorf. Mettant à profit une accalmie, je rentre à mon P.S. Peu après, reprise du bombardement, mais sur les éléments de tranchées un peu en avant du P.S. Plusieurs tués et blessés. Comme j'apprends qu'il y a des blessés au poste du Pommier, après la fin du bombardement, j'y vais voir : le boyau est détruit en plusieurs points et le poste a sérieusement souffert ; le sergent est blessé et mourant. Il n'y eut aucune action d'infanterie. - Je n'avais avec moi au P.S. qu'un infirmier, Serre, et deux brancardiers de la 7e ; les deux autres étaient avec un détachement de la 7e au nord du ruisseau. Leur secteur n'ayant pas souffert, ils vinrent aider ce jour-là ; de même le médecin-chef monta à mon P.S. avec quelques musiciens-brancardiers⁴⁴. La 7e eut, je crois, ce jour-là, six à sept morts.]

22 févr.

... Je suis toujours aux tranchées. Vous avez pu voir sur les communiqués des jours derniers quelques notes relatives à cette région-ci. Il s'agit d'affaires très

⁴³ Il existe des cartes dessinées par Grand-père, mais celle-ci semble en déficit.

⁴⁴ Musiciens-brancardiers : cf. une note correspondant au 24 juillet.

localisées, portant sur quelques centaines de mètres, tantôt en un point, tantôt sur un autre. Pendant une heure ou deux, fort bombardement, parfois suivi d'une attaque d'infanterie, le tout déclenché par les boches. Le reste de la journée, tout est très calme. Il ne se tire pour ainsi dire pas un coup de fusil. D'ailleurs, les tranchées sont fort éloignées en général. Le temps avait paru vouloir s'améliorer. Hier, nous avons eu une fort belle journée. Mais ce matin, il neige. ...

24 févr.

... J'ai été relevé avant-hier [22], le soir du jour où je vous ai écrit [par Nodet, médecin auxiliaire du 1er bataillon]. Après une petite marche dans la neige, je suis arrivé au village que j'avais quitté quelques jours plus tôt pour aller aux tranchées [Seppois-le-Bas]. Le P.S. n'est plus où je l'avais laissé, mais dans l'intérieur du village, dans une maison pourvue d'une cave solidement blindée. Ce village était resté intact jusqu'à ce mois-ci et les civils y étaient restés. Mais au commencement du mois, le village a été bombardé et évacué par les civils. Les maisons du village n'ont pas beaucoup souffert du bombardement. L'église et, à côté d'elle, la cure, placées sur la hauteur, sont démolies. ...

Hier, il a fait très beau malgré que⁴⁵ le sol fût couvert de neige. Aujourd'hui, il recommence à neiger. Ce soir, il y aura bien 30 centimètres de neige. ...

26 févr.

... Le froid continue. La neige n'a pas fondu. Mais nous avons tout ce qu'il faut pour nous chauffer dans la maison où nous sommes installés. ...

**Sur la page de gauche, en face du 26 février :*

C'est pendant qu'il y avait de la neige que j'ai fait aux premières lignes une tournée d'inspection des appareils de protection contre gaz asphyxiants : tout était recouvert par la neige.

**Sur la page de gauche, en face du 28 février :*

On lit au communiqué français du 29 février, 23 h. : « A l'E. de Seppois, notre contre-attaque a chassé l'ennemi de quelques éléments de tranchées où il avait pénétré dans la matinée. » Au communiqué allemand, rien. - Voici la vérité : un petit détachement allemand surprend et fait prisonniers dans leur abri quelques mitrailleurs du 414. Alerte de toutes les compagnies de la brigade disponibles en vue d'une contre-attaque. Pendant ce temps, un homme de corvée, ignorant de tout, porte la soupe aux dits mitrailleurs et trouve l'abri vide. L'abri est alors réoccupé.

28 févr.

... Rien de nouveau ... Le seul inconvénient de mon installation est que ma cantine est restée très loin : 24 kil. aller et retour. La neige assez épaisse les jours derniers a commencé à fondre hier. Aujourd'hui, il fait un fort beau soleil. ...

1 mars

... Le temps passé dans les tranchées n'a rien de fixe ici : certaines compagnies se relèvent les unes les autres ; d'autres compagnies font la relève par section.

⁴⁵ Etrange ! Grand-père utilise « malgré que », contrairement à ses habitudes ultérieures, mais il faut remarquer que derrière, il conjugue le verbe à l'imparfait du subjonctif !

Le bataillon a même été un moment séparé en deux ; c'est à ce moment que je me suis trouvé détaché avec une compagnie [la 7e]. ... Le bois [de la Corne de Luffendorf] n'était pas très grand, mais on y trouvait du bois mort en quantité suffisante. On utilisait même du charbon laissé par les habitants dans un hameau récemment évacué [Luffendorf]. Nous avons dans ce secteur, des bottes de tranchées en feutre avec des caoutchoucs : c'est très chaud et protège bien contre l'humidité. ... La neige a presque complètement fondu depuis hier. Aujourd'hui le dégel continue.

Le deuxième tour de permissions a commencé au régiment. ... Si aucune suspension n'intervient, je crois que je pourrai aller en permission avant un mois ou deux : ceci bien entendu sous toutes réserves ...

3 mars

... Toujours au même endroit. ... Le temps s'est réchauffé. Mais la fonte de la neige a eu pour résultat une boue épouvantable. ...

[3 mars. Après une préparation d'artillerie commencée il y a quelques jours, ce matin, le 414 fait une attaque sur les tranchées prises par les boches à l'Entre-Largue. Après un certain succès au moins sur un point au début, l'activité de combat se prolonge jusque dans l'après-midi. D'après renseignements vagues et contradictoires des hommes qui en viennent, je ne peux me représenter ce qui s'est passé. Cependant je crois qu'une partie de nos gains fut reprise. Quelques éléments à l'extrême droite de notre bataillon, en liaison avec le 414, furent mêlés à l'affaire. - Le médecin-chef du 414 était alors un agité bon à rien : il avait son P.S. de régiment dans la même maison que notre P.S. Son service était si mal organisé que ses blessés arrivaient à ce P.S. simplement avec le premier pansement des brancardiers et sans fiche d'évacuation. Comme il est incapable de s'en occuper, c'est M. Girard et moi qui refaisons leurs pansements et les évacuons. Le défilé des blessés fut incessant de toute la matinée et bien avant après-midi [*sic] : il en a passé entre nos mains environ de 100 à 120 dans la journée. Et il faut noter en outre que le G.B.D.⁴⁶ de la division, qui avait un P.S. à Seppois et qui avait envoyé des brancardiers pour aider ceux du 414, évacua directement des blessés dont j'ignore le nombre, même approximatif. Il y eu un médecin auxiliaire du 414 tué ce jour-là : deux tout petits éclats dans la région du cœur. - On fit prisonniers quelques boches : sept ou huit, je crois.]

**Sur la page de gauche, en face du 3 mars :*

Communiqué français, 2 mars, 23 h. : « En Haute Alsace, grande activité des deux artilleries dans le secteur de Seppois. » - 3 mars, 23 h. : « En Haute Alsace, nous avons exécuté une attaque à l'est de Seppois et enlevé plusieurs éléments de tranchées allemandes sur la rive droite de la Grande-Largue. Une contre-attaque de l'ennemi a été impuissante à nous déloger du terrain conquis. »

Communiqué allemand, 4 mars : « Près d'Obersept, l'ennemi a tenté en vain de reprendre la position que nous lui avons prise le 13 février. Par une première attaque, l'ennemi réussit partiellement à pénétrer dans nos tranchées d'où cependant, il fut immédiatement rejeté par une contre-attaque. Notre rideau de feu empêcha une répétition de l'attaque ennemie dont le développement échoua, sauf sur quelques points. L'ennemi, après avoir souffert des pertes consistant tant en tués et blessés qu'en prisonniers, a été obligé de se retirer sur ses premières positions. »

⁴⁶ Un G.B.D. (Groupe de Brancardiers Divisionnaire) est dirigé par un médecin.

5 mars

... Ces jours-ci temps couvert. Hier, il a plu. ...

7 mars

... J'ai été relevé hier dans la nuit (il s'agit de la nuit du 6 au 7) pour aller au repos à une dizaine de kil. du village où était le poste de secours [c'est-à-dire pour aller à Suarce. J'ai fait le trajet Seppois - Suarce en voiture, je ne me rappelle plus pour quelle raison]. ...

9 mars

... Nous sommes au repos, dit-on, pour un temps à peu près égal à celui que le régiment a passé aux tranchées : une vingtaine de jours à ce que nous disait l'autre jour le médecin divisionnaire à propos d'une série de vaccinations à commencer. Les permissions viennent d'être suspendues. ... Il est encore tombé de la neige la nuit précédente : la campagne est entièrement blanche. ...

11 mars

... Rien de nouveau. La neige a fondu et la pluie lui a succédé. Nous vaccinons toujours à tour de bras. ...

13 mars

... Il a fait ces jours derniers très froid. Depuis quelques jours, il fait moins froid. Mais la pluie est venue qui s'ajoute à la boue provenant de la fonte des neiges. ...

15 mars

... Nous avons depuis hier un fort beau temps : vraies journées de printemps. Nous sommes toujours au repos et vaccinons à tour de bras. La nuit dernière, on est venu me réveiller pour aller refaire quelques pansements à des prisonniers boches blessés, capturés dans la journée. Aucun ne parlait français. Mes souvenirs d'allemand sont fort lointains. J'en ai été réduit à leur parler par geste. ...

**Sur la page de gauche, en face du 15 mars :*

Le communiqué français 14 mars, 23 h., mentionne des prisonniers faits près de Carspach : c'est d'une partie d'eux qu'il s'agit ; pris dans la journée du 14, ils seront arrivés à Suarce dans la nuit du 14 au 15. Ils partiront de Suarce le 15 au matin.

17 mars

... Rien de nouveau. Nous sommes encore au repos. ...

20 mars

... Hier [dimanche, 19], à Belfort où j'étais allé en permission de la journée ... Le temps est toujours beau, malgré quelques menaces de pluie. ...

22 mars

... Nous sommes toujours au même endroit. Le temps est devenu humide depuis deux jours. Mais il ne fait pas froid. Je crois que nous ne retournerons pas aux

tranchées avant une semaine environ. Je ne sais pas si nous retournerons où nous étions la dernière fois. Rien de nouveau pour les permissions. ...

24 mars

... Rien de nouveau ... Le temps est redevenu pluvieux. ...

26 mars

... Il fait aujourd'hui un fort beau temps. Il a été beaucoup question, ces jours derniers, de notre départ d'ici. Les bruits les plus fantaisistes ont couru comme d'habitude. Jusqu'ici, il n'en est rien résulté. Il se peut que nous ne changions pas de place.

A partir du 30 mars, notre secteur postal sera changé : n° 198. ...

28 mars

... Les tuyaux les plus fantaisistes continuent à courir sur un déplacement prochain. Comme d'habitude, il est question de tous les points du front depuis la Belgique jusqu'à Salonique, et même de quelques points de l'arrière. En fait, on ne sait rien, pas même si nous serons déplacés. Ces jours-ci, le temps est redevenu humide. Nous sommes donc revenus à la boue du début de notre séjour ici. ...

30 mars

... Rien de nouveau. Le temps est devenu un peu plus sec. Cependant il y a chaque jour quelques giboulées. Hier, il a même neigé un moment. ...

P.S. : Au dernier moment, nous venons de recevoir l'ordre de nous tenir prêts à partir aujourd'hui.

31 mars

... Hier [30], nous sommes partis, comme l'ordre que nous avons reçu le matin le faisait prévoir. Nous avons fait une petite marche d'une quinzaine de kil. [en passant par Bretagne et Montreux-Château], pour venir nous installer [à Frais] ... Je ne sais combien de temps nous y resterons ; mais aujourd'hui, nous ne bougeons pas. Le temps est fort beau, mais aussi très froid. ...

2 avril

... Avant-hier [31], j'ai visité un parc d'aviation à côté de notre cantonnement [à Fontaine]. On venait d'y apporter les débris d'un appareil allemand abattu le matin même dans la région. J'ai vu aussi près d'ici [entre Cunelières et Petit-Croix, je ne me rappelle pas bien où] un monument élevé sur l'emplacement où s'est tué Pégoud⁴⁷ au mois d'août dernier. Il fait depuis trois jours un temps superbe. On se croirait vraiment en été. ...

[Allé aussi un jour à Montreux-Château à bicyclette visiter la motte féodale. Au S.E. de Foussemagne, vu le « tombeau » marqué sur la carte : c'est une stèle de grès rouge avec l'inscription suivante : « Hier starb, am 1^{ten} July 1815, dem Todt für Fürst und Vaterland

⁴⁷ Aviateur français (1889-1915) abattu au-dessus de Petit-Croix. Quelques jours plus tard, l'équipage allemand revient sur les lieux du combat et y lance une couronne de laurier avec l'inscription : « A Pégoud, mort en héros pour sa Patrie ». Un monument provisoire est érigé en 1917 à l'emplacement où il s'est écrasé (d'après Wikipedia).

der k.k. osterreich Hauptmann Bar. Maldiny, des Inf. Reg. Bar. Kottulinsky N^o. 41. Dies weichte im sein Sohn, Lieutenant im nemlichen Regiment ».⁴⁸

Sic : Corr. : Dies weihte ihm ... nämlichen⁴⁹.]

4 avril

... Je crois bien que cette fois, nous allons changer de région. Nous sommes partis [de Frais] hier [3, le matin]. Après une marche un peu fatigante [je veux dire pour les hommes, car moi, je l'ai faite sans fatigue], parce que c'était le premier jour vraiment chaud de l'année [, après avoir défilé dans Belfort,] nous sommes arrivés [après midi, assez tard, à Auxelles-Haut] ... Mais le bruit court que nous en repartirions dès ce soir. Il se pourrait bien que nous embarquions. ...

4 avril, 8 h. soir

... Nous sommes partis ce soir [d'Auxelles]. Je vous écris de Belfort où nous sommes revenus pour embarquer cette nuit. ...

6 avril

... Nous avons embarqué en chemin de fer avant-hier dans la nuit [du 4 au 5], vers 2 h. du matin [après avoir attendu depuis 8 h. sur une place dans Belfort]. Après toute la journée [du 5] passée en chemin de fer [où nous passons en gares de Monthureux, Bar-le-Duc, Revigny], nous avons débarqué après la nuit tombée [à une des gares qui suivent Revigny]. Après un débarquement assez long, comme toujours, et une petite étape de 10 kil. environ, nous avons couché dans un village loin du front [à Rancourt] ... Je ne sais pas où on va nous diriger d'ici, ni pour combien de temps nous y sommes. ...

8 avril

... Nous n'avons pas encore bougé depuis deux jours. Mais je pense que ça ne saurait tarder. Avant-hier, j'ai vu passer ici un groupe du 16^e⁵⁰ [artillerie] revenant de Verdun et allant au repos : je n'y ai pas trouvé beaucoup de têtes connues. Hier [7] après midi, je suis allé à bicyclette visiter une ville d'eaux [Sermaize] complètement détruite par les allemands avant la Marne. Le feu y a été mis ... après leur entrée dans la ville ; pas les moindres traces d'obus sur les pierres. Depuis cette destruction, les habitants sont revenus et on a construit des baraquements de planches ou de briques sommaires. ...

9 avril

... Nous sommes partis [de Rancourt] ce matin [vers 8 h.] en auto. Le temps était beau ; aussi nous avons mangé une poussière ! [Revigny, Bar-le-Duc, un village du nom de Venise. Les autos nous ont laissés au nord de Lemmes⁵¹, au carrefour de la route qui vient de Souilly et de celle de Lempire à Vadelaincourt, vers le milieu du jour. Après, une longue halte dans les bois près de ce carrefour. Puis descente vers la Meuse par Lempire et Landrecourt. C'est à une pause à la sortie d'un de ces villages que j'ai écrit cette lettre.] ... Je ne sais encore où nous allons, mais nous marchons vers l'est.

⁴⁸ Le texte recopié par Grand-père contient des fautes que j'ai respectées : « Ici mourut pour le prince et la patrie le capitaine de l'empire austro-hongrois Baron Maldiny, du 41^e régiment d'infanterie Baron Kottulinsky. Ce monument lui est dédié par son fils, lieutenant dans le même régiment. »

⁴⁹ Grand-père corrige trois grosses fautes qu'il avait faites en recopiant l'inscription.

⁵⁰ Le 16^e régiment d'artillerie de campagne est un régiment issoirien.

⁵¹ Lemmes se trouve sur la « Voie sacrée », route stratégique entre Bar-le-Duc et Verdun.

Clément⁵² n'a-t-il pas quitté St Etienne? J'ai aperçu ce matin, près de Bar-le-Duc, un aide-major qui lui ressemblait beaucoup. Mais avant d'avoir pu l'appeler, l'auto avait pris un virage. ...

**Petite note historique :*

Le 21 février 1916, les Allemands lancent une grande offensive dans le secteur de Verdun. Les très violents combats, précédés et accompagnés de bombardements intenses, provoquent des pertes considérables chez les deux adversaires, pour souvent des gains réduits par rapport aux enjeux du conflit. L'offensive allemande est finalement bloquée en juillet-août 1916 et, à partir d'octobre, les Français reprennent l'offensive. (G.F.)

[*D'après la carte Michelin 307, carte n° 4]

[Du carrefour près de Lemmes, on entend une très violente canonnade vers le nord. C'est un jour d'attaque allemande.]

10 avril

... Hier [9], en descendant des autos, nous avons fait encore 20 à 25 kil. à pied ; après Landrecourt, traversé la Meuse sur le pont de Dugny (pont de bois) ; puis suivi le ravin au pied et au sud du fort d'Haudainville et le ravin qui descend de la ferme du Tremblais ; dans ce dernier, longue pause pendant laquelle la nuit se fait complètement ; suivi un moment la route de Verdun à Metz ; descendu la tranchée de Calonne jusqu'au chemin qui descend dans le ravin où est la fontaine Saint-Robert] ; et nous sommes arrivés à la nuit [sic : corr. : en pleine nuit] à des baraquements édifiés dans un ravin [celui où est la dite fontaine] où nous avons passé la nuit et la journée d'aujourd'hui. C'est là, paraît-il, que nous viendrons en repos entre les périodes de tranchées, tant que nous resterons dans notre nouveau secteur.

Mon bataillon monte (ici, il serait plus conforme à la géographie de dire « descend », car les tranchées sont dans la plaine et nous, encore sur les côtes ; mais c'est une habitude de dire « monter aux tranchées » et en « descendre » pour dire y aller et en revenir) aux tranchées cette nuit. Le poste de secours est établi, paraît-il, dans un village au pied des côtes en avant duquel sont les tranchées.

Le point où nous sommes est assez calme. A en juger par ce que j'ai vu depuis hier, ce secteur doit ressembler comme activité à ce qu'était la Picardie l'été dernier. Mais à 10 kil. vers le nord, c'est bien autre chose. De ce côté, le canon ne cesse pas. Cela nous rappelle les canonnades de fin septembre, en Artois. Mais pour cette fois-ci, nous sommes surtout spectateurs, ou auditeurs plus exactement. ...

[Le soir du 10 avril, à la tombée de la nuit, descendu à Haudiomont par le chemin, puis de là, allé à Ronvaux.]

11 avril

... Nous voici installés depuis hier soir au poste de secours dont je vous parlais dans ma lettre d'hier. Il est dans une cave assez solidement voûtée et chargée, pour la renforcer, de pierres et de sacs à terre. La maison qui la surmontait autrefois [la dernière à

⁵² Clément de Brye, un cousin. Les deux familles se voyaient souvent.

gauche sur la route de Watronville] est en fort mauvais état, comme toutes celles du village. Elle est à l'extrémité du village. ...

[La défense s'appuie au chemin de fer, tantôt au remblai, tantôt en tranchée avec quelques éléments de tranchées sur les dernières racines des côtes avançant à l'est de la ligne du chemin de fer. Le village ruiné est quelque peu fortifié. Le commandant a son P.C. dans la même cave que nous. Il est relié au chemin de fer par un boyau. Dès qu'il a plu, les boyaux sont pleins d'eau. En arrière, on achève de construire une ligne de tranchées sur le rebord du plateau. Les allemands sont dans la plaine, on ne sait pas exactement où ; dans le fond de la plaine, l'eau empêche de creuser des tranchées. Des fenêtres de la maison, on a vue sur toute la plaine : au fond, cheminées du bassin de Briey dont quelques-unes fument. Du rebord du plateau, on voit les gares de la plaine éclairées la nuit et des trains éclairés passer. Le village n'est détruit que depuis l'offensive de Verdun.]

13 avril

... Nous vivons toujours en paix dans notre cave. Nous n'avons pas encore eu un blessé. Les deux artilleries se contentent de tirer par-dessus nos têtes : la nôtre sur les positions ennemies de la plaine, l'ennemie sur les côtes au pied desquelles est le village. Le temps depuis hier s'est mis à la pluie. ...

15 avril

... Rien de nouveau. L'artillerie continue à tirer très activement par-dessus nos têtes, surtout la nôtre. Nous n'avons pas encore vu un blessé depuis notre arrivée. Le mauvais temps continue. Aujourd'hui même il a neigé un peu. Il fait un froid de canard dans notre cave. ...

Impossible de se ravitailler ... Pour la nourriture, nous ne manquons de rien depuis que nous sommes installés au village. Mais nous manquons de pinard : nous sommes réduits au quart quotidien de l'ordinaire. ...

17 avril

... Rien de nouveau. Le temps qui s'était mis au beau hier, est revenu à la pluie et au froid ce matin. ...

19 avril

... Rien de nouveau. ... Le temps reste aussi pluvieux et froid ... Dans quelques jours, je suppose que nous allons être relevés. Mais, d'après ce que m'a dit hier le médecin auxiliaire du bataillon qui vient nous relever, nous serons encore plus mal au repos qu'ici. [C'était un médecin auxiliaire qui venait du Tremblais : les mauvais abris du Tremblais lui avaient paru d'autant plus insuffisants que, les jours précédents, il avait fait froid et mauvais temps.] ...

21 avril

... Rien de nouveau. Temps toujours pluvieux, mais moins froid. ...

23 avril

... La nuit dernière [du 22 au 23], nous avons quitté le village où nous étions pour aller à quelques kil. en arrière dans des baraquements construits dans un bois [, à la Béholle, sur la route du fort du Rozellier à celui d'Haudainville]. Il a fait pendant le trajet un

temps épouvantable et nous sommes arrivés trempés [peu après le lever du jour]. ... [Le 23 avril est le jour de Pâques.]

25 avril

... Nous sommes toujours au camp. Il fait très beau depuis deux jours. La boue a séché. J'y serais fort bien si une nuit sur deux, je n'accompagnais les compagnies qui vont au travail : il y va tous les soirs un médecin, une fois le major, le lendemain moi. ...

27 avril

... Rien de nouveau ... Temps qui continue d'être fort beau. ...

29 avril

... Rien de nouveau. ... Le temps continue d'être fort beau. Nous avons eu de la chance pour notre repos. Nous n'avons pas continué, le major et moi, à aller au travail la nuit. Cela a cessé dès les premiers jours. Fort heureusement, car nous passions ainsi une nuit sur deux assez pénible, et cela pour ne rien faire du tout. ...

1 mai

... Nous ne sommes pas allés au camp dont mon collègue du régiment qui nous a relevés [le 414] m'avait parlé [cf. lettre du 19 avril], mais dans un autre camp bien mieux installé. [A la Béholle, il y a des baraques Adrian et aussi d'autres petites baraques de bois construites sur place : c'est au fond d'une de celles-ci, servant de salle de visite, que je couche.] De plus, nous y avons eu fort beau temps, en sorte que le séjour en est très agréable. Nous y sommes toujours, je ne sais pour combien de jours encore. ...

3 mai

... Il n'est pas encore question du rétablissement des permissions à mon régiment. ...

Nous sommes encore au camp. Mais notre séjour y tire sans doute à sa fin. Le temps est moins beau depuis deux jours, mais encore agréable. Cependant : gâté seulement par quelques averses et une chaleur un peu lourde. ...

5 mai

... Nous sommes toujours au camp. Mais je crois que nous n'y resterons plus longtemps et que nous retournerons au village avant peu. Le temps est toujours orageux. ...

**Sur la page de gauche, en face du 5 mai :*

Le 5 mai, un très violent coup de vent élevé subitement le soir, entraîne des saucisses dans notre région. Communiqué allemand, 6 mai : « Hier soir, à la suite d'une violente tempête, un grand nombre de ballons captifs français rompant leurs amarres ont été chassés sur nos lignes. Nous en avons recueilli jusqu'ici plus de quinze ». - Communiqué français, 7 mai, 15 h. : « Au cours de la bourrasque d'avant-hier, une vingtaine de nos ballons captifs ont rompu leurs amarres. Quelques-uns ont été emportés dans les lignes allemandes, d'autres sont venus tomber dans les lignes françaises. La plupart des observateurs ont pu descendre dans nos lignes en faisant usage de leur parachute. On est sans nouvelles de quelques-uns qui ont été entraînés dans la zone ennemie. »

7 mai

... Nous sommes revenus au village [Ronvaux] dans la nuit d'avant-hier à hier [du 5 au 6]. Il n'y a rien de changé, sauf que nous avons laissé les arbres sans feuilles et que nous avons retrouvé toute la campagne verte. Quant à l'activité de la région, elle est toujours la même que lors de notre dernier séjour : quelques duels des deux artilleries et c'est tout. On continue à voir et entendre vers le nord des bombardements très violents. Le temps n'est pas trop mauvais : gâté seulement par quelques orages. ...

9 mai

... Rien de nouveau dans ma cave. Presque rien à faire. Temps moyen, ni beau, ni mauvais. ...

11 mai

... Rien de nouveau dans notre cave. ... Le temps est redevenu frais, mais pas très humide et c'est l'essentiel. Ce séjour est plus agréable que le premier passé presque entier dans la boue.

Avant-hier, sorti dans le village pour faire enterrer quelques cadavres de chevaux qui empestaient tout un quartier, je suis tombé sur les archives du village répandues sur le sol dans la maison qui servait de mairie et d'école. Elles ont certainement été classées avec soin. Mais de ce classement, il ne reste que des annotations et des cotes sur les pièces qui toutes gisent en désordre. J'ai sauvé du naufrage ce que j'ai trouvé de plus important⁵³. Mon confrère, le capitaine Flament, a aussi sauvé un registre de délibérations qu'il a trouvé sous le bras d'un poilu de sa compagnie. Quand nous serons au repos, nous tacherons de faire parvenir le paquet aux archives départementales. ... [Au repos suivant, Flament fit porter le paquet à l'archiviste de la Meuse par le cycliste de sa compagnie.]

13 mai

... Le temps est redevenu pluvieux aujourd'hui. On dit que nous serions relevés cette nuit. Avec la pluie qui tombe, ce sera agréable ...

[Durant ce séjour à Ronvaux, départ de Bousquet pour Saint-Cyr.]

15 mai

... Avant-hier, dans la nuit [du 13 au 14], nous avons quitté le village [Ronvaux]. Comme à notre dernière relève, nous avons marché tout le temps sous la pluie. Nous avons cantonné dans un camp [celui du Camp Romain⁵⁴, dans le ravin qui est à l'ouest du Camp Romain] moins éloigné que celui où nous étions l'autre fois. J'y ai achevé la nuit dans une cagna où il pleuvait à peu près autant que dehors.

Hier [dimanche 14] comme deux compagnies du bataillon sont détachées aux environs du camp, j'ai été envoyé vers la plus éloignée pour y assurer le service. [C'est la 6e qui est à l'ouvrage⁵⁵ de Châtillon et dans les bois en arrière de cet ouvrage. Je couche dans la cagna de Sauty⁵⁶ et des agents de liaison.] Je suis dans un bois. Le séjour serait fort agréable s'il ne pleuvait sans cesse. ...

⁵³ Grand-père réagit en archiviste qu'il est ! Cf. biographie de Grand-père.

⁵⁴ Le fort du « Camp des Romains » se trouve près de Ronvaux et de Watronville.

⁵⁵ Ouvrage : élément autonome et complémentaire d'une fortification plus vaste (*Petit Larousse*).

⁵⁶ Gaby trouva par hasard la sœur de Sauty à Guéret et eut le neveu, Louis Dallant, comme élève.

17 mai

... J'ai passé la nuit dernière [du 16 au 17] en marche ; cette fois-ci du reste, il a fait un fort beau temps avec clair de lune. [Cependant, la traversée du bois était obscure. Au moment de partir, sur la route de l'ouvrage de Châtillon, quelques 77 fusants⁵⁷ autour de nous. Traversé Sommedieue. Arrivé à Dieue au jour.] Nous sommes au repos dans un village de l'arrière [Dieue], dans la vallée. Voilà plus d'un mois que je n'avais plus vu de maisons non démolies, ni de civils. Ici, il en reste encore quelques-uns [très peu à la vérité : quelques unités]. Malheureusement, ce village est occupé par des bandes d'embusqués : automobilistes, ambulances, état-majors, ateliers de toute sorte qui occupent toute la place et nous sommes moins bien logés que dans les camps des bois. [En arrivant nous sommes installés d'abord à l'est de Dieue. Peu après, nous nous transportons dans la partie ouest.]

...

19 mai

... Savez-vous de quelle région viennent les blessés tombés de leurs saucisses dont vous me parlez ? J'ai vu plusieurs de ces saucisses partir le jour du coup de vent qui les a emportées. C'est près de la tombée de la nuit que ce vent s'est élevé subitement. Nous avons vu plusieurs saucisses monter dans les nuages et partir vers les lignes boches où les poussait le vent. [Cf. note du 5 mai.]

Finalement, nous sommes arrivés à nous caser à peu près, en délogeant deux automobilistes. Le temps est fort beau. Pas grand-chose à faire. Je passe la majeure partie de mes journées à lire sur le bord de la rivière, seul endroit où quelques maigres saules font un peu d'ombre. ...

21 mai

... Rien de nouveau. Nous sommes toujours au repos. Le temps est toujours très beau. ...

23 mai

... Toujours au repos. Je me trouve, pour quelques jours, chef de service, M. Girard étant en permission.

Les permissions ont recommencé ces jours-ci. Mais je ne suis que 26e à partir, à moins que le médecin-chef obtienne que les médecins auxiliaires aient un tour spécial et ne comptent pas avec les sous-officiers des compagnies. Dans ce cas, mon départ serait quelque peu avancé. ...

25 mai

... Encore au repos.

Hier il y a eu un fort orage qui a supprimé un peu de la poussière des routes, chose appréciable à cause du nombre d'autos qui traversent ce village. Il a aussi rafraîchi un peu la température. ...

27 mai

... Toujours au repos. ... Mais notre séjour approche de sa fin. Depuis hier, le temps est devenu tout à fait mauvais. ...

⁵⁷ Obus fusant de calibre 77. L'équivalent français est l'obus de 75. « Fusant » : terme technique désignant un obus qui éclate en l'air à une distance déterminée par le réglage de la fusée. S'oppose à « percutant » (*Larousse du XX^e siècle*).

29 mai

... Hier soir [nuit du 28 au 29], relève. Nous ne sommes pas retournés au même village, mais dans un autre un peu plus au nord [Châtillon-sous-les-Côtes]. Ce nouveau village est plus détruit que le précédent. Nous y sommes installés au centre, non loin de l'église, dans une cave. Cette cave sera plus agréable que la précédente, parce que notre poste de secours y est seul. Nous ne serons plus dérangés incessamment par les téléphonistes et agents de liaison comme dans le précédent poste de secours. Mais nous y disposons d'un peu moins de place pour héberger les blessés en cas de besoin. Nous n'avons pas non plus ici l'équivalent du jardin que nous avons précédemment derrière le poste et abrité, de sorte que, les jours de beau temps, on y pouvait passer la journée. Bien que ce village soit plus détruit, ce qui prouve qu'en un temps, il a été plus bombardé que le précédent, le secteur paraît, aujourd'hui, ressembler beaucoup au précédent au point de vue de l'activité. Aujourd'hui, l'artillerie elle-même est très calme. ...

[Dans ce secteur, la première ligne s'appuie aussi au chemin de fer. Mais comme là, la ligne est presque au niveau de la plaine et qu'on trouve très vite l'eau en creusant, les hommes sont très mal. En avant de la ligne, on occupe la ferme de Mandre. Le P.C. du commandant et les cuisines de la 5e compagnie sont vers la sortie de Châtillon, du côté du nord. De la porte du P.S., nous voyons bombarder à gros obus le fort de Moulainville.]

31 mai

... Le temps n'est pas mauvais, sans être franchement beau. Secteur toujours calme. Cependant on ne sort guère dans les rues du village et on ne fait de feu que la nuit. Les malades nous arrivent aussi pour la visite la nuit. Nous faisons un repas chaud vers 8 h. à 10 h. du soir et un autre froid dans la matinée vers 11 h. Le reste du temps, rien à faire. Cela me laisse assez de temps pour lire. ...

2 juin

... Rien de nouveau. Notre séjour continue tranquillement. Pas encore eu un seul blessé. ...

4 juin

... Rien de nouveau. Notre village est toujours calme. Mais à quelques kil. vers le nord, il n'en était pas de même, jusqu'à hier. Vous avez vu dans les journaux le récit des attaques sur Vaux. D'ici, on ne voit pas cette région qui nous est cachée par les côtes ; mais on entendait le bruit de la bataille et la nuit, on voyait les fusées et les éclatements des fusants. Aujourd'hui accalmie. ...

** Sur la page de gauche, entre le 4 et 6 juin :*

Pendant le séjour à Châtillon, après le 2 et avant le 8 (il me semble me rappeler que ce fut le 6), bombardement de la partie nord de Châtillon. Un musicien-brancardier est blessé près de cuisine de la 5e compagnie. Je vais lui faire son pansement : ventre ouvert. Pendant ce temps, nouveaux obus sur la maison où est cette cuisine. Puis on ramène le blessé au P.S. Cela arrive dans la matinée. On peut l'évacuer seulement le soir (toutes les nuits, des G.B.D. venaient chercher nos blessés). En arrivant au Tremblais, M. Girard signale la chose par un rapport au médecin-chef qui adresse au colonel une demande de citation pour moi. Le colonel n'y donna aucune suite.

6 juin

... Rien de nouveau. Le temps est, ces jours-ci, humide et même froid, plus même que ne paraîtrait le comporter la saison. ...

8 juin

... L'autre jour, il y a eu un accident à une de nos compagnies [la 6e] placée sur un éperon un peu en arrière du village [au Vercors]. Naturellement pas de médecin puisque nous étions tous deux au village. En conséquence, le lendemain qui était hier [7], ordre pour moi de monter à l'ouvrage occupé par cette compagnie [et où en plus est le colonel, mais non le médecin-chef qui est au Camp Romain]. Ce que j'ai fait à la tombée de la nuit. Mais au point de vue du confort, je ne gagne pas au change. Je suis maintenant dans une petite cagna pas très imperméable et où, par le temps de pluie que nous subissons, il tombe des gouttes d'eau un peu de tous côtés [; c'est une cagna que je partage avec Sauty]. Par exemple, une belle vue sur la plaine [: villages ; celui de Blanzée, occupé par allemands, est complètement détruit ; bois d'où, la nuit, on voit la lumière des pièces allemandes ; arbres marquant la route d'Étain ; casernes d'Étain]. Au reste, mon séjour n'y sera, je pense, pas long. ...

10 juin

... Hier soir [nuit du 9 au 10] relève. Encore une relève pénible : nuit noire, la lune étant cachée par des nuages épais, chemins détrempés par la pluie des jours précédents, surtout du dernier, marche à travers un taillis où le sentier était à peine tracé. Encore, heureusement, nous n'avons pas de pluie. Nous sommes maintenant installés dans un bois, mais pas au même camp qu'à notre premier repos. [Nous sommes au camp du Tremblais, celui même dont une peinture si noire et très exagérée m'avait été faite à Ronvaux. Cf. lettre du 19 avril.] Le séjour y sera agréable s'il fait beau. Aujourd'hui, le temps est resté frais, mais la pluie a cessé depuis hier. ...

12 juin

... Rien de nouveau. Temps toujours mauvais : pluie, froid. J'habite avec M. Girard, dans une petite baraque en papier goudronné. ...

14 juin

... Nous continuons à avoir un temps tout à fait hors de saison : pluie et froid. Hier, j'allais pour mon service [pour demander dans quelles conditions on pourrait envoyer les compagnies du bataillon aux douches] au village le plus proche du camp [Sommedieue], dans la vallée, à 3 kil. à peu près. Avant de descendre, j'ai suivi en long une crête. Là, le vent me poussait dans la figure une pluie fine, qui, n'était l'état de la végétation, aurait fait penser au mois de mars plutôt qu'à celui de juin. ...

16 juin

... Rien à signaler. Je suis toujours au camp. Le temps reste mauvais. ...

18 juin

... Le temps s'est réchauffé. Hier, il a même fait une belle journée. Mais aujourd'hui, les nuages sont revenus. Il n'y a pas encore eu de pluie. ... Je suis toujours au camp. ...

20 juin

... Le temps s'est remis au beau. Nous sommes encore au camp. ...

22 juin

... Je suis retourné aux tranchées hier soir [nuit du 21 au 22]. Mais je ne suis pas avec mon bataillon [qui est au Camp Romain]. Un médecin du 3^e étant en permission, je vais le remplacer. [C'est de Sartiges, médecin auxiliaire allé en permission à Montpellier pour un examen. L'aide-major du 3^e bataillon est avec ce bataillon à Châtillon. La 9^e compagnie est avec le colonel au Vercors. Cette compagnie a, de plus, une section à l'ouvrage de Châtillon.] Je suis installé à l'endroit où j'étais la dernière fois [au Vercors], à la fin de mon séjour, après avoir quitté le village. Mais je ne suis pas dans le même abri. Celui où je suis maintenant est une sape profonde à deux issues, fort bien construite et solide. [J'occupe une chambre avec le fourrier⁵⁸ de la 9^e ; les officiers de la compagnie occupent l'autre chambre.] Malheureusement, le terrain est tellement humide, par suite des pluies des derniers temps, que l'eau dégoutte à plusieurs endroits. Cependant, comme il fait beau maintenant, cela pourra s'arranger. ...

[Le jour de la relève, 21, je pars après la soupe pour la Béholle où était le 3^e bataillon. Quand je venais d'y arriver, le camp est bombardé par un avion allemand. Nombreux blessés (20 à 30, je crois me rappeler) qui sont soignés devant la salle de visite du 3^e bataillon (celle même qui avait été la nôtre en mai). Puis nous partons, un peu avant la tombée de la nuit.]

24 juin

... Il y a eu, l'autre jour, un mort parmi les issoiriens du régiment : l'adjudant vaguemestre Audable ... Il a été blessé par une bombe d'aéro⁵⁹ au camp où, avant de partir pour les tranchées, je suis allé rejoindre le bataillon avec lequel je suis provisoirement et le soir de cette relève. L'éclat entré par la fesse a dû pénétrer dans le bassin et déterminer une péritonite. Il est mort à l'ambulance quelques heures plus tard.

Mon séjour à l'ouvrage où je suis à présent s'annonce assez bien. Le temps est beau malgré qu'il ait fait un orage la nuit précédente. Cet ouvrage est situé sur un éperon qui domine la plaine sur laquelle on a une vue qui s'étend à 15 ou 20 kil. Mon ressort s'étend aussi à un autre ouvrage placé sur un autre éperon un peu plus haut et relié à celui où j'habite par vingt minutes de boyau. A part les quelques voyages dans ce boyau que nécessite cette disposition et les inconvénients propres à ce boyau, qui monte beaucoup dans un sens et descend non moins dans l'autre, avec des escaliers qui, la nuit, sont un vrai casse-cou, je suis assez tranquille. ...

26 juin

... Le temps est revenu à la pluie : boyaux boueux, sapes humides, boue depuis les pieds jusqu'à la tête. ...

28 juin

... Rien de nouveau ... Temps affreux : pluie et froid. ...

30 juin

⁵⁸ Fourrier : Grand-père écrit le mot (parfois) avec un seul « r ». Un fourrier est un sous-officier chargé de distribuer les vivres et de pourvoir au logement des militaires (*Petit Larousse*).

⁵⁹ Bombe d'aéro : vraisemblablement une bombe lancée d'un avion.

... Rien de nouveau. Je suis toujours aux tranchées. Mais le séjour approche de sa fin. Le temps est un peu moins humide, mais non encore très sûr. ...

2 juillet

... Le temps s'est amélioré : voici deux journées de suite de beau soleil. Je suis encore aux tranchées.

On nous a appris ce matin que le communiqué d'hier, 23 h., annonçait la reprise de Dompierre : c'est le village devant lequel j'ai passé, l'an dernier, le mois d'août et les trois premières semaines de septembre. Notre première ligne était alors à 100 ou 200 m. des premières maisons du village. Elle a été, je crois, reculée un peu au mois de février, lors des attaques des boches dans cette région. Tout ce coin de Santerre était bien calme l'année dernière à pareille époque. ...

4 juillet

... Je ne passe guère que la nuit dans la sape. Le jour, elle est inhabitable, autant à cause de l'obscurité que de l'humidité. Le jour, j'habite un boyau à l'extrémité de l'ouvrage, près de l'endroit où je prends mes repas avec les sous-officiers de la compagnie.

Quant à ma permission, je crois que je suis un des premiers sur la liste. Je compte partir dès que nous serons au repos, à moins que quelque nouvelle suspension ne vienne encore retarder mon départ, comme à Suarce, où j'étais à la veille de partir. ...

Hier temps pluvieux. Aujourd'hui nuages et menaces de pluie. Je ne sais quand nous partirons d'ici. Normalement, nous nous attendions à être relevés la nuit précédente. Il paraît que nous allons faire du rabirot. ...

6 juillet

... Je suis toujours aux tranchées, sans savoir quand se fera la relève. Mais je ne pense pas qu'elle se fasse attendre plus de quelques jours. Le temps s'est amélioré. Aujourd'hui, il a fait une belle journée, chose rare depuis quelque temps. ...

8 juillet

... Nous continuons encore à faire du rabirot. Mais je crois qu'il approche lui aussi de sa fin. Le temps continue à rester exécrable. La boue augmente tous les jours. ...

[Nuit du 9 au 10 : Le 3e bataillon est relevé. Je le quitte (je ne me rappelle plus bien dans quelles conditions) pour aller rejoindre mon bataillon qui, relevé dans la même nuit, est au Tremblais. Reçu ma permission dans la journée du 11. Pris le train à Dugny vers 4 h. soir, le 11. Long arrêt dans la nuit à Revigny. Le 12, changé de train à ⁶⁰, puis à Jessains ; passé à Sens ; arrêt à Montargis où dîné. Le 13 au matin, arrivé à Clermont où passé journée et nuit. Le 14 au matin, arrivé à Issoire. Le 21, au soir, départ d'Issoire.]

23 juillet, 4 h. soir

... Fait bon voyage. Mais en descendant du train, appris la relève de notre division, partie prendre quelques jours de repos, à quelques kil. à l'arrière. Ensuite, destination inconnue. Je reprends le train à 5 h. pour aller à la recherche de mon régiment. Je ne sais si je pourrai le rejoindre ce soir. Je ne sais pas encore très exactement où il est. Je vais d'abord à l'endroit où se fait le ravitaillement. ... 9 h. soir. J'ai enfin rejoint mon bataillon ce soir. Il est au repos.

⁶⁰ Blanc laissé par Grand-père.

24 juillet

... Voici quelques détails complémentaires sur mon voyage. Bien que n'ayant pas le projet de passer par Paris, j'y ai passé la matinée de samedi [22]. Voici comment : après avoir changé de train à Clermont, je m'étais allongé pour dormir, en attendant qu'on vint prévenir les permissionnaires de prendre le train à eux réservé ; mais je ne savais pas à quelle gare se formait ce train : en décembre, c'était à Saint-Germain. Cette fois-ci, comme je l'ai appris depuis, c'était à Montargis. Personne n'ayant passé dans mon compartiment, je me suis réveillé au petit jour non loin de Paris où je suis entré sans difficulté. Je suis allé à la Nationale⁶¹. Après déjeuner, je suis reparti par la gare de l'Est, par un train de permissionnaires vers 3 h., pour arriver à Revigny seulement vers minuit. N'ayant pas de train jusqu'au lendemain matin et ne tenant pas à coucher dans le local réservé aux permissionnaires, plein d'ivrognes, et, j'imagine, aussi de totos⁶², je couchai, après quelques recherches, dans un hangar inhabité, deux journaux étendus par terre me servant de matelas. Le matin [du 23], visite de la ville brûlée en partie par les boches en septembre 1914. Puis départ en chemin de fer, vers 10 h., pour en descendre vers 2 h. après midi. En sortant de la gare [de Souilly], comme nous partions pour le village où était le train de combat du régiment [les Monthairons⁶³, je crois], un poilu, ayant vu le numéro du régiment sur le col d'un sergent avec qui je rentrais [le sergent-major de la C.H.R.⁶⁴], nous avertit du départ du régiment. Après nous être renseignés d'une manière plus précise, nous revînmes à la gare [de Souilly] pour prendre de nouveau le train et retourner sur nos pas, puis changer de ligne, prendre [à la gare de la Vaux-Marie, je crois] un train de ravitaillement où nous achevâmes notre voyage sur des tonneaux de pinard et arriver vers 7 h. ½ au village où était cantonné, depuis la veille, mon bataillon [Longchamps]. ... Nous y sommes au repos ; je ne sais pour combien de temps.

Comme je le prévoyais, je n'ai pas retrouvé M. Girard à mon retour. [En arrivant au Tremblais, il voulait se faire évacuer : il avait attendu que je sois parti pour le faire afin de ne pas me faire manquer ma permission.] Il est à une ambulance où il va passer quelque temps. Après, il est possible qu'il revienne au bataillon. Pendant mon absence, c'est mon collègue du 1er bataillon [Nodet] qui a assuré le service. M. Girard n'étant toujours pas remplacé, c'est moi maintenant qui assure le service du bataillon. ...

26 juillet

... Nous sommes toujours au même endroit, au repos, sans renseignements sur notre avenir. Le temps est très beau et nous n'entendons le canon que comme un grondement lointain. J'attends un aide-major nouveau un de ces jours ; mais il n'est pas encore annoncé. ...

10 h. soir. ... Changement subit, comme toujours. Nous avons reçu l'ordre ce soir, après la soupe, de nous préparer à partir. Nous partons demain matin, en auto sans doute. Je ne sais pas encore où nous allons. Mes lettres seront peut-être moins régulières

⁶¹ C'est-à-dire à la Bibliothèque Nationale où Grand-père travaillait avant la guerre.

⁶² Nom donné aux poux.

⁶³ Village près de Dieue-sur-Meuse (Meuse).

⁶⁴ C.H.R. : compagnie hors rang. « Compagnie unique qui se trouve au niveau du régiment et regroupe ce qui touche au fonctionnement administratif, logistique et au commandement du régiment. On y trouve le secrétariat du colonel et de son petit état-major, les cellules traitant de l'approvisionnement en matériel, habillement, nourriture, un peloton de pionniers pour les travaux de protection, la section de brancardiers qui est en même temps la musique du régiment. Pour commander, il faut assurer les liaisons vers les supérieurs et les subordonnés, et naturellement une équipe de téléphonistes y a sa place » (<http://crid1418.org>).

ces jours-ci. ... Mon nouvel aide-major devait arriver ce soir, vient de me dire le médecin-chef. Mais je ne l'ai pas encore vu. Il me tarde de lui passer le service, car j'aime assez à être tranquille et à ne pas m'occuper de tous les détails qui précèdent une relève.

28 juillet

... Nous avons quitté hier matin [27, vers 8 h.] le village où nous étions au repos [Longchamps]. Partis en autos, nous en sommes descendus au même endroit que le 9 avril [carrefour au nord de Lemmes]. Puis, après l'après-midi passée dans un bois, nous avons refait à pied une partie de notre itinéraire du 9 avril. Mais à partir de la rivière, nous avons tourné un peu plus à gauche. Vers minuit, nous sommes arrivés à un village où nous avons passé la nuit [Belrupt]. Nous en partons probablement cette nuit [nuit du 28 au 29] pour monter aux tranchées, je ne sais en quel point exactement encore. En tout cas, la région est devenue bien plus calme non seulement qu'au 9 avril, mais même qu'à mon départ en permission. Nous avons naturellement retrouvé le mauvais temps pour monter aux tranchées. Il a commencé la nuit dernière par un orage qui nous a surpris à mi-chemin environ [entre Landrecourt et Dugny] et qui fut court, heureusement, mais d'une très grande violence. Le temps lourd d'hier soir a rendu notre marche, courte cependant, assez fatigante. [Cependant, le 28 et les jours suivants, il fit beau.] Toujours pas reçu l'aide-major annoncé. [Cet aide-major, M. Roche, n'est arrivé que le 28 au soir, au moment où nous allions partir.]

[Le 28 au soir, relève.]

30 juillet

... Suis aux tranchées en ce moment. Vais bien. ...

[1er août au matin : attaque des allemands et capture.]



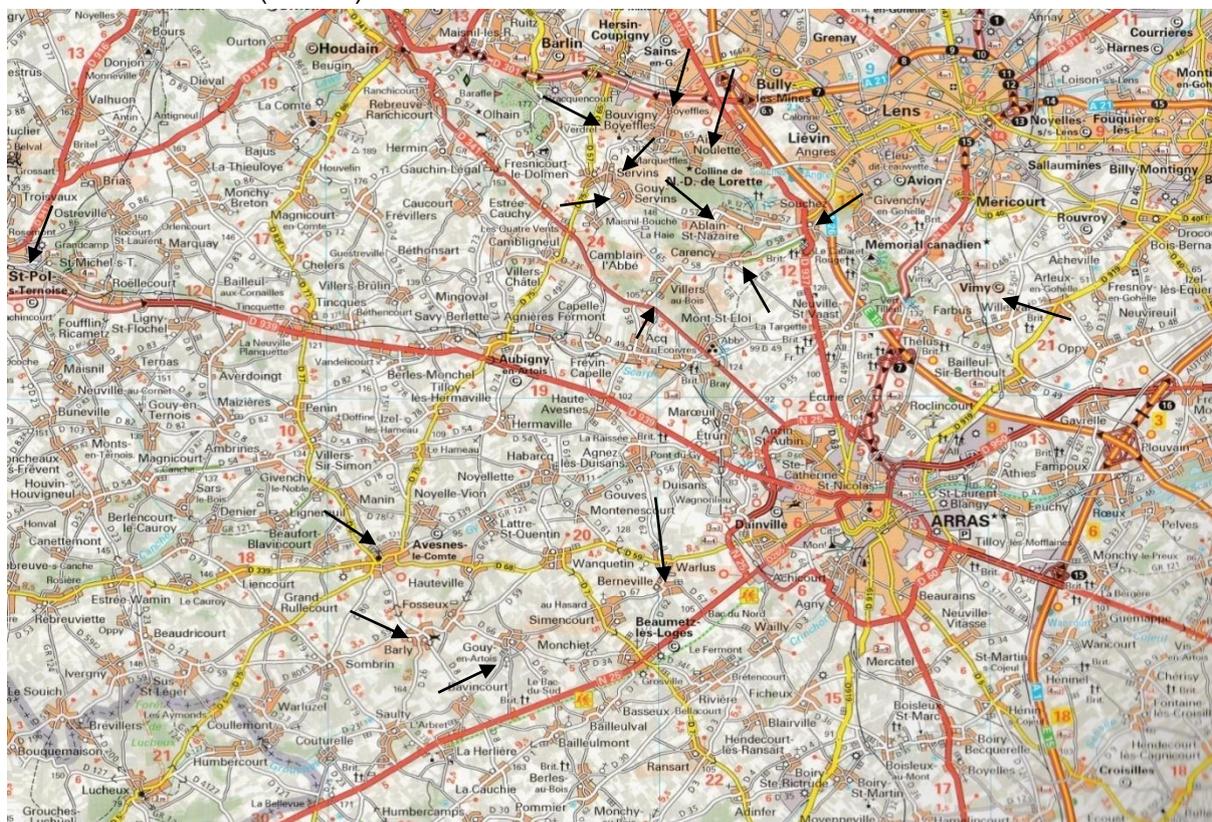
Grand-père lisant dans son lit, à côté du sergent fourrier

Carte Michelin 301 (H-J / 8) - Carte 1 : Quelques noms de lieu cités dans le texte.

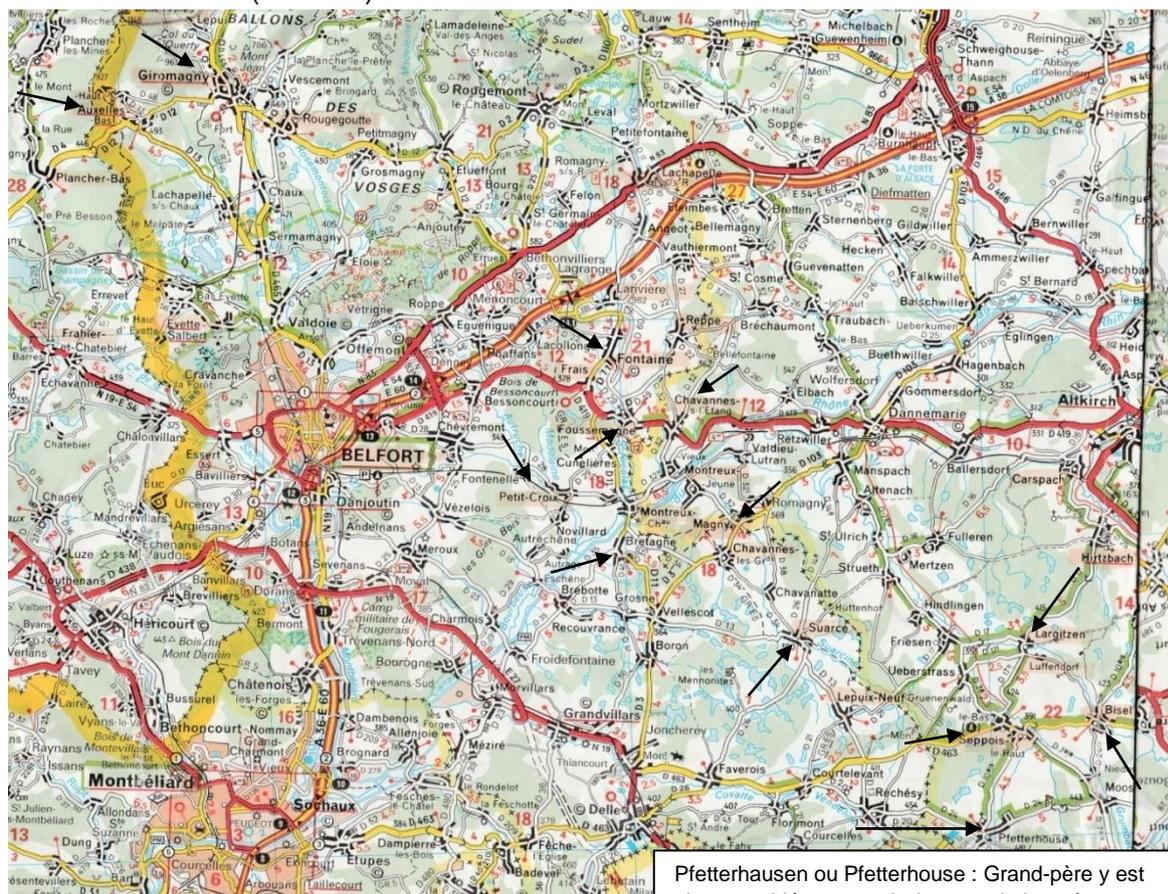
Echelle : 1 cm = 1,5 km



Carte Michelin 301 (H-J / 5) : carte 2

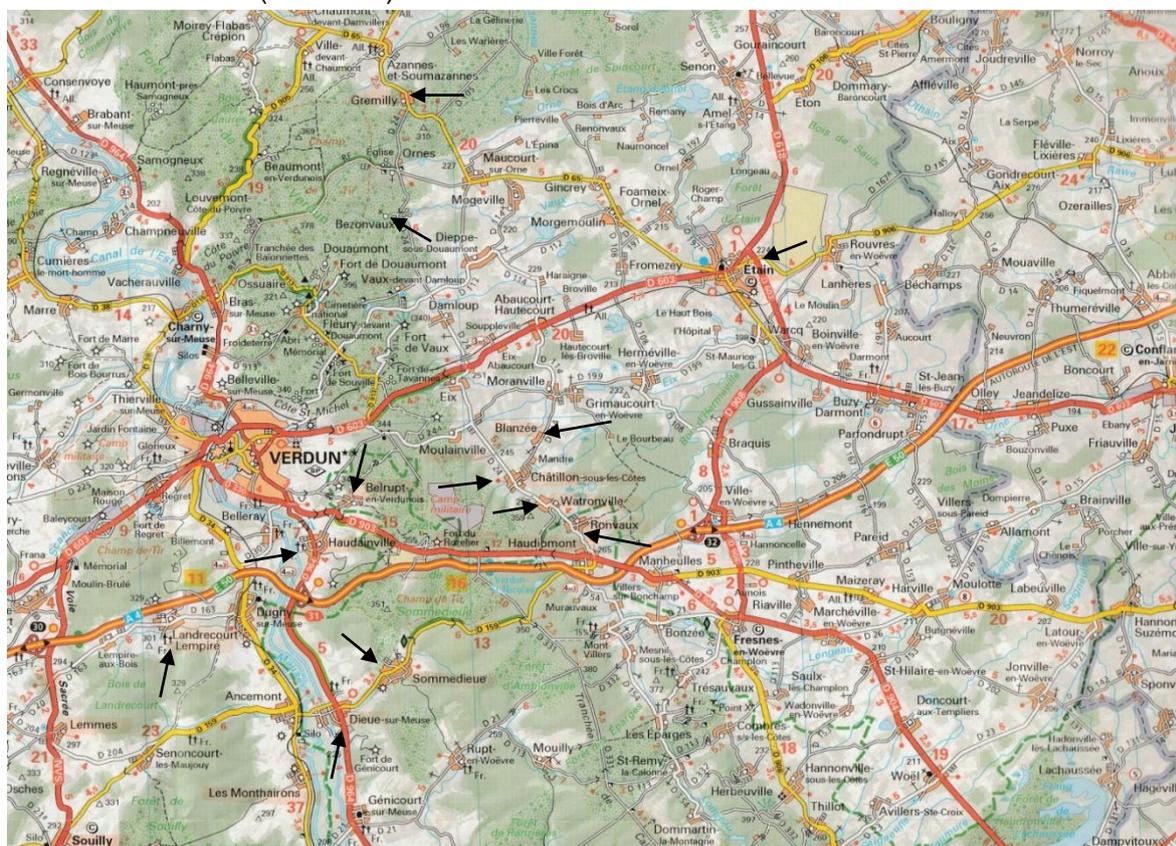


Carte Michelin 314 (I-K / 5-7) : carte 3



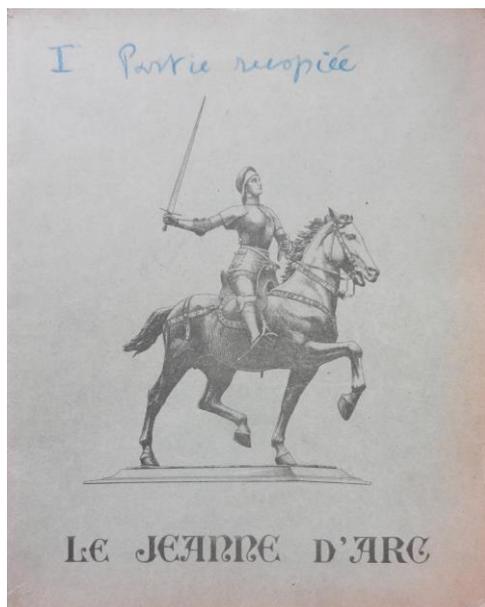
Pfterterhausen ou Pfterterhouse : Grand-père y est photographié, en permission pour la journée. (cf. dossier photos de guerre)

Carte Michelin 307 (C-E / 3-4) : carte 4



Pfterterhausen ou Pfterterhouse : Grand-père y est photographié, en permission pour la journée. (cf. dossier photos de guerre)

Cahier 2



**Dans un second cahier à petits carreaux dont la couverture verte représente la même Jeanne d'Arc guerrière que la couverture du cahier précédent, se trouve la suite du récit de Grand-père. Cette partie a été scannée et non réécrite, d'où certaines modifications de présentation.*

Les annotations de ma part sont, ici également, en italique, entre crochets et/ou précédé d'un astérisque. J'ai rétabli les majuscules pour quelques mots allemands.

Grand-père reprend, un peu différemment, le récit des derniers jours de juillet et raconte longuement la façon dont il est fait prisonnier, puis il enchaîne sur les événements des jours suivants.

I – « Partie recopiée » Retour de permission

26 juillet 1916

Ordre de se tenir prêt à partir le lendemain + Préparatifs.

27 juillet 1916

Rassemblement à la sortie de Longchamps-sur-Aire vers 8 h. m.

Départ en autos.

Débarquement vers le milieu du jour, au carrefour au nord de Lemmes, où nous avons déjà débarqué le 9 avril.

Passé près de là tout l'après-midi, dans un bois, jusqu'à l'heure où, le soleil commençant à baisser, nous partons, en suivant même route que le 9 avril, par Lempire et Landrecourt.

Chaleur très lourde, marche fatigante. A la tombée de la nuit, après Landrecourt orage d'une violence extrême. Arrêt de la colonne. Grandes gouttes d'eau chassées du nord par un vent très fort. Les hommes recouverts de leur toile de tente s'appuient par groupes au talus de la route pour y chercher un abri. L'eau ruisselle de tous côtés. Un convoi d'artillerie au grand trot nous éclabousse.

Cela ne dure pas longtemps. Dès que la pluie a cessé, la colonne se remet en marche, pataugeant dans la boue. Il est complètement nuit quand nous traversons Dugny.

Nous suivons le cours de la Meuse. (Je ne me rappelle pas en quel point nous avons traversé la Meuse. Il me semble avoir suivi quelque temps une route sur la rive gauche. Je ne crois pas que nous ayons passé comme au mois d'avril par le pont à l'est de Dugny. Je ne me rappelle pas si nous avons traversé Houdainville).

Au milieu de la nuit, trempés et éreintés, nous arrivons à Belrupt. Je partage un matelas avec l'adjudant Pissavin, de la 5^e compagnie.

28 juillet 1916

Journée passée en préparatifs. Sacs allégés du linge et des chaussures et de tous objets non indispensables; le tout plié dans la couverture forme un ballot avec le nom du

propriétaire et sera laissé au cantonnement. Nous sommes invités à laisser notre argent entre les mains des sergents-majors des compagnies. En plus des vivres de réserve réglementaires, des rations de singe⁶⁵ et de biscuit pour quatre jours sont distribuées. On distribue aussi des bidons supplémentaires de deux litres, qui, ajoutés au bidon normal d'un litre, nous permettront d'emporter trois litres d'eau. C'est la seule boisson qu'on puisse trouver à Belrupt, dont toute la population civile est évacuée. Approvisionnements en cartouches complétés. Grenades distribuées. En ce qui concerne le service médical, après avoir passé la visite et trié quelques hommes fatigués qui resteront au cantonnement pour aider les sergents-majors, les provisions des musettes de pansements sont complétées et quelques ballots de pansements pliés dans des toiles de tente, de manière à être portés en sautoir, sont préparés.

Je me renseigne sur le point où doit se trouver mon P.S. La nuit précédente, les officiers du bataillon sont allés reconnaître le secteur qui doit être occupé. Mon bataillon n'ayant pas alors d'aide-major et m'y trouvant seul médecin, il m'aurait fallu les suivre, ou du moins envoyer quelqu'un avec eux. Mais naturellement je n'ai été prévenu de rien. Muni de quelques renseignements, je ferai en sorte de trouver l'emplacement du P.S. comme je pourrai.

Vers 5 h., le médecin aide-major de 1^{ère} classe Roche, nouvellement affecté au bataillon, arrive dans la grange qui sert à la fois de corps de garde et de salle de visite. Il vient d'une ambulance de notre division et c'est la première fois qu'il est affecté à un régiment. Je le mets rapidement au courant.

Vers 7 heures départ. Temps beau, chaud, mais sans la lourdeur d'hier. Il restera ainsi jusqu'au 3 août au moins. La boue de la nuit passée a séché. La marche est facile.

Sortie de Belrupt par la route de Verdun : montée dure. Passage près et à l'ouest du fort de Belrupt. Descente dans le fond, sous les casernes Chevert. Traversée de la route de Verdun à Etain, près du cabaret : la maison est ruinée ; près d'elle, pièces d'artillerie qui tirent quand nous passons. Depuis le fort de Belrupt, le sol est semé de trous d'obus. Après la route, entrée dans un boyau qui commence là et suit en écharpe les pentes de l'éperon où sont les casernes à l'est du fort Saint-Michel.

Depuis le départ de Belrupt, je marche à côté du sous-lieutenant Brugoux, commandant la section de queue de la 7^e compagnie, elle-même compagnie de queue. Il sait où est le P.S. et doit me le montrer au passage. Mais, à l'entrée du boyau, je suis séparé de lui par toute la longueur de sa section, entrée dans le boyau derrière lui pendant un moment d'inattention de ma part.

Le boyau entre dans le bois qui couvre les parties hautes de cet éperon, descend par une pente très dure, toujours sous bois, dans le ravin qui descend des abords du fort de Souville, longe le talus du chemin de fer de Verdun à Metz et remonte de l'autre côté du ravin, sous bois encore. Pendant la traversée du ravin, tirs d'artillerie française par dessus nos têtes : grand vacarme.

L'ascension du versant oriental du ravin est lente, coupée de ces à-coups qui rendent pénible la marche en boyau, dont quelques-uns se prolongent en arrêts assez longs. Lorsque nous arrivons vers le sommet, la nuit est venue ; mais une nuit d'été claire, sans lune cependant [dernier quartier, 21 juillet ; nouvelle lune, 30 ; premier quartier, 6 août].

C'est là que nous entrons dans la zone de désolation. La désolation va en croissant à mesure que nous avançons. L'herbe disparaît, arrachée par les obus, dont les trous sont de plus en plus rapprochés, ou couverte par la terre projetée par les éclatements. Arbres au tronc pelé par les éclats, aux branches coupées, aux feuilles arrachées. Certains, atteints directement par les obus, sont déchiquetés et coupés. A notre gauche, le profil du fort de Souville au-delà d'un ravin nous domine. Derrière, on commence d'apercevoir quelques fusées éclairantes au sommet de leur course.

Tout à coup, devant nous, à quelques mètres, une brève lueur accompagnée d'un sifflement et d'un bruit sec d'éclatement. Quelques autres font suite à peu d'intervalle. La colonne s'arrête. Puis : « On demande les médecins ; faites passer ! » M. Roche et moi

⁶⁵ Singe : nom donné à la viande en conserve (genre corned-beef), souvent de mauvaise qualité.

commençons d'avancer, mais c'est difficile et lent, l'étréoussesse du boyau, la ceinture de bidons et de musettes qui nous entoure comme les hommes placés devant nous y faisant obstacle. Maintenant les hommes rebroussent chemin en même temps qu'un ordre circule : « On retourne en arrière. Faites passer ! » Emporté d'abord par le mouvement de recul, j'ai peine à croire à cet ordre et je fais demander en tête de qui il vient. Vérification faite, il avait été ordonné seulement de faire quelques pas en arrière pour laisser la place de dégager ceux qui avaient été enterrés par un des obus. Enfin M. Roche et moi arrivons auprès des blessés et des morts. Les morts sont au moins deux, à mon souvenir : le lieutenant Brugoux et le sergent Janon (?) qui le suivait. Examen rapide des blessés. Notre présence n'est pas indispensable et nous les confions aux brancardiers de la compagnie avec mission de les porter vers la batterie de l'Hôpital où ils doivent trouver un P.S. Nous nous hâtons de rejoindre la colonne déjà repartie. Le boyau s'interrompt pour ne pas couper des routes sur lesquelles nous montons pour les traverser, puis reprend et enfin se dirige plus nettement vers le nord.

Bientôt la profondeur du boyau diminue, en même temps que les parois jusqu'ici verticales vont en s'évasant vers le haut. Pendant un temps, il s'élève à peine à hauteur des genoux. Puis plus rien que des trous d'obus se touchant tous, plus ou moins profonds ou larges avec une piste suivant la ligne de faîte qui les sépare.

Nous sommes alors arrivés à ce degré de fatigue où l'on marche, le nez collé au sac de celui qui vous précède, contre lequel on se heurte à chaque à-coup, sans rien voir ni penser à rien. Je suis ainsi la queue de la compagnie, ayant derrière moi M. Roche, puis les infirmiers et brancardiers. M'étant heurté la jambe à un tronc d'arbre, je roule au fond d'un profond trou d'obus. Tout en me dépêtrant de toutes mes courroies de bidons et musettes et en tâtant ma jambe, je me relève et m'aperçois alors que le petit bouchon d'un de mes bidons s'étant cassé, mon eau coule, mon eau à laquelle je me défendais rigoureusement de toucher, bien que mourant de soif, pour garder ma provision intacte. J'en bois vite une lampée plutôt que de la laisser perdre, puis, tenant un doigt sur l'ouverture, je remonte sur le bord du trou d'obus. Tout cela se fait rapidement. Cependant la colonne du bataillon a eu le temps de disparaître dans la nuit et devant nous il y a deux pistes, l'une continuant tout droit, l'autre obliquant vers la droite. Aucun des hommes qui me suivent, ni M. Roche, et qui m'ont attendu, n'ont eu l'idée de regarder quelle piste a suivi le bataillon. Croyant apercevoir des ombres en mouvement sur la piste de droite, je m'y engage espérant, en marchant vite, les rejoindre. Mais ces ombres ne tardent pas à se dissiper dans l'obscurité.

Le long de la piste, à notre droite, quelques troncs d'arbres déchiquetés sont le signe qu'il y a eu là un bois. Après avoir marché quelque temps, ne voyant toujours personne, d'autre part ne rencontrant aucune fraction des troupes que notre bataillon a dû relever, approchant des fusées éclairantes et la piste obliquant de plus en plus vers la droite, persuadé que nous sommes sur une mauvaise piste, j'arrête notre petite troupe.

Un groupe de quelques hommes nous rejoint alors. Interrogé sur le régiment auquel ils appartiennent, l'un d'eux répond : 413. Interrogés s'ils savent où ils vont, ils répondent que oui. Nous reprenons donc derrière eux la direction où je m'étais arrêté. Mais mes doutes ne m'ont pas quitté. J'interroge le dernier de ces hommes qui marche devant moi, et si j'ai de la peine à tirer de lui des réponses, je n'en ai aucune à voir, dans sa manière de répondre, qu'il ne sait pas du tout où il va. Je remonte ainsi jusqu'à un sergent de la 7^e compagnie nommé Mazet, je crois ; même résultat pour tous ceux que j'interroge. Il reste encore deux hommes en avant du sergent. J'interroge le premier. Il sait fort bien où il va : avec son camarade, il retourne à leur régiment qui occupe des tranchées à la Laufée (je ne me rappelle pas le n° de ce régiment). Ainsi ce sergent suivait ces deux hommes machinalement, sans s'être demandé à quelle unité ils appartenaient, ni où ils allaient. J'arrête donc tous les hommes du 413 et leur fait faire demi-tour. Le sergent marche en tête.

Quand nous repassons près du bois, à notre gauche cette fois, quelques obus y éclatent (de deux ou trois à cinq ou six ; petit calibre). Tout le monde est fatigué et un homme demande un arrêt pour arranger un lacet de soulier cassé. Repos un moment dans les trous d'obus. En repartant, je prends la tête de la colonne ayant remarqué que le sergent ne s'arrêtait jamais de marcher quand les fusées nous éclairaient.

De retour à l'embranchement des deux pistes, nous suivons de nouveau en sens inverse le chemin suivi pour y arriver ; nous rentrons dans le boyau et le suivons jusqu'à la rencontre avec un boyau latéral conduisant à un abri, où est envoyé notre cycliste. Il en ressort accompagné d'un guide, qui, à l'embranchement des pistes, nous fait suivre celle qui continue tout droit. Nous commençons alors à rencontrer quelques fractions du bataillon relevé par le nôtre, lesquelles descendent vers l'arrière.

Arrivés à un abri habité par des téléphonistes et des coureurs (il devait être écrasé par un obus le matin du 1^{er} août, je crois), nous changeons de guide. A partir de là, la piste suivie change de direction et oblique fortement sur la droite, laissant à gauche un terrain en pente que des troncs déchiquetés montrent avoir été boisé.

Là, les fractions relevées se font suite presque sans interruption, marchant par un, vite, quelques-uns courant presque et cependant la démarche alourdie par la fatigue et le poids du « bardat », sans un mot, sans autre bruit que celui de leurs pas sur la terre, des pièces de leur équipement s'entrechoquant et surtout le heurt de la bayonnette⁶⁶ contre la jambe gauche.

Notre marche est éclairée par des fusées. Enfin, alors qu'une fusée française vient de s'écraser sur le sol à quelques pas devant nous, nous entrons dans un boyau très court et très peu profond, sur lequel s'ouvre, à droite, une sorte de tranchée très large, peu profonde, très évasée par en haut. De là, quatre escaliers mènent à l'abri qui doit nous servir de P.S. et en même temps de P.C. au chef de bataillon. Il est 1 h. du matin. Nous sommes d'une heure en retard sur le reste du bataillon.

Nous entrons dans l'abri. Présentations, passage des consignes. Le bataillon relevé par nous n'avait là que le médecin auxiliaire et les brancardiers avec un infirmier, le médecin aide-major étant au tunnel de Tavannes. M. Roche à qui j'en fais la remarque répond que puisqu'il est là, il y restera. Il verra demain si le médecin-chef le fait appeler. Le médecin auxiliaire relevé nous dit le secteur assez calme. On ne s'attend pas, d'après lui, à beaucoup d'activité des boches dans ce secteur; on dit même qu'ils placent des fils de fer en avant de leurs lignes, ce qui indiquerait des desseins plutôt défensifs qu'offensifs. Pendant son séjour, il a eu peu de travail. Quant au service : tous les brancardiers au P.S. ; la nuit, ils vont chercher les blessés aux tranchées des compagnies et aident les équipes de musiciens envoyées du tunnel à les porter jusqu'au P.S. du médecin-chef, au tunnel ; les morts sont emportés de la même manière (preuve en effet que, depuis quelque temps, le secteur était assez calme ; pendant notre séjour, nous aurons assez à faire pour évacuer tous les blessés, en laissant les morts sur place). [Je ne me souviens pas comment il se fait que nous avons avec nous tous les brancardiers. D'ordinaire ils suivaient leurs compagnies. Je devais avoir eu un ordre du chef de bataillon à ce sujet. Je n'ai pas souvenir d'en avoir eu aucun du médecin-chef.]

Nos prédécesseurs partent. Installation. Au bout d'un certain temps, nous nous couchons.

29 juillet 1916

Description de l'abri : Un long et étroit couloir, sur un des côtés duquel s'ouvrent des chambres. De l'autre côté, quatre escaliers mènent au dehors. Le couloir est rétréci par des couchettes de bois sur une partie de la longueur. Le P.C. du chef de bataillon occupe une des extrémités, le P.S. l'autre⁶⁷. Garnison : outre le service de santé, le personnel attaché au chef de bataillon, avec lui-même, et le lieutenant commandant la compagnie de mitrailleuses du bataillon, il y a une mitrailleuse au moins avec ses servants, une demi-section de soutien fournie par la 6^e compagnie (sergent Manet) et un maréchal-des-logis observateur d'artillerie. Entièrement en béton et recouvert d'une couche de terre. Les quatre escaliers aboutissent à l'extérieur dans une sorte de tranchée très large et peu profonde, sans forme régulière, les trous d'obus s'y touchant, dominée et vue d'enfilade par un fort, que j'ai cru, pendant tout le séjour, être celui de Douaumont (je n'oserais affirmer le bien fondé de cette identification). Vu de l'extérieur, l'abri forme une légère élévation au-

⁶⁶ Grand-père écrit « baïonnette » ou « bayonnette », selon son humeur.

⁶⁷ Ce détail a de l'importance : on comprend plus tard !

dessus du niveau du sol. Il est, je crois, à 100 ou 200 m. de la première ligne (plan page 30⁶⁸).

En première ligne, le bataillon a ses trois compagnies (c'est la première fois qu'il est en ligne depuis la réduction à 3 compagnies) : 7^e à gauche, appuyée au ravin des Fontaines, 6^e au centre, 5^e à droite. Quelque part, un peu en arrière, une compagnie du 1^{er} bataillon, la 2^e est en soutien. Le reste du 1^{er} bataillon est à la batterie de l'Hôpital, avec le colonel. Le 3^e bataillon est en ligne, à droite du 2^e. [Je ne suis cependant pas certain que le 1^{er} et le 3^e aient fait la relève dans la même nuit que nous. Il se peut qu'ils ne l'aient faite que la nuit suivante.]

Dans la matinée, vers 9 h. approximativement, le bombardement commence sur la 1^{ère} ligne et sur notre abri, fait avec de gros calibres. Dans les chambres de l'abri, les bougies sont éteintes à tout instant par le souffle des obus. Sur la table près de mon lit cependant, je parviens à protéger une bougie par des brise-vents construits avec mon casque et de paquets de pansement. Sous cette protection, la bougie vacille, mais ne s'éteint pas. Le chef de bataillon reçoit des nouvelles des compagnies : il commence à y avoir des pertes, à la 5 particulièrement où le sergent de Lanzac de Montlogis vient d'être tué. Le bombardement ayant très légèrement diminué, le chef de bataillon demande qu'on envoie un infirmier à la 5 pour soigner les blessés. Celui de la 5, Lillaz-Pallétaz, y va et revient bientôt après, heureusement sain et sauf. Mais son voyage avait été inutile. Les blessés étaient déjà pansés quand il arriva. Il doit être alors entre midi et 2 h., à ce qu'il me semble.

Les journées sont longues à passer dans un tel abri. Sauf près des portes, on ne voit clair qu'à la bougie et ce n'est pas une mince affaire que de garder une bougie allumée. J'essaie de m'asseoir près de la porte pour y lire, mais le bruit des obus qui martèle les oreilles en même temps que le souffle en refoule une poussée d'air chaud, sec et chargé de poussière, portent plutôt au sommeil, ou plus exactement à une sorte de torpeur, qu'à la lecture que je ne tarde pas à abandonner. Je me déplace avec précaution et difficulté, pour ne pas marcher sur quelque dormeur, car partout, le sol du couloir et des chambres est plein d'hommes empilés et serrés, qui essaient de dormir, jambes et corps mêlés. Allongé sur mon lit, je dors un moment. La journée passe ainsi. Une seule chose reste constante, la soif. Versant quelques gouttes d'eau dans mon quart, je m'humecte la bouche par petits coups, faisant durer le plaisir. Car nous commençons à souffrir de la soif. La fatigue de la relève d'hier soir, la chaleur toujours très forte, l'air chargé des poussières par les explosions d'obus, tout cela contribue à augmenter la soif, et nous sommes partis avec trois litres d'eau pour quatre jours, sans avoir la certitude d'être ravitaillés pendant notre séjour. Nous parvînmes cependant à l'être un peu. Une corvée de territoriaux devait chaque nuit apporter de l'eau pour le bataillon au P.C. En fait elle vint au complet une nuit (celle du 29 au 30, je crois) et une autre fois (nuit du 31 au 1, je crois), quelques hommes seulement en arrivèrent ; je crois que dans la nuit du 30 au 31, il n'en arriva personne. Sur cette eau, nous obtînmes qu'on nous donnerait un bidon de deux litres pour les blessés. Nous en obtînmes même un peu pour nos propres bidons. En outre, la nuit du 29 au 30, nous fîmes demander au médecin-chef de charger les brancardiers qu'il enverrait de bidons pleins d'eau qu'ils rapporteraient vides; cela fut fait les deux nuits suivantes. Mais cette eau partagée entre tout le service de santé, il n'y en avait pas beaucoup pour chacun et le supplice de la soif dura autant que notre séjour.

Vers la tombée de la nuit, le bombardement diminue. Avec l'obscurité, les blessés commencent à arriver. Nous revoyons les pansements. Le caporal brancardier organise les équipes pour le transport des blessés. Cette première nuit, je me rappelle que nous y trouvons des difficultés. Les musiciens brancardiers envoyés du tunnel par le médecin-chef, peu nombreux, arrivent tard. Nous complétons, je crois, avec nos équipes de brancardiers des compagnies et M. Roche demande par lettre au médecin chef l'envoi d'un personnel plus nombreux pour les nuits suivantes. Pendant cette nuit, comme pendant les suivantes, le chef de bataillon fait combler avec des sacs à terre les trous d'obus au-dessus de l'abri. Il s'en trouve plusieurs atteignant jusqu'au béton de l'abri.

⁶⁸ Je ne sais à quoi correspond cette page. Des plans de Grand-père se trouvent dans ce chapitre.

30 juillet 1916

Comme la veille. Au jour, le bombardement recommence et dure toute la journée. La soif croît. A la tombée de la nuit, le bombardement diminue comme la veille. La nuit, nombreux blessés, dont quelques-uns par notre propre artillerie tirant trop court. Le caporal Bouscaren (5^e compagnie) est blessé à un genou. Le jour approche sans que nous ayons pu évacuer tous nos blessés et nous voyons que nous ne pourrions pas les évacuer tous cette nuit. Il faut faire un tri. Ceux pour lesquels une intervention chirurgicale paraît urgente sont évacués sur brancards, suivis par tous ceux qui peuvent marcher, même avec peine. Les autres, en particulier Bouscaren, sont gardés au P.S. Nous devons aussi renoncer à évacuer un blessé à la tête qui n'a déjà plus sa connaissance et qui manifestement ne peut plus vivre que quelques heures. Il est installé dans un coin de la chambre du fond, où il meurt le lendemain.

Cette nuit, mettant à profit le départ d'un coureur envoyé par l'adjudant du bataillon, j'expédie une carte à mes parents. Ce devait être la dernière.

31 juillet 1916

Au jour, le bombardement recommence pour durer toute la journée. La soif devient très pénible. La nuit venue, le bombardement diminue sur l'abri comme sur la première ligne, mais il continue durant toute la nuit avec intermittence sur le plateau en arrière de nous. Cependant nous arrivons à évacuer tous les blessés restés de la veille et ceux, nombreux, arrivés cette nuit même. Georgeaguet et Robert trouvent même le temps d'enterrer le blessé mort au P.S. et quelques corps amenés par les compagnies au P.S. la nuit précédente. Les officiers du 414 qui doit venir nous relever dans la nuit du 1^{er} au 2 août, viennent reconnaître le secteur. Nous recevons ainsi la visite du médecin aide-major Richard.

Enfin, tous nos blessés étant évacués et le dernier convoi parti, et l'approche du jour rendant improbable l'arrivée de nouveaux blessés, je m'étends sur mon lit. Il doit être un peu plus de 2 h du matin.

[* *J'ai trouvé ce communiqué dans le Journal de la Guerre d'août 1916 :*

« 1^{er} août : Ouest : ... A droite de la Meuse, les troupes allemandes poussent près de l'ouvrage de Thiaumont, gagnent le saillant de la hauteur du fort de Souville et refoulent l'ennemi dans la forêt montagnaise et dans le bois de Laufée : 19 officiers et 923 hommes sont faits prisonniers. »

1^{er} août 1916

Je dormais depuis peu de temps, quand un brouhaha soudain m'éveilla. Au premier mouvement de respiration, je me sens pris à la gorge par un gaz très âcre, où l'odeur dominante est celle des vapeurs de chlore ou de brome. Je n'ai pas besoin d'entendre les cris « Les gaz ! » pour savoir de quoi il s'agit et, retenant ma respiration, je prends mon masque pendu à la tête de mon lit et l'adapte rapidement.

On essaie comme on peut d'organiser la ventilation de l'abri en agitant des toiles de tente, en faisant brûler de l'alcool solidifié. Des hommes des compagnies venus au P.C. en corvée ou pour tout autre motif et qui, malgré toutes les recommandations à eux souvent faites, n'avaient pas leur masque sur eux, sont là, criant et pleurant (Pastre [6^e], Bruhat [7^e]) et courant affolés. Georgeaguet donne à Pastre un tampon d'ouate imbibé d'une solution d'hyposulfite.

Enfin les gaz se dissipent, l'atmosphère de l'abri redevient respirable et nous enlevons nos masques. Plusieurs hommes sont malades : ceux qui se sont laissés surprendre sans masques ; Robert aussi, qui se trouvait dehors occupé à enterrer les morts quand les gaz sont arrivés et n'avait pas son masque sur lui ; rentré dans l'abri pour le prendre, il ne le trouve pas, un autre l'ayant pris au hasard, comme le premier qui s'offrait à lui sans doute; je ne sais comment Robert s'est protégé ensuite, mais il a commencé par respirer un certain temps des gaz ; d'autres enfin avaient des masques en mauvais état :

Monteil, Bonfils auquel il manquait une plaque de mica. Il y a dans l'abri un obus d'oxygène⁶⁹ et un ballon de caoutchouc qu'on fait passer gonflé d'oxygène aux malades. On dépense même inutilement de l'oxygène répandu directement dans l'atmosphère de l'abri en promenant l'obus ouvert.

Au moment où les gaz commençant à se dissiper, j'enlève mon masque, les premières lueurs de l'aube commencent à faire voir la forme des objets hors de l'abri. Les gaz ont dû arriver entre 2 et 3 h. du matin.

Bientôt après arrive le sous-lieutenant Moréliéras, 7^e compagnie, le bras traversé par une balle. La première ligne a reçu des gaz aussi, envoyés par des bombes, comme ceux que nous avons reçus. Malgré ce mode d'envoi, les compagnies ont fait un barrage avec fusils et grenades, comme il est prescrit dans le cas d'émission d'une vague de gaz. Les hommes l'ont fait spontanément. Je devais apprendre plus tard de Sauty qu'à la 6^e, il dût parcourir la tranchée entière pour les faire cesser. Mais pour la 7, Moréliéras est fier au contraire de les y avoir encouragés. D'où dépense de munitions en pure perte, et quelques heures plus tard, on en manquera quand les boches attaqueront.

Un moment après, avant qu'il fasse complètement jour, un autre blessé est apporté avec une jambe cassée, de la 5^e je crois. Il est trop tard pour l'évacuer, on l'étend sur un brancard dans une des chambres de l'abri.

Deux ou trois fois, il arrive des gaz de nouveau. Nous remettons les masques, re-ventilons. L'obus d'oxygène est vite épuisé. Avec le jour, le bombardement allemand recommence comme les jours précédents. Les hommes intoxiqués par les gaz, allongés sur les escaliers des entrées pour avoir plus d'air, s'y débattent agonisant, essayant à grand peine de respirer avec de très forts mouvements d'inspiration. Les yeux se cernent, la peau devient pâle, grise, les lèvres violet-brun. Puis leur agitation diminue. Tout l'effort se concentre dans une respiration pénible et lente. Le pouls faiblit. Un peu avant 8 h. il y en avait six de morts : Pastre, Bruhat (je ne sais pas le nom des autres).

Vers 6 h., le chef de bataillon envoie un coureur porteur d'un compte-rendu avec demande de munitions, d'un obus d'oxygène et, je crois, de masques de rechange. Je crois aussi que, dès cette heure, il se plaint de l'inactivité de notre artillerie, qui ne répond pas aux demandes par fusées. Plus tard notre artillerie s'obstinant à ne pas tirer, il en redemande le tir au moins deux fois par pigeons et je crois qu'il s'apprêtait à envoyer un autre coureur quand les boches arrivèrent sur l'abri.

Il devient en effet de plus en plus évident que les boches vont attaquer. Ce que voyant, je commence certains préparatifs en vue d'un déplacement, prévoyant alors non la capture, mais un refoulement possible de nos lignes : je mets mes guêtres et rassemble les objets m'appartenant.

Vers 8 h., le bombardement devient plus fort que jamais sur l'abri. Les éclatements se succèdent sans interruption : c'est bien le feu en roulement de tambour, le « Trommelfeuer⁷⁰ », comme disent les boches. L'abri perpétuellement secoué donne l'impression de sauter sur lui-même. Vacarme assourdissant : M. Roche est obligé de faire un cornet de ses mains pour me parler, et encore le fais-je répéter. Heureusement la couche de béton qui nous protège est solide. Seulement en un point quelques fragments se détachent du plafond et blessent très légèrement un brancardier (Nény, 7^e) à la tête. La porte qui est à l'extrémité du P.S., le plus près du boyau, est bouchée par les décombres projetés par une explosion.

Enfin vers 9 h. du matin, le tir de l'artillerie allemande s'allonge tout d'un coup et nous nous trouvons transportés subitement du bruit, des secousses et des souffles d'air du « Trommelfeuer » dans un presque silence, n'entendant plus que les obus qui nous passent par-dessus la tête avec un sifflement continu.

Mon impression première est alors que, les boches venant de suspendre leur tir pour attaquer, les sifflements sont ceux de nos obus tirés contre l'infanterie allemande attaquant. La vérité est tout autre. Les boches, qui martelaient l'abri sous leurs obus jusque pendant leur attaque de notre première ligne, ayant pu percer en un point cette première

⁶⁹ Bouteille d'oxygène à l'état gazeux.

⁷⁰ Mot à mot « feu comme un roulement de tambour ».

ligne, viennent d'allonger leur tir pour faire un barrage en arrière de nous, pendant que leur infanterie marche contre notre abri.

Les choses se passent avec une rapidité extrême. A peine cet allongement du tir allemand s'est-il produit que j'entends crier : « Aux armes ! », et aussitôt : « Ils sont là ! » et quelques cris de « Camarades ! ». J'ai su plus tard du sergent Manet que les cris de « Ils sont là ! » et « Camarades ! » furent poussés par lui et les hommes de sa demi-section quand ils sortirent de l'abri après le cri « Aux armes ! » ; sortant un par un seulement à cause de l'étroitesse des sorties, ils trouvèrent les boches en face d'eux, dans des trous d'obus, et derrière et au-dessus d'eux, sur l'abri, dans des conditions par conséquent qui, jointes à l'effet de surprise, rendaient toute défense utile à peu près impossible.

En entendant ces cris, j'achève de m'habiller en toute hâte ; je mets mon manteau sur lequel est mon brassard de Croix-Rouge, mon casque, je prends ma boîte à masque (mon masque étant resté pendu à mon cou) et mon quart, en même temps que je bois une gorgée d'eau. Pendant ce temps, Beaupère entre boire un coup de vin (peu auparavant Hugues m'avait donné un bidon de vin dont il y avait une réserve dans l'abri) ; Georgeaguet entre dans la chambre et me trouve, mon étui-revolver à la main ; il me dit de laisser ça ; je jette sous mon lit revolver et étui avec mon appareil photographique qui y était attaché. Renonçant alors à faire un choix dans ce que je laisse, j'abandonne tout et sors de ma chambre.

La porte en est presque en face de l'escalier de la deuxième porte de l'abri. En sortant, je trouve là tout le personnel du service de santé dont quelques-uns au bas de l'escalier poussent des cris presque inarticulés. Ils s'écartent pour me laisser arriver au bas de l'escalier et, prêts à me suivre, me disent : « Sortez premier, M. F. ! » Mais d'où je suis, rien ne montre la présence des boches. J'aurais pu faire quelques pas dans l'escalier et regarder. Mais ce n'est pas l'idée qui me vient. Je pense que le chef de bataillon avec les mitrailleurs, les agents de liaison et la demi-section de soutien (dont j'ignore le sort alors et que je ne crois pas dans le couloir, alors qu'habituellement les hommes y passaient leur temps, devant la porte) défendent peut-être l'abri à l'autre extrémité, que par conséquent les boches qu'on dit être là pourraient être repoussés et qu'il ne faudrait pas nous laisser prendre par eux. Je décide donc d'aller au P.C. me renseigner sur la résistance qu'on peut attendre de l'abri. J'y verrai aussi M. Roche qui depuis un moment, est dans la chambre du chef de bataillon.

Comme je me dirige vers le P.C., en gravissant l'escalier qui est dans le couloir non loin de l'escalier d'entrée, je trébuche sur des cadavres d'hommes intoxiqués par les gaz qui y sont restés étendus. Pendant que je me redresse, je sens une forte poussée. Cris : « Ils lancent des grenades ! ». Je me retourne : au milieu du couloir laissé vide, en face de la porte, par les hommes qui se sont subitement reculés, une grenade (un cylindre de métal gris avec un manche de bois) ; en même temps une deuxième achève de rouler au bas de l'escalier (en fait ce n'est plus qu'un plan incliné, toutes les marches ayant été recouvertes de terre et de débris de toute sorte) et s'arrête au bas de la pente, sans pénétrer complètement dans le couloir de l'abri.

Assimilant par la pensée, au point de vue de l'efficacité, ces grenades à nos grenades en poire, je n'ai pas un instant le moindre doute qu'aucun de nous puisse n'être pas tué. Je me rappelle m'être dit : « Nous y sommes tous ! ». Puis les yeux fixés sur les grenades à 3 m. environ devant moi, sans plus penser à rien, j'attends l'explosion. A remarquer que j'ai entendu parler de personnes qui, se croyant, comme je le suis, sur le point d'être tuées, ont eu des pensées rapides, parfois inattendues. Après avoir conçu l'idée que j'allais être tué, je ne me rappelle plus aucune activité de mon intelligence. Nous sommes d'ailleurs peu confortablement installés pour attendre, pressés fortement l'un contre l'autre, et, pour moi, les pieds encore empêtrés dans des cadavres. L'attente n'est pas longue ; mais je n'en peux apprécier la durée très courte. Explosion forte suivie à très peu d'intervalle d'une deuxième. Nuage épais de fumée jaune et âcre dans l'abri. Surprise de me retrouver vivant, non pas même blessé. Beaupère, près de moi, dit : « Je suis touché ». Je lui vois une blessure au front : rien de sérieux. Je demande si quelqu'un est blessé sérieusement : Monier a aussi une égratignure, Baudin un lobe d'oreille déchiré.

Il devient évident qu'il ne faut pas s'attarder là, sans quoi d'autres grenades vont venir. Je décide donc de sortir. Tous me disent encore en me voyant m'avancer vers la porte; « M. F., sortez premier ! ». Lillaz-Pallétaz est à côté de moi. Je lui prends la main. Je monte la pente et j'arrive dehors en plein soleil, un soleil du mois d'août, aveuglant pour les yeux qui sortent de l'ombre d'un abri souterrain.

Le premier boche que je vois, courbé en deux, la tête couverte de l'énorme pot d'un modèle nouveau encore à cette époque, le fusil à la main, suit la piste que nous avons suivie pour venir et va dans la direction de Souville. Sur l'abri, une quinzaine d'autres boches, le même pot en tête, portant sur le devant un grand numéro peint en vert (81 ou 83, je ne me rappelle plus au juste ; j'ai vu ce jour-là des hommes de ces deux régiments ; mais je ne sais plus auquel appartenaient ceux-ci ; ce sont, je crois, des régiments de Francfort), le fusil à la bretelle, ceinturés de grenades (elles se portent pendues au ceinturon par un crochet) et une grenade dans la main droite. Du doigt je montre aussitôt mon brassard. Puis je reste un instant (très court) immobile, ne sachant que faire. Impossible de rien faire pour le blessé à la jambe cassée, ne pouvant pas marcher par conséquent, qui reste dans le P.S. sur un brancard : je ne sais plus, depuis longtemps, un mot d'allemand ; les boches là-haut ne savent pas le français, car c'est en allemand qu'ils gueulent. L'un d'eux surtout, le plus rapproché de moi, s'impatiente et, éclairant sa parole par un geste de la main, crie plusieurs fois : « Herauf !⁷¹ ».

Je monte donc la pente assez raide qui me mène tout près de lui, au-dessus de notre abri. Quand j'arrive à son niveau, il commence un geste de menace avec la grenade qu'il a en main et je lui mets aussitôt mon brassard sous la figure. Ma boîte à masque l'intrigue et il la saisit brusquement (nous portions alors des boîtes de métal peintes en bleu) : du geste, je lui en indique l'usage (j'avais encore mon masque pendu au cou). D'un geste du pouce de la main gauche, il me fait alors signe de marcher droit derrière lui. Et voici le commencement de ma captivité.

Alors commence une course effrénée à travers les trous d'obus. Des balles claquent au-dessus de nos têtes, tirées, je crois, par les boches qui attaquent alors la tranchée tenue par notre 6^e compagnie (car j'ai appris plus tard que cette compagnie, comme la 5^e, résistait encore quand nous fûmes pris). Les boches étant en contrebas par rapport à la 6^e et par conséquent à nous, les balles nous passent bien au-dessus de la tête. C'est pourquoi les boches allant vers l'avant sont sans inquiétude par rapport à ces balles, se rendant mieux compte des choses que nous. Mais nous, les croyant tirées par les français contre les boches au milieu desquels nous nous trouvons, elles nous font nous baisser. Nous croisons de nombreux boches qui avancent avec calme et qui, toujours avec le même geste, nous indiquent la direction à suivre et nous font signe de nous hâter. Les premiers ont tous le pot en tête, les suivants le casque à pointe recouvert du manchon, avec aussi le numéro du régiment en grands chiffres verts. Pas un obus français ne tombe. Les obus allemands continuent à nous siffler au-dessus de la tête pour aller tomber en barrage à l'arrière. Les hommes de mon service me dépassent l'un après l'autre. Je tends tous mes efforts à les suivre, mais la fatigue, la grande chaleur et la soif m'empêchent de courir assez vite. En voyant les boches monter ainsi tranquillement comme en manœuvre, sachant le peu de défense qu'il y a derrière jusqu'à Souville, je me demande jusqu'où ils vont aller. Et je pense aussi à mon pauvre bataillon détruit, au blessé laissé au P.S. et, pour la première fois, au temps que mes parents vont passer sans nouvelles. Nous traversons bientôt une première tranchée (la nôtre, celle qu'occupait notre 7^e compagnie) : j'y jette un coup d'œil en passant. Un des boches qui y circulent se met à gueuler et me fait signe de me hâter. Bientôt après, nous franchissons la tranchée boche. Nous passons à côté d'un ouvrage fortifié, placé sur un éperon entre le ravin des Fontaines et le ravin qui naît à l'ouest du fort de Vaux (sans doute un des retranchements dits R¹, R², R³, perdus en juin dernier). Au nord de cet ouvrage et abrités derrière lui, nous trouvons des prisonniers arrêtés, presque tous de la 7^e compagnie autant qu'il me souvienne. Nous nous y arrêtons aussi pour nous reposer.

⁷¹ « Sortez ! » S'utilise pour indiquer qu'il faut sortir en montant. « Heraus ! » (plus connu sous sa forme « Raus ! ») veut dire la même chose en indiquant qu'il faut quitter le lieu où on se trouve.

**Sur la page de gauche :*

Communiqués français

29 juill. 15h. : la lutte d'artillerie est toujours vive dans les secteurs du bois Fumin et du Chénois.

30 juill. 15h. : le bombardement continue dans toute la région de Fleury-bois de Vaux-bois Fumin.

30 juill. 23 h. : Bombardement intense des secteurs de Fleury et de Vaux-Chapitre.

1 août 15 h. : Bombardement par obus de gros calibre du bois Fumin et de la Laufée.

1 août 23 h. : En fin de journée les allemands ont attaqué sur le front Vaux-Chapitre-Le-Chénois. Sur ce dernier point seulement, ils ont pris pied dans quelques-uns de nos éléments avancés, d'où nous les avons refoulés peu après. [Je n'ai eu aucune connaissance de ce fait.]

Communiqués allemands

30 juill. : A l'est de la Meuse vifs combats d'artillerie.

31 juill. : A l'est de la Meuse, le tir d'artillerie est parvenu à une grande intensité.

1 août : Vive activité des deux artilleries ... sur la rive droite de la Meuse.

Communiqué français

2 août 3 h. après midi : « Sur la rive droite de la Meuse, la lutte a continué avec violence pendant la nuit sur le front Vaux-Chapitre-Le Chénois et s'est étendue à l'est jusqu'à la région au sud de Damloup. L'ennemi, après une série d'attaques infructueuses dont quelques-unes accompagnées d'émissions de gaz suffocants, a gagné un peu de terrain dans le bois de Vaux-Chapitre et au Chénois. Ailleurs toutes les tentatives ont été arrêtées par nos feux. Nous avons fait au cours de ces actions qui ont coûté des pertes importantes à l'ennemi une centaine de prisonniers dont trois officiers. »

Communiqué allemand

2 août : « A droite de la Meuse, nous ... avons conquis le piton au N.O. de la forteresse de Souville et avons repoussé l'ennemi dans la Forêt montagneuse et le petit bois de la Laufée sur une distance appréciable. Nous avons fait comme prisonniers non blessés 19 officiers et 923 hommes avec 14 mitrailleuses. »

**Au bas de cette page, un schéma du ravin de Vaux avec les emplacements du P.C., du P.S., de la 6^e et de la 7^e compagnie (cf. en fin de chapitre.)*

[Note sur l'attaque: Bombardement de préparation par obus et torpilles. - Par un boyau descendant sur la pente nord du ravin de Vaux, les jours précédant l'attaque, les boches amenaient des torpilles sur des brancards. On les voyait de nos tranchées sans bien distinguer ce qui était sur les brancards, qu'on était étonné cependant de voir porter chargés en direction de la première ligne. Des coups de fusil ayant été tirés de chez nous, il paraîtrait que les porteurs auraient agité de petits drapeaux à croix rouge. Cela aurait été vu par la 6^e. Le bruit en a couru avec insistance. Je n'ai pu en avoir de confirmation certaine. Sauty l'a entendu dire par des hommes de sa compagnie (la 6^e) en qui il a quelque confiance, mais les circonstances ne lui ont pas permis de faire à ce sujet une enquête méthodique. - Matin du 1^{er} août : grande quantité de torpilles sur première ligne. Sauty a eu l'impression que les boches voulaient attaquer après les premiers gaz, mais que le tir fait contre ces gaz leur a fait différer l'attaque. Ce tir aurait eu dans ce cas ce résultat, mais il eut l'inconvénient, je crois, de consommer trop de munitions. Quoi qu'il en soit, les boches continuèrent le bombardement par torpilles jusqu'au moment de l'attaque. Alors la 7 se trouvait sans officier, le seul restant, Colombani, affolé, s'étant réfugié au P.C. du chef de bataillon, criant et gesticulant, extraordinairement agité. Le plus haut gradé de la compagnie était l'adjutant. Je

ne sais si cette raison en énerva⁷² la défense, mais les boches percèrent sur le point occupé par la 7, alors que la 5 et la 6 tenaient encore. Ils avancèrent alors tout de suite jusqu'à l'abri qui servait de P.C. et de P.S., où leur arrivée fut si rapide qu'elle surprit et que la résistance s'en trouva disloquée. Cependant il paraît que le capitaine Monteil, commandant le bataillon, essaya de se servir d'une mitrailleuse. Les boches étant arrivés d'abord à l'extrémité qui servait de P.S., je fus pris avant le chef de bataillon. Sauty, alors que sa tranchée se défendait encore, vit passer le capitaine Monteil prisonnier. Puis, les boches se rabattirent sur les tranchées qui résistaient encore. - Du 2^e bataillon, il ne s'échappa personne de ceux qui étaient en ligne. Notre artillerie, restée sans tirer durant toute l'attaque, fit sur le terrain, après l'attaque, un tir violent, tel que les boches n'occupèrent pas le terrain et que les blessés ne furent ramassés par eux que quelques jours plus tard. - Le 3^e bataillon était à notre droite. Attaqué aussi. Mais avance des allemands peu profonde. Commandant et médecins restés sains et saufs et non pris. Capture du caporal-fourrier de la 9^e compagnie : au moment de l'attaque il dormait, ayant travaillé la nuit. Eveillé dans la journée et ne trouvant pas le commandant de la compagnie à son P.C., à côté de l'endroit où il avait dormi, ni ne le voyant revenir, il envoie agents de liaison en première ligne, qui ne reviennent pas. Il finit par y aller lui-même et est pris par les boches qui occupaient la tranchée. - 41^e colonial, à droite du 3^e bataillon : attaqué aussi. Nombreux prisonniers, dont noirs du 65^e bataillon sénégalais rattaché au 41^e colonial. - Les régiments à gauche (52^e ?) et à droite (99^e ? ; Ventre, du 99^e fut pris aussi le 1^{er} août, je crois) de notre division furent intéressés par l'attaque seulement en leurs compagnies en contact avec notre division. - Je n'ai aucun renseignement sur les contre-attaques qui ont pu être faites, ni sur le point où la ligne nouvelle se fixa. Les positions de mon bataillon formaient un saillant qui fut, je crois, entièrement réduit par les boches. - Quelques jours plus tard, des prisonniers de mon bataillon s'évadèrent par les secteurs de Voivres où nous avons été les mois précédents. On dit que, leurs dépositions connues, il y eut des sanctions. Ce qui est certain, sans que j'en sache les motifs, c'est que le lieutenant-colonel Brault, commandant le 413, fut déplacé; que le général Rabier, commandant la 154^e division, fut nommé inspecteur de camps de prisonniers ; que le commandant Comand (?), commandant le 3^e bataillon, fut envoyé à l'intérieur. - Officiers et adjudants du 2^e bataillon : capitaine Monteil, commandant le bataillon : pris. Adjudant de bataillon Hugues : pris. - 5^e compagnie : capitaine Flament, commandant la compagnie : tué. Sous-lieutenant Vérot : blessé (?), pris. Sous-lieutenant Jacquin : blessé et pris. Sous-lieutenant Bennejean (?) : était à Belrupt, afin de guider le 414 pour la relève, qui devait se faire dans la nuit du 1 au 2 août. Adjudant Pissavin : tué, croit-on. Aspirant Peyriller : en permission. - 6^e compagnie : lieutenant Ledieu, commandant la compagnie : tué, croit-on. Sous-lieutenant Brunhes : blessé et pris. Sous-lieutenant Martin : blessé (?), pris. Sous-lieutenant Desfontaines : blessé et pris. Adjudant-chef Cambon : pris. - 7^e compagnie : lieutenant Colombani, commandant la compagnie : pris au P.C. du chef de bataillon. Sous-lieutenant Brugoux : tué le 28 juillet. Sous-lieutenant Mariotte : en permission. Sous-lieutenant Moréliéras : blessé et pris au P.S. Adjudant [*laissé en blanc] : pris. Adjudant Contou : blessé et pris. - Officiers de la compagnie de mitrailleuses inconnus, sauf Magner pris et Charles blessé et évacué dans la nuit du 31 au 1^{er}, je crois.]

De l'endroit où nous sommes arrêtés, on a une vue d'une désolation dont rien ne peut donner l'idée. A nos pieds, le ravin où fut le village de Vaux ; quelques flaques d'eau marquent la place de l'étang. En face, les pentes nord du ravin. A notre gauche, le ravin des Fontaines. Aussi loin que la vue s'étende, on ne voit que trous d'obus de dimensions inégales. Pas un centimètre de terre qui n'ait été bouleversé, pas une herbe ; quelques troncs d'arbres coupés à faible hauteur sont encore en place, semblables à des piquets déchiquetés ; d'autres gisent à terre non moins déchiquetés, à côté d'obus de tous calibres non éclatés.

Quelques blessés me voyant là viennent me trouver. Baudin avec un lobe d'oreille déchiré me demande de lui faire un pansement. Je le commence, puis lui laissant le

⁷² Le verbe « énerver » a ici une signification plus littérale (et médicale !) que celle utilisée couramment actuellement : priver de nerfs, affaiblir (*Larousse*) !

soin de l'achever lui-même et estimant qu'il serait sot d'attendre là que le tir de barrage français se déclenche sur nous, je décide tout le monde à ne pas se reposer longtemps et à partir de là. En effet l'artillerie lourde française tire quelques obus dans le fond du ravin de Vaux.

Peu après, nous entrons dans un boyau qui suit la pente en écharpe. Sur le boyau s'ouvrent des abris. L'un est un poste de secours; quelques sanitaires avec leurs grands brassards, beaucoup plus larges que les nôtres, sont devant la porte, nous regardant passer. Sur le vu des brassards, des poignées de main s'échangent entre quelques-uns de mes hommes, qui marchent devant moi, et eux. J'ignore qui le premier a tendu la main : il est possible que ce soit un de mes hommes, par platitude ; il n'est pas impossible que ce soit un boche, par le besoin de salamalecs qui leur est naturel. Devant un autre abri, quelques boches nous tendent au passage des bouteilles d'eau gazeuse⁷³, arrêtant ceux qui boivent trop : il faut qu'une bouteille fasse pour deux ou trois hommes (ce sont de ces bouteilles tenant un peu plus d'un quart de litre, comme il s'en vend dans les camps de prisonniers d'Allemagne. Je me suis demandé comment ils avaient transporté là les bouteilles nécessaires. Depuis, j'ai appris qu'en 17, dans le tunnel creusé sous le Mort-Homme, on a trouvé une machine à fabriquer de l'eau gazeuse. Il y en avait peut-être une là). Bientôt le boyau cesse. Nous sommes au fond du ravin orienté du nord au sud qui prend naissance à l'ouest du fort de Vaux et aboutit au niveau de l'extrémité ouest du village de Vaux. C'est soit en quittant le défilement du retranchement ci-dessus, soit en sortant de ce boyau, que j'ai vu les premiers prisonniers de la 5^e compagnie, dont le sous-lieutenant Vérot. Le bruit de la mort de Flament commence à courir. Par le ravin ci-dessus arrive une nouvelle colonne de prisonniers, qui se fond avec la nôtre. Je crois que ce sont ceux de la 5^e.

Le fond du ravin traversé, nous trouvons un autre boyau suivant aussi la pente en écharpe. La vue de quelques gros obus français éclatant au fond du ravin de Vaux nous font [*sic] trouver que la marche dans le boyau (où il y a de l'encombrement) est trop lente ; j'en sors avec quelques hommes. Un obus français plus court que les autres, éclatant à petite distance devant nous, nous y fait rentrer. Je constate là un effet des gaz que j'aurai plus d'une fois l'occasion de constater dans cette journée : la fumée et la poussière soulevées par cet obus me paraissent avoir l'odeur des gaz et je mets mon masque pour y passer. Voyant que je suis seul à le faire, je conclus que je me suis trompé et je retire mon masque.

Puis, nous sortons du boyau et descendons à travers les trous d'obus sur l'emplacement où fut le village de Vaux que nous traversons. Les maisons sont complètement rasées. Seuls, à la surface du sol, quelques morceaux de poutres et surtout de petits fragments de tuiles ou briques et de la pierre de taille blanche du pays donnent au sol une teinte particulière, faisant de loin tâche sur le sol d'alentour. A quelque distance vers l'est, une maison ruinée sur une croupe est ce qui reste de la station du chemin de fer. C'est en traversant l'emplacement du village que je commence à vider mes poches : cartes, lettres, photos, carnet de route, tout est dispersé dans les trous d'obus, autour de la piste que nous suivons et qui est, du reste, jonchée de débris de papiers provenant de la même opération faite par ceux qui me précèdent.

Nous montons sur le versant ouest du ravin des Grands Houyers. Bientôt nous traversons un boyau. A l'entrée il y a engorgement, car on ne peut y passer que par un. En attendant que la presse diminue, je m'assieds. C'est alors que nous sommes rejoints par les premiers prisonniers de la 6^e que j'aie vus. Je demande sans résultat des nouvelles de Sauty. Entrés dans le boyau, nous rencontrons des boches à l'entrée d'un abri, qui distribuent du café (ersatz⁷⁴ et non sucré, comme d'habitude). Nous traversons l'emplacement de ce qui fut le bois d'Hardaumont. La crête franchie, parvenus sur le versant nord, le boyau cesse. Nous atteignons une zone moins dévastée et revoyons de l'herbe, des arbres aussi, quelque peu ébranchés cependant et blessés par les éclats. Cette zone se trouve entre celle où furent livrés les premiers combats de l'attaque de Verdun et celle où les boches furent arrêtés au niveau de Douaumont. Des pièces d'artillerie sont là en batterie et

⁷³ Les Allemands sont grands consommateurs d'eau gazeuse.

⁷⁴ Un « ersatz » (mot allemand) est un produit de remplacement de moins bonne qualité.

au milieu d'elles un P.S., où un allemand agite un drapeau à croix rouge, sans doute pour inviter les blessés à s'y arrêter. Devant nous est l'ouvrage de Bezonvaux où nous entrons.

L'ouvrage est intact. A peine si quelques obus en ont brisé quelques pierres. En face de la porte, peinte sur une planche, est l'inscription que j'ai déjà vue sur tous les ouvrages fortifiés de la région de Verdun : « Plutôt s'ensevelir sous les ruines de l'ouvrage que de se rendre ». Dans celui-ci pris intact et où nous entrons comme prisonniers, cette inscription est d'une ironie cruelle. A l'intérieur, près de l'entrée, des boches distribuent du café. Ils cessent cette distribution à peu près comme j'arrive ; je tends mon quart assez à temps cependant pour en avoir encore. Je suis à bout de force. Nous avons fait jusqu'ici une bonne partie du chemin en courant. Avisant un coin d'ombre, je m'y assieds et me repose un moment. Les prisonniers continuent de passer, ne faisant que traverser l'ouvrage. Enfin je repars. Quelques hommes de mon service sont toujours autour de moi : Georgeaguet, Beaupère, Lillaz, Monier, Chabance. Près de la sortie de l'ouvrage, d'autres boches distribuent de l'eau. J'en obtiens un quart : eau très fraîche. Sortis de l'ouvrage sur le côté opposé à celui où nous sommes entrés, nous nous trouvons sur un éperon au-dessus de la vallée du ruisseau de Bezonvaux. Devant nous et à gauche sont les ruines du village ; le clocher de l'église bien qu'ayant souffert, est encore debout. La plaine est tachetée de trous d'obus. De ci de là, quelques obus français de gros calibre soulèvent un nuage de poussière et de fumée. De tous les boqueteaux, on entend tirer l'artillerie allemande. A travers la plaine, une colonne en désordre de vêtements bleu horizon. Une voiture montée jusque-là emmène quelques blessés ; le sous-lieutenant Desfonds la suit à cheval. Nous descendons par le même chemin. Arrivé dans la plaine, j'ai la joie d'être rejoint par Sauty, sain et sauf, qui me raconte comment il a été pris. Dans la plaine, c'est à peine si nous rencontrons quelques soldats allemands. Je ne sais qui a montré le chemin aux premiers prisonniers, m'étant trouvé vers la queue de la colonne. Je n'ai vu aucun allemand s'occuper de nous durant ce trajet. D'ailleurs, une troupe de prisonniers n'a guère besoin de surveillance. C'est un troupeau qui n'a plus rien d'humain. Placez en tête l'un d'eux et faites-lui suivre une direction quelconque et tous suivront, comme les moutons de Panurge, en se hâtant et se bousculant. Lillaz-Pallétaz, intoxiqué par les gaz, ne pouvait plus nous suivre ; personne ne se serait occupé de lui si je ne m'en étais aperçu ; le prenant sous un bras pendant que Beaupère le soutient de l'autre côté, nous l'aidons ainsi à achever la traversée de la plaine. Ce troupeau affolé est un des spectacles les plus lamentables que j'ai vus.

Nous passons près de quelques trous d'obus, pleins d'une eau noire et croupie. Des hommes s'y précipitent pour boire. J'essaie de les retenir par la parole. Quelques-uns m'écoutent. D'autres ne peuvent résister à la tentation et boivent cette eau immonde. Enfin, un peu plus loin, nous traversons le ruisseau qui descend de Bezonvaux. Assoiffé et ne m'étant pas lavé depuis Belrupt, je m'agenouille sur le bord et plonge la tête dans l'eau courante ; je bois à longs traits, bien que l'eau soit un peu boueuse, et j'en emplis une bouteille que j'avais ramassée non loin de là en prévision d'une rencontre d'eau.

A partir de la traversée de ce ruisseau, je ne peux plus retrouver sur la carte le trajet suivi par nous. Nous arrivons sur une voie de chemin de fer récemment construite, que nous suivons, et sur laquelle nous entrons dans un bois. Bientôt, nous rencontrons sur notre droite un chemin qui conduit à une formation sanitaire, par où nous quittent blessés et malades : Beaupère, Lillaz aussi, sur mon ordre, car il ne voulait pas se séparer de nous. Sauty, moi, et quelques autres, nous asseyons un moment à l'ombre, puis reprenons notre marche. Peu après, nous défilons entre une double haie de soldats boches. Nombreux appareils photographiques. Nous passons près d'une route sur le bord de laquelle sont les ruines d'une maison brûlée (que je ne trouve pas sur la carte). Enfin, tournant à gauche, nous entrons dans une enceinte close de fils de fer, sur le versant septentrional d'une montagne. La pente du terrain clos par les fils de fer est assez forte. [J'ai quelque soupçon cependant que la route doit être celle de Maucourt à Gremilly et le lieu de rassemblement sur la pente nord de la Jumelle nord d'Ornes⁷⁵. A noter aussi que je n'ai vu aucun des villages d'Ornes, Maucourt, Mogeville, durant le trajet du ruisseau au bois.]

⁷⁵ Les Jumelles d'Ornes sont deux buttes jumelles au nord-est de la commune.

En franchissant la porte de l'enceinte (j'avais alors quitté mon manteau à cause de la chaleur et le portais sur le bras en mettant toutefois le brassard en évidence et j'avais une veste de toile jaune qui faisait l'étonnement des boches), un boche m'adresse la parole. Voulant lui dire que je suis médecin, je lui dis : « Ich bin Aerzte ». Il me reprend et me fait comprendre que je dois dire « Arzt », au singulier. Puis il me demande en français si j'ai une décoration de guerre ; je réponds que non. Je pénètre dans l'enceinte. Nous sommes nombreux là-dedans : plusieurs centaines. Des allemands circulent parmi nous et commencent à faire ranger cette foule en désordre. On me dit (je ne me rappelle ni qui, ni comment) que je ne dois pas rester là, mais aller en haut me présenter au général, avec les officiers. Je serre la main des camarades avec lesquels j'étais alors : Hugues, Sauty, Georgeaguet, Chabance, etc. Pour la plupart je ne devais plus les revoir. Comme je me sépare d'eux, ils me rappellent : ma chemise⁷⁶ avait passé hors de mon pantalon et pendait derrière moi. Je la remets en place et continue à gravir la pente. Un allemand m'indique où est le général : un gros homme grand, avec la croix de fer sur le côté gauche du ventre. Je m'avance et salue. Il se tourne légèrement vers moi et me rend mon salut. Le tout en silence. Je vais rejoindre un groupe d'officiers, tous du 3^e bataillon de mon régiment, à côté desquels est l'aspirant Contou, 7^e compagnie, légèrement blessé et peut-être aussi intoxiqué par les gaz, mais plus exactement, je crois, dans l'état de prostration qui suit une trop grande fatigue : respiration haletante, faiblesse. Je m'assieds à côté d'eux. Devant nous, les boches continuent à faire ranger les hommes devant le général sur de longs rangs. On m'amène un homme de mon bataillon intoxiqué par les gaz, dont je ne me rappelle pas le nom : il dit ne plus pouvoir rester debout. Je le fais étendre près de moi, ne pouvant rien de plus pour lui.

Sur ces entrefaites, un court sifflement suivi d'un éclatement dans le bois au haut de la pente met en fuite le général et son entourage. Tous les boches courent s'abriter. Les rangs des prisonniers commencent à osciller. Quelques éclats coupent les feuilles ou frappent le sol autour de nous. Peu après, un deuxième sifflement suivi d'éclatement, mais cette fois en bas de l'enceinte, sur le bord de la route. Alors la pagaille est complète : les prisonniers se précipitent en désordre derrière les allemands qui les guident et en un clin d'œil, l'enceinte est vidée. Je m'y vois seul avec Contou, le malade cité plus haut, un autre malade ou blessé et l'infirmier de la compagnie de mitrailleuse, Roux, qui m'avait amené un des deux malades. Un allemand parlant français s'étant approché, je lui explique la situation. Il nous emmène et, en marchant lentement, nous traversons le camp allemand fait de petites baraques de bois et d'abris souterrains creusés dans la montagne, d'où sortent quelques têtes de boche qui nous regardent passer. Quelques obus continuent à nous siffler au-dessus de la tête, qui éclatent dans les parages du camp.

Nous arrivons à une baraque qui sert d'infirmerie. Les malades y sont couchés sur des couchettes en treillage de fil de fer, comme dans beaucoup de nos cantonnements. Un infirmier me mène devant une rangée de flacons et me fait dire par l'interprète de prendre ce dont j'ai besoin. Je lui fais expliquer que les hommes que j'ai avec moi ont bien plus besoin d'une voiture pour les porter que de médicaments. Bientôt arrive le médecin allemand. Il se fait apporter des appareils à oxygène, système Draeger⁷⁷, les monte et les place sur les malades. Puis il fait une injection de sérum antitétanique à l'un d'eux blessé et leur rédige des fiches d'évacuation. Il parle peu, mais sait un peu de français. L'infirmier Roux, qui m'a suivi, bavarde de la manière la plus fatigante et se répand en platitudes ; car le prisonnier perd souvent tout sentiment de dignité et croit, en étant plat, se faire bien voir de l'ennemi. A une question du médecin, je réponds en montrant mon masque. Avec la

⁷⁶ A l'époque, les chemises avaient, sur les fesses, une partie beaucoup plus longue que maintenant. Ce pan avait une fâcheuse tendance à remonter. Un pan de chemise sortant du pantalon fait, évidemment, perdre quelque peu de sa dignité !

⁷⁷ Appareil dans lequel l'air respiré est toujours le même; un procédé permet de régénérer l'oxygène consommé et un second d'éliminer le dioxyde de carbone produit ... Son utilisation en France remonte à une catastrophe minière (1906). Les opérations de sauvetage demandèrent le concours des pompiers de Paris et de sauveteurs allemands qui possédaient des appareils respiratoires permettant de pénétrer dans les galeries remplies de gaz toxiques. Les secouristes français ne tardent pas à l'adopter (d'après Internet).

commisération méprisante de l'allemand pour tout ce qui n'est pas allemand, il le qualifie de « vieux modèle ». A quoi j'objecte que c'est au contraire le modèle le plus récent, excellent d'ailleurs et auquel je dois la vie, et que si des hommes ont été insuffisamment protégés, c'est qu'ils n'avaient pas eu soin de s'assurer du bon état de leur masque, ou même s'étaient laissés surprendre sans lui. Il rentre dans l'infirmierie. Je reste un moment devant la porte, près de Contou, qui, ayant respiré de l'oxygène et s'étant reposé, se sent mieux. Puis sentant à mon tour ma tête commencer à tourner, je rentre à l'infirmierie et, dans une chambre vide, je m'étends sur une couchette, en dégrafant mes vêtements. Le médecin venant à passer, je lui explique que je viens de me sentir fatigué. Il va alors chercher une bouteille de vin blanc, la débouche et en emplit une tasse qu'il m'offre.

Peu après, les malades sont emmenés. Après avoir salué et remercié le médecin, je les suis. Nous descendons la pente jusqu'à la route. Durant ce trajet, je rencontre le lieutenant Brunhes, avec un petit éclat de métal dans la cornée d'un œil. Sur la route une voiture. Je monte sur le siège à côté du conducteur qui m'offre un cigare. Je lui fais comprendre par geste que je ne fume pas.

Nous passons sous le lieu de rassemblement d'où je viens. Je vois sur le bord de la route le trou du deuxième obus qui acheva de mettre le désordre. Nous passons près de la maison brûlée dont j'ai parlé plus haut. Je croise un petit groupe de prisonniers, au nombre desquels un de mes brancardiers, Bercier. La voiture s'engage sur une route faite de troncs de sapin : elle a la largeur d'une route nationale à peu près. On voit que le bois qu'ils prennent chez les autres ne leur coûte pas cher. Ils n'hésitent pas à détruire les bois dans les pays occupés par eux. Tournant à gauche, la voiture suit une autre route qui va vers le nord.

Enfin, après un trajet qui, au total, ne me paraît pas avoir dépassé 2 ou 3 km., toujours dans le bois, la voiture s'arrête. Les blessés et malades et moi-même sommes placés sur des vagonnets sans bord, que quelques allemands poussent à la main sur une voie à rails étroite. Et c'est dans cet appareil que nous arrivons à une ambulance établie au milieu du bois.

Là, à la descente du vagonnet, je trouve un médecin allemand qui parle un peu français. Ayant appris que je suis médecin et comment je suis là, il devient fort aimable, m'emmène avec lui et, en route, me présente à un autre médecin « notre médecin-chef », comme il dit. Nous arrivons près d'un abri souterrain, devant l'entrée duquel une table est dressée. Présentation à deux autres médecins. On me fait asseoir. Un ordonnance sert le repas, qu'on commence sans attendre le médecin-chef qui n'arrive qu'un moment après.

On sert d'abord une assiettée d'un potage grisâtre et opaque, dans lequel nagent des fragments solides de la consistance et de la couleur du riz cuit, mais plus gros et de forme très différente et irrégulière. Je ne puis reconnaître ce que c'est. Le médecin allemand n'en sait pas le nom français. Le nom allemand m'est inconnu et je ne l'ai pas retenu. Le même médecin m'explique que c'est là « la nourriture du soldat allemand » et me demande si cela me paraît bon, ajoutant que si je ne l'aime pas, je ne dois pas me croire obligé de vider mon assiette. Je l'assure que ce potage, bien que j'en ignore la composition, me paraît excellent et je ne dis que la vérité. D'ailleurs, n'importe quoi alors me paraîtrait excellent, car j'ai faim et soif. Il continue ses explications, me donne des détails sur leur menu qui se compose de deux parties : l'ordinaire du soldat d'abord, puis un complément fourni parce qu'il appelle « notre cantine ». Le plat qui suit fait aussi partie de l'ordinaire. Ce sont des tranches de bœuf bouilli, à peu près de 7 à 8 centimètres de long sur 3 de large. Il y a une tranche par tête. Les explications sur le menu commençant à s'épuiser, ma connaissance de l'allemand étant pratiquement égale à zéro, le médecin allemand qui m'a invité ne s'exprimant pas très facilement en français, les deux autres médecins et le médecin-chef ignorant complètement le français, la conversation se ralentit et les allemands causent entre eux. D'autre part, je suis extrêmement gêné. Cependant, il est encore question de l'attaque du matin, des pertes que nous avons subies, des gaz asphyxiants et des moyens de protection employés contre eux. A ce propos, le médecin me demande si je sais d'où nous faisons venir un gaz dont je ne me rappelle pas le nom, affirmant que nous ne sommes pas en France en mesure de le produire et qu'il doit nous venir d'Italie ou d'Amérique. Je l'assure que je n'en sais rien et que j'entends le nom de ce gaz pour la première fois. J'apprends aussi que ce médecin est, dans le civil, établi dans une ville d'eau

du duché de Bade et qu'il a séjourné sur la Côte d'Azur, qu'il est au front depuis le début de la guerre, d'abord dans la cavalerie, puis dans l'artillerie, enfin dans l'ambulance où je le vois, et qu'il a pu tous les ans passer les fêtes de Noël en permission chez lui, qu'il espère bien que cette année, il en sera de même. En somme, il s'efforce d'être aimable et avec sa grosse tête carrée, les joues balafrées de traces de duels⁷⁸ nombreuses, il a une apparence de rondeur et de jovialité. Il s'étonne que des grenades aient été jetées dans mon abri. Je le rassure en lui expliquant que cet abri ne servant pas seulement de P.S., je n'avais pu y mettre de drapeau de Croix-Rouge, que par conséquent ceux qui ont jeté ces grenades ne savaient pas les jeter sur du personnel sanitaire. Il affirme que je serai bien traité en Allemagne et s'étonne que des médecins aient été mal traités en France, ajoutant qu'il en a la certitude, qu'un de ses amis, prisonnier au début de la guerre et rapatrié depuis, lui a raconté que le détachement dont il faisait partie a reçu des pierres. Je me borne à répondre que je n'ai aucune connaissance de faits pareils. Je demande si je pourrai bientôt écrire à mes parents. Il dit que oui, aussitôt que je serai assez éloigné du théâtre des opérations. A une question sur l'époque où je peux espérer être rapatrié, il répond qu'il n'en sait rien naturellement, mais il ne croit pas que ce doive être long. Quelques obus français passent haut au-dessus de nos têtes. Il dit : « Les jours d'attaque, c'est toujours ainsi ; l'artillerie française est nerveuse et tire un peu partout sur l'arrière ». Je reviens au menu⁷⁹. L'ordinaire du soldat allemand terminé sur les morceaux de viande ci-dessus, l'ordonnance apporte le supplément de la « cantine ». Ce sont des tranches de viande (une par tête toujours) accompagnées de pommes de terre, le tout sauté à la graisse. Je remarque que mes hôtes mangent les plats successifs, non point ensemble comme nous faisons en France, mais individuellement, si je puis dire, chacun commençant et continuant son repas sans se préoccuper du point où en sont les autres. Je remarque aussi qu'ils boivent peu : un verre de vin blanc servi au commencement du repas, qu'ils achèvent de vider à la fin, leur suffit. C'est un peu juste pour ma soif. Après le dernier plat, le médecin-chef envoie chercher une bouteille de kirsch qu'il sert dans de petits verres de grès. Il lève son verre en disant : « Prosit ! » dans ma direction et celle des autres médecins, avant de boire. Pour ne pas être en reste de politesse avec mes hôtes et me conformer à leurs usages autant que je crois pouvoir les discerner, je lève mon verre avec une inclination de tête dans leur direction, à quoi ils répondent par un geste analogue.

Nous étant levés de table, le médecin badois me mène vers quelques brancards où sont couchés quelques officiers de mon régiment : Jacquin, Moréliéras, X., et me laisse avec eux. Je m'allonge aussi sur un brancard vide et nous parlons naturellement des événements de la matinée. Un infirmier allemand cause un moment avec nous. Il parle bien le français, bien qu'il dise n'avoir jamais été en France. Il était instituteur dans le civil et a été prisonnier en Russie et rapatrié.

Il peut être environ de 3 à 5 h. après-midi, quand le médecin reparaît et me dit qu'un train est sur le point de partir, que je vais pouvoir prendre. Je demande à aller chercher mon manteau que j'ai laissé sur une chaise, à l'endroit où nous avons pris le repas. Il m'accompagne. Je prends mon manteau et retrouvant un au moins des médecins avec lesquels j'ai mangé, je procède à quelques salutations d'adieu. Mais tout le monde me reconduit jusqu'au train. Aux médecins s'est joint un officier qui, parlant le français, engage conversation avec moi. Ayant remarqué que la bande de sa casquette n'est pas de la même couleur que celle des médecins, je m'informe de l'arme où il sert. Il m'explique qu'il est cavalier, mais que la cavalerie étant devenue presque inutile dans cette guerre, il commande aujourd'hui un groupe de brancardiers. Il m'expose que ses brancardiers vont chercher les blessés jusqu'au ravin de Vaux et me pose alors quelques questions sur les emplacements

⁷⁸ C'était une coutume fréquente chez les étudiants allemands de se battre en duel au sabre.

⁷⁹ Le repas de midi traditionnel allemand se compose d'une soupe suivie d'un plat de viande (souvent bouillie et servie généralement avec une sauce), et accompagné de pommes de terre, et éventuellement de légumes de saison. Autre repas fréquent à midi : une soupe épaisse avec légumes (et viande, éventuellement), en petits morceaux ou moulinés, le « Eintopf », plat unique. Le repas ne comporte le plus souvent ni pain, ni fromage, ni dessert, ni boisson. Les mélanges sucré-salé y sont fréquents. L'habitude de manger chacun à son rythme est toujours assez fréquente.

de nos organisations d'évacuation de blessés, auxquelles je réponds d'autant plus facilement de manière évasive que je n'en sais rien. Avant de monter dans le train, échange de salutations. Je remercie les médecins de leur hospitalité. Ils me tendent la main. Je monte dans un wagon où sont déjà les officiers avec lesquels j'ai passé l'après-midi. Le train part. [Je note ici que l'infirmier Roux a dû rester à l'ambulance. Je ne l'ai pas revu au départ et plus revu depuis.]

Le train roule sur une voie étroite. Il se compose de wagons découverts. Un allemand en tête de notre wagon fait fonctionner le frein. La voie suit un trajet assez tortueux, presque toujours à travers bois, traversant de distance en distance des clairières. Nous passons près d'un énorme dépôt de fils de fer, tôles ondulées et autre matériel de guerre. Après un arrêt dans une gare dont le nom m'est complètement sorti de la mémoire, notre train repart après quelques manœuvres et peut-être le chargement de quelques nouveaux prisonniers ou le débarquement de quelques-uns, je ne sais plus.

Autre arrêt devant des baraquements et des tentes qui paraissent être encore une ambulance ; quelques allemands s'empressent autour du train. L'un d'eux m'ayant adressé la parole en français et ayant appris que je suis médecin, me salue, quand le train repart, avec le souhait suivant : « Bien du plaisir en Allemagne ! » (textuel). A-t-il été trompé par une connaissance imparfaite du français, ou faut-il voir là une grossière raillerie allemande ou l'infatuation naïve d'un allemand persuadé qu'on ne peut être que bien dans son pays, même prisonnier? Je ne sais. Je commence à admirer le goût de l'allemand pour les salamalecs en eux-mêmes, sans utilité, qui est un trait frappant pour l'étranger. (Voir le passage de Marc Twain, dans son récit de voyage en Allemagne.)

Enfin, le train s'arrête à une nouvelle ambulance, toujours au milieu d'un bois. Là tout le monde descend. Croyant que les blessés prisonniers avec lesquels je suis vont rester là, je me demande si on me gardera avec eux ou si on m'enverra en Allemagne. J'interroge un pasteur qui répond qu'il n'en sait rien, en s'excusant de savoir trop mal le français pour bien comprendre mes questions et y répondre. Nouvelles présentations à des médecins allemands. Nous retrouvons là d'autres prisonniers du régiment : lieutenant Desfonds, Beaupère, Lillaz-Pallétaz couché sur un brancard, Baudin, d'autres encore. Séjour là assez long. On nous donne à boire je ne sais plus quoi. Un allemand me voyant demander à un homme un morceau de pain qu'on lui a donné et qu'il n'a pas fini, me dit de ne pas le prendre et de demander ce dont j'ai besoin. Aussitôt il m'apporte un morceau de pain et un morceau de boudin⁸⁰.

Un nouveau train se forme à côté de l'endroit où nous attendons, un train à voie normale cette fois. Cette voie n'est pas marquée sur la carte de l'Etat-major, tirage 1912. D'ailleurs on voit que les travaux d'établissement en sont récents. On place d'abord les hommes portés sur brancards qu'on couche dans les wagons sur une couche de paille, puis ceux qui marchent se placent où ils peuvent. Le soleil est déjà couché et le jour commence à baisser quand le train part. Je suis dans un wagon découvert à bord haut, avec Desfonds, X., Jacquin, Lillaz. Ce dernier ayant la fièvre et grelottant, j'étends mon manteau sur lui.

La voie chemine d'abord à travers bois. A côté, quelques trous de bombes d'avions soigneusement camouflés au moyen de branchages. La voie sort des bois. Nous croisons une route bordée d'arbres sur laquelle passe, au même moment, un convoi d'automobiles transportant des troupes dans la direction du front. Le jour commence alors à s'obscurcir. Peu après, arrêt dans une gare où un allemand nous questionne en français sur l'attaque du matin. Nous passons près de plusieurs villages, les premiers que nous voyons depuis le matin ; on n'en voit que les silhouettes sans aucun signe de vie : aucun bruit, ni lumière, ni mouvement d'être vivant. Je suis alors accoudé sur le rebord du wagon, causant avec Desfonds et X. Notre conversation roule nécessairement sur les événements du jour.

Nous nous étonnons de n'avoir vu aucune trace de nos anciennes positions d'avant février, ni des combats de février et aussi de n'avoir vu aucune position de repli organisée du côté boche (il est vrai qu'il pouvait y en avoir ailleurs que dans les fonds où nous avons passé). L'arrière de leur front donne une impression d'ordre et de bonne tenue

⁸⁰ Le boudin allemand, « Blutwurst », se présente vraisemblablement sous la forme d'une sorte de saucisson large qu'on peut couper en tranches.

remarquable. Mais nous remarquons qu'ils paraissent peu riches en chevaux (nous n'en rencontrons qu'un très petit nombre, par comparaison avec les immenses armées de chevaux qui sont à l'arrière de notre front de Verdun) et moins riches que nous en autos. Ils paraissent suppléer à cela au moyen d'un grand nombre de chemins de fer à voie étroite ou normale. Le lieutenant X a vu, le matin, une position de batterie ravitaillée directement par chemin de fer. Une chose nous surprend aussi, c'est cette amabilité pleine d'affectation des boches à l'égard des nouveaux prisonniers. Puis, nous commençons déjà à supputer le temps que pourra durer notre captivité et nous pensons au moyen de faire passer le temps. Desfonds projette de se faire envoyer des livres de mathématiques. Pour moi, j'espère un rapatriement que je souhaite le plus rapide possible.

A noter que durant cette traversée de la plaine, j'ai eu l'impression que, sauf quelques jardins aux abords des villages, elle n'est pas cultivée. Cela concorderait avec ce que nous dit le lendemain un enfant de Longuyon, que les habitants du pays refuseraient de cultiver la terre et ne vivraient que du ravitaillement hispano-américain⁸¹, parce que, quand ils cultivaient, les allemands leur prenaient les récoltes. Cependant, sachant que partout ailleurs, les allemands ont exigé que les terres fussent cultivées, il est bien probable que je me suis trompé en raison de l'obscurité déjà presque complète et que les paroles de l'enfant auront été inexactes ou mal interprétées.

Pendant ce temps, en nous retournant, nous voyons à l'horizon les étoiles brèves que font les fusants en éclatant, au milieu des traînées lumineuses des fusées se terminant soit par une étoile durant plus ou moins longtemps, soit par un feu rouge se résolvant en boules vertes pour les fusées de signaux. Cela marque le lieu où nous avons été capturés, il y a seulement quelques heures.

Mes deux compagnons m'ayant laissé pour se coucher et dormir, je reste seul, accoudé, les yeux attachés sur ce point aussi longtemps que ces lumières ne sont pas hors de ma vue. Je pense alors encore à l'affaire du matin : inquiétude sur l'avance que les allemands ont pu faire. Je pense aussi à mon pauvre bataillon : j'y servais depuis sa formation, en mars 15 ; il avait déjà eu bien des pertes et bien des changements s'y étaient produits depuis cette époque ; mais enfin il subsistait ; j'y avais noué quelques solides amitiés et j'y étais très attaché. Et voilà qu'en un instant, tout cela a été détruit. Ceux qui ne sont pas morts sont pris. Et l'anxiété de mes parents : qui sait dans combien de temps leur parviendra la première lettre que je pourrai écrire. Par toutes ces pensées, immense cafard.

Enfin, les lumières du combat de Verdun ayant disparu de ma vue et la nuit étant complètement noire, en sorte que je ne vois plus rien, je me couche aussi. Je m'installe en chien de fusil, la tête dans mon casque et de la paille ramenée contre mon dos, pour me garantir de la fraîcheur de la nuit, et je m'assoupis.

Je ne sais pas du tout quelle heure il est quand je suis éveillé par l'arrêt du train. Il fait nuit noire. Autour de mon wagon, j'entends des bruits de voix et de pas. Bientôt une ombre se penche par-dessus le rebord du wagon, en appelant : « Méssié, Méssié », et me trouvant assis sur le plancher du wagon, veut me mettre un cigare dans la main. Je remercie, en essayant de faire comprendre que je ne fume pas. Le bruit de voix et de pas continue. Enfin le wagon est ouvert. Ordre de descendre.

Nous nous trouvons sur un quai, près d'un bâtiment, où on nous fait entrer. L'intérieur se compose d'une grande salle unique avec des bancs et des tables. Près de la porte, une petite pièce réservée aux officiers, où je ne me souviens plus qui m'a fait entrer. Je venais de m'y accouder sur une table pour essayer de dormir, quand une voix de femme me demande en français si j'ai eu à manger. Dans mon ahurissement et demi-sommeil, je lui réponds en allemand « Nein », un des rares mots qui composent mon vocabulaire dans cette langue. En m'entendant elle se met à rire et m'emmène au fond de la grande salle où elle me

⁸¹ « Jusqu'en juin 1915, le ravitaillement des habitants est en majeure partie assuré par l'Intendance Militaire Allemande. A cette date, les communes envahies sont informées de la création d'un comité hispano-américain chargé d'aider au ravitaillement de la population, organisation mise en place par le ministre des Etats-Unis à Bruxelles, originellement pour venir au secours des Américains « surpris par la guerre ». Celui-ci ... cherche des vivres en Hollande et en Angleterre. Il est étendu à la France occupée ... le 9 avril 1915 ... » (<http://www.crid1418.org>).

donne deux tranches de pain séparées par une couche de marmelade et un bol de café ersatz, non sucré bien entendu, mais je commence à m'y habituer. Je ne sais comment il se fait que cette femme m'ait paru parler français sans accent, si bien que, forgeant un roman pour expliquer son rire en m'entendant parler allemand, je me demande si ce n'est pas une française. Ayant bu et mangé, je rends le bol vide en remerciant et retourne à l'endroit d'où je viens. Une sentinelle me barre le passage. Je lui montre mon galon en disant « Offizier », et il me laisse entrer. Mais pendant mon absence, la pièce s'est garnie d'allemands, et il n'y a plus de place. J'en ressors et je trouve une place sur un banc à côté de mon cycliste, Beaupère. Installant mes bras repliés sur la table, en guise d'oreiller, j'y étends ma tête et finis par m'endormir.

2 août 1916

Il fait grand jour et depuis longtemps quand je m'éveille. Peu à peu tout le monde s'éveille dans la salle. Il y a là beaucoup d'allemands, mêlés à nous sans distinction, qui ont dormi comme nous, où ils ont pu.

Dans un coin, je découvre un lavabo où je me passe de l'eau sur la figure et les mains. Je revois Lillaz qui a couché par terre, a vomi quelque peu, mais va mieux et a moins de fièvre. Ayant découvert une autre salle avec des matelas au premier, je le conduis sur un de ces matelas non occupé. Il a encore le teint gris, et à l'auscultation que je ferai dans la journée, je trouverai de gros râles dans tout le poumon. Ayant aperçu la « Schwester⁸² » de cette nuit en train de faire une distribution, je me dirige de ce côté. Je reçois encore un bol de café et peut-être quelque chose à manger, mais je n'ai plus aucun souvenir à ce sujet. Cette « Schwester » qui m'a paru cette nuit parler le français comme une française, a en réalité le plus affreux accent allemand qu'on puisse entendre, mais parle facilement le français. Un instant plus tard, je rencontre une autre « Schwester », grande et forte allemande à la voix douce, qui me demande, en français, avec moins d'accent que sa collègue, si j'ai eu du café, je réponds qu'oui, en remerciant.

J'apprends que nous sommes à Longuyon. La matinée se passe en cent pas sur le quai. Nous voyons de là une partie de la ville. Beaucoup de maisons sont détruites, brûlées. Dans les maisons où un allemand est logé, un drapeau allemand se voit, soit sur la porte, soit à la fenêtre de la chambre qu'il habite. Un allemand vêtu d'un costume spécial, dont j'ignore la signification, nous change des billets de banque français contre des billets de la Reichsbank. Le change se fait au pair : 1 fr. 25 pour 1 m⁸³. Il en change en aussi grande quantité qu'on veut. Je ne sais s'il opère pour son profit personnel ou par ordre. Le bénéfice se prend évidemment sur la plus-value du franc sur le marc en pays neutres.

Vers le milieu de la journée repas consistant : je ne me rappelle plus en quoi.

Je passe l'après-midi, pour la plus grande partie, dans la pièce du premier étage, en compagnie de Desfonds, Moréliéras, Jacquin, Nicot, X et Lillaz. Il y fait une chaleur torride. La « Schwester » n° 1 distribue souvent à boire de l'eau où elle ajoute un sirop rose parfumé à la groseille, produit exclusivement chimique très probablement. Desfonds bavarde avec elle. Elle s'étonne qu'il ne parle pas l'allemand : « Chez nous », dit-elle, « tous les officiers savent le français ». Desfonds lui réplique que dans l'armée française, tous les officiers de carrière savent l'allemand, mais que lui est du cadre de réserve. Près de Lillaz, je trouve un enfant du pays qui nous fait voir un bon régional⁸⁴ de 0,50.

Un médecin passe dans les deux salles, décidant, à peu près au hasard d'ailleurs, quels malades doivent être évacués couchés et quels assis, ces derniers voyageant dans un train ordinaire, je crois, les premiers dans un train sanitaire avec couchettes. Quand il arrive à moi, je lui réponds que je ne suis pas malade, mais médecin resté avec des malades et blessés de mon bataillon. Il paraît perplexe. Un instant plus tard, il

⁸² « Schwester » = infirmière.

⁸³ fr. = franc ; m. = (Reichs)mark, monnaie de l'empire allemand que Grand-père écrit souvent « marc », comme la mesure monétaire médiévale. On reconnaît là une réaction de chartiste médiéviste ! La « Reichsbank » était la banque impériale.

⁸⁴ Le « bon régional » est un billet de nécessité, frappé par des communes ou des organismes publics et qui devait être confirmé par les autorités allemandes (d'après Wikipedia) : cf. addenda.

me fait appeler en bas pour me demander des explications : je répète ce que je viens de dire. Mon interlocuteur termine l'entretien par ces mots : « Alors, fous êtes prisonnier ». J'acquiesce par un geste indiquant que cela me paraît incontestable, vu le lieu où je suis.

Les malades évacués couchés partent par un train sanitaire vers 3 h. Pallétaz part par ce train.

Vers 4 à 5 h., un autre repas est servi : macaroni servi dans l'eau qui l'a fait cuire. A peine ai-je commencé de manger qu'on vient encore me chercher. Le même médecin allemand que tout à l'heure (gros homme, court sur pattes, à grande barbe jaune et énormes lunettes, les traits bouffis et une longue pipe de porcelaine à la bouche, caricature des caricatures d'allemands) me remet à un soldat en casque et armes, de la Landsturm⁸⁵, qui vient d'arriver pour m'emmener. Je fais expliquer que je suis en train de manger. Le Landsturmmann consent à m'attendre pendant que je finis de manger, et vient s'installer en face de moi jusqu'à ce que je me lève. Il me suit ensuite jusqu'à la fontaine où je vais boire un quart d'eau. Puis, après avoir serré quelques mains et fait mes adieux aux compagnons que je laisse là, je pars avec mon « Begleiter⁸⁶ ».

Nous cheminons dans une rue de Longuyon. Les habitants se montrent devant leurs portes entrouvertes pour nous regarder passer. Tous me saluent et je leur rends leur salut. C'est interdit, mais mon gardien fait semblant de ne rien voir. Nous arrivons à la gare et y entrons. Le quai est plein d'allemands. La bibliothèque de la gare, tenue par un allemand, n'a que des livres allemands et la « Kriegskarte⁸⁷ » en je ne sais combien d'éditions et d'exemplaires. On y voit, en couleurs vives, les territoires ennemis occupés par l'Allemagne et ses alliés et ceux que ses ennemis occupent en Europe et en Turquie.

Monté avec mon gardien dans un wagon de 3^e. Dans le même compartiment, deux autres soldats allemands. Le train part. Nous remontons la vallée de la Crusnes. Un des soldats essaie de parler. Mais il ne sait pas le français : donc impossible. A un moment, il dit : « Zé oune gross maleu ». Je comprends difficilement et crois qu'il fait allusion à ma captivité ; je réponds par un geste vague. J'ai compris seulement plus tard qu'il ne faisait que répéter la phrase favorite des allemands aux français : « La guerre est un grand malheur, Krieger gross malheur ». Il est 7 h. quand nous descendons à la gare de Pierrepont.

En sortant de la gare, nous sommes sur une route avec de tous côtés des plaques indicatrices en allemand. Nous entrons dans Pierrepont, tournons à droite, de nouveau à droite, pour repasser bientôt près de la gare, mais en contrebas. Sur le chemin, les habitants, comme à Longuyon, s'efforcent de manifester leur sympathie dans le salut qu'ils m'adressent, que je leur rends. Devant un lazaret⁸⁸, je reconnais au balcon mon aide-major, M. Roche. Je lui fais signe. On le laisse descendre et mon gardien consent à s'arrêter un moment pour nous permettre d'échanger quelques mots. Enfin nous arrivons aux ruines d'une usine, passons un pont et arrivons à un bâtiment, encore debout, de la fabrique de draps.

A l'intérieur d'une salle d'usine, je trouve trois autres prisonniers : un sergent, Letexier, laitier à Paris, pris devant Thiaumont, perdu entre les lignes, un soldat de 1^{ère} classe du 121^e chasseurs, pris à Thiaumont aussi, parisien aussi, et un soldat d'un régiment de la 13^e région, 121^e ou 321^e (?). Letexier est là depuis trois semaines ; il a d'abord été seul ; les autres sont arrivés successivement. On leur a dit que le départ pour l'Allemagne se ferait quand il y aurait de quoi former un convoi de 300 hommes. D'ici il est impossible d'écrire. Ils me questionnent sur ce qui se passe en France, sur l'état des combats à Verdun, sur la bataille de la Somme. Nos gardiens sont des hommes de la Landsturm, saxons, gens assez bonasses et pas désagréables. Le soir, ils nous laissent approcher de la porte laissée

⁸⁵ Le « Landsturmmann », dont le pluriel correct est « Landsturmlaute », faisait partie d'un corps militaire territorial nommé le « Landsturm » (nom qui signifie « tempête du pays »). Grand-père utilise souvent le mot « Landsturm » pour désigner le soldat de ce corps. Une fois le service militaire accompli, les hommes font partie de la « Reserve » de 22 à 27 ans. A 27 ans, ils sont versés dans la Landwehr 1^o ban (« défense du pays ») pendant cinq ans. A 32 ans, ils passent dans la Landwehr 2^e ban pour six ans ; puis dans la Landsturm jusqu'à 45 ans (d'après Wikipedia) : cf. addenda.

⁸⁶ « Begleiter » = accompagnateur.

⁸⁷ « Kriegskarte » = carte de guerre.

⁸⁸ Un « lazaret » (« Lazarett » en allemand, pluriel « Lazarette ») est un hôpital militaire.

ouverte et avoir ainsi quelque vue sur l'extérieur et même échanger des signes avec la population féminine qui peut s'avancer à quelque distance au-dessous de la gare. Nous conversons un peu avec eux, plus par gestes qu'autrement, aucun de nous ne sachant plus de deux ou trois mots d'allemand. Je remarque qu'ils disent « nix » pour « nicht », comme je devais l'entendre dire par la suite par tous les prisonniers ayant appris quelques mots d'allemand par leur contact avec les gardiens ou avec la population.

L'heure de se coucher arrivant, j'installe une paille prise dans le tas à côté de mes nouveaux camarades et nous nous couchons. La nuit, la salle reste éclairée par une ampoule électrique éclairant surtout le voisinage de la porte. Une sentinelle veille toute la nuit, dont on entend les talons sur le carreau de la salle.

3 août 1916

Réveil vers 6 h., je crois. Les pailles sont remises en tas. En principe, nous ne devons rien avoir de personnel. Les pailles doivent être remises en tas chaque matin et prises au hasard le soir. Les couvertures remises le matin dans la caisse aux couvertures et reprises au hasard le soir, les gamelles remises après usage dans la boîte aux gamelles où on doit aller en prendre une avant chaque distribution. Mais en fait, même quand nous fûmes plus nombreux, mes trois prédécesseurs et moi, nous parvînmes toujours à mettre nos pailles ensemble et à les reprendre le soir en dissimulant nos couvertures au milieu et à garder chacun notre même gamelle. Quand je dis gamelle, il s'agit de vieilles boîtes de conserve de fer blanc ouvertes ; deux trous ont été percés en haut, par où passe un fil de fer formant anse. J'en nettoie une au robinet qui est dans la salle même, près de la porte. Vers 6 h. ½, je crois, distribution d'un jus de café ersatz, un demi-litre à peu près.

Le café pris, j'inspecte mon nouveau logement. C'est une salle d'usine assez grande, claire, mais dont les fenêtres placées haut ne laissent rien voir dehors. Les métiers, ou du moins les parties de fonte lourdes ou fixées au sol, sont encore en place; le reste a disparu. Le cuivre a été enlevé, du moins ce qui s'enlevait sans trop de difficultés : on pourrait encore en trouver un peu par un démontage systématiquement mené et mieux fini.

Visite du lieutenant qui me fait appeler. Il parle le français, mais avec bon nombre d'impropriétés et un accent très fort. Notre entretien très court se termine sur ces mots : « Vous irez au travail, mais vous ne forcerez point »; ce qui veut dire que je ne dois pas travailler, mais que j'accompagnerai les autres au travail en guise de promenade.

Sortie pour le travail. Ce n'est pas loin : de l'autre côté de la rivière qui passe devant la porte de l'usine. Mes camarades ne se fatiguent guère. Ils ont à déplacer un tas de fumier et à le porter par brouettées à 50 m. environ de l'endroit où il est. Letexier, comme sergent, ne travaille pas non plus. Le travail dure 2 h. Je crois que pendant ce temps, il a été transporté 3 brouettées de fumier. Nous sommes au pied de la voie du chemin de fer. Pendant ce temps, un train de troupes (des chasseurs) passe, orné de branchages et de fleurs, allant dans la direction du front.

En rentrant à l'usine il y a, sous les vêtements des travailleurs déposés près du lieu de travail, un paquet mis là par une femme du pays habitant près de là et qui est emporté, enveloppé dans les vêtements. Il y a dedans une serviette et une paire de chaussettes, un morceau de savon, du pain, quelques pommes et, je crois, une boîte de conserve ressemblant à du singe. Mes compagnons me donnent le linge et le savon. Le reste est mis en commun pour les repas.

Nous faisons un repas abondant. D'abord l'ordinaire allemand : purée de farine de maïs sans assaisonnement. Puis nos gardiens, ayant reçu du rabiote du lazaret d'à côté, nous donnent la ration qui constitue leur ordinaire, une sorte de soupe dont je n'ai pas gardé de souvenir précis. Puis nous ouvrons la boîte de conserve de viande dont je viens de parler.

Après le repas, mes compagnons m'associent à leur partie de cartes. Il faut pour cela les circonstances où je suis.

Vers 2 h., nous retournons au travail comme le matin. La séance doit durer 2 h. aussi, mais au bout d'un moment, nous apercevons un nuage de poussière descendant par la route de Han-devant-Pierrepont, nuage d'où émergent quelques silhouettes de cavaliers avec leurs lances. C'est un convoi de camarades prisonniers qui sont conduits au

dépôt de Pierrepont. Vite, nos gardiens font cesser le travail et nous ramènent à l'usine. Nous espérons que cette arrivée de nouveaux hâtera notre départ. D'autre part, j'espère retrouver parmi eux des camarades de mon régiment.

A leur arrivée, les nouveaux sont rangés dans un coin de l'usine et nous, maintenus de l'autre côté. Le lieutenant arrive, les fait compter, puis leur dit quelques mots en français. Le tout fini, voulant dire « Rompez vos rangs ! », il dit « Rompez vous ! ». Je retrouve en effet plusieurs camarades de mon régiment : Hugues, Sauty en particulier ; mais seulement des sous-officiers. Ils viennent du camp de Billy où les hommes et caporaux sont restés.

Ils rapportent un triste souvenir de ce camp. La nourriture y est pire, paraît-il, que celle que nous allons avoir ici les jours suivants. De plus, les hommes partant pour le travail le matin et ne rentrant que le soir, mangent froide la « soupe » que nous avons, nous du moins, l'avantage de manger chaude ; elle leur est préparée en effet pour le milieu de la journée et ils la trouvent froide en rentrant. D'autre part, le logement est d'une saleté repoussante. La discipline y est très sévère et brutale : l'adjudant Delpuech (anciennement sergent à la 8^e compagnie, puis passé adjudant au 3^e bataillon) n'ayant pas salué un officier qui passait derrière lui et qu'il n'avait pas vu, en reçut un coup de cravache sur les omoplates. La plupart des hommes et caporaux pris avec moi, à l'exception de ceux qui tombèrent malades et purent se faire évacuer, sont restés dans ce camp jusqu'au mois de novembre environ, je crois.

Avec les sous-officiers qui ne sont pas maintenus dans ce camp arrivèrent aussi quelques hommes et caporaux choisis voici comment : d'abord quelques malades et blessés en petit nombre; puis de mauvaises têtes. En effet, les allemands trouvent parmi les prisonniers des individus peu consciencieux qui acceptent de se faire leurs agents moyennant quelques avantages. Il y en a dans les camps de l'arrière du front comme dans ceux d'Allemagne. Ces « embusqués » sont souvent pires pour les autres prisonniers que les allemands. Mais ils tiennent à éviter les « histoires », et pour cette raison, quand il part des prisonniers de leur camp, [*ils] font partir, sous un prétexte quelconque, les mauvais sujets qui, n'hésitant devant rien, pourraient leur susciter des difficultés. C'est ainsi que, dans le convoi, il nous arriva un petit groupe de voyous de Paris du 121^e chasseurs, à la portée desquels il était prudent de ne rien laisser qui pût les tenter.

4, 5 et 6 août 1916

Avec les nouveaux arrivés le 3, nous sommes une centaine je crois : 97, je crois me rappeler ou quelque chose d'approchant. Naturellement la discipline est devenue plus sévère. Le régime des complaisances est fini : plus de soirées passées près de la porte ouverte, plus de paquets donnés par la population civile (le matin du 4, un homme du détachement de travailleurs ayant trouvé un paquet sous ses vêtements, tous se sont jetés sur lui comme des chiens, et le gardien a été obligé d'intervenir), plus de rabiots des gardiens, plus de matinées et d'après-midi passées dehors sous prétexte de travail.

Notre emploi du temps est désormais le suivant : Réveil vers 6h. Puis jus. Dans la matinée et l'après-midi une équipe de travailleurs sort, mais les gradés ne vont pas au travail. A 11 h. ou midi soupe. Vers 4 h. appel consistant en un simple dénombrement, comme tous les appels de prisonniers en Allemagne. Puis sortie d'une heure sur le chemin qui passe entre l'usine et la rivière. Puis nouveau jus. Vers 8 ou 9 h., tout le monde doit être couché.

Pour ce qui est du jus et de la « soupe », qui consiste tous les jours en une bouillie de maïs, la quantité d'eau a augmenté, mais je crois bien que la quantité de matière solides mises dedans est restée la même que lorsque nous étions quatre. Le jus est transparent et laisse voir le fond de la « gamelle ». Quant à la soupe, elle n'a plus la consistance d'une purée comme au début, mais d'un bouillon liquide. Le pain est, je crois, distribué avec le jus du soir ; une boule pour trois ou quatre, je ne me rappelle plus. C'est du « Kriegsbrot⁸⁹ » à couleur de pain de seigle très foncé : beaucoup de seigle, orge, pommes de terre; le principal défaut en est d'être donné en quantité très insuffisante ; il forme dans la

⁸⁹ « Kriegsbrot » = pain de guerre.

bouche une pâte collante difficile à déglutir. Un de nos gardiens (ils reçoivent le même pain) l'appelle l'étouffeur.

Nous sommes autorisés à faire quelques achats à l'extérieur. Sauty se charge de tout acheter et revend à prix coûtant. Cela se fait deux fois. Mais nos demandes sont loin d'être satisfaites. On peut avoir ainsi : du tabac pour les fumeurs, sous forme de cigares et cigarettes, quelques boîtes de marmelade et quelques morceaux de miel artificiel, « Kunsthonig ». De plus, le lieutenant m'autorise à acheter une chemise, un caleçon et un mouchoir.

Un officier supérieur visitant le cantonnement me fait appeler et m'offre une chambre. Je le remercie, ajoutant que j'aime mieux rester avec les camarades de mon régiment. Que serais-je devenu dans une chambre seul ? Ici, bien que non isolé, la journée passe déjà bien assez lentement.

Un médecin allemand vient, auquel je présente les malades et quelques blessés. Un instant après son départ, un infirmier allemand m'apporte du matériel à pansement : comme antiseptique une solution d'acide acétique ; il me montre que leurs compresses sont en papier.

De nouveau un changeur, comme à Longuyon, change les billets français pour des billets allemands, sans bénéfice apparent.

D'assez nombreux curieux viennent voir un caporal noir du 41^e colonial et le photographe.

N'ayant pas d'autre coiffure que mon casque trop lourd, je trouve un homme qui me fait un calot avec un morceau de drap de manteau boche, gris, qu'il a apporté de Billy.

7 août 1916

La journée commence comme les précédentes. Le temps devient décidément long ; et rien ne laisse prévoir que nous partirons de là. Le régime de famine que nous subissons commence à faire sentir ses effets. Pain partagé en rations mangées à heures fixes aux trois repas. Ce pain est à peu près le seul aliment. De plus en plus, le reste n'est que de l'eau. Une sorte de somnolence me tient tout le jour ; debout, je sens ma tête vide et une tendance à l'éblouissement.

Brusquement voilà que, dans l'après-midi, on rassemble tous les sous-officiers dans un angle de la salle. On fait un autre groupe des hommes blessés ou malades (sans contrôle médical d'ailleurs). On nous compte et recompte. Nous ne savons toujours pas ce qu'on nous veut. Enfin, on nous dit de nous préparer à partir et on rompt le rassemblement. Grande joie chez ceux qui partent. Nous allons sans doute en Allemagne. Nous allons enfin pouvoir écrire.

Quelques instants après, nous sommes rassemblés de nouveau et nous sortons de l'usine. Le ruisseau passé, nous tournons à gauche pour passer sous un pont du chemin de fer ; nous arrivons à la gare après avoir passé sous le faubourg du Fayel. Nous restons un temps assez long près de la gare à attendre le train. Le lieutenant est là. Sur la route qui monte au dit faubourg, nous voyons des soldats allemands et des femmes du pays. Toutes nous adressent des saluts en passant ; quelques-unes s'arrêtent.

Enfin arrive le train qui doit nous emmener. Nous montons dans des compartiments de 4^e et le train part. Il remonte la vallée de la Crusnes. Avant d'arriver à la frontière de la Lorraine annexée, un autre détachement de prisonniers se joint au nôtre. Parmi eux, quelques-uns de mon régiment : adjudant-chef Cambou. Arrêt en gare d'Audun-le-Roman. Les maisons bordant la rue qui descend vers la gare sont brûlées. En Lorraine annexée, nous traversons une région de mines de fer et de fonderies. Passage de la Moselle sur un pont métallique. Nous voyons près de la voie un trou d'obus tout frais, signe du passage récent d'un avion. Entrée en gare de Thionville où notre train s'arrête. On nous fait descendre sur le quai.

Il fait alors presque nuit. Après nous avoir fait mettre en rang et nous avoir comptés, de nouveaux gardiens, de la Landsturm eux aussi, nous prennent en consigne. On nous fait dire par Sauty servant d'interprète que des avions français ont bombardé la gare hier, que cela peut se reproduire aujourd'hui, qu'en ce cas, nous devons monter dans les wagons du train qui est devant nous et ne plus bouger. Avec la toiture d'un wagon de chemin

de fer pour abri, nous serons bien protégés. Aucun avion ne se montre cette nuit, malgré que le temps n'ait pas cessé d'être très clair. Nous restons plusieurs heures sur le quai. Par groupes, on nous mène à la cantine où on nous distribue une ration de pain et une assiette de macaroni. On ne trouve rien à acheter si ce n'est de petites bouteilles de limonade.

Enfin après une très longue halte, nous repartons dans un nouveau train, dans des wagons de 3^e. Il fait encore nuit. Je ne tarde pas à m'endormir.

8 août 1916

Quand je m'éveille, le train descend la vallée de la Moselle. Par le temps ensoleillé qu'il fait ce serait, en d'autres circonstances, un beau voyage ; tout le jour des paysages pittoresques s'offrent à notre vue. Mais ce n'est pas le lieu d'en faire la description. Au jour, à un arrêt dans une gare, un des « Landsturm » qui nous garde demande un « casque de guerre français », un « Kriegshelm ». Sauty lui donne le sien. Les habitants du pays restent d'ordinaire indifférents en nous apercevant ; seuls quelques enfants font le geste de nous couper le cou en criant : « Franzouse capout ». A Trêves, première rencontre de prisonniers russes travaillant à la voie. Le train traverse le Rhin au sud de Coblenz, puis monte la vallée de la Lahn. Près de la voie, un moissonneur se redresse et agite un képi rouge : c'est un prisonnier français, le premier que nous rencontrons.

Vers 4 h. après midi, nous descendons des wagons en gare de Giessen. Les gardiens nous font mettre en rang, nous comptent et nous encadrent. La colonne forte de 100 à 200 hommes sort de la gare et traverse la ville. Nous voyons, en passant, un monument sur lequel se lit le nom de Liebig et la façade de la Ludwigsakademie⁹⁰. Peu de monde dans les rues. On fait à peine attention à notre passage. Durant le parcours nous remarquons, papillonnant le long de la colonne, un belge vêtu d'un ancien uniforme : tunique noire courte, pantalon rouge à bande noire, képi noir et rigide avec un gros galon d'or par devant. C'est un nommé Macken (je ne sais si j'orthographe correctement son nom, ne l'ayant jamais vu écrit, mais en prononçant « Macken » à l'allemande, on reproduit la prononciation de son nom) avec lequel nous ne tarderons pas à faire plus ample connaissance.

A la sortie de la ville, au sommet d'une côte et en face d'une caserne, des constructions de bois sont séparées de la route par une haute clôture de planches : c'est le camp de prisonniers. L'entrée en est disposée de manière à en imposer à celui qui la franchit pour la première fois : au-dessus de la porte, sur une terrasse, un canon est braqué dans la direction du camp et à côté, une sentinelle se tient, bayonnette au canon⁹¹.

L'entrée franchie, nous traversons une cour close de fil de fer avec des baraques de bois, celle de la première compagnie, puis nous entrons dans une deuxième cour semblable, celle de la deuxième compagnie. Là on nous arrête, on nous compte encore une fois et on nous fait ranger en cercle autour du capitaine commandant la compagnie, du Feldwebel⁹² et de Macken, qui nous lit le règlement auquel nous allons être soumis. Il y ajoute de son cru quelques mots pour nous conseiller d'obéir strictement à ce règlement, moyennant quoi nous serons bien traités : conseil de ne pas nous approcher des barrières de fil de fer si nous ne voulons pas nous exposer à recevoir « des balles dans les jambes ». Il parle français avec un accent flamand très fort et de très nombreux flamingantismes. Le capitaine parti, nous restons aux mains du Feldwebel. Il nous répartit en sections, à la tête de chacune desquelles est placé un adjudant : l'adjudant-chef Cambou est désigné pour être

⁹⁰ Un certain Franz Ludwig, grand-duc de Hesse, membre de l'académie des sciences de Giessen. Justus-Liebig (1803-1873) fut professeur à l'université de Giessen (fondée en 1605, une des plus anciennes d'Allemagne). Cf. cachet de la poste sur la carte postale envoyée par Frank Imberdis.

⁹¹ Camp de transit (« Durchgangslager »), muni d'un « Lazarett » (hôpital militaire), situé au nord de Francfort-sur-le-Main, sur la Lahn (un affluent du Rhin), à 4 km. de Giessen. Il semble que ce camp ait été un centre actif de propagande. Le commandant de ce camp est le Hauptmann Fröhlich qui, d'après <http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr/campsg.htm>, est détesté par les prisonniers à moins qu'il ne soit qu'un exécutant sans méchanceté ? Le camp était adjacent à la Grünbergerstrasse, entre Philosophenwald au nord et Alter Friedhof au sud.

⁹² Un « Feldwebel » équivaut à un adjudant. Je le considère comme un nom commun français, sans guillemets, mais je garde sa majuscule allemande.

chef de baraque. Nos casques et tous objets d'équipement militaire français ou allemand (quarts, bidons, etc.) nous sont retirés, de même que des objets interdits dont la liste est longue : armes, couteaux à cran d'arrêt, lorgnettes, boussoles, piles de lampes de poche, etc., trousse d'instruments pour pansements aussi : spécialement interrogé à ce sujet, je réponds que je n'ai aucun instrument.

Macken annonce l'ordre aux soldats russes, au cas où il y en aurait parmi nous, de sortir des rangs. Personne ne sortant, il reprend sur un ton menaçant dans son jargon : « On sait qu'il y a parmi vous un soldat russe. S'il ne se présente pas maintenant, il sera nécessairement découvert plus tard et alors puni. Qu'il sorte donc tout de suite ». Comme il n'y en a aucun, cette manœuvre d'intimidation ne fait sortir personne.

On nous fait entrer dans la baraque qui va nous servir de logement et chacun y prend une place. Des calots de velours noir, de la forme des calots plats des soldats allemands, sont distribués à ceux qui n'ont plus de couvre-chef depuis le retrait des casques. La soupe est apportée : c'est une bouillie d'orge très claire. Je la mange avec appétit ayant grand faim, mais je mangerais bien autre chose encore et mes camarades de même.

Voilà de nouveau Macken, en compagnie cette fois d'un autre belge. Ils apportent un ballot qu'ils ouvrent sur une table de la baraque. Son déballage devant lui, Macken, toujours jargonnant, explique : « La cantine ne peut rien vous vendre avant qu'on ait changé votre argent en monnaie du camp. Cependant les officiers de la Kommandantur étant animés de la plus charitable compassion en votre faveur, j'ai sollicité et obtenu l'autorisation de vous vendre du tabac et du pain d'épices, dans le dessein de vous obliger ». J'achète un pain d'épices au prix de 1 m. 50. Le même se vendra quelques jours plus tard à la cantine 0 m. 85 ! Le tabac se vend à des prix analogues. Macken n'oblige pas autrui sans bénéfices.

A 9 h., on nous fait rentrer dans la baraque et coucher, et nous entendons pour la première fois la sonnerie traînante et triste du couvre-feu allemand.

A elles seules, ces sonneries allemandes suffiraient, je crois, à engendrer le cafard. Plus peut-être encore que les fils de fer et les planches qui nous enferment, que les habits « feldgrau⁹³ » et les bayonnettes de nos gardiens, cette sonnerie, ce soir, me donne comme la sensation physique de l'éloignement et de l'isolement. La captivité ne m'est guère apparue jusqu'à présent que comme un devenir. A Pierrepont même où j'étais plus étroitement fermé qu'ici, je n'avais l'impression que d'un état provisoire. Et puis aussi, nous étions en France. La sympathie des gens du pays ne pouvait rien pour nous. N'importe, nous la sentions exister et nous nous en sentions comme moins perdus. Ici, nous sommes en pays ennemi et il n'y a plus qu'hostilité autour de nous. Maintenant j'ai bien l'impression d'un état stable. Sensation très nette d'être encagé. Une barrière qui s'est fermée derrière moi me sépare du reste du monde. Au-delà de cette barrière, les hommes continueront leur vie de travaux, de peines et de joies. Mes camarades de captivité et moi, nous en percevons l'écho affaibli, réduits à une vie diminuée où tout nous rappelle au sentiment de notre impuissance. Car le prisonnier ne peut rien à rien.

Et quelle inquiétude va être celle de nos parents⁹⁴ quand ils n'auront pas eu de nouvelles depuis plusieurs jours ! Il ne nous est pas encore permis d'écrire. Nous l'avons demandé ce soir. On nous a répondu que cela viendrait à son heure.

9 août et jours suivants

Nous sommes logés dans des baraques de bois, à double cloison et plafonnées, élevées à quelque distance du sol sur un soubassement de brique et couvertes

⁹³ « Feldgrau » = mot à mot « gris champêtre », couleur de l'uniforme allemand en 1914.

⁹⁴ Un carton découvert en novembre 2014 contient une vaste documentation. S'y trouve une carte préremplie, venant du service de la Croix-Rouge, datée du 9 septembre 1916 et envoyée à ses parents pour les informer que leur fils est prisonnier au camp de Wahn bei Cöln et qu'ils peuvent lui écrire (ph. 9882, 9883). Gaby raconte que sa grand-mère a entendu, un jour où elle était dans le jardin d'Issoire, deux dames qui discutaient dans la rue, l'une disant à l'autre : « Cette famille a perdu ses deux fils ». Antoinette était alors sans nouvelles de Pierre. (Gaston, le frère de Grand-père, était mort le 9 septembre 1914, ce que, d'ailleurs, ses parents avaient appris par la rumeur publique. Son père alla chercher son corps et l'enterrement fut célébré le 25 décembre à Issoire.)

de papier goudronné. De grandes dimensions, elles peuvent contenir environ 250 hommes. Les fenêtres sont en nombre suffisant pour que la pièce commune qui forme l'intérieur soit claire. Deux petites chambres séparées de cette pièce par une cloison servent au logement, l'une du « Barackenführer⁹⁵ » allemand (en principe du moins, car en pratique il n'y habite pas), l'autre du chef de baraque français. Je partage sa chambre avec l'adjudant-chef Cambou. La nôtre, baraque E, est la seule occupée de la compagnie et encore n'est-elle pas au complet. La compagnie était vide quand nous sommes arrivés. Il y a cinq baraques par compagnie marquées des lettres A à E.

Les paillasses (sur quatre rangées, dans le sens de la longueur de la baraque) sont pliées le jour, dépliées et étalées à terre la nuit, ne laissant alors entre les pieds de deux rangées qu'un étroit passage. L'ameublement est complété par des tables de bois, des planches à paquetage, des poêles et des cruches à eau. Chaque prisonnier reçoit individuellement, outre sa paille et un traversin emplies de varech, une ou deux couvertures, un tabouret à quatre pieds, un récipient de fer émaillé en forme de petite cuvette qui sert en principe de plat pour manger, mais qui sert aussi souvent, faute d'autre chose, de cuvette pour se laver, une cuiller, un couteau, une serviette. La nuit, la baraque est éclairée par des ampoules électriques, dont quelques unes restent allumées même après le couvre feu, en sorte que la baraque n'est jamais complètement obscure. La discipline étant très rigoureuse dans cette compagnie, notre baraque est maintenue parfaitement propre.

Il en est de même de la cour sur laquelle s'ouvrent les baraques. Elle est limitée par une clôture de fil de fer barbelé le long de laquelle une bordure de soleils alors en fleur donne à la cour une apparence moins dénudée. Il y a aussi entre les latrines et la cuisine un parterre de gazon et de fleurs « d'agrément ». D'autres baraques sont aussi dans la cour : latrines (« Abort ») bien tenues, cuisine et magasin à vivres. Près des latrines, une fosse est destinée aux débris autres que ceux des repas. Pour les débris des repas, des tonneaux sont disposés près de la cuisine : un spécialement destiné à recevoir les épluchures de pommes de terre, un autre les restes de soupe, un autre les croûtes de pain. De même qu'il y a un prisonnier de planton près des latrines pour en surveiller la propreté, il y en a un près des tonneaux qui veille à ce que chaque tonneau reçoive les débris pour lesquels il est là, à l'exclusion de tous autres. Au milieu de la cour, deux fontaines et près de l'une d'elles, une planche à laver. Autour de la partie de la cour qui reste libre sont des bancs. La nuit, des lampes à arc éclairent très fortement la cour.

La nourriture est un des plus graves problèmes de la captivité en Allemagne. Dans la vie civile, il est possible d'y porter peu d'intérêt. Ici, on se voit obligé d'y donner une grande partie de son attention.

Les repas sont chaque jour au nombre de trois : celui du matin, après le réveil, consiste en une louchée contenant un demi-litre à trois-quarts de litre d'une infusion baptisée suivant les jours café, thé, cacao⁹⁶. Inutile de dire qu'il s'agit de produits ersatz. Le « café » est le plus souvent de l'orge grillé, peut-être aussi parfois des glands grillés, d'autres fois, des grains qui, par la forme et la couleur, ont l'apparence du café, mais qui n'ont aucun goût. (J'en ai eu en main quelques-uns à Giessen, à la 5^e compagnie). Le « thé » est fait avec une feuille longue, étroite, en forme de fer de lance et avec des dents aiguës et petites sur les bords. Quant au « cacao », c'est un produit étrange : une poudre de la couleur du chocolat râpé, n'ayant aucun autre goût que celui d'une substance végétale quelconque torréfiée, conservée dans des tonneaux de bois venant de Hambourg (au moins ceux que j'ai vu à Mannheim). Après infusion, cela donne une eau marron foncé qui laisse au fond des plats un dépôt très abondant. Au goût, avec de la bonne volonté, on peut trouver une ressemblance avec celui du chocolat, surtout une fois l'infusion refroidie ; l'odeur de la vapeur a un peu plus de ressemblance avec le chocolat. Cette boisson a un fort effet diurétique.

A midi, le repas consiste d'ordinaire en une soupe ; chaque ration est d'environ un litre. Mais le nom de soupe a besoin d'être précisé. On appelle ainsi des

⁹⁵ Grand-père écrit (à tort !) : Barackeführer (ou d'autres orthographes plus ou moins fantaisistes : Barackführer, Barakeführer, ...) Je rétablis tout au long du texte l'orthographe correcte. Plus tard, Grand-père n'utilisera presque plus que le terme français « chef de baraque ».

⁹⁶ « Café, thé, cacao, ersatz » sont soulignés par Grand-père ... pour une raison inconnue.

bouillies extrêmement claires d'orge (Graupensuppe), de farine de maïs (Maissuppe), d'œufs de poissons salés. D'autres fois, ce sont des légumes desséchés (Dörrgemüse), sorte de « julienne » de conserve, de la choucroute, voire des légumes frais, surtout des choux cultivés dans le camp, le tout servi dans l'eau qui l'a fait cuire. D'ailleurs il y a toujours beaucoup plus d'eau que d'autres choses. Une poudre grise dont j'ignore la nature est ajoutée à l'eau. Peu d'assaisonnement. La bouillie de maïs est cuite avec des figues ou des poires séchées qui la sucent un peu. Point ou très peu de graisse : les assiettes se nettoient à l'eau froide sans difficulté, même les jours où il y a de la viande. Cela arrive deux fois par semaine : il faut entendre par là que dans son litre de brouet, on trouve un, deux ou même trois (avec de la chance) morceaux de viande de la dimension d'un centimètre cube environ, bouillie avec la soupe. Le vendredi et un autre jour de la semaine, le mardi je crois, la « soupe » s'accompagne d'une ration de poisson salé cuit à l'eau. Une fois par semaine, on reçoit une ration de boudin (Blutwurst), produit d'une odeur infecte conservé dans des boîtes de fer blanc : amalgame de sang coagulé et de fragments de tendons, le tout soigneusement dégraissé. D'autres fois, un morceau de fromage ou une cuillerée de marmelade (naturellement de la dernière qualité et à la saccharine: elle ne poisse pas les doigts) s'ajoute à la soupe. Il arrive que le fromage soit mangeable, mais il arrive aussi que tout le monde doive le jeter, tellement il a un goût et une odeur infects⁹⁷. Il y a aussi une sorte de fromage blanc un peu aigre, parfumé avec des grains à goût d'anis, préparé au moyen d'une poudre délayée dans l'eau. Enfin on reçoit aussi parfois quelques pommes de terre cuites à l'eau. Quand le menu se compose de boudin et de pommes de terre, nous sommes heureux de faire un repas d'aliments solides au lieu des perpétuelles « soupes » qui emplissent l'estomac d'eau sans nous empêcher d'avoir faim deux heures après avoir mangé.

A 6 h. nouvelle soupe, semblable à celle de midi. Mais il n'y a jamais boudin ni viande le soir.

En même temps est distribué le pain. A Giessen, les miches rectangulaires (qu'on continue d'appeler boules, par une habitude apportée de France) sont deux fois plus grandes que celles de Pierrepont. On y taille 10 rations. Je ne saurais évaluer exactement le poids d'une ration. Il doit être assez près d'une demi-livre. C'est encore le principal défaut de ce pain : la quantité très insuffisante.

Heureusement, presque aussitôt après notre arrivée à Giessen, nous recevons notre première ration hebdomadaire de biscuit. La ration de pain distribuée aux prisonniers français par l'autorité allemande est en effet complétée, depuis le mois de juillet 1916, par des biscuits envoyés par le gouvernement (ou plus précisément par la « fédération nationale [française] de secours aux prisonniers de guerre »). Ces envois sont collectifs et proportionnels au nombre des prisonniers des camps. Des prisonniers représentants de la fédération dans chaque camp reçoivent les envois et font la répartition. Les distributions se font une fois par semaine. A Giessen, du moins, ce service fonctionne aussi indépendamment des allemands que possible. En même temps, le gouvernement français a interdit les envois individuels de pain faits précédemment aux prisonniers par leurs familles. Ces envois trop nombreux étaient cause d'encombrement. D'autre part une trop grande quantité de pain arrivait à destination moisie. Le biscuit se conserve mieux.

Il faut mentionner aussi qu'un jour, le comité de secours du camp put nous faire faire la distribution d'une petite tranche de porc salé pour chacun. C'est tout ce que nous reçûmes du comité pendant les deux mois que nous restâmes presque tous avant de recevoir des colis. Je ne sais quelle fut la raison de cette abstention. Tant que nous fûmes à la 2^e compagnie, elle peut s'expliquer par la volonté des allemands de nous tenir isolés (je dirai tout à l'heure pourquoi). Mais après? Il devait y avoir quelque raison, car je crois que les membres du comité de secours de Giessen s'occupaient sérieusement de leur affaire et se tenaient aussi indépendants que possible des boches.

Dans les jours qui suivent notre arrivée au camp, on nous fait déposer l'argent que nous possédons, tant en monnaie allemande qu'en monnaie française, et on nous donne

⁹⁷ Il existe un fromage qui correspond (presque) à la description de Grand-père, le « Harzer Käse » !

à la place des coupures de papier gommé comme des timbres-postes⁹⁸, de petite dimension : au centre l'aigle de l'empire, en haut le numéro du corps d'armée sur le territoire duquel est le camp (18^e corps), en bas l'indication de la valeur. Suivant la valeur, la couleur varie : timbres de 10 marks violets, de 1 m. jaunes, de 20 pf.⁹⁹ bleus, de 10 pf. rouges, de 5 pf. verts¹⁰⁰. Le change nous est fait au cours de 81 m. pour 100 fr. en billets de banque français, 80 m. 50 pour 100 fr. or et 75 m. pour 100 fr. argent. C'est la seule monnaie ayant officiellement cours dans le camp.

Ces timbres ayant été distribués, la cantine est ouverte. On n'y trouve pas grand-chose à acheter : pots de marmelade ou de miel artificiel (« Kunsthonig ») de la contenance d'un quart de litre environ et vendu 0 m. 85. (Le prix en fut par la suite augmenté de quelques pfennigs) ; du chocolat fourré (avec seulement une très mince pellicule de chocolat) au prix de 1 mark la tablette (de moins de 100 gr.) ; et rarement des pains d'épices comme ceux que nous a vendus Macken le 8 août, mais moins chers presque de moitié, et quelques « gâteaux ». Un jour, j'y trouve même à acheter une boîte de petits poissons baptisés sardines, petite, très chère et, bien entendu, sans huile. Et c'est tout pour les vivres. Encore le nombre de pots de marmelade ou de miel et des tablettes de chocolat mis en vente n'est-il pas suffisant, le plus souvent, pour satisfaire tous ceux qui en demandent. On y trouve des articles de mercerie : brosses, peignes, pâte dentifrice, fil, crayons, cirage, etc. Pas de savon : il n'y en a plus en Allemagne. On y supplée au moyen d'un produit à base de potasse ou soude qui brûle la peau (vendu très cher en très petits monceaux). On y trouve aussi la *Gazette des Ardennes*¹⁰¹. Les fumeurs y trouvent du tabac.

Emploi du temps

Le matin à 6 h. (cette heure, comme celles qui suivent est donnée par approximation : à distance, le souvenir de certains détails ne me revient qu'un peu flou), le réveil est sonné sur le mode traînant et triste des sonneries de clairon boches. Le Barackenführer de jour parcourt la baraque et stimule ceux qui s'attardent sur leur paillasse d'un « Aufstehen !¹⁰² » répété. Le « jus » est apporté. Il est bu au milieu du remue-ménage des prisonniers qui se lèvent, s'habillent, vont se laver à la fontaine ou en reviennent, plient leurs couverture et paillasse [*sic].

Tout le monde sort pour le premier appel sommaire par le Barackenführer de jour. Ce qu'on nomme appel dans un camp de prisonniers est un simple dénombrement des prisonniers rangés par quatre.

A 8 h. deuxième appel. Un gardien entre dans la baraque crie « Appel ! ». Si, à son avis, nous ne sortons pas assez vite, nous l'entendons bientôt crier, pour nous faire hâter : « Alles raus ! Los ! Los !¹⁰³ ». Tout le monde rangé dehors, le Barackenführer de jour surveille du côté de la porte et le commandement « Still gestanden ! » prononcé à peu près « ti'stan' » (« Garde à vous ! ») nous annonce l'arrivée du Feldwebel. Ce dernier commande « Repos ! », parfois en français, le plus souvent en allemand (« Rührte euch¹⁰⁴ ! ») et le Barackenführer lui rend l'appel. Cela n'empêche pas le Feldwebel de nous recompter. Après quoi sont communiqués les ordres nous concernant quand il y a lieu. Nouveau commandement « Still gestanden ! », venu cette fois du Feldwebel. Ordre : « Die Augen rechts¹⁰⁵ ! ». C'est le capitaine qui arrive. Le Feldwebel se présente en faisant claquer les talons. Le capitaine salue et lui donne l'ordre de nous faire mettre au repos. Jamais il ne nous adresse la parole directement. Le Feldwebel fait demi-tour et commande : « Rührte

⁹⁸ Orthographe choisie par Grand-père, mais refusée par mon ordinateur !

⁹⁹ Pf. = Pfennig, subdivision du mark.

¹⁰⁰ Cf. addenda : Grand-père a rapporté deux timbres du camp de Mannheim.

¹⁰¹ La *Gazette des Ardennes* est un journal allemand en langue française, publié en région occupée. Il a publié la liste des prisonniers français dans un but de propagande, pour montrer leur importance numérique et contribuer à déstabiliser la population locale : cf. addenda.

¹⁰² « Aufstehen ! » = « Debout ! Levez-vous ! »

¹⁰³ « Tout le monde dehors ! Allez ! Allez ! »

¹⁰⁴ « Rührt euch ! » serait plus juste.

¹⁰⁵ « Tournez les yeux à droite ! »

euch ! ». Nouveau demi-tour. Nouveau salut du capitaine. Le Feldwebel, raidi au garde-à-vous, rend l'appel. Le capitaine salue encore, presque toujours sans une parole. On continue à nous communiquer des ordres. Le capitaine s'en désintéresse, regarde d'un œil indifférent le rassemblement, puis s'en va, toujours en silence. C'est un homme à grosse figure rouge et ronde, cachée sous la visière de sa casquette, avec des lorgnons, une forte moustache et un peu de ventre. Malgré son sabre et son revolver, il a l'air pacifique.

A midi : soupe¹⁰⁶ [*sic].

A 3 h. après midi : nouvel appel semblable à celui de 8 h. Il arrive qu'il soit suivi de quelques minutes d'exercice dans la cour. Comme médecin, j'en suis exempté par le Feldwebel. Un jour, la Kommandantur ordonne de nous faire manœuvrer aux commandements allemands. Spectacle gai. Le Feldwebel fait expliquer ces commandements par l'interprète. Mais quand il s'agit de passer à l'exécution et malgré sa mimique explicative, chacun ou presque comprend différemment les commandements et on n'aboutit qu'à disloquer les rangs. (« En avant ... marche ! » se dit « Abteilung ... Marsch ! »). Le Feldwebel et le capitaine présent prennent d'ailleurs la chose en riant. Et à l'exception des commandements usités à l'ordinaire aux appels, on renonce à commander en allemand.

A 6 h. : Soupe.

A 8 h. : Appel par le Barackenführer, comme après le réveil.

A 9 h. : Sonnerie du couvre-feu après laquelle tout le monde doit être couché.

Ces appels ne sont pas les seuls. Souvent on nous rassemble tous au cri de « Appel ! » pour désigner des hommes de corvées, plus tard pour demander les volontaires pour tel ou tel travail ou pour tout autre motif.

Le reste des journées se passe à ne savoir que faire. Rien à lire si ce n'est la *Gazette des Ardennes* et quelques brochures de propagande allemande, un roman allemand stupide que j'essaie de traduire à l'aide d'un petit dictionnaire acheté 1 m. 50 à la cantine, un roman de Marcelle Tinayre¹⁰⁷ non moins stupide, venu je ne sais d'où. C'est le seul livre français que j'ai eu en mains durant mon séjour à la 2^e compagnie. Heureusement je ne suis pas au milieu d'inconnus. Les sous-officiers de mon régiment sont nombreux ici. Quand il fait beau, nous faisons les cent pas longuement dans la cour. Nous parlons et reparlons des circonstances de notre capture, comparant nos souvenirs, essayant de nous faire une idée d'ensemble de l'attaque au moyen des divers récits entendus, et cherchant à deviner, à travers les communiqués des premiers jours d'août, les résultats de l'attaque allemande. Nous nous interrogeons sur les camarades dont nul ne sait s'ils sont prisonniers ou morts. Et souvent aussi, nous parlons des nôtres, là-bas, en France, dont nous sentons que l'inquiétude croît de jour en jour.

Souvent, je passe de longs moments dans un coin de la cour, le seul d'où, par-dessus la clôture du camp, en contrebas à cet endroit, on a une étroite échappée sur la campagne des environs de Giessen. On voit par là des terres cultivées, des maisons, une chapelle (?), des routes où passent des civils.

Au milieu de la tristesse du cafard, avec le repos et le recul des tristesses des premiers jours naît une idée qu'il faut noter, c'est qu'en somme, j'ai eu la chance d'échapper à la mort. Ce n'est pas que je m'habitue à la captivité. C'est une chose à laquelle on ne s'habitue pas : on naît plus ou moins apte à la supporter. Mais cette idée ouvre quelques vues d'espoirs, car la captivité doit avoir une fin. D'autant plus que plein d'illusions, j'espère que le rapatriement ne se fera pas attendre longtemps et cela me fait un peu envisager la captivité comme une expérience curieuse à faire.

Parfois, des groupes organisent des parties de boules ou de jeux renouvelés de l'enfance : saute-mouton, etc. Tout ce qui peut hâter l'écoulement du temps est bon. Les jours se succèdent vides et longs, tous semblables.

¹⁰⁶ Faute de Grand-père, peut-être influencé par l'orthographe allemande : « Suppe ».

¹⁰⁷ Femme de lettres française (1870-1948) dont les romans ont eu un grand succès populaire. A priori pas le style de Grand-père ! Il en existe plusieurs exemplaires dans la bibliothèque familiale de la Forêt.

La 2^e compagnie fait partie d'un groupe de trois compagnies notées 1, 2 et 3, séparé du reste du camp par une clôture en planches assez haute pour empêcher toute communication. En ce moment il n'y a personne à la 3^e compagnie. L'effectif de la 1^{ère} se compose de quelques nouveaux prisonniers de passage comme nous, et en outre d'un certain nombre de membres permanents dont les uns sont employés à des services divers, tels que la cuisine, etc., auxquels il est sévèrement interdit d'avoir le moindre rapport avec nous et qui obéissent à cette consigne pour conserver une place tranquille, mais dont d'autres, hommes perdus, se sont faits les agents des allemands pour les besognes les plus abjectes.

Ainsi nous sommes complètement isolés. Un exemple fera voir avec quel soin on nous garde de tout contact avec les anciens prisonniers. Non seulement il nous était interdit de parler aux prisonniers de la 1^{ère} compagnie, mais encore de séjourner près du fil de fer qui nous séparait de cette compagnie : un jour que, sans y prendre garde, je m'étais assis sur un banc près de ce fil de fer, le Barackenführer de jour m'envoya rappeler par l'interprète cette interdiction. D'autre part n'étant pas en nombre assez grand pour qu'il vaille la peine de faire fonctionner la cuisine de la 2^e compagnie, c'est celle de la 1^{ère} qui prépare nos repas. Mais aucun contact n'existe entre les cuisiniers de la 1^{ère} compagnie et les hommes de la 2^e : les cuisiniers apportent les baquets pleins de soupe jusqu'à la porte par où on passe d'une compagnie à l'autre, puis se retirent. Nos hommes de soupe vont alors chercher les baquets. Après le repas, ils les rapportent vides devant la porte où les cuisiniers viennent les prendre. Le tout se fait sous la direction et la surveillance d'un des interprètes qui ont accès auprès de nous.

Les interprètes sont au nombre de trois, tous les trois de la 1^{ère} compagnie. Ils se reconnaissent à un brassard jaune portant l'indication « Dolmetscher, Interprète ». La sentinelle établie à la porte par où l'on passe de la 1^{ère} compagnie à la 2^e les connaît, et en règle générale les laisse passer. Mais pour le cas où une sentinelle nouvelle venue au service les arrêterait, ils sont pourvus d'une carte que j'ai vu l'un d'eux, Martin, présenter un jour.

Cet homme, se faisant appeler Martin, se disant caporal français, ne portait aucun numéro de régiment et se disait pris à Verdun en 16. Taille grande, nez grand portant lorgnon, brun. J'ai causé plus d'une fois avec lui : il nous interrogeait, mais ne répondait à aucune des questions qu'on lui posait, si ce n'est évasivement. Son ignorance des choses militaires et du front nous surprit. Par exemple voulant interpeller l'adjudant-chef Cambou, il l'appela : « Adjudant¹⁰⁸ » tout court. Les quelques particularités bizarres observées chez lui étaient insuffisantes pour nous faire nous défier de lui très sérieusement avant la fin de notre séjour. Cependant assez vite, il inspira peu confiance. Jamais il ne fit rien pour nous mettre en garde contre les pièges qui nous étaient tendus. Bien plus, il en favorisait le succès. (Voir plus loin au sujet des envois au travail). J'ai très peu de renseignements sur lui.

Un belge d'apparence très jeune, le même que celui qui aidait Macken à vendre sa marchandise le 8 août au soir, et son frère, comme lui à la 1^{ère} compagnie, sont d'importance secondaire. Le premier de ces frères, celui qui vient le plus parmi nous, très insolent, aide le boche de la cantine en qualité d'interprète.

Le premier en importance est sans contredit Macken. Sa manœuvre d'ailleurs est tellement évidente qu'il ne tarde pas à être brûlé ; et à un tel point qu'avant huit jours, il n'osera plus entrer dans la cour de la 2^e compagnie. Cet homme a la faculté de sortir en ville. Cela se dit dans le camp. Mais je n'aurais pas fait état ici de ce bruit dont je n'avais alors aucune preuve, si depuis, je n'en avais reçu la confirmation d'un ancien cuisinier de la 1^{ère} compagnie : Manlhiot de Parentignat, pris en 17, sanitaire vu à Mannheim et rapatrié avec moi. Il jouit d'autre part d'une situation qui le fait en certains cas craindre, même par les boches, du moins ceux d'un rang subalterne. Au mois de novembre 1916, des prisonniers récemment arrivés, étant logés à la 3^e compagnie, un sergent de la 8^e compagnie occupé à l'atelier de serrurerie du camp, désirant les voir, profite un jour de ce qu'il traverse le camp pour raison de réparations à faire, accompagné bien entendu d'un boche, pour induire ce boche à prendre un chemin le long de la 3^e compagnie bien que le passage y soit interdit aux

¹⁰⁸ La façon correcte (en France) de s'adresser à un adjudant est : « Mon adjudant ! »

anciens prisonniers qui ne doivent pas approcher des nouveaux. Là, ils croisent Macken qui accable le boche d'injures et de menaces. Et celui-ci supporte sans rien dire, tout effrayé. Macken sert aux allemands les premiers jours, à obtenir des prisonniers certaines choses qu'ils obtiendraient plus difficilement par la contrainte que par la confiance que ce prisonnier inspire à de nouveaux venus non avertis et insuffisamment méfiants. Les allemands savent que nous nous défions d'eux, mais que nous ne nous défierons pas de même de prisonniers que nous ne savons, ni ne supposons tout d'abord être leurs agents, des « moutons ». Ces prisonniers auxquels nous faisons imprudemment confiance nous manœuvreront plus aisément que ne le feraient des allemands.

C'est ainsi que Macken se charge de faire la collecte de quelques pièces d'or que quelques uns d'entre nous ont encore sur eux. Pendant que nous déposons notre argent qui allait nous être changé en timbres, Macken, entrant dans la chambre du chef de baraque où se faisait l'opération, voit dans le plat où était l'argent déposé, une pièce d'or. Prenant des airs de mystère et, feignant de regarder de côté et d'autre s'il n'y avait pas d'allemands en vue, il déclare dans son mauvais français qu'il faut bien nous garder de donner de l'or aux allemands ; s'il y en a parmi nous qui en ont, qu'ils le lui remettent, à lui qui est Belge et par conséquent notre allié et qui, grâce à sa situation au camp, peut le mettre à l'abri : il offre de le changer au pair contre des billets allemands. D'ailleurs, ajoute-t-il, d'autres prisonniers qui se sont trouvés avant nous dans le même cas lui en ont déjà confié. Il ajoute qu'il est impossible de cacher de l'or étant prisonnier sans un grand danger qu'il soit découvert par une fouille, comme il s'en fait souvent : et en ce cas le possesseur serait sévèrement puni. Et ainsi les dernières hésitations se lèvent. Les quelques pièces d'or qu'on répugnait à donner aux boches sont données à un camarade de captivité, sujet d'une nation alliée. Nous ne savions pas encore que ce belge n'est en fait qu'un agent allemand, un « mouton ».

Une manœuvre analogue servit à faire sortir l'argent allemand. Malgré les menaces à ceux qui conserveraient l'argent français ou allemand, quelques-uns l'avaient fait. A la vérité, dans le camp, à la cantine, on ne peut acheter qu'avec des timbres. Mais l'argent allemand ou français est toujours utile. C'est encore Macken qui se charge de faire sortir cet argent. Voici comment : certains d'entre nous demandent à acheter du linge. C'est difficile, car la vente vient d'en être soumise à une réglementation restrictive. C'est d'autre part une dépense inutile, car, quelques jours plus tard, la compagnie en distribuera à ceux qui en auront besoin. Macken, ayant bien soin de n'avertir personne que cette distribution doit être faite, promet d'apporter ce qu'il pourrait. Et un jour il déballe sur une table un paquet de quelques chemises, mouchoirs et chaussettes qu'il vend non sans bénéfice assurément. Mais de plus, il avertit qu'il ne peut vendre ce linge pour des timbres et qu'il faut le payer en argent allemand. Les acheteurs se « débrouillent » donc et trouvent l'argent allemand nécessaire. Le lendemain ou le surlendemain, après l'appel, le Feldwebel fait annoncer par l'interprète qu'il est certain que tout l'argent que nous avons n'a pas été déposé, que si l'argent restant ne l'est pas immédiatement, une fouille sera faite et que ceux qui en seraient trouvés porteurs seraient punis. Devant cette menace, ce qui restait est déposé. Nous comprenons alors que Macken, non content de son bénéfice, avait averti les boches.

Autres détails sur Macken : Le jour de notre arrivée, Hugues a encore son appareil photographique, un vest-pocket-Kodak (coût alors : 50 fr.). Macken apparaît là comme le seul ancien prisonnier que nous ayons encore vu. Dans le désarroi où nous sommes, c'est naturellement à lui que nous demandons conseil. Et nous tombons bien ! Hugues n'a pas entendu nommer les appareils photographiques parmi les objets dont le dépôt est exigé. Cependant il craint des difficultés. Il en parle à Macken qui, au lieu de lui dire la vérité (savoir que ces appareils ne sont pas positivement interdits, que seul l'usage en est interdit, qu'en tout cas il peut facilement le dissimuler et ne s'expose qu'à une confiscation) l'engage à s'en défaire et le lui achète 10 marcs. Un autre de nous avait aussi un manteau de caoutchouc. Il demande à Macken si on lui laissera son manteau. Celui-ci lui répond qu'on le coupera pour y coudre une bande d'étoffe de couleur comme aux vêtements civils. C'est exact, mais même dans cet état, il aurait toujours pu servir. Macken achète aussi le manteau pour quelques marcs. Ainsi il gagnait de l'argent sur nous de deux manières.

Le but avoué, et en apparence unique, de notre isolement est une quarantaine sanitaire. Et d'ailleurs, ce but est réellement visé. Pendant notre séjour à la 2^e compagnie, nous sommes vaccinés contre le « typhus » (fièvre typhoïde), trois injections, et le choléra, deux injections, et menés deux fois à la douche-désinfection. L'installation de la douche-désinfection à ce camp est excellente. Les hommes entrent par une porte, se déshabillent, mettent leurs vêtements et couverture à l'étuve, passent à la douche où un allemand tond les cheveux longs, et au bout de deux ou trois heures retrouvent leurs vêtements désinfectés à l'autre bout de l'autoclave, se rhabillent et sortent par une autre porte.

Les allemands sont très fiers de ces installations. Il ne faudrait pas croire d'abord que tous les camps en ont d'aussi bonnes. Mais surtout, il faut se garder de croire qu'ils les ont faites par bonté d'âme. La vraie raison est qu'il y eut dans beaucoup de camps, au printemps de 1915, une épidémie de typhus exanthématique¹⁰⁹ qui, dans certains camps, fut terrible. Ainsi à Cassel, il y aurait eu, d'après Féré, 2500 morts environ, dont un bon nombre de français et deux médecins auxiliaires français. S'il n'y eût eu que des prisonniers victimes de l'épidémie, ce n'eut rien été pour les allemands. Mais il y eut quelques victimes parmi eux. Alors ils prirent peur et installèrent des appareils de douche-désinfection pour venir à bout du pou russe, agent de propagation du mal.

En même temps, il se fait tout un travail de paperasserie : établissement de listes ; affectation de numéros matricules, puis distribution de nos numéros imprimés sur un carré d'étoffe jaune que nous devons coudre sur nos vestes et manteaux ; établissement pour chacun de nous d'une fiche contenant les indications suivantes : nom et prénoms, date et lieu de naissance, adresse civile du prisonnier et adresse de sa famille, religion, profession civile, langues sues, grade, régiment, lieu et date de capture.

C'est par la confection de ces fiches faites par Sauty dans la chambre que je partage avec Cambou que j'ai connaissance de l'état-civil de Scemama¹¹⁰.

Quelques jours après nous, arrive à la 2^e compagnie un « renfort » composé de prisonniers arrivés au camp très peu de temps après nous, mais qui ont d'abord séjourné quelques jours à la 1^{ère} compagnie. Sauty est chargé de faire leurs fiches, comme il avait fait les nôtres. Parmi eux est Scemama qui se déclare publiciste. Un jour ou deux plus tard, il est appelé à la Kommandantur et le jour même reversé à la 1^{ère} compagnie.

11 août

Enfin il nous est permis d'écrire aujourd'hui : une carte seulement ; et encore, il faut nous borner à annoncer que nous sommes prisonniers et donner en deux mots des nouvelles de notre santé. Sous prétexte que nous ne devons pas rester à cette compagnie après la quarantaine finie, interdiction de donner notre adresse.

Du 10 au 25 août environ

Peu de jours après notre première carte, à l'appel, un des interprètes (je ne me rappelle pas si c'est Martin ou Macken) annonce que, par une faveur spéciale, nous sommes autorisés à écrire une carte en supplément du nombre ordinaire, adressée à l'officier commandant l'unité à laquelle nous appartenions ou au sergent-major. Sans défiance, nous écrivons cette carte avec adresse complète, secteur postal compris. C'est cela que voulaient les boches. Je n'ai jamais bien compris l'intérêt qui est pris, au point de vue de l'espionnage, à la connaissance des secteurs postaux. Cependant, il est de fait que les services d'espionnage cherchent à se renseigner à ce sujet et que les états belligérants prennent des mesures pour en rendre la connaissance moins facile. Si les allemands nous interrogeaient à ce sujet, quelque ignorants que nous soyons de l'intérêt de la chose, notre défiance serait éveillée et nous surveilleraient nos réponses. Par le procédé détourné ci-dessus, ils nous font donner le renseignement.

Un jour, je promène mon ennui seul dans la cour, faisant les 100 pas dans l'espace libre du milieu. Un vieil officier supérieur que nous voyons souvent passer, traverse la cour. Très âgé, blanc, grand et maigre avec un lorgnon, la démarche raide et cassée d'un

¹⁰⁹ Maladie infectieuse grave transmise par les poux et les puces.

¹¹⁰ Au sujet de ce personnage, voir les notes rapportées d'Allemagne.

vieillard, ancien uniforme : redingote bleue, pantalon noir. Je salue. Il a remarqué mon brassard et s'avance vers moi et me demande en allemand si je parle allemand. Réponse négative. Il me parle alors en un français assez correct : il me conseille de me faire envoyer une pièce attestant ma qualité de médecin.

Le jour de la première séance de vaccination, le médecin-chef du camp opère en personne, aidé d'un médecin auxiliaire français. Le médecin-chef, voyant mon brassard, demande ce que je suis. Explications. J'apprends que le grade correspondant à médecin auxiliaire en allemand est « Unterarzt ». Le médecin-chef termine en me faisant dire que lorsque ma quarantaine sera finie, il me fera employer à l'infirmerie du 2^e bataillon du camp.

Bien entendu qu'on ne laisse pas causer avec nous le médecin auxiliaire ni les infirmiers français venus pour aider. Cependant, un homme s'étant trouvé mal, le médecin auxiliaire va le voir sur sa paillasse et est ainsi séparé du médecin et des infirmiers allemands. Nous échangeons rapidement quelques mots. J'apprends qu'il est prisonnier depuis les débuts de l'offensive allemande de Verdun, soit depuis 6 mois. Et c'est le premier coup porté à mon espoir d'un rapatriement rapide.

Quelques jours plus tard, le Feldwebel me fait demander si j'ai une pièce attestant ma qualité de médecin. Je lui donne mon livret militaire contenant le fascicule de mobilisation où est indiqué mon grade. Il paraît que ce fut suffisant, car jamais depuis ce jour, je n'ai présenté d'autre pièce justificative.

Quelques blessés guéris arrivent à la compagnie venus du lazaret. Parmi eux un noir nommé Çamba, de la brigade coloniale de ma division, et pris le même jour que moi. Sur sa fiche, il se fait inscrire comme catholique. Emmené à la Kommandantur, il est cuisiné de manière à essayer de l'amener à se dire musulman. Il rentre à la compagnie en fureur, disant : « Allemands fous, vouloir moi musulman, Çamba pas musulman, Çamba catholique ». Il semble, d'après son récit, qu'on a essayé de le faire se tromper sur le vêtement des prêtres de la religion catholique et de la musulmane. Le but visé par les allemands semble être de pouvoir l'envoyer dans un camp réservé aux musulmans (celui de Zussen¹¹¹, je crois).

Un incident comique apporte quelque gaieté dans la compagnie. Un jour, un gros « Unteroffizier » aux joues ornées de pattes de lapin, annonce qu'il viendra dans quelques jours, à 7 h., photographier ceux d'entre nous qui le désirent, ajoutant que ces photographies peuvent être envoyées à nos familles. Au jour et à l'heure dits, donc, nous l'attendons. Il n'arrive pas. Nous demandons au Barackenführer de garde ce jour là s'il sait quand le photographe viendra. Réponse : il sera là demain à 2 h. Le lendemain à 2 h. arrive ce même Barackenführer muni d'un petit appareil photographique. Les quelques groupes qui en avaient le projet se font photographier, et quelques jours après, il nous livre les épreuves. Mais quelques jours plus tard, à 7 h. l'« Unteroffizier » aux pattes de lapin revient et est tout surpris de ne plus trouver personne disposé à se faire photographier. L'autre, roublard, lui avait capté ses clients.

Vers le 25 août

Ces jours là, d'après les éléments de calcul que nous avons, nous supputons que nos familles reçoivent notre carte du 11. Nous nous plaisons à imaginer les sentiments des nôtres en recevant cette carte. En fait, pour ce qui me concerne, ce calcul était un peu optimiste : ma carte arriva seulement le 29. La carte que j'avais envoyée du bois Fumin dans la nuit du 30 au 31 juillet étant arrivée le 4 août, mes parents étaient depuis ce jour-là sans nouvelles.

Vers le même temps finit notre quarantaine, la durée en étant, je crois, d'une quinzaine de jours. Nous avons pu écrire déjà plusieurs fois depuis le 11, mais toujours sans pouvoir donner d'adresse. Nos familles ne peuvent donc ni nous écrire, ni nous envoyer de colis. On nous répond chaque fois que nous pourrions donner une adresse dès que, notre quarantaine étant finie, nous aurons été affectés de manière définitive à une compagnie. Il

¹¹¹ En fait, il s'agit du camp de Zossen, au sud de Berlin, où se trouvent un grand nombre d'Arabes (environ la moitié des effectifs) et où des propagandistes turcs musulmans tentent de rallier les prisonniers à la cause de l'Allemagne (d'après <http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr/>).

nous tarde donc de quitter la 2^e compagnie. Chaque jour, cependant, passe sans que ce changement tant désiré se fasse. Nous attribuons ce retard seulement à quelque raison de paperasserie, l'administration allemande ayant à peu près autant que la nôtre le goût de la paperasserie inutile, nuisible même par les retards qu'elle apporte à tout et le fouillis de papiers inextricable qui rend compliquées les choses simples. Mais la vraie raison de ce retard, nous ne la comprenons pas encore.

Notre nombre diminue, depuis que la quarantaine sanitaire est finie, par suite de nombreux envois aux détachements de travail, Arbeitskommandos ou par abréviation dans l'argot des prisonniers kommandos¹¹². Les soldats et caporaux sont astreints au travail. Les sous-officiers ont le privilège de ne pouvoir y être contraints. Mais ils peuvent demander à travailler volontairement. Or il y a parmi nous une forte proportion, peut-être même la majorité de sous-officiers. Il s'agit donc pour les allemands de racoler des « volontaires » parmi eux. Un jour à l'appel, il est prescrit à ceux dont l'intention est de travailler volontairement de se faire inscrire sur une liste spéciale.

En même temps, des bruits venus je ne sais d'où courent à travers la compagnie, présentant la vie aux kommandos comme préférable à celle des camps : on n'y souffre pas de l'inoccupation, la nourriture y est meilleure, un petit salaire est perçu. En opposition, la vie à la compagnie des sous-officiers du camp est présentée comme très dure : discipline extrêmement sévère, exercice dans la cour atteignant jusqu'à une durée de 8 h. par jour, etc. Tout cela était très exagéré : j'ai passé à cette compagnie de sous-officiers (la 8^e), et à cette époque, le traitement y était le même que dans les autres compagnies à extrêmement peu de choses près. Un jour, deux ou trois d'entre nous parlaient devant Martin de la vérité de ce qu'on disait du traitement des sous-officiers. Loin de nous mettre en garde contre la manœuvre dirigée contre nous, non seulement il ne démentit pas ces bruits tendancieux, mais il les confirma d'une affirmation vague et imprécise à la vérité [*sic*]. Sous l'influence de ces deux peintures opposées qu'il n'y a personne pour démentir, de la démoralisation du début de la captivité qui fait l'homme sans résistance et facilement influençable, dans l'espoir de combattre l'ennui par une occupation et d'une nourriture plus nourrissante, la majeure partie des sous-officiers se fait inscrire. Presque tous demandent à partir comme cultivateurs. Pendant les derniers jours d'août, chaque jour à l'appel, on demande des sous-officiers volontaires pour le travail et il s'en présente toujours. Et nous comprendrons dans quelques jours que c'est pour cette raison que les boches nous maintiennent à une compagnie d'isolement, sachant bien que le jour où nous serons en contact avec d'anciens prisonniers, ils ne trouveront presque plus de sous-officiers volontaires, comme il arriva en effet.

Vers le 28 août

Nous promenant, Sauty et moi, nous voyons un Landsturm passer avec un journal à manchette. Sauty demande à voir : c'est l'annonce de la déclaration de guerre de la Roumanie.

Vers cette époque, un officier professeur d'histoire annonçant cela à Sauty, lui annonce en contrepartie que le feldmaréchal von Hindenburg vient d'être nommé chef de l'état-major général de l'armée en campagne avec le lieutenant général Ludendorff comme premier général Quartiermeister¹¹³.

**Sur la page de gauche :*

La déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche est du 27 août. En même temps, déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne.

¹¹² Grand-père écrit commando, kommando ou Kommando ! J'ai respecté les variantes. « Arbeitskommando » = commando de travail.

¹¹³ « Erster Generalquartiermeister » : ce grade de « premier général quartier-maître (intendant) » fut créé en 1916 tout spécialement pour Ludendorff afin de lui donner un rôle équivalent à celui Hindenburg qui vient d'être nommé Generalfeldmarschall. Les deux ont un rôle capital qui relègue celui de l'empereur Guillaume II au rang de faire-valoir (d'après Wikipedia).

Ces deux nominations sont du 29 août.

1 septembre

Aujourd'hui on nous laisse enfin en écrivant donner notre adresse. Nous pourrions donc recevoir nouvelles et colis. Dès lors peu nous chaud de rester à cette compagnie ou de passer à une autre.

3 septembre, dimanche

On rassemble les catholiques pour la messe. Tout le monde se présente, à l'exception seulement, je crois, d'un juif et d'un protestant. A vrai dire le désir de sortir de la cour de la compagnie est la raison pour laquelle beaucoup se présentent. Rassemblés et comptés, nous passons pour la première fois de l'autre côté de la clôture de planches qui sépare les compagnies d'isolement du reste du camp.

Une baraque de la 4^e compagnie, isolée des autres baraques de cette compagnie et ouvrant directement sur l'allée centrale du camp, sert de chapelle. La messe y est dite tantôt par un prisonnier français prêtre qui vient à cet effet du lazaret au camp, tantôt par un autre prêtre (non militaire) dont j'ignore l'origine, mais qui parle français couramment.

Pour la première fois nous sommes mêlés là, à l'entrée et à la sortie, à de nombreux prisonniers des autres compagnies qui, venus par détachements, se rassemblent et se regroupent, mais lentement de manière à pouvoir échanger quelques mots avec des camarades d'autres compagnies. On nous multiplie les avertissements d'avoir à nous défier des prisonniers de la 1^{ère} compagnie. Il est malheureusement trop tard.

4 septembre

Ordre de nous préparer à changer de compagnie.

Après midi, on nous conduit de l'autre côté de la clôture, à la 5^e compagnie. Notre isolement est fini. Non point que, dans cette nouvelle compagnie, nous trouvons d'anciens prisonniers ; nous y sommes seuls avec un détachement de nouveaux prisonniers, aussi arrivé à la 5^e compagnie le même jour que nous, mais venant de la 1^{ère} compagnie. Mais nous ne sommes séparés de la 7^e compagnie que par une allée et il est facile de parler d'une compagnie à l'autre. Grâce à ce voisinage, quelques livres pénètrent parmi nous, et le soir, nos camarades de la 7 nous jettent par-dessus l'allée leur rabiote de pain. Notre installation dans cette compagnie est exactement semblable à celle de la 2^e compagnie. Je continue à partager une petite chambre avec Cambou resté chef de baraque. Mais cette fois nous y sommes trois : Sauty la partage aussi avec nous. Emploi du temps sensiblement le même.

Le résultat du contact avec les anciens prisonniers ne tarde pas à se faire sentir. A un appel, on demande des sous-officiers volontaires pour travailler à la culture. A la 2^e compagnie sur des demandes semblables, on disputait à qui se présenterait le premier pour avoir la place. Maintenant personne ne bouge. Et quand, liste en main, on rappelle à tel ou tel qu'il s'est fait inscrire comme volontaire, il répond la plupart du temps qu'il a changé d'avis. Et c'est alors que nous comprenons pourquoi on nous a gardés au-delà du terme de notre quarantaine à la compagnie d'isolement. On voulait éviter les représentations des anciens prisonniers d'agir sur les volontaires au travail.

7 septembre

Depuis mon arrivée à Giessen, plusieurs fois déjà, les bâtiments publics autour du camp et le corps de garde du camp ont été pavés pour célébrer la grandeur passée et présente des armes de l'Allemagne et de ses alliés : retour du Deutschland¹¹⁴ (23 août), victoire des turcs sur les russes au Caucase (31 août), Sedantag¹¹⁵.

¹¹⁴ « Deutschland » (mot souligné par Grand-père) : navire de conception révolutionnaire, construit pour la Marine impériale allemande, lancé en 1904. Participe aux batailles navales jusqu'en juin 1916.

¹¹⁵ « Sedantag » (également souligné) : « Jour de Sedan » en souvenir de la victoire des Allemands contre Napoléon III, en 1870.

Aujourd'hui après midi, nouvelle sortie des drapeaux. Un boche inconnu entre dans notre chambre et demande un interprète. N'y en ayant pas, il parvient cependant à nous annoncer la prise de Tutrakan¹¹⁶ avec 20 000 soldats roumains et 100 canons et se retire. Il n'avait rien à faire ici et est venu spécialement pour nous annoncer cette nouvelle : délicatesse allemande !

11 septembre

Après midi nouveau déménagement, mais des sous-officiers seulement cette fois-ci ; hommes de troupe et caporaux restent à la 5^e. Les sous-officiers, nous allons à cette 8^e compagnie qui nous était représentée sous un aspect horrible, durant notre séjour à la 2^e.

L'installation matérielle y est la même que dans les deux compagnies précédentes. A chaque changement de compagnie, les objets individuels « touchés » à l'arrivée sont rendus et d'autres tout semblables sont « touchés » à la nouvelle compagnie. A la 8^e, comme à la 5^e, nous touchons, en plus des petites cuvettes-gamelles, des cuvettes à toilette de grandes dimensions.

Notre détachement de nouveaux arrivés occupe la baraque B. L'ancien chef de baraque, sergent major Rigal, conserve son poste. Je suis installé dans la pièce commune à l'un des bouts. Les autres baraques sont occupées : C et D par des français et des belges, E par des anglais. La baraque A est vide. L'effectif de la compagnie n'est pas, si je ne m'abuse, éloigné de 800 hommes : tous sous-officiers ; les caporaux et hommes de troupe qui, jusqu'à ce jour, étaient à la compagnie viennent d'être envoyés à d'autres compagnies.

Dans la cour, des barrages de fil de fer restreignent l'espace réservé à la promenade en sorte qu'il ne reste que, je crois, moins de 100 m. de côté. La cour, sur un terrain en pente est plus élevée en certaines parties que la clôture du camp ; cela laisse une vue assez étendue : sur la gauche, un bois séparé du camp seulement par une route ; à droite et plus loin une vallée peu profonde avec un village ; l'horizon est borné par une montagne boisée.

12 septembre et jours suivants

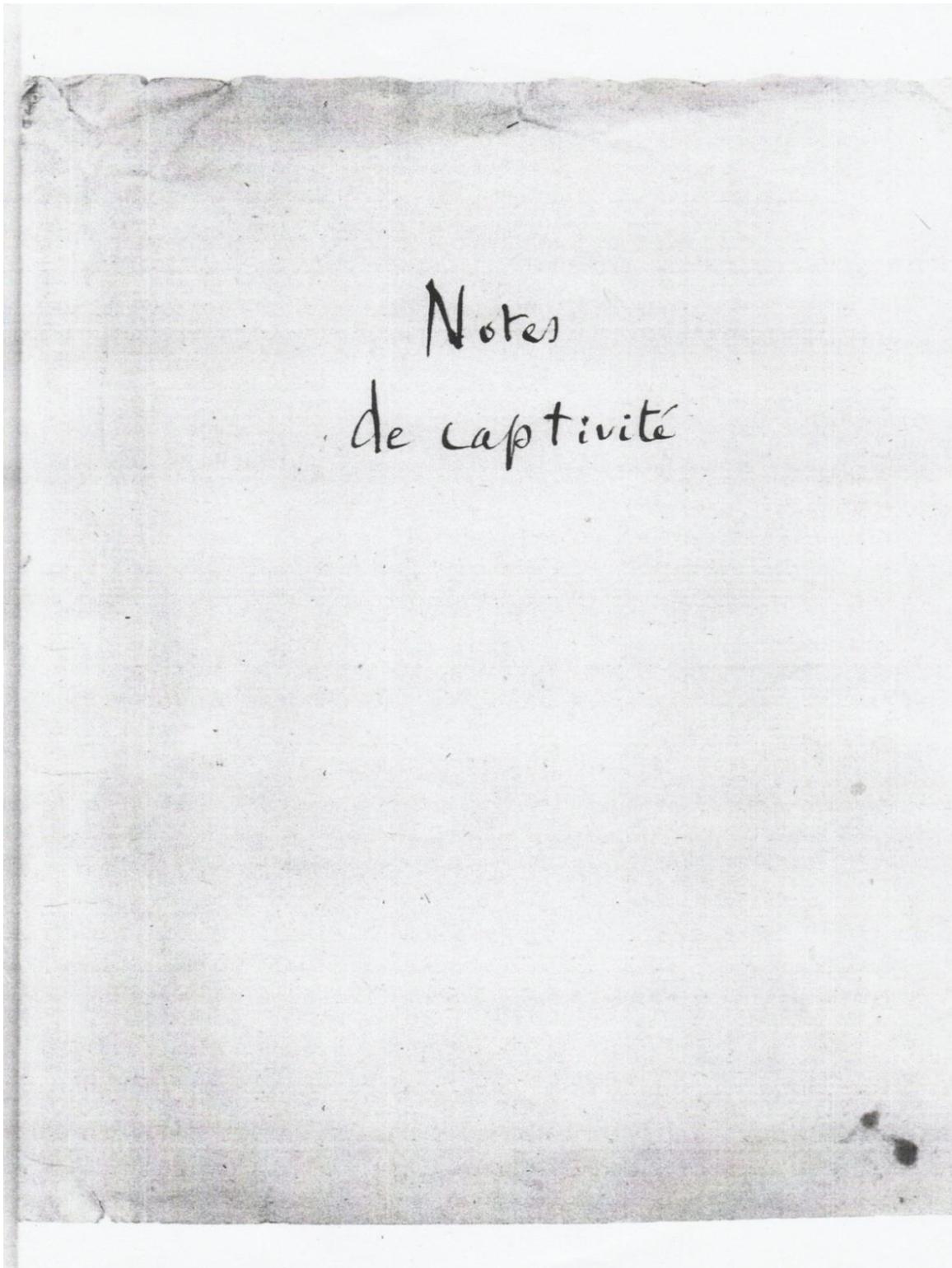
Le camp est entouré d'une clôture de bois le long de laquelle, de distance en distance, sont des tourelles d'observation où veillent des sentinelles. Les trois compagnies d'isolement sont encore séparées du reste du camp par une clôture de bois. Sept autres compagnies sont rangées de chaque côté d'une allée centrale d'où partent des allées latérales sur lesquelles s'ouvrent les portes des compagnies. Les compagnies sont closes par une simple barrière de fil de fer ne s'élevant pas plus haut que la poitrine. En été, des fleurs (surtout des soleils dont la graine récoltée sert à faire de l'huile) le long des fils de fer. Toutes les parcelles de terrain resté libre (entre les cours des compagnies et la clôture de bois, par exemple. Ces cours ne vont pas jusqu'à la clôture de bois, elles en sont séparées de quelques mètres par du fil de fer) sont mises en culture. La nuit, des lampes à arc éclairent brillamment cours et allées.

A l'extrémité du camp, l'établissement de douches et le lavoir. A côté de cela, une basse-cour où sont élevés des poules et des cochons nourris au moyen des résidus de nourriture du camp. C'est la raison pourquoi les allemands prennent si grand soin de ces résidus.

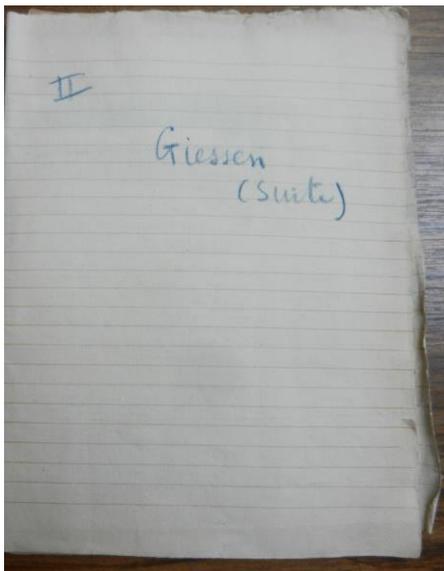
L'ensemble est comme une ville de bois composée de quartiers qui sont les compagnies, groupés autour d'une rue centrale. Naturellement tout y est « parfaitement organisé » puisque nous sommes en Allemagne. Mais on ne peut en sortir, ni même y aller et venir librement. D'autre part, c'est une ville sans femmes. La population en est cosmopolite : français en majorité, belges, anglais, parmi lesquels de nombreux canadiens, quelques noirs, quelques civils italiens internés depuis la déclaration de guerre de l'Italie à

¹¹⁶ La bataille de Turtakan entre la Roumanie (alliée à l'Entente) et la Bulgarie (alliée aux Empires centraux) se solde par une victoire bulgare (septembre 1916) (d'après Wikipedia).

l'Allemagne. Tous y vivent malgré leur volonté, tous également esclaves. Il y a aussi des allemands, mais eux aussi¹¹⁷ sont libres et armés, car ils sont les maîtres.



¹¹⁷ Le mot « aussi » est sûrement une faute d'inattention de la part de Grand-père.



**Ce dossier se compose de fiches de récupération de toutes tailles, de toutes formes et de couleurs variées, numérotées avec soin, rangées dans une pochette intitulée : II - Giessen (suite)*

La rédaction en est souvent restée à l'état d'ébauche, avec ratures, rajouts et collages que j'ai transcrits dans la mesure du possible. Je rapporte des éléments barrés que Grand-père a rayés de son texte, mais qui peuvent être intéressants pour comprendre la façon de travailler de Grand-père. Je respecte la présentation fiche par fiche, même lorsque cela entraîne la coupure au milieu d'une phrase.

II - Giessen (suite)

**Les numéros manquants renvoient probablement aux cahiers 1 et 2.*

110 – quater

C'est le colonel Panhisius qui commande le camp. Sa sévérité est redoutée. Heureusement, on ne le voit que rarement dans le camp. Les bureaux de la Kommandantur sont hors de l'enceinte, dans un hôtel. Les compagnies sont commandées par des officiers. Nous devons les saluer. Quand il en entre un dans une baraque, on crie « Achtung ! » ou en français « Fixe ! », et chacun se met dans la position du garde-à-vous. Sous les officiers, des Feldwebel exercent d'ordinaire le commandement effectif des compagnies. Chaque baraque est confiée à la responsabilité d'un soldat allemand, dit Barackenführer, ~~qui possède une des petites chambres.~~ Chacun à son tour est de service pour la surveillance de la compagnie durant 24 heures. Des sentinelles sont placées aux issues du camp, aux postes des compagnies. La nuit, il y en a une dans la cour de chaque compagnie et il est interdit de sortir des baraques, sauf pour aller aux latrines.

110 – quinquies A

Ces hommes appartiennent à la Landsturm.

Le Landsturmmann participe à la fois de la nature du territorial et de l'auxiliaire de chez nous. En tenue de campagne, il porte le casque à pointe couvert du manchon feldgrau. Certains de ces casques à pointe ne sont autre chose que des casques français transformés par la substitution d'une pointe au cimier, d'un emblème allemand à l'emblème français et d'une couche de peinture feldgrau [**en rajout : à la peinture bleu horizon*]. A l'intérieur, le Landsturmmann achève d'user les vêtements déjà portés par les soldats allemands du front et souvent tout rapiécés, et est coiffé d'une casquette plate en toile cirée noire ornée d'une croix de Malte de métal au-dessus de la visière. Son armement est très varié ; ~~ceux qui nous gardaient à Pierrepont avaient j'ai vu à Pierrepont des fusils russes à~~

bayonnette coudée, à Giessen de vieux fusils à aiguille Dreyss¹¹⁸, à Mannheim quelques fusils Lebel.

110 – quinquies B

Les rapports des prisonniers avec ces gens sont très variables. Je crois cependant qu'il n'est pas inexact de dire que, d'ordinaire, ils obéissent avant tout au désir de « ne pas avoir d'histoires ». Ils se considèrent en effet comme « embusqués » (la chose existe aussi en Allemagne, naturellement; le mot est « Drückeberger ») et en ont l'état d'esprit. Cette peur des « histoires » les pousse, fait en apparence contradictoire, les pousse¹¹⁹, d'une part à faire du service quand ils se sentent observés par un supérieur ou même par un égal qui ne manquerait pas de dénoncer la moindre faute dans le service, - comme c'est la coutume en Allemagne -, et d'autre part, quand ils ne sont pas observés, à fermer les yeux sur bien des choses. Comme les embusqués de tous pays, ils sont las à l'extrême de la guerre et n'en font pas mystère.

110 – quinquies C

Cela n'empêche pas les médecins d'en « récupérer » quelques-uns de temps à autre. En août, l'Allemagne ayant de grands besoins d'hommes, un grand nombre considérable est ainsi récupéré. [*Ajouté, au crayon, dans l'interligne et difficile à lire* : L'idée de tenue familière et leur esprit de la captivité les incite à l'obéissance.]

Dans ce cas, on en voit souvent se renseigner sur la manière de se faire prendre avec le moins de danger possible et se faire donner un certificat attestant qu'ils ont été, pour les prisonniers français sous leurs ordres, des gardiens débonnaires.

Ils s'en laissent imposer assez facilement, souvent par le « culot ». Ainsi, il est interdit aux prisonniers de sortir des cours des compagnies sans être accompagnés par un allemand. Cependant, en se présentant avec assurance et en ouvrant la porte non fermée à clé et qu'il suffit de pousser, et surtout si on peut y joindre quelques mots en allemand, donnant à la sentinelle un prétexte de sortir, on peut lui en imposer et il arrive qu'elle nous laisse passer.

110 – quinquies D

D'autre part, il transparaît parfois dans leurs rapports avec les prisonniers quelque chose du respect qu'ils sont habitués à avoir pour les positions sociales.

Il est bien convaincu qu'on ne doit pas traiter un professeur de faculté, même prisonnier, « comme un simple marchand de marrons ». Le Barackenführer de la 6e compagnie qui, un matin après le réveil, passant à travers les baraques et secouant énergiquement les dormeurs attardés pour les faire lever en criant « Aufstehen ! », arrivé devant la paillasse du caporal Lavelle, prof. de philo à la faculté des lettres de Poitiers, s'arrête et dit poliment, sans porter les mains sur lui : « Aufstehen, Herr Professor ! ».

110 – quinquies E

Le dernier Landsturmmann, [*ajouté au crayon au-dessus de la ligne* : en fait / en pratique], a tous les droits contre un prisonnier, tous jusqu'à la mort inclusivement. Le prétexte d'agression et de légitime défense pouvant toujours être invoqué par lui. Le prisonnier a donc grand intérêt à fléchir la sévérité de son gardien, à la fois pour obtenir des adoucissements à la discipline, et pour se procurer certaines choses interdites qu'on ne pourrait se procurer autrement. Cela lui est facilité par la vénalité naturelle aux allemands.

Moyennant des pourboires en argent ou en nature (vivres), on peut obtenir beaucoup de choses des allemands : pas de vivres bien entendu, mais alcool, bière, voire

¹¹⁸ Lire Dreyse. Le fusil à aiguille, inventé par Johann Nikolaus von Dreyse (1787-1867), concepteur allemand d'armes à feu et fabricant, surtout connu pour l'invention du fusil à aiguille en 1836, utilisé par l'armée prussienne en 1841 sous le nom de *Zündnadelgewehr Dreyse* (Wikipedia). Le fusil Lebel équipait l'armée française.

¹¹⁹ Répété dans le texte.

objets utiles pour s'évader. Certains vont jusqu'à servir d'intermédiaire entre des prisonniers et des femmes [*ajouté ultérieurement : allemandes au cœur¹²⁰ tendre].

110 – quinquies F

Nécessairement, il est résulté de là un certain relâchement de la discipline. On voit même des boches que les anciens prisonniers ont connus très sévères, très à cheval sur le règlement, devenus tolérants.

La nuit dans les baraques, les brocs doivent être pleins d'eau. C'est une précaution contre l'incendie. Des allemands faisant fonction de pompiers font des rondes pour s'en assurer. Un soir après le couvre-feu, un pompier entre dans l'infirmerie. Tout le monde devrait être couché, mais des joueurs de cartes sont encore attablés sous une des lampes qui restent allumées la nuit. Quelqu'un crie : « 22 ! ». C'est ainsi qu'on avertit de l'approche d'un allemand ceux qui font quelque chose d'interdit. Et aussitôt, le pompier de dire : « Nix 22, nix 22 ! » (nix est la prononciation courante de la négation nicht). Autrefois, ce pompier était renommé pour sa sévérité et n'aurait pas manqué de signaler les joueurs, me racontent les vieux prisonniers. Mais maintenant, moyennant quelques rations de pain, il fait les courses d'un des prisonniers de la baraque, et il en est devenu doux et indulgent.

110 – quinquies F bis

Dans un cas semblable, à la 8e compagnie, des pompiers entrent dans ma baraque, quelqu'un crie : « 22 ! ». Fureur du pompier. Les joueurs voyant cette fureur, se croient certains d'être signalés. Point du tout : l'interprète venu, tout finit par s'arranger. On apprend que le pompier n'a pas l'intention de signaler les joueurs, mais qu'il ne veut pas qu'on crie « 22 ! » quand il entre. Il prend considère ce cri pour une injure.

110 – quinquies G

D'ordinaire, les allemands ne reçoivent pas des pourboires du premier venu et à n'importe quelle occasion : la chose serait ainsi trop facilement découverte. Il y faut quelque secret, on pourrait presque dire qu'il a ses clients. Il arrive cependant qu'elle se fait au grand jour. Le cas suivant montre jusqu'où peut aller un allemand en ce sens.

110 – quinquies H

A la 6e compagnie. Un jour, un allemand poursuit un prisonnier français pour lui prendre son numéro, je ne me souviens plus pour quel motif, il importe peu d'ailleurs. Le français recule, cherchant à éviter l'allemand et tenant sa main devant son numéro. Quelqu'un crie : « Donne lui un biscuit et il te foutra la paix ». Et le prisonnier, ayant passé à portée de son sac à biscuits, en tend un ou quelques-uns à l'allemand. Celui-ci, devenu aussitôt plus traitable, ne parle plus de prendre le numéro. Et le français, passant à la raillerie, lui demande maintenant : « Le veux-tu toujours, mon numéro ? Tu peux le prendre maintenant », en cessant de le cacher. Et l'allemand qui a, devant témoins, accepté un cadeau du prisonnier et qui ne peut plus, par conséquent, le signaler sans s'exposer lui-même, est obligé de rire de la plaisanterie et de dire que c'est inutile.

110 – quinquies I

Dans leurs rapports avec les prisonniers français, les allemands ont une sorte de pitié dédaigneuse pour la France, en retard pour tout à les croire, et se plaignent, non sans étonnement, d'être haïs. A les croire, ils seraient tout disposés à aimer la France et ses habitants. Mais ils ont une haine féroce contre l'Angleterre et tentent d'exciter les français contre elle. Prétention que les Anglais ne nous rendront pas Calais et que nous serons obligés de le leur reprendre. Possible, mais auparavant, nous avons beaucoup à reprendre (réponse de Sauty).

¹²⁰ Ajout au crayon difficile à déchiffrer. Très longues hésitations à partir de la première lettre du mot.

110 – sexies

[**Cette phrase se trouve sur un petit papier épinglé (et collé) par-dessus un texte barré rendu illisible* : Le prisonnier vit au milieu d'interdictions perpétuelles.] Une des défenses le plus souvent enfreintes, est celle de fumer dans les baraques. Elle est faite sous le prétexte de parer au danger d'incendie. Mais les allemands sont impuissants à la faire respecter. ~~Quand il entre dans une des baraques, le cri « 22 ! » avertit les fumeurs et en général tous ceux qui commettent quelque action « verboten¹²¹ ».~~ De temps en temps, un fumeur pris sur le fait est puni, mais cela ne l'empêche pas de recommencer et les autres de continuer. Rien ne peut empêcher les prisonniers, ou au moins la plupart d'entre eux, de se complaire dans l'atmosphère empuantie de fumée de tabac.

110 – septies

Parmi les choses interdites ~~qui sont nombreuses~~ est aussi la possession de tous objets pouvant servir à l'évasion : cartes et boussoles, argent allemand ~~ou français~~, vêtements civils.

L'argent que les prisonniers possèdent au moment de leur capture, étant une fois changé en timbres, il leur est interdit d'avoir d'autre monnaie en leur possession. Les mandats leur sont payés en timbres, de même la solde des sanitaires et le salaire de certaines catégories de travailleurs. Cependant, il est utile d'avoir de l'argent allemand. Bien que l'Allemagne souffre du manque de beaucoup de choses, les magasins de la ville sont cependant mieux approvisionnés que les cantines des compagnies et il est bien rare qu'on puisse y faire des achats moyennant des timbres. Tandis qu'avec de l'argent allemand, on peut toujours trouver quelque boche qui, moyennant un petit bénéfice naturellement, fait le commissionnaire.

110 – octies

Quant aux vêtements civils, ou plus exactement dont l'apparence ne suffit pas à rendre évidente la qualité militaire du porteur, [**ils*]¹²² sont marqués de raies au minium sur les coutures ou des lettres K.G. : initiales de « Kriegsgefangen¹²³ ». Des bandes sont coupées, au pantalon (le long de la couture externe des jambes), à la veste et au manteau au bras gauche (en forme de brassard), et [**sonf*] remplacées par des bandes d'étoffe de couleur rouge brique.

L'évasion est une chose dont la réussite est difficile. Il y en a fort peu, contre beaucoup de tentatives infructueuses. On s'évade de toutes sortes de manières. Et il n'y a pas de lieu si bien gardé dont un prisonnier ne puisse sortir.

L'évasion prise en soi n'est pas un motif de punition. On pourrait presque dire que c'est le seul droit dont jouisse un prisonnier. Mais

110 – nonies

il lui est impossible de l'exercer sans commettre nécessairement plusieurs actions défendues : sortie du camp sans autorisation et sans un allemand pour l'accompagner, absence à l'appel, possession d'objets interdits, etc. Et tous ces motifs suffisent à le faire punir, s'il ne l'est pas pour l'évasion elle-même.

Les punitions au camp de Giessen sont de deux sortes, suivant la gravité. Les plus graves sont l'internement en cellule à la prison militaire de la caserne allemande, avec nourriture réduite et paille seulement de temps en temps. Pour les moins graves, les prisonniers ne sont pas isolés, mais purgent leur peine tous réunis à la « Strafbaracke¹²⁴ », soumis à un régime disciplinaire très sévère.

Le nombre de prisonniers effectivement présents au camp est, si je ne m'abuse, environ le 1/4 ou le 1/3 du nombre total. Le reste est au travail, hors du camp. Mais les

¹²¹ « Verboten » = interdit.

¹²² J'ajoute parfois, entre crochets, un mot qui facilite la lecture.

¹²³ « Kriegsgefangener » = un prisonnier de guerre. Certains mots allemands ont une terminaison différente selon la façon dont on les emploie.

¹²⁴ « Strafbaracke » = baraque disciplinaire.

prisonniers au travail continuent d'appartenir au camp : leurs lettres, leurs colis y sont adressés.

110 – decies

De la situation du prisonnier en kommando, je ne pourrais parler que par oui-dire. J'ai causé avec un très grand nombre de prisonniers ayant été au travail. Leur situation est extrêmement variable. Certains, employés par des agriculteurs, toujours plus à l'aise malgré les restrictions, et que l'employeur a intérêt à bien traiter s'il veut en obtenir un bon rendement de travail, ont été en somme assez bien. D'autres aussi, qui travaillent de leur métier chez des patrons dans des villes : relieurs, coiffeurs. Mais il ne faut pas oublier qu'à côté de cela, il y en a beaucoup qui travaillent dans des mines ou des usines où, mal nourris et mal traités, ils sont astreints à un travail très dur et qui parfois leur ruine la santé ou les expose à des accidents du travail assez fréquents.

110 – undecies A

Par crainte de tomber dans un mauvais commando, par répugnance aussi à travailler pour les boches, un très grand nombre de prisonniers cherche à ne pas aller au travail. Pour y parvenir, il n'y a guère qu'un moyen : c'est de s'y faire reconnaître inapte pour raison de santé, mais ce n'est pas facile.

Et cependant d'autre part, en opposition avec cette tendance chez ceux qui sont contraints, il arrive que les sous-officiers non contraints souffrent de l'inactivité déprimante de la vie des camps de prisonniers. Et il arrive que certains d'entre eux soient volontaires pour le travail.

Mais le plus grand nombre préfère trouver une occupation dans les nombreux emplois du camp. De plus en plus, les allemands tendent à

110 – undecies B

n'y employer que les sous-officiers et les inaptes au travail. Les emplois sont de natures variées : comités de secours, de réception et distribution des biscuits, manipulation et distribution des lettres et des colis, emplois aux écritures dans les bureaux du camp et des compagnies, fonction de chefs des baraques et d'interprètes. C'est ce qu'on appelle dans le camp les « embusqués ».

Il y aurait beaucoup à dire à leur sujet, mais il est impossible d'en parler en général. Il y en a qui, ayant conscience de leurs devoirs, profitent de leurs situations pour rendre service à leurs camarades, quand et dans la mesure où ils le peuvent, [**ajout ultérieure en bas de feuille ; je le replace dans son contexte : favorisent [*/]évasion en dirigeant ceux qui en ont le projet sur les commandos d'où c'est facile, etc.*]. On comprendra que je ne peux pas insister là-dessus.

110 – undecies C

D'autres se font les agents des allemands, dénoncent les projets d'évasion, etc., et il est bon de prendre garde à qui on se confie. Somme toute, ils sont rares, mais un plus grand [**écrit au-dessus de la ligne : trop grand*] nombre, par pusillanimité et de crainte de perdre leur place et les faibles avantages qui y tiennent, sont un peu plus respectueux de l'autorité des allemands qu'il conviendrait, et n'osent pas aider leurs camarades autant qu'ils pourraient et devraient par conséquent le faire.

Cela vaut aux interprètes et aux embusqués des bureaux une assez mauvaise réputation. Tout n'est pas de leur faute : bassinés sans cesse, ils ne peuvent toujours donner les renseignements qu'on leur demande, ne les sachant pas, [**ajouté dans l'interligne : ce qui est interprété par [*lire : comme] de la mauvaise volonté*]. Beaucoup d'interprètes ne savent pas assez bien l'allemand pour remplir leurs fonctions convenablement¹²⁵.

¹²⁵ Grand-père s'intéressait à la psychologie des prisonniers. On a retrouvé dans son carton de documents un fascicule intitulé *La psychologie du prisonnier* d'un certain Józef Piłsudski, premier maréchal de Pologne et ministre de la guerre.

110 – undecies D

Le prisonnier qui n'en obtient pas ce qu'il désire est souvent injuste et impute à la mauvaise volonté ce qui n'est qu'impuissance et ignorance ou bêtise. D'autre part, les minimes avantages dont ils jouissent, les font jalouser par leurs camarades.

D'ailleurs, la situation de beaucoup de ces embusqués est difficile, délicate parfois. Je ne pense pas seulement ici aux interprètes obligés de traduire les ordres des allemands, mais qui sont là de simples truchements sans autorité, mais bien plutôt à ceux qui détiennent [**dans l'interligne* : sont investis] quelque parcelle d'autorité sur leurs camarades. L'exemple suivant d'un chef de baraque, obligé de faire appuyer son autorité par des sanctions infligées par les allemands, dans l'intérêt même de la majorité des prisonniers de sa baraque, fera comprendre ce que je veux dire.

110 – undecies E

Pour les corvées des compagnies, les allemands se bornent à indiquer à chaque chef de baraque le nombre d'hommes de corvées que doit fournir sa baraque. C'est à lui, ensuite, à fixer un roulement entre les hommes de sa baraque et à les désigner à leur tour de rôle.

A la 8e compagnie, tous les matins, part un détachement qui ne rentre que vers l'heure de la soupe de midi et qui va à quelque distance du camp faire la corvée de culture. On appelait cela le commando S. Les produits de la terre ainsi cultivée étant censés servir à la nourriture des prisonniers, les allemands prétendent que ce travail doit être considéré comme une corvée d'intérieur, faite par les prisonniers pour leur propre usage, et que par conséquent, les sous-officiers, - qui dans cette compagnie où il n'y a que des sous-officiers font nécessairement les corvées d'intérieur -, y sont astreints.

Cela est bien, je crois, contraire à l'esprit, sinon à la lettre du règlement qui exempte les sous-officiers de travail. D'ailleurs, après de multiples réclamations, au mois d'octobre ou novembre, la chose finit par être supprimée.

Un des sous-officiers de ma baraque invente de se faire porter malade toutes les fois qu'il est commandé pour aller au kommando S. Le médecin ne l'exempte pas de travail. Le chef de baraque doit-il tolérer cela ? C'est impossible. Sinon un certain nombre sera malade tous les matins, toujours les mêmes. Le nombre des disponibles sera réduit d'autant et ce seront toujours

110 – undecies F

les mêmes qui iront au travail. Mais d'autre part, il n'a qu'un moyen de contrainte : c'est de le signaler aux allemands et de le faire punir par eux. On comprend qu'il y répugne grandement à l'aversion. Cependant, dans l'intérêt général, après avoir averti le prisonnier en question et obtenu l'approbation de tous les prisonniers de la baraque rassemblés pour l'appel, sauf bien entendu du faux malade, il eut recours à cette solution.

Un mot de l'habillement des prisonniers. Le linge et vêtements avec lesquels ils ont été pris, leur sont laissés. Le trousseau de chacun de nous, en arrivant à la 8e, est complété de façon à se composer d'un manteau, une veste, un pantalon, une paire de souliers et une paire de sabots, deux paires de chaussettes, deux caleçons, deux chemises. Les effets, une fois usés, sont renouvelables. Mais il faut qu'ils soient bien usés. A chaque compagnie, il y a un atelier de réparation pour les vêtements et les chaussures où travaillent quelques prisonniers. En pratique, le renouvellement en est plutôt assuré par des envois de France.

111

~~12 septembre et jours suivants~~

~~Promenade ; nous commençons à connaître le camp. Notes sur camp en général. Discipline. Distractions personnelles et communes. Services religieux. Bibliothèque, etc. Meubles faits par prisonniers.~~

A la 8e compagnie, l'emploi du temps est établi comme suit : le matin, vers 6 h. ou 6 h ½, réveil. ~~Le Barackenfürher de jour entre dans chaque baraque et la parcourt en répétant~~

« Aufstehen ! ». [*Le réveil est] suivi de l'arrivée du jus, puis de, ~~une demi-heure après le réveil,~~ l'appel par le Barackenführer de jour.

A 9 h. cris : « Dehors pour l'appel ! ». Les chefs de baraque, ayant rassemblé rapidement les hommes de leurs baraques ~~dans les intervalles qui séparent les baraques,~~ puis les dirigent au milieu de la cour où le rassemblement se fait par baraques, ~~chacune sur un rang, l'une derrière l'autre.~~

Le lieutenant commandant la compagnie vient d'arriver. Sa première visite, ~~et cela se renouvelle tous les matins,~~ est pour la fosse aux débris non comestibles où quelques prisonniers chargés de ce service ~~entretiennent soigneusement ...~~ [*écrit au-dessus de la ligne raturée : trient chaque jour avec le plus grand soin] : chiffons d'un côté, récipients de verre ou de terre d'un autre, boîtes de conserve de fer blanc préalablement écrasées ~~en un tas spécial~~ d'un autre, etc. Il donne un coup d'œil en passant aux tonneaux où s'accumulent les débris de cuisine (~~la soupe allemande et [*les débris] de la cuisine des prisonniers~~), les croûtons de pains ~~et les pains avariés reçus par les anglais étant soigneusement mis dans un tonneau spécial.~~ Un prisonnier est tout le jour de garde près de ces tonneaux, chargé de veiller à ce que chacun reçoive les débris auxquels il est destiné. Puis il entre à la cuisine, voir la soupe préparée pour midi. Je ne sais s'il la goûte, comme le fait le médecin du camp, qui, ~~sous prétexte de goûter la nourriture des prisonniers,~~ sous prétexte de se rendre compte, vient de temps à autre ingurgiter une assiettée de pommes de terre cuites à l'eau. Cette inspection du lieutenant se renouvelle tous les matins, identique. Après quoi, il vient passer la revue des prisonniers rassemblés et tenant à la main une ou plusieurs pièces, chaque matin différentes, de leur paquetage : un jour gamelle, couteau et

111 bis

cuiller, le lendemain serviette, puis linge de rechange propre, couvertures, etc. Le lieutenant passe devant chaque rang, ~~passe devant le premier rang. Celui-ci avance pour que le lieutenant passe devant le deuxième, et ainsi de suite pour toutes les baraques,~~ reprochant à l'un son plat sale ou son couteau rouillé, un bouton qui manque à sa veste ou un trou à son linge. Un jour, une chaussette trouée lui ayant été présentée, il veut à tout prix passer le nez du propriétaire dans le trou, malgré les mouvements du prisonnier pour se dérober.

L'inspection terminée et les rangs rompus, l'emploi du temps prescrit (indique) une heure « d'exercice ». En pratique, cet « exercice » se réduit alors à une promenade par groupes grossièrement rangés, autour de la cour et dans les intervalles des baraques. Il est seulement interdit de s'asseoir et de demeurer dans les baraques, ce qui n'empêche pas un certain nombre de prisonniers de le faire, la surveillance étant peu sévère, à condition qu'un nombre suffisant [*dans l'interligne : de P. G.¹²⁶] consente à tourner dans la cour.

D'ailleurs, il y a lieu de noter que, d'une manière générale, les règles de la discipline sont moins strictement observées à cette compagnie qu'à la 2e. Cela est d'ailleurs inévitable, car les vieux prisonniers ont su trouver le défaut de la cuirasse de leurs gardiens et n'ont plus la malléabilité des nouveaux.

111 – ter

Cependant, il fut un temps dont le souvenir existe encore, chez les anciens de la 8e, où cet « exercice » était strictement surveillé par un Feldwebel, je crois, resté célèbre sous le surnom de la « Panthère ». Il fallait marcher au pas ; aucun arrêt n'était permis. De plus, il n'y avait pas de vexations qu'on ne fit subir aux sous-officiers. Le but visé était de les induire à se présenter comme volontaire pour le travail, en rendant insupportable la vie à la compagnie.

111 – quater

A midi soupe. Depuis notre arrivée à cette compagnie, nous, les nouveaux, bénéficions du rabiote des anciens qui, recevant des colis et s'en nourrissant, méprisent certains aliments comme poisson salé, « Blutwurst » que nous nous partageons avec voracité.

¹²⁶ Initiales pour prisonnier de guerre.

3 h. : nouvel appel par le lieutenant, mais plus rapide, sans revue d'effets cette fois, suivi aussi d'une heure « d'exercice », comme le matin.

A 6 h. soupe [**sic*], à 8 h. encore appel par le Barackenführer de jour et à 9 h. extinction des feux.

[**Sur un bout de feuille collé sur un texte barré .*] Quelques modifications sont apportées à ce programme pour le jour de lavage de la baraque (une fois par semaine en principe, 2 ou 3 fois par mois en pratique, à cause du temps) ; les douches où la compagnie va le jeudi matin. Le mauvais temps amène la suppression de l'exercice.

Comme il n'y a que des sous-officiers à la compagnie, les corvées sont faites par des sous-officiers. Je dois cependant signaler ici que ma ~~position un peu sp ciale~~ qualité de médecin me fait exempter de corvées. A cela près, je suis soumis au même régime que les autres sous-officiers de mon grade.

[**Suit un long texte barré ; seule une partie est lisible, partiellement cachée par une feuille fixée par une épingle. On retrouve les éléments visibles plus loin dans le récit.*]

111 – quinquies

Le reste de la journée se passe en promenades dans la cour et en occupations diverses : dessin, peinture, sculpture sur bois, os, tapisserie et tricot - en honneur surtout chez les anglais -, musique (instruments achetés en ville ou même ~~vois certains~~, fabriqués par des prisonniers, telles certaines boîtes à cigares transformées en violons), interminables parties de cartes, dames, échecs, et en général, de tous moyens inventés par les hommes en vue de cultiver leur abrutissement, jeux en plein air, (saut, course, lancement du poids, balles de toutes sortes, lancées et reçues de toutes les manières, bals organisés par les anglais, grands amateurs de danse, en général le soir, au son d'un accordéon.) Ceux qui reçoivent des colis préparent leur cuisine aux heures qui pr c dent les repas. Pour cela, ils se servent de toutes sortes d'ustensiles triés par l'ingéniosité des prisonniers, ou fer blanc de boîtes de conserve : fourneaux, ~~marmites~~, casseroles, quarts, râpes   chocolat. D'autres, avec les planches des caisses à biscuits, se fabriquent toutes sortes de meubles : petites tables individuelles, caisses à bagages et à vivres,

111 – sexies

 tag res, tout ce qui peut leur servir à ranger les objets qui leur appartiennent et   les transporter en cas de déplacement.

Dans la mesure où il le peut, le prisonnier aime à reprendre ses habitudes de la vie civile. C'est ainsi que tous ceux qui le peuvent travaillent de leur métier. Les tailleurs et les cordonniers ont pour cela [**ajouté dans l'interligne :   cet effet*] la jouissance d'une pièce aménagée dans la baraque A. Des coiffeurs sont installés presque dans toutes les baraques.

Beaucoup de prisonniers étudient des langues vivantes, allemand et anglais surtout, certains même les langues mortes ; j'en ai connu plusieurs qui, n'ayant jamais appris le latin, en ont commencé l'étude en captivité. Les sciences sont aussi très étudiées. De petits groupes se constituent à cette fin, sous la direction d'un prisonnier.

Enfin dans cette compagnie, je trouve des livres à emprunter auprès des anciens prisonniers. Et ce n'est pas sans plaisir. Car depuis plus d'un mois, j'en étais privé presque complètement.

111 – septies

Il y a deux bibliothèques au camp, l'une pour les compagnies d'isolement, l'autre pour les autres. Elles sont dans les baraques qui servent d'infirmeries à chacun de ces deux groupes de compagnies, mais, comme il est interdit de sortir des compagnies, elles ne servent en pratique qu'à ceux qui habitent ces deux baraques.

~~Une baraque de la 4  compagnie isolée du reste de la compagnie et ouvrant directement sur l'allée centrale sert de chapelle. La messe y est dite le dimanche, tantôt par un solfat français prêtre venu de l'hôpital, tantôt par un autre prêtre dont j'ignore l'origine.~~

Mais les prisonniers sont autorisés à se faire envoyer et à avoir en leur possession des livres, sous la réserve qu'ils soient censurés avant d'être remis au destinataire. Certaines catégories de livres sont en effet interdites : ceux parus depuis la

guerre et touchant aux événements actuels, politiques et militaires, fascicules de revues parues depuis la guerre. ~~Le but visé est le découragement des prisonniers. Les autres livres sont permis et peuvent être mis dans les colis, mais ils doivent être censurés avant d'être remis au destinataire.~~

111 – octies

Pour les journaux, une interdiction du même genre prohibe les journaux français ou suisses francophiles. Le but visé par cette interdiction est d'empêcher les prisonniers de lire quoi que ce soit qui puisse leur « remonter le moral », de cultiver au contraire chez eux le découragement, père du cafard.

D'ailleurs, quelques journaux français passent en fraude, soit dans des colis et échappés aux censeurs, soit apportés de ville par des boches. On sait en effet que les journaux français se vendent en Allemagne, même pendant la guerre. Quelques journaux suisses francophiles entrent dans les camps par la même voie.

Seuls sont permis les journaux allemands et les journaux spéciaux de propagande publiés par les allemands à l'usage des prisonniers et des habitants des pays occupés par eux : *Gazette des Ardennes* et la *Gazette de Lorraine* à Metz, nombreux journaux belges, entre autres *le Bruxellois*, *la Belgique*, *le Continental Times* qui se dit américain, plus tard *la Paix* publiée en français à Berlin, et des journaux en russe, en petit russe (?) (Ukraine), en youditch¹²⁷, en polonais, en lituanien, etc.

La Gazette des Ardennes est très lue par les prisonniers français qui ne savent pas l'allemand, et hélas ! Il faut reconnaître que l'abrutissement de la captivité aidant, la propagande, non toujours maladroite bien que grossière, a fini, sur certains, par avoir une certaine influence.

111 – novies à 111 – XVIII

Ceux qui savent lire un peu d'allemand préfèrent les différents journaux allemands auxquels on peut s'abonner. On est ainsi beaucoup mieux renseigné. Ils donnent beaucoup plus de nouvelles, tous les communiqués de l'Entente et des Empires centraux.

A Giessen, le journal allemand qu'on reçoit normalement, est la *Frankfurter Zeitung*¹²⁸. Elle publie trois éditions chaque jour qu'on reçoit au camp en deux fois : vers midi et vers 8 h. du soir. Quand elle arrive à la compagnie, les prisonniers se

111 – XIX

groupent dans la cour et dans les baraques autour de l'un d'eux qui sait l'allemand et qui traduit les nouvelles, le communiqué surtout. Depuis la fin de septembre, Sauty, passé à la 6e compagnie, - qui est celle des employés du camp -, comme employé au bureau de la censure (« Postprüfungsstelle ») et abonné à la *F.Z.*, me la fait passer après l'avoir lue. J'arrive assez vite, en rappelant mes souvenirs du collège, à savoir assez d'allemand pour en lire le texte assez facilement.

Le ton des articles des journaux allemands à propos de la bataille de la Somme est assez curieux. Il explique naturellement, comme il est naturel toutes les fois qu'on prend une pile¹²⁹, que l'ennemi n'a remporté aucun succès important, tout au plus un succès tactique, et nullement le succès stratégique qu'il cherchait. Mais dans de pareils cas, tout le monde en fait autant.

111 – XX

Mais ce qui est plus proprement allemand, c'est que tout échec paraît aux allemands immoral. Tel leur paraît l'abus de l'artillerie fait par les anglais et français dans la préparation d'attaque. Cela est pour ainsi dire hors du naturel et du permis. Ce n'est plus la guerre, c'est une boucherie, c'est inhumain. « On avoue aujourd'hui la perte du

¹²⁷ Orthographié ainsi par Grand-père.

¹²⁸ Le nom de ce journal est abrégé plus loin en « *F.Z.* » ou « *Frankfurter Z.* ». Grand-père le lit régulièrement et y sera même abonné.

¹²⁹ « Prendre une pile » (ou « prendre une pilule », expression utilisée un peu plus loin) : subir une grave défaite (Larousse du XX^e siècle).

Blücher¹³⁰. Mais tous les journaux sont furieux. Ils parlent de surprise, presque de guet-apens. C'est curieux, mais toute bataille où il prend la pilule paraît à l'Allemand s'éloigner du possible, du permis et du naturel. » *Correspondant*¹³¹ n° du 10-I-16, p. 120.

([~~*Sur une enveloppe, ces phrases barrées : A Giessen, Gazette de Frankfort / arrive deux fois par jour / Je la lis depuis que Sauty me la passe / Fou au sujet de bataille de la Somme~~¹³².]

112

Le dimanche, l'emploi du temps est modifié. ~~Les deux appels du matin et du soir suivant le réveil et précédant le couvre-feu. Couvre-feu sont maintenus naturellement. Là, ils servent à vérifier que nous sommes tous présents, qu'il ne manque personne.~~ L'appel du commandant de compagnie, le matin, est réduit à sa plus simple expression, et l'heure en est reportée après la messe où les catholiques sont conduits en détachement. Quant à celui de l'après-midi, il est supprimé. [**Ajouté au crayon : L'exercice est supprimé.*]

Après le repas de midi, vers une heure, l'après-midi s'ouvre par un concert donné par les anglais, au milieu de l'allée centrale ~~du deuxième bataillon~~. Puis il s'établit dans le camp une certaine liberté. Les prisonniers peuvent obtenir des permissions pour aller visiter des amis d'une compagnie à l'autre. Le nombre de ces permissions étant assez grand, les sentinelles n'y regardent pas de si près qu'elles ne laissent, en outre, un bon nombre de prisonniers sans permission.

113

Les permissions sont particulièrement nombreuses les jours où un concours d'exercices physiques a lieu à une compagnie. Deux compagnies organisent des concours de cette nature : la 8e et la 6e. Cette dernière est la compagnie des employés aux bureaux du camp. Un des dimanches de septembre a lieu un de ces concours à la 6e. Chaque compagnie prend parti pour ses équipes qui concourent. Les passions sont très excitées. [**Ajouté dans la marge : Séance sportive de la 6e avec le concours du concert de cette compagnie.*]

Je ne sais quelle en est la cause, mais le concours organisé par la 6e fut manqué déplorablement. Ceux qui en suivirent les épreuves sont unanimement d'accord sur ce point de fait, mais on dispute sur la cause. La société sportive de la 6e accuse celle de la 8e d'avoir été cause volontairement de cet échec, en d'autres termes d'avoir saboté la réunion par jalousie. Cela est insinué dans un petit canard autographié

113 – bis

publié par la société de la 6e et qui rend compte de la séance. Fureur à la 8e. Oser porter une accusation aussi noire contre des hommes qui n'ont en vue que les intérêts seuls du sport ! Une réplique vigoureuse est assénée au rédacteur du bulletin de la 6e dans le bulletin de la 8e, canard non moins petit, et autographié aussi. Les milieux sportifs des deux compagnies en restèrent agités plusieurs jours. Les choses allèrent à un point tel que la Kommandantur, ayant interdit un concours analogue qui devait avoir lieu à la 8e un dimanche d'octobre, sous prétexte que la 8e, étant une compagnie de sous-officiers non travailleurs, - une sorte de compagnie disciplinaire -, elle ne devait pas jouir de la faveur des sports en commun accordée seulement aux travailleurs. On accusa, à la 8e, les gens de la 6e d'avoir été pour quelque chose dans cette décision, leurs fonctions les mettant bien en cause par manière de vengeance.

¹³⁰ Croiseur cuirassé allemand coulé devant les côtes anglaises en janvier 1915 (d'après Wikipedia).

¹³¹ Revue catholique. D'après Gaby on peut, sans doute, en consulter des exemplaires à la Forêt, peut-être bien dans la salle de bains de la chambre de Babette.

¹³² Grand-père voulait développer l'idée que les récits officiels des batailles ne correspondent pas à la réalité historique (les Allemands ne sont pas en reste !) Il a commencé, par exemple, un dossier où sont rassemblés des éléments concernant le Fort de Vaux, dossier auquel il a attribué le titre « Légende ». Je reprends des éléments du dossier de Grand-père (cf. addenda).

C'est ainsi que les hommes, voulant se donner l'illusion de la vie, ne s'en attachent qu'aux petitessees.

113 – ter

Ce jour-là, les prisonniers sortent leur « tenue du dimanche », tenue de fantaisie, nouvelle bleu horizon ou kaki, ou ancienne pour les français. On voit des artilleurs avec l'ancienne tenue : pantalon long et faux éperons à boule. D'autres poussent la fantaisie jusqu'à porter des galons d'officiers. Presque tous ont un costume plus propre qu'ils mettent ce jour-là. Du côté anglais, les écossais arborent leur kilt national et exhibent leurs cuisses poilues. Et cela pourquoi ? Pour tourner en rond ou faire les cent pas dans une cour close, de 100 m. de côté à peine. Mais ces hommes ont tellement pris antérieurement l'habitude d'éblouir leurs pareils, de vouloir les surpasser par des vanités comme celle du costume, que, dans leur abrutissement de captifs, le besoin leur reste. Bien que vivant toujours ensemble et dans une promiscuité qui ne permet à aucun d'eux de garder des illusions quelconques sur son voisin, ils satisfont leur vain orgueil par le costume dont ils se recouvrent. [**Ajouté dans la marge, en travers, puis barré : « Peut-être à rejeter au sujet de la conversation avec Sauty : p. 116¹³³ »*].

114

Un dimanche d'octobre

Me voici dans le neuvième mois de ma captivité.

28 septembre

Depuis deux ou trois jours, nous, nouveaux prisonniers de la baraque B, nous guettons l'arrivée du courrier avec impatience. C'est qu'il a commencé d'arriver quelques lettres pour quelques-uns d'entre nous. Aujourd'hui, je suis un des heureux. Mon ami Couton, qui fait fonction de vaguemestre pour la baraque, m'apporte une lettre de ma mère. Depuis le jour de mon départ de permission (- juillet), je n'avais eu aucunes nouvelles de mes parents. Voilà donc le lien rétabli dans quelque mesure entre mes parents, les amis et la France. Quelques banales que soient ces lettres, écrites par des mains paralysées par la menace de la censure, elles sont cependant le plus grand réconfort pour les malheureux privés des affections qui avaient été jusqu'alors le soutien de leur vie.

114 – bis

Les lettres qui nous sont adressées doivent être expédiées dans une enveloppe ouverte. Il est recommandé de les écrire lisiblement. A la condition de n'y parler ni de la guerre, ni de la situation économique, militaire, politique, diplomatique, ni de phrases qui paraissent s'y rapporter. Elles subissent une première censure avant de sortir de France, puis elles sont relues et recensurées par les censeurs du camp au bureau de la censure postale, « Postprüfungsstelle ». Une fois censurées, des prisonniers les classent : par compagnies pour les prisonniers vivant au camp, par kommandos pour ceux au travail. Un prisonnier, faisant fonction de vaguemestre de la compagnie, les répartit entre les vaguemestres des baraques qui les remettent aux destinataires.

[**Mots barrés, illisibles, dans un angle*].

114 – ter A

Celles que nous écrivons ne doivent donner que des nouvelles personnelles ou se rapporter à des faits de famille. Il est particulièrement interdit de parler de notre genre de vie. Elles doivent être écrites au crayon et sur un papier spécial à en-tête du camp. Si nous avons droit de recevoir autant de lettres qu'on veut bien nous en écrire, nous n'avons le droit d'écrire que deux lettres et quatre cartes par mois, écrites à jour fixe. En outre, nous pouvons envoyer des photographies et des vues du camp à la condition de n'y rien écrire. Nos lettres suivent, en sens inverse, le trajet de celles que nous recevons. Par l'intermédiaire des vaguemestres, elles arrivent au bureau de la censure où elles restent dix jours en

¹³³ Référence erronée, chercher plutôt p. 115 (phrase barrée).

quarantaine avant d'être lues. Puis les censeurs les lisent et les censurent. En principe, pour toute lettre contenant un passage qui attire l'attention du censeur, l'auteur doit être appelé à s'expliquer. En fait, dans ces cas là, la lettre est souvent jetée au panier. Il en est de même pour les lettres mal écrites.

114 – ter B

Après cet examen, nos lettres, munies du cachet du censeur qui les a examinés, partent.

Elles mettent, à parvenir aux destinataires, de 20 à 25 jours en moyenne. Celles qu'on nous écrit mettent à nous parvenir de 12 à 20 jours en moyenne.

Il faut ajouter que les prisonniers peuvent correspondre avec la France non envahie et la Belgique, dans les mêmes conditions qu'avec le reste de la France. Mais il leur est interdit de servir de médiateurs entre les habitants de ces pays occupés par les allemands et leurs familles en France non occupée.

114 – quater

7 octobre

La lettre que j'ai reçue le 28 septembre m'annonçait l'envoi d'un colis, mais il a mis plus longtemps à venir que la lettre. Hier soir seulement, mon nom a figuré sur la liste affichée dans la baraque. Les colis sont remis au destinataire le lendemain. Le matin donc, à l'heure de la distribution, je suis donc [**sic*] dans la baraque A, inhabitée, où se font les distributions. Mon nom est appelé. Mon colis, déjà ouvert au bureau de la censure, est ouvert devant moi, rapidement examiné par l'allemand présent et m'est remis, et heureux et triomphant, je rentre à la baraque où le colis est déballé. Nous allons donc pouvoir ajouter une nourriture plus substantielle et meilleure, et des conserves préparées chez nous, aux brouets insipides ou infects du camp. Ce dernier élément tient une grande part dans l'émotion déterminée par la réception des premiers colis. Des choses provenant de nos pays et nous les rappelant plus directement : saucissons, fromages furent parmi les choses qui nous firent le plus grand plaisir dans les premiers colis.

114 – quinquies

Les colis voyagent en Allemagne par wagons spéciaux. Quand un wagon est arrivé à la gare, une corvée de prisonniers va le décharger et transporte les colis au camp où ils sont entreposés dans une baraque, au bureau dit des « Liebesgaben¹³⁴ ». Ils sont triés par compagnies ou par kommandos par des prisonniers, puis ouverts et censurés en leur présence par des allemands. Puis ils sont portés aux compagnies et distribués dans une baraque par les prisonniers de la compagnie chargés de ce service, sous la surveillance des allemands qui, à la 8e compagnie du moins, exercent une deuxième censure à cette occasion.

On reçoit surtout des vivres dans les colis, mais aussi des vêtements, des livres qui ne sont remis qu'après censure spéciale. Certaines choses sont interdites : le pain depuis juillet 16, le vin, l'alcool, les médicaments, et aussi certaines choses, par pur esprit de tracasserie, telles que les boîtes de conserve ornées de couleurs nationales de la France ou de ses alliés. Il a fallu, en moyenne, à ceux que j'ai reçus 17 à 23 jours pour me parvenir.

114 – sexies

Presque tous les prisonniers du camp reçoivent des colis préparés et envoyés par leurs familles ou par des comités d'assistance aux prisonniers. Parmi ces derniers¹³⁵, les premiers sont aux frais des familles, les autres envoyés gratuitement. Ces comités existent en France et en Suisse. Ceux de France sont régionaux ou professionnels pour la plupart, quelques-uns étendent leur action à tout le pays.

¹³⁴ « Liebesgaben » = dons envoyés par amour.

¹³⁵ Changement brutal de construction de phrase, dû sans doute à une pause faite au milieu de la mise en forme.

Ces œuvres sont très utiles. Car elles permettent à presque tous les prisonniers français de recevoir des colis. Mais ces colis sont de qualité très variable : cela dépend des ressources de l'œuvre qui les envoie. Quels qu'ils soient, ils rendent de grands services. Tous les prisonniers, même ceux dont les familles n'ont que de petits moyens, ou qui sont sans famille, ou dont les familles, restées dans les pays envahis ou évacués, ne peuvent rien leur envoyer ou presque, reçoivent ainsi les colis dont ils ont besoin.

Au début, tous les envois des comités de secours furent individuels. Puis on eut l'idée d'envois collectifs, distribués par les comités de secours des camps.

114 – septies

Il existe en effet dans les camps des comités de secours dont les origines furent, je crois, assez diverses dans les commencements de la captivité, et les ressources et le ravitaillement aussi. Aujourd'hui, ils sont ravitaillés régulièrement par les comités de secours de France et de Suisse, et font des distributions régulières aux prisonniers qui ne reçoivent aucun colis ou, ce qui est plus fréquent, qui n'en reçoivent qu'une quantité insuffisante à leur ravitaillement. Je crois qu'on peut poser en règle générale qu'un prisonnier, pour assurer son existence d'une manière convenable, a besoin à peu près d'un colis par semaine, - j'entends d'un bon colis, et non un de ces colis minuscules contenant un paquet de tabac et une boîte de sardines, comme on en voit. Les comités de secours distribuent aussi des vêtements, du linge et du savon. Il existe aussi, en France et en Suisse, des associations qui se sont données pour but de fournir des livres aux prisonniers. Je répète encore une fois que tout cela a son utilité, et mérite d'être encouragé et aidé bien qu'il s'y glisse quelques abus.

114 – octies

Mais les abus sont la rançon inévitable de toutes les entreprises humaines et tout particulièrement des œuvres charitables. Je n'en dirai donc rien, car ils sont sans intérêt et qu'ils n'empêchent pas l'œuvre de ravitailler nos prisonniers et de les arracher à la misère physiologique par insuffisance de nourriture qui serait le sort de beaucoup sans ces œuvres.

Dans le camp, le comité de secours fonctionne sous la présidence d'un sous-officier. Il reçoit les envois et les répartit entre les prisonniers du camp, aussi bien ceux qui y vivent que ceux en dépendant, disséminés dans les kommandos. Cette œuvre est connexe à celle de la réception et distribution des biscuits. Les comités correspondent directement avec la France, sous le contrôle des allemands, bien entendu. Il est trop évident qu'aucun de leurs actes ne peut échapper à ce contrôle. Cependant, un président de comité intelligent et adroit peut se créer une certaine indépendance de mouvement.

114 – novies

Bien que je n'ai pas eu l'occasion, à Giessen, de m'intéresser particulièrement au fonctionnement du comité de secours, je crois que, sous la présidence du sergent-major Rigal, il avait acquis ce degré d'indépendance possible.

Et cependant, il est très notable qu'il lui était impossible de venir en aide aux prisonniers isolés aux trois premières compagnies. Durant tout le temps passé par nous à la 2e compagnie, nous ne reçûmes du comité de secours qu'une petite tranche de porc fumé par personne. Et cependant, c'est une œuvre utile s'il en est que de venir au secours de malheureux dont aucun ne reçoit rien et souvent affaiblis par plusieurs mois de séjour au camp ou à l'arrière du front. Je tiens pour certain que le comité de Giessen l'eut fait s'il l'eut pu. Mais le commandant du camp l'interdisait. Il faut voir, là encore, un de ces procédés de maintenir les prisonniers à l'isolement, hors de tout secours matériel et moral, pour diminuer leur force de

114 – decies

résistance et les rendre plus malléables, plus impressionnables. D'ailleurs, peu de temps après mon départ de Giessen en novembre 46, des incidents se produisirent à ce camp qui eurent pour origine l'autorisation refusée, par le commandant du camp, au comité de secours de distribuer des vivres à des prisonniers qui venaient d'arriver de derrière le

front. J'en emprunte le récit à une lettre, signée « un sergent blessé prisonnier » que je crois bien avoir connu à l'infirmerie, publiée dans l'*A.F.*¹³⁶ du 8 décembre 17.

En Au commencement de novembre 1916, un beau matin, l'allée du camp fut envahie par plusieurs milliers de nouveaux de nouveaux prisonniers arrivèrent au camp. « Il s'agissait d'une partie de nos pauvres camarades de X. Les arrivées se succédèrent pendant plusieurs jours. Les malheureux arrivaient de derrière le front, où ils avaient séjourné 3, 4 et 6 mois dans des conditions matérielles indescriptibles. Hâves, squelettiques, n'ayant plus depuis longtemps de linge de corps et couverts d'une vermine inimaginable, les uniformes en lambeaux et les souliers éculés, cette armée de fantômes défilait stoïquement devant nos baraquements, incapables même de croire aux paroles de réconfort que nous leur donnions au passage, muets, sombres et résignés, tous plus près de la mort que de la vie, guettant seulement, avec des regards sauvages, les morceaux de pain qu'on leur envoyait malgré la défense et qu'ils ramassaient en se battant, sous les coups de crosse des hommes de l'escorte ...

« Ainsi donc, méthodiquement, lâchement, implacablement, l'Allemagne avait affamé ces malheureux et les avait réduits à ce degré de misère physiologique. Ces pauvres diables, travaillant sous les obus français, étaient restés ce long temps dans les mêmes cantonnements (...), sur la même paille pourrie, sans avoir jamais pu prévenir leurs familles qu'ils étaient vivants, sans avoir jamais pu recevoir de secours de personne.

« De louables efforts furent faits pour porter aide à ces ... déshérités, couverts de plaies, atteints pour la plupart de dysenterie, littéralement épuisés. » (Le lazaret¹³⁷ et les infirmeries furent remplis en deux jours). Dès la première heure, le comité de secours du camp sollicita l'autorisation de la Kommandantur de leur porter à manger. Le colonel refusa. Il fallut payer d'audace et se faufiler la nuit dans les compagnies en quarantaine. Vingt sous-officiers surpris payèrent de dix jours de cachot leur désobéissance à cet ordre inhumain [et les allemands contraignirent le président du comité de secours à se démettre de ses fonctions]¹³⁸.

« Le soir, ces malheureux, bravant les coups de crosse et de baïonnette, franchissaient en masse les clôtures de leurs compagnies pour envahir nos baraques où nous nous efforcions de les ravitailler et de les réconforter ».

114 – undecies

Pour en finir avec le chapitre des colis, un mot sur ceux des anglais. Chacun en reçoit un très grand nombre, ce qu'explique le petit nombre de prisonniers anglais détenus en Allemagne, une trentaine de mille seulement, je crois. [Cette abondance entraîne quelques abus]. La prévision des difficultés économiques et la rareté des moyens de communication contraignirent le gouvernement anglais à prendre des mesures de restriction au commencement de l'année 1917. Désormais, les anglais n'eurent plus le droit d'envoyer directement des colis à leurs parents prisonniers. Mais des comités de secours furent établis qui assurèrent l'envoi à chaque prisonnier de six colis par mois, colis de pain non compris. Les colis variant d'après les ressources de chaque comité, les prisonniers ravitaillés par un comité pauvre passèrent ainsi de l'extrême abondance à la gêne. Pour le pain, les anglais en sont encore au régime des envois individuels. En été, une partie de ce pain arrive moisie, et, aussitôt reçue, est jetée dans le tonneau aux croûtes de pain.

115

Octobre

Le couvre-feu est avancé et sonné désormais à 8 h. du soir.

Le lieutenant commandant la compagnie est remplacé par un vieux major débonnaire. L'appel se fait désormais beaucoup plus vite. La promenade, dite exercice,

¹³⁶ *L'Action française* : parfois désignée par l'abréviation *A.F.* Journal d'un mouvement politique nationaliste d'extrême droite de la première moitié du XX^e siècle en France (d'après Wikipedia).

¹³⁷ Il n'y a, à priori, aucune explication au fait que certains mots sont soulignés dans ce texte.

¹³⁸ Entre crochets sur la fiche. Idem un peu plus loin, sur la fiche 114 undecies. A remarquer un quasi « gaspillage » de papier sur une des deux feuilles ! (ph. 1323).

devient encore moins sévèrement réglée. La discipline de la compagnie, dans l'ensemble, s'adoucit. Auparavant, il était interdit de faire la cuisine sur les poêles des baraques. Comme il fallait cependant faire la cuisine, on la faisait, malgré la défense, et de temps à autre, un prisonnier surpris était puni. Le nouveau commandant donne l'autorisation de la faire.

Me voici dans le troisième mois de ma captivité. Les effets commencent à s'en faire sentir intellectuellement. L'esprit commence à se mouvoir difficilement, lourdement, maladroitement, au milieu d'idées jadis coutumières. Il devient paresseux à comprendre et à concevoir. C'est comme une sorte de linge mouillé qui colle à chaque mouvement des membres et qui deviendrait de plus en plus lourd et gluant jusqu'à l'ankylose. ~~Aujourd'hui après-midi, Sauty est venu me voir. En faisant les cent pas dans la cour de la compagnie, nous échangeons nos impressions à ce sujet. Nous parlons des incidents sportifs des semaines passées.~~ Cet abrutissement est sensible chez les vieux prisonniers et est remarqué plus vivement par les nouveaux, alors qu'ils n'ont pas encore commencé d'en sentir les effets. Cet abrutissement est rendu plus sensible pour nous, nouveaux venus, par certaines habitudes de la vie civile conservées par les vieux prisonniers territoriaux ou réservistes, mobilisés au début d'août 14 et pris après quelques jours ou quelques semaines seulement de vie militaire et qui ont entretenu leurs

115 – bis

habitudes dans les camps, d'abord par leur nombre qui, proportionnellement aux nouveaux prisonniers, est très grand, et ensuite, par le fait qu'ils constituent le noyau des prisonniers. C'est ainsi que l'habitude existe dans les camps de s'appeler « Monsieur ». Un autre exemple que nous en avons sous les yeux est la « toilette » faite par les prisonniers le dimanche (voir p. 113 ter), les rivalités sportives entre compagnies (voir p. 112 bis¹³⁹). Et le caractère s'aigrit. A n'avoir rien à faire, on passe son temps à observer le voisin et à le critiquer sans indulgence. Les cancans sévissent de groupe à groupe, suivis de brouilles. Et ces cancans portent sur quoi ! Sur des futilités comme toujours, mais là, plus que partout ailleurs, propos insignifiants, rapportés de travers ou mal à propos, jalousies pour des riens. Car les rivalités ici n'ont aucun des fondements sérieux de la vie : femmes, argent, ambitions. Ici, on est réduit à des rivalités de costumes, de nourriture, des petits avantages tirés d'une embuscade, des fonctions d'interprètes.

116

Les rivalités de costume sont une chose curieuse, j'en ai dit un mot plus haut. Celles de nourriture ne le sont pas moins. Les prisonniers, d'ordinaire, s'associent par groupes pour prendre leurs repas, mettant leurs provisions en commun et mettant à profit les goûts de l'un d'eux pour la cuisine, ou se partageant la besogne. Chacun de ces groupes observe ce que mange le groupe voisin et, se sentant observé lui aussi, cherche à l'éblouir. Chaque groupe prétend se nourrir mieux que le groupe voisin. De là naissent des rivalités et des cancans de popote à popote. Je n'y vois qu'une comparaison : rivalités entre femmes au sujet de questions de toilette, ou mieux encore, entre nonnes¹⁴⁰ dans les couvents.

Cela m'amène à revenir sur la question de la nourriture.

116 – bis

J'ai tenté plus haut de définir ce qu'est la nourriture donnée aux prisonniers par les allemands. A la 8e, elle est la même [**qu**] à la 2e et à la 5e. Ce n'est pas cependant qu'il n'y aurait, dans cette nourriture, bien des parties utilisables par les prisonniers si elles étaient préparées d'une manière plus conforme à leur goût, et en ce sens, il serait préférable de leur laisser faire la cuisine comme ils l'entendent. Cela serait facile dans les compagnies où il n'y a que de vieux prisonniers qui, tous, reçoivent des colis. Mais alors, la trop petite quantité [**dans l'interligne : insuffisante**] de nourriture qui nous est allouée par les allemands se verrait trop. [**Dans l'interligne : Ce serait l'aveu que les allemands ne nourrissent pas leurs prisonniers. Et cet aveu, ils ne veulent pas le faire.**] Aussi les allemands imposent que la

¹³⁹ Erreur de Grand-père. Il s'agit de la fiche 113 bis, la 112 bis n'existant pas.

¹⁴⁰ Allusion banale à l'époque.

nourriture allemande soit préparée à la mode allemande, c'est-à-dire avec beaucoup d'eau. De la sorte, chaque prisonnier reçoit, à chaque repas, sa pleine gamelle, soit un litre environ d'eau, avec une très petite quantité d'aliments solides dans cette eau. Le prisonnier qui n'a pas autre chose à manger se gonfle ainsi l'estomac, mais a de nouveau faim peu de temps après. Mais ainsi, la fiction qu'il reçoit de l'Allemagne¹⁴¹ une quantité suffisante de nourriture, est sauvegardée.

116 – ter

La cuisine est faite par des prisonniers, sous la surveillance d'un boche. Dans chaque compagnie, une baraque contient à la fois une cuisine et le magasin de vivres. De grandes marmites de 500 litres, dit-on, servent à faire cuire nos aliments, toujours bouillis et servis dans l'eau où ils ont bouilli. Le tout très proprement tenu. Sur la paroi de la baraque, un tableau noir est pendu où est inscrit, chaque matin, le menu des trois repas du jour. Les jours où nous avons trouvé dans nos gamelles les quelques cubes de viande que j'ai définis plus haut, on écrit triomphalement en tête du menu : Fleisch – viande.

Telle qu'elle est préparée, cette nourriture est,

116 – quater

~~J'ai tenté plus haut de définir la nourriture allemande.~~

en deux mots, insuffisante et mauvaise, mais il s'y trouve cependant encore des parties utilisables. Les choux, soit à la rigueur tels qu'ils sont préparés, soit de préférence assaisonnés plus en conformité avec le goût de chacun, la choucroute égouttée et réchauffée avec du beurre ou quelques morceaux de lard, le fromage blanc malaxé avec un peu de lait condensé¹⁴², la bouillie de maïs ~~laissée refroidir~~ avec du chocolat râpé et ~~du lait condensé~~, le poisson, les jours où il n'est pas cuit jusqu'à tomber en miettes, forment une nourriture au moins mangeable. Les pommes de terre sont mangées par tout le monde. Une autre manière d'utiliser cette nourriture est de prendre, en petite quantité, de la soupe en guise de potage pour commencer le repas, et de terminer avec ses provisions personnelles. On évite ainsi de se gorger de nourriture liquide où l'eau rentre pour une part trop grande. Bien que cette nourriture ait une saveur peu appétissante, fade, elle constitue un plat chaud. ~~Je laisse de côté la question de la soupe de poisson, du boudin, du fromage infect, de la soupe au rutabaga qui, lorsqu'on sent à côté de soi quelque chose d'autre à manger, sont nettement immangeables.~~

116 – quinquies

Et cependant, on entend dire communément que cette nourriture, dans sa totalité, est immangeable. C'est un peu exagéré. Il est vrai cependant que la soupe de poisson, le boudin, le fromage quand il est infect, la soupe au rutabaga ne sont mangeables que lorsqu'on meurt de faim. Lorsqu'on sent, à côté de soi, autre chose à manger, on peut dire que ces « mets » sont proprement immangeables.

Mais par exemple, ce qui est certain et incontestable, c'est que cette nourriture est très insuffisante, sinon comme volume, du moins comme valeur nutritive.

Je crois, d'après mon expérience personnelle, qu'il n'est pas inexact de dire que cette nourriture, y compris le pain, et [**même*] complétée par les biscuits reçus de France, ne serait pas tout à fait suffisante à empêcher [**ajouté au-dessus de ce mot : préserver*] un homme adulte et d'appétit et de poids moyen et ne travaillant pas, de la déchéance physiologique par insuffisance d'alimentation.

Et cependant, les allemands publient des statistiques de calories développées [**comprendre : statistiques détaillées de calories*] qui prouvent que l'alimentation, donnée par eux aux prisonniers, est suffisante. Mais que ne fait-on dire aux statistiques, surtout en ce sujet.

Quant à la cantine, elle n'est pas mieux approvisionnée à la 8e qu'à la 2e.

¹⁴¹ Grand-père n'a pas mis la majuscule.

¹⁴² En Allemagne, le lait condensé reste, de nos jours, très souvent utilisé.

Aussi le fondement de l'alimentation des prisonniers français, anglais et belges est-il constitué, pour la majeure partie,

116 – sexies

par les vivres reçus dans les colis, les uns en complétant la nourriture allemande insuffisante, les autres s'en nourrissant presque exclusivement, ces derniers en très grand nombre. Ils y arrivent d'autant plus facilement que l'appétit d'hommes vivant dans des camps de prisonniers n'est pas très grand.

Chez un bon nombre, les rivalités de popote dont j'ai parlé plus haut, ont contribué à créer un état d'esprit qui fait considérer l'utilisation de la nourriture boche comme non convenable, une de ces choses qu'on n'ose pas faire par peur du qu'en dira-t-on. Il devient de bon ton d'affecter du mépris pour toute cette nourriture, et, au lieu d'en utiliser les parties utilisables, de se bourrer de conserves à perpétuité. Faire manger à un vieux prisonnier quelque nourriture venue de la cuisine est, je crois, presque aussi difficile que de faire sortir une femme avec un chapeau de paille quand ce n'est pas la saison.

L'abrutissement des prisonniers est illimité.

117

Un jour d'octobre

Sorti après l'extinction des feux pour « satisfaire aux infirmités de la nature humaine » (Fénelon). En traversant la cour, vu le Landsturmmann de garde dans la cour occupé à fouiller dans le tonneau aux croûtes de pain.

[*S'agit d'une note barrée sur les colis des anglais dont l'envoi par la famille fut interdit en 1917. Thème entièrement repris p. 114 undecies.]

117 – bis

[*Le texte barré revenant sur les rivalités de popote se trouve p. 116.]

Vers le 10-12 octobre

Au mois d'août, le médecin-chef du camp m'avait dit qu'il m'emploierait à l'infirmerie du 2e bataillon du camp dès que ma quarantaine serait terminée. Il y a longtemps qu'elle l'est : je n'ai plus jamais entendu parler de cela, j'ai été oublié. Sortant avec les malades de la compagnie, je vais aux renseignements à l'infirmerie, à l'heure de la visite. J'y trouve un aide-major français, Barrois, pris à Lille. Par un réflexe naturel à beaucoup de vieux prisonniers, son premier mouvement est de défiance envers moi. Aux quelques questions que je lui pose, il se dérobe par des réponses fuyantes, mais tend à me déconseiller de persister dans mon intention de demander au médecin allemand de me faire entrer à l'infirmerie.

Cette réception me produit l'effet d'une douche. Je m'attendais à une autre réception de la part d'un confrère français, prisonnier comme moi. Beaucoup de vieux prisonniers sont ainsi faits et voient, dans un nouveau prisonnier, non point un compatriote malheureux à aider, mais un gêneur possible, et gêneur, on se demande en quoi ? Car le prisonnier, n'ayant aucune liberté de mouvements, ne peut guère être gêné dans sa liberté par un nouveau. Je demande à réfléchir avant de me décider.

18 octobre

Quoi qu'il en soit, las des quatre appels par jour de la 8e compagnie et du bruit perpétuel de la baraque, la semaine suivante je retourne à l'infirmerie et demande au médecin-major B. de me présenter au médecin allemand qui, sachant que le médecin-chef a été de cet avis, décide tout de suite que j'aiderai à passer la visite à l'infirmerie.

J'entre donc à l'infirmerie le jour même. Le service est peu chargé. Le matin à 8 h., visite des malades des compagnies 4 à 10. Nous sommes trois pour cela, le médecin allemand, le médecin aide-major B. et moi. On distribue quelques comprimés

118

d'aspirine ersatz, de calomel¹⁴³, tannalbine¹⁴⁴, etc., quelques badigeonnages de teinture d'iode, et des pansements faits avec économie de bandes, et des compresses de papier, et aussi quelques exemptions de travail. Le médecin allemand signe les cahiers de visite et ratifie ainsi mes décisions. Jamais les deux médecins, qui se succédés pendant le temps que j'ai passé là, n'ont révisé les exemptions que j'avais accordées. Bien entendu que, de mon côté, je suis obligé à une certaine discrétion pour que la statistique journalière des exemptions ne se trouve pas élevée au-dessus du taux normal. Mes pouvoirs allaient jusqu'à faire admettre un prisonnier à l'infirmerie où sont soignés les malades légers. Quant aux admissions au lazaret, où sont soignés les malades plus graves, et à l'examen des prisonniers envoyés dans des détachements de travail, c'était le médecin allemand qui se réservait d'en juger, naturellement.

Le premier de ces médecins avait les allures d'un bon garçon et avait la manie du souvenir. Plusieurs prisonniers étaient entretenus par lui à l'infirmerie, sans raison médicale, mais qui lui illustraient des cahiers à dessiner, lui copiaient des chansons et « poésies » de prisonniers. Il entretenait aussi là, un mois, notre Sabou qui avait appris à dire : « Guten Morgen, Herr Doktor. Haben Sie gut geschlafen ?¹⁴⁵ »

Vers la fin de mon séjour à l'infirmerie, il fut remplacé par un autre médecin qui tendait à introduire plus de sévérité, à la fois dans ses décisions à la visite et dans la discipline de l'infirmerie.

L'infirmerie occupait une baraque entière. A l'extrémité avait été aménagée une salle de visite et un cabinet pour le dentiste. Le reste servait de salle de malades. Le nombre des habitants était de beaucoup inférieur à celui d'une baraque ordinaire. Il y avait des lits seulement au pourtour de la pièce. Car on couchait là dans des lits : entendez que notre paillasse, au lieu de reposer sur le sol, reposait à 30 cm du sol, sur une planche portée par quatre pieds. L'abrutissement des prisonniers est tel que beaucoup sont sensibles à cet avantage. En raison du petit nombre d'habitants, la baraque était beaucoup moins bruyante.

J'ai vécu là quelques semaines, avec le sergent R. faisant fonction d'interprète, le même qui a eu avec ... [*sic] la conversation rapportée par Romain Rolland [*dans] *Au-dessus de la mêlée*¹⁴⁶. Publication dans la revue *der Tat*¹⁴⁷. C'était lui qui faisait notre cuisine, ayant quelque goût pour cette occupation

119

et moi aucun.

La baraque d'infirmerie, « Revierbaracke », avait été primitivement une baraque de la 7e compagnie, mais elle avait été isolée de la cour de cette compagnie par un réseau de fil de fer et s'ouvrait par une porte spéciale sur l'allée centrale. On n'avait donc que très peu de place pour se promener devant la baraque. Mais mon brassard et le mot « Revierdienst »¹⁴⁸ jeté aux sentinelles qui auraient tenté de m'arrêter, me permettait de circuler assez aisément dans le camp et de passer d'une compagnie à l'autre. J'allais ainsi assez souvent me promener en compagnie de mes amis de la 8e ou de Sauty à la 6e.

119 – bis

Je note ici que, pour les compagnies 1-2-3, il existe une « Revierbaracke » semblable, installée dans une baraque de la 5e compagnie, isolée aussi du reste de la compagnie et s'ouvrant sur l'allée centrale. ~~La visite médicale se passe tous les matins à~~

¹⁴³ Calomel : poudre blanche, purgative et vermifuge (Larousse du XX^e siècle).

¹⁴⁴ Tanalbine (orthographe correcte avec un seul -n) : poudre jaunâtre antidiarrhéique (Larousse du XX^e siècle).

¹⁴⁵ « Bonjour ! Avez-vous bien dormi ? »

¹⁴⁶ Il s'agit d'un article publié en septembre 1914 dans le *Journal de Genève*. R. Rolland y dénonce la folie de la guerre. Plusieurs textes de cet auteur sont publiés sous le titre *Au-dessus de la mêlée*.

¹⁴⁷ *Die Tat* est un mensuel allemand pour la politique et la culture allemande. Il paraît de 1909 à 1938. Grand-père lui attribue à tort un article masculin.

¹⁴⁸ « Revierdienst » = service sanitaire.

~~l'infirmierie du camp. Les malades légers sont admis à l'infirmierie, les plus graves sont envoyés à l'hôpital.~~

Quant au lazaret, il était tout près du camp, mais je n'ai jamais eu l'occasion de visiter cet hôpital. On y soignait à la fois des prisonniers arrivant du front et des prisonniers envoyés du camp. Les soins des prisonniers dans les hôpitaux varient avec les médecins, naturellement. Ainsi Delatouche, après avoir été très bien soigné par le chirurgien du lazaret de Giessen, en fut renvoyé pour avoir dit que l'Alsace-Lorraine devait revenir à la France. Ces paroles avaient été rapportées au médecin. En captivité, plus que partout ailleurs, il faut se méfier des oreilles qui nous entendent. La délation y est courante.

En cas de mort, une place est réservée aux prisonniers dans un cimetière de ville. Je n'ai jamais eu l'occasion de visiter ce cimetière.

119 – ter

Un soir de novembre

Promenade avec le sergent R. sur l'étroit espace devant la baraque. Un des censeurs cause avec Sabou. Comme ils parlent le français, l'un mal, l'autre avec difficulté, ils ont de la peine à s'entendre. R. les aide et la conversation s'engage entre nous et le censeur. Jeune étudiant « Philolog »¹⁴⁹ préparant une thèse de doctorat, il cherche à nous éblouir, ne se doutant pas que ses deux interlocuteurs sont aussi « Philolog » dans le civil. Après avoir fait allusion à la nécessité qu'il y aurait pour lui d'aller travailler à Paris après la guerre, il soupire : « Malheureusement, après la guerre il sera impossible, à nous allemands, d'aller en France ». - Nous objectons que cela n'est pas nécessaire et dépendra de bien des choses. - Le mouvement d'horloge est déclenché : « Parce que la France nous hait. Le peuple français est naturellement haineux. » Je hasarde : « Croyez vous que la haine soit un sentiment qui n'appartienne spécifiquement qu'aux français ? » - « Oh, l'Allemagne est trop sentimentale pour pouvoir haïr. Nous, Allemands¹⁵⁰, nous ne haïssons aucun peuple, pas plus le français que les autres et nous ne comprenons pas la haine qu'on a contre nous. Par exemple, après 70, nous n'avions aucune haine contre les français, et voyez cependant celle qu'ils nous en ont gardée. » Ça, cependant, c'est un peu trop naïf, et nous partons à rire, puis lui demandons s'il croit que les conditions étaient les mêmes et si le sentiment qui a animé les partisans de l'Allemagne unie, en particulier après Iéna¹⁵¹, étaient de la haine ou non. Il répond que nous connaissons mal l'Allemagne, qu'il ne faut pas la juger sur nos impressions de captivité et déclare alors qu'il ne parle pas assez couramment [**variante dans l'interligne* : est gêné par la manière imparfaite dont il parle] le français pour entretenir une telle conversation. Ce qui mit fin à l'entretien.

119 – quater

Commencement de novembre

Passage à Giessen de la commission de médecins suisses, chargée de choisir les malades à interner. Grand branle-bas dans le camp. Tous ceux qui se présentent pour une maladie, vraie ou supposée, ne peuvent apercevoir un médecin (moi, en l'espèce) sans lui demander des renseignements sur la maladie qu'ils ont ou sont censés avoir, et sur les moyens d'en faire paraître les signes plus graves ou de les simuler. Après le passage des médecins suisses joies et déceptions.

119 – quinquies

15 novembre

Un peu avant 8 h. du soir, comme, en sortant de la 6e, je rentrais à l'infirmierie, je rencontre un des « Barackenführer » de la 8e qui m'annonce que je pars le surlendemain

¹⁴⁹ « Philolog » se dit de quelqu'un qui (a) fait des études littéraires et a donc un sens plus large que le mot français correspondant.

¹⁵⁰ Curieusement, le mot « Allemand » est écrit ici avec une majuscule !

¹⁵¹ La bataille d'Iéna (14 octobre 1806) s'est terminée par une victoire totale des Français commandés par Napoléon contre les Prussiens. Cette défaite va déclencher un violent nationalisme allemand qui conduira à l'unification de l'Allemagne (d'après Wikipedia).

pour le camp de Mannheim. Cafard, je ne crois pas alors que ce soit pour un échange. J'abandonne [**des*] amis pour aller dans l'inconnu.

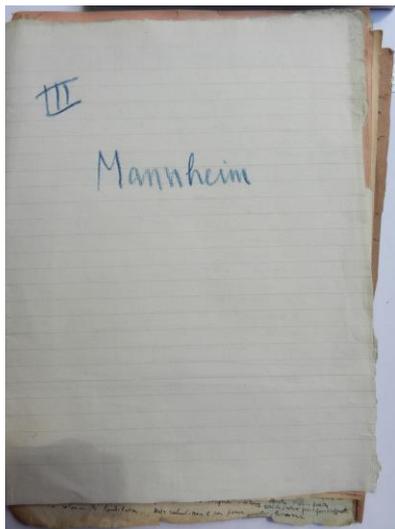
16 novembre

Préparatifs de départ. Adieux. Comme l'espoir commence à exister que c'est en vue d'un rapatriement que je suis emmené à Mannheim. Commissions¹⁵² pour la France en cas de rapatriement. Le médecin allemand me fait ses adieux. « J'ai appris », dit-il, « que vous voulez nous quitter. » (Il baragouine quelques mots de français.) Il me tend la main. Emmené à la Kommandantur et présenté au colonel ~~Panhisius, commandant le camp~~, je me trouve là, pour la première fois, avec mes trois camarades de voyage de demain : le caporal brancardier Olier, territorial ~~méditerranéen~~ des environs de Béziers, pris à Frise en janvier 16, le « caporal infirmier », Bineau, professionnel de l'évasion, sergent dans un régiment de territoriale, pris à Douai en 14, l'infirmier Francomme de Guize, pris à Verdun, rive gauche de la Meuse en 16.



Seule photo connue de Grand-père à Giessen (au deuxième rang, à droite). Sauty est à sa droite.

¹⁵² Allusion aux commissions dont le chargent ses camarades au cas où il rentrerait avant eux en France : Cf. addenda.



**Ce second dossier est également écrit sur des fiches, dans une pochette intitulée : III – Mannheim.*

Il s'agit, ici aussi, d'une première ébauche de rédaction. Je réécris le texte de ces fiches dans les mêmes conditions que pour le dossier précédent.

III - Mannheim

120

17 novembre

Réveil. Derniers adieux. Vers 8 h., on vient me chercher à l'infirmerie. Le sergent qui fait fonction de Feldwebel à la 8^e compagnie, sous prétexte de fouille, me fait entrouvrir mes bagages et jette un coup d'œil sommaire, puis me conduit à la porte du camp où je retrouve mes trois camarades de voyage, et me remet aux mains de deux Landsturmlaute qui nous conduiront à Mannheim.

Sortie du camp. Nouvelle traversée de Giessen, en suivant à peu près le même itinéraire qu'au mois d'août, en sens inverse. Mais le chemin me paraît plus long cette fois, parce que je suis chargé d'une caisse terriblement lourde. Enfin arrivée à la gare. Attente du train. Montée dans le train. Arrivée à Francfort. Descente du train. Longue attente devant la porte du buffet. Impossibilité de rien acheter. Nous ouvrons quelques boîtes de conserves. J'allège ma caisse trop lourde en distribuant quelques biscuits à des russes qui attendent comme nous. Nous rentrons dans la gare. De longues files de jeunes recrues, menées par des gendarmes, y arrivent en même temps que nous et montent dans des trains. Montée dans le train. Départ.

[*Ajouté en travers dans la marge : Un des Landsturmmann, ayant regardé avec curiosité un paquet de tabac de cantine tiré de sa poche par F., celui-ci lui offre d'y goûter, mais le Landsturmmann refuse. Peu après, le deuxième Landsturmmann étant sorti du compartiment, le premier explique qu'il n'a pas osé accepter de tabac devant son collègue, car il craint d'être dénoncé, mais que cependant, il en accepterait volontiers. F. lui tend son paquet d'où notre gardien prend quelques pipes.]

Arrivée à la gare de Mannheim. Descente du train. Nouvelle attente dans la gare. Nous reprenons un autre train et enfin nous descendons à la gare de Käferthal¹⁵³, près de laquelle est le camp¹⁵⁴. Il fait nuit. Marche jusqu'au camp, heureusement peu éloigné, car

¹⁵³ Nom de localité mentionné dès le 12^e siècle, actuellement quartier de Mannheim (orthographié dorénavant Käferthal), situé le long d'une voie de chemin de fer à voie étroite dès 1887. Dès 1903 circule le tramway électrique de Mannheim que Grand-père a vu. Après la première guerre on y construit des lotissements, en partie pour les anciens combattants (d'après Wikipedia).

¹⁵⁴ Camp regroupant des centaines de baraques. La plupart des prisonniers (essentiellement Français et Roumains) travaillent en commandos à l'extérieur des camps. En avril 1917, sur les 15.954 prisonniers, près de la moitié sont Français. (<http://prisonniers-de-guerre-1914-1918.chez-alice.fr/campsg.htm>). Je n'ai pas trouvé de photo de ce camp.

ma caisse me donne bien du mal à porter. Entrée au camp. Arrêt devant les bureaux de la Kommandantur. Puis le Landsturm ressort et nous mène à travers le camp. Tout est noir ici. Contraste avec le camp de Giessen si bien éclairé la nuit. Ici, quelques lampes éloignées, munies d'un abat-jour, éclairent quelques ronds sur le sol, tout le reste étant noir. Cela à cause des bombardements par avions.

Nous entrons dans une baraque (numéro 2 du Feld¹⁵⁵ 2) où nous trouvons quatre prisonniers.

121

Le sergent-major et le caporal-fourrier Mouzet (?) (instituteur antimilitariste), les infirmiers Martin et x, tous les quatre du camp de Mannheim, passés aujourd'hui même à la compagnie de passage qui est celle où nous sommes, où se commence une concentration de sanitaires, en vue d'un échange.

Il est environ 7 h. Nous commençons par toucher couvertures, gamelle, cuiller, puis nous mangeons de nos provisions, et enfin, nous installons dans un coin de la baraque. Celle-ci est d'une saleté repoussante. Nous choisissons ce que nous trouvons de moins sale dans un tas de pailles. Nous nous couchons. L'extinction des feux est ici à 9 h., une heure plus tard qu'à Giessen.

18 novembre et jours suivants

Dans la nuit, il est encore arrivé des détachements et cela continue ainsi les jours suivants, si bien que la baraque sera bientôt pleine, ~~d'autant plus que la contenance des baraques d'ici est plus petite que celle des baraques de Giessen~~ : 120 à 130 hommes environ.

122

Dès les premiers jours de notre séjour, les tuyaux commencent à courir, nous faisant espérer le départ pour dans une dizaine de jours. Tellement que le 19, j'écris chez moi de ne plus m'envoyer de colis jusqu'à nouvel ordre.

Dans la chapelle, une des baraques du Feld 1, fonctionne la commission de révision des malades admis à être internés en Suisse par les médecins suisses qui ont visité les camps, au début du mois de novembre.

Il y a donc, dans toute la compagnie, une agitation extraordinaire. Toutes les baraques de notre Feld, sauf la nôtre, sont pleines de candidats aussi mal installés que nous, arrivés depuis quelques jours. Les allemands du bureau sont affolés par le mouvement d'hommes. Le tout donne l'impression de désordre que je ne puis décrire.

Impression de désordre accru par la diversité des apparences extérieures des prisonniers. Chaque camp a en effet, un modèle spécial de numéro, une manière spéciale de couper les vêtements civils pour empêcher les évasions, ou une manière spéciale de les marquer au minium. Des prisonniers sont là, avec d'anciennes tenues, des tenues mi-civiles, mi-militaires, mi-anciennes, mi-nouvelles. D'autre part, tous ces hommes, sortis de leur vie habituelle de camp où beaucoup avaient vécu longtemps, sont ici, désorientés et inoccupés et énervés par l'attente et par l'espoir. Ils ne peuvent tenir en place et sont, tout le jour, dans la cour à s'agiter, à se rassembler autour des porteurs de tuyaux. De nombreux vrais malades aussi, des grands blessés, des amputés.

Aussitôt les médecins suisses partis, notre baraque étant devenue trop petite à cause des nouveaux convois arrivés, nous sommes logés à la chapelle, une baraque plus grande, pouvant loger de 2 à 300 hommes. Les convois continuent d'arriver, dans lesquels se trouvent quelques médecins auxiliaires : Durier, Féré, Dubarry et Puig.

123

Cette concentration comprend des prisonniers de toutes sortes : nouveaux prisonniers véritablement sanitaires, dont les plus nouveaux ont été pris à Verdun ; vieux

¹⁵⁵ « Feld » = champ, terrain. Grand-père lui attribue le sens de « bloc », « cour » (p. 124 quater). Grand-père lui attribue, plus loin, un pluriel à la française.

prisonniers de 14, dont une bonne partie n'a jamais été sanitaire qu'en Allemagne. Ce sont des gens comme André, qui, un jour, se sont, dans un camp, fait inscrire comme sanitaires, soit dans l'espoir d'un rapatriement, soit simplement pour trouver à s'embusquer à l'infirmerie du camp ~~ou dans un lazaret~~, et que le ministère allemand a mis sur ses listes d'échange, je ne sais pour quel motif, alors que de vrais sanitaires étaient conservés en captivité, comme par exemple, tous ceux qui ont été pris avec moi¹⁵⁶.

124

Vers le 26 novembre

Les convois continuent d'arriver et la baraque est pleine. Un matin ~~de la fin de novembre~~, on nous rassemble. Le tuyau circule que nous allons être menés à la fouille, puis partir. On nous retire couvertures [**suit un mot barré*]. Puis, à l'exception de nous cinq médecins, qui restons là, on emmène tout le monde.

Nous passons la journée là, nous attendant à chaque instant à être menés, nous aussi, à la fouille où nous croyons que sont allés les autres. Le soir, on n'est pas encore venu nous chercher. Devant passer la nuit là, nous nous faisons de nouveau donner des couvertures et nous installons tous ensemble dans un coin de la chapelle.

Le lendemain, on nous mène rejoindre les autres sanitaires pour nous retrouver installés au Feld 4, [**ajouté au crayon, ultérieurement : plutôt mal que bien. Désillusion.*]

124 – bis

Décembre

[**Ligne barrée et difficilement lisible.*]

Notre séjour dans ce Feld dure tout le mois de décembre et les premiers jours de janvier. Nous y jouissons d'une paix royale. Après l'appel du matin à 8 h., passé rapidement, on n'y voyait plus un allemand. La surveillance y était si relâchée que le soir, la lumière restait toujours allumée dans notre baraque, un bon moment après la sonnerie du couvre-feu. De toute la journée pas un boche. Pas une corvée à faire. Aussi, en l'absence de toute discipline, la cour et les baraques étaient-elles sales et mal tenues.

Installation matérielle : pire dans ce Feld que dans les autres où nous serons plus tard, paillasses à terre, pliées en deux le jour pour laisser passage, étalées la nuit et se touchant alors par les pieds. La nuit, la baraque était complètement noire. Paillasses très serrées les unes contre les autres. Ni bancs, ni tables. En somme saleté et promiscuité. On peut dire qu'on était sous ce rapport, dans la mauvaise moyenne, bien que la différence avec des installations meilleures ne soit pas très grande.

124 – ter

Les baraques sont plus petites ici qu'à Giessen. Elles sont faites pour 120 à 130 hommes ; dans chaque cour, il y a en règle générale dix baraques numérotées. En outre, ces baraques ne sont pas plafonnées, sont élevées moins haut au-dessus du sol qu'à Giessen, sont moins étanches. La cour 1 n'a que quatre baraques d'un type spécial, plus grand, contenant 200 hommes. Il y a, en outre, dans chaque cour, d'autres baraques servant de latrines et de lavoir, de cuisines. Une fontaine est au milieu de la cour. Tout autour des baraques, entre elles et fil de fer, est réservé un espace pour promenade. [**Ajout ultérieur : Par exception, le Feld 4 est coupé en tranches, par fils de fer. Dans l'intérieur des autres Felds, la circulation est libre.*]

[**Sur un bout de papier collé : Le matériel touché est sensiblement le même qu'à Giessen, au début du moins, car à partir du mois de janvier, il y eut des lits. Cependant pas de tabouret individuel, pas de traversin, pas de couteau. Tables moins nombreuses, grands bancs, ~~baraques plus petites~~, paillasses bourrées de fibres de bois ou papiers.]*

[**Sur un petit papier collé dans un angle, en bas : En arrivant, les timbres de Giessen nous ont été changés pour ceux de Mannheim.]*

¹⁵⁶ En fin de document se trouve une lettre qui donne des explications sur les conditions d'échange.

Mesures contre l'incendie. A la porte de chaque baraque, un tonneau qui doit être plein d'eau. 9 fois sur 10 : douves disjointes. Gong près de la porte de cour où on doit frapper avec un marteau jusqu'à arrivée des pompiers.

La nuit, le nombre de Landsturmlaute de garde est diminué, il n'y en a plus aux portes des cours, mais seulement aux portes de sortie du camp. Dans les baraques, la lumière est complètement éteinte après l'extinction des feux qui, ici, est à 9 h en hiver, et 10 h. en été.

124 – quater : [**fiches collées sur un bout de l'Action Française*]

Visite du camp. Les cours, qu'on appelle Feld ou bloc, sont plus grandes ici qu'à Giessen. Dimension [**Ajout ultérieur* : mesurée au pas : 80 m. x 110 m., d'après calcul 110 m. x 155.] Pas de clôture de bois autour du camp, mais la clôture de chaque cour est plus sérieuse : des fils de fer barbelés s'élevant au moins à 3 m., dont on est, de plus, tenu éloigné par une première barrière de fil de fer simple. Entre les deux fils de fer, légumes cultivés. Portes fermées à clé, la clé étant pendue à la ceinture du Landsturmmann de garde. Donc, tout à fait impossible d'en sortir.

[**Ajout ultérieur* : Les Felds sont unis par deux. Les deux Felds accouplés communiquent entre eux par passage à travers une baraque servant de bureaux.]

Vue encore assez étendue, mais triste à la longue : à l'est, chemin de fer qui borde le camp. Cela fait une distraction : regarder passer les trains. De l'autre côté de la voie, quelques usines. A l'horizon, les montagnes de Heidelberg. Au midi, une route en remblai borde le camp, sur laquelle passe un tramway électrique. Derrière, encore des usines. A l'ouest, terrain de manœuvre [**écrit au-dessus* : d'exercice] et casernes. Cela fait encore une distraction : regarder les troupes à l'instruction. Nous revoyons là de jeunes recrues, incorporées depuis quelques jours, apprenant le pas de l'oie et à saluer. Plus tard, on les verra faire de l'école de section¹⁵⁷, lancer des grenades en bois, de l'escrime à la baïonnette. Au nord, la vue est bornée par les baraques du lazaret du camp. [**Dans l'interligne* : On y voit se promener les malades dans leur uniforme. [**Phrase suivie d'un renvoi sur une petite fiche collée en bas, dans un coin* : Uniforme des malades : pantalon long et redingote à longues basques¹⁵⁸ blancs, rayés de bleu, coiffure normale.] Derrière le lazaret sont les usines Benz. On y entend parfois ronfler des moteurs toute la nuit. – Le camp est au milieu d'une grande plaine de sable, au nord du Neckar, à l'est du Rhin. Près de la gare de Käferthal.

Le camp est sale, cours, baraques mal entretenues. Les hauts fils de fer développent le cafard. L'entretien méticuleux de Giessen, les bordures de fleurs sont loin. Ici, des boîtes de conserves vides, des papiers traînent de tous côtés. Les débris, autres que débris de soupe mis dans des tonneaux, sont mis dans une fosse, en tas informes. Ces fosses, vidées rarement, développent alors une odeur infecte. Cela parce que la discipline est moins sévère qu'à Giessen.

En revanche, sauf à certaines époques troublées dont je parlerai plus loin, tranquillité très grande de la part des boches. Discipline très relâchée à l'intérieur des compagnies.

Faisant suite au lazaret est l'établissement de douches, mais on y va rarement. Sont moins bien installées, moins propres qu'à Giessen. [**Au dos d'une feuille épinglée sur la fiche* : le lazaret et les douches est l'infirmerie du camp. Noter ici que la compagnie de passage a une infirmerie spéciale dans le Feld 2, d'abord à la baraque 1, puis à la baraque 9.]

Une baraque du bloc 1 est aménagée en chapelle. Un prêtre soldat, faisant fonction d'aumônier, habite l'extrémité de la baraque, une petite chambre. Messe tous les jours. Sert aussi aux services religieux protestant, orthodoxe russe et roumain.

¹⁵⁷ Les manœuvres basiques de l'apprenti soldat.

¹⁵⁸ Partie rapportée d'une veste qui descend sur les hanches (Petit Robert).

124 – quinquies

Le camp est commandé par le général R. Son portrait sur sa jument blanche surveillant les saluts. Absence du sens du ridicule. Dérangé pour une affaire pour laquelle un adjudant aurait refusé de se déranger en France. Discours idiots. Episode du sous-officier à l'attitude souriante. [*Ajouté ultérieurement : ... Tous incidents décrits à leur date¹⁵⁹].

A Giessen, nous étions entre français, anglais et belges. Ici, il n'y a guère d'anglais et de belges qu'à la compagnie de passage. Le camp comprend surtout des russes et des français. ~~Une partie des prisonniers va travailler en ville le matin et rentre le soir coucher au camp.~~

Les russes vivent très misérablement, ils ne reçoivent aucun colis. Comité de secours fourni par Suisse, Angleterre, pays Scandinaves, Amérique. Presque rien. Traités par les allemands plus durement que les français, font les corvées dégueulasses. Il en sera de même des roumains qui ont cependant, je crois, quelques temps reçu des biscuits.

124 – sexies

C'est en arrivant à ce camp que je vois, pour la première fois, des russes dans le même camp que moi, mais pas dans notre compagnie. Dans le camp, ils font les corvées infectes : chiottes, trous à ordure, etc., plus tard aidés par les roumains.

A propos de ces russes, il n'était alors question dans le camp que d'un incident qui eut lieu en octobre. Voici ce que j'ai pu en savoir d'après des témoignages aussi sérieux que possible. Difficultés de se renseigner dans camp, comme sur le front. Récit donné donc sous réserves (voir feuille A des notes rapportées d'Allemagne¹⁶⁰.)

Une partie des prisonniers va travailler en ville le matin, et rentre le soir coucher au camp. Commerce. Objets rapportés de ville. Argent allemand. Commissions par allemands. Parfois association : Russe de Durier et son Feldwebel.

125

Baucoup des ~~prisonniers~~ sanitaires de la compagnie de passage (~~suissards~~¹⁶¹, ~~comme nous les appelons~~) étaient, dans les camps d'où ils viennent, des « embusqués ». Ils y jouissaient donc d'avantages auxquels, si maigres fussent-ils, ils avaient pris l'habitude d'attacher un grand prix. En particulier, le plus sensible de ces avantages était qu'ils évitaient la promiscuité où il leur faut vivre ici. Ils avaient des chambres, soit isolées, soit petites, occupées à quelques camarades. D'autre part, séparés de leurs camarades de captivité, de leurs occupations (poste, colis, interprète, travail de bureau, etc.) le temps leur paraît long, plusieurs venaient de lazarets où nourriture meilleure. Installation aussi.

126

Les habitudes prises dans les camps rendent le séjour d'un camp où on est depuis longtemps, plus familier et plus supportable. Elles ont le résultat curieux de créer une sorte de patriotisme des camps. Chacun dans les groupes soutenait avec acharnement que le camp d'où il venait, « son » camp, était le meilleur de tous les camps d'Allemagne : on y était bien traité, la distribution des lettres et des colis s'y faisait mieux que partout ailleurs, les prisonniers s'y soutenaient et pouvaient ainsi résister aux boches, les baraques y étaient plus confortables que partout ailleurs. Le vieil Olier parlait avec attendrissement du camp de Giessen : « Nous autres à Giessen ... » - qu'il prononçait « Guissaint » avec l'accent de Béziers -, commençait-il, et suivait la description alléchante des supériorités du camp de Giessen sur celui de Mannheim. Car tout le monde s'accordait à reconnaître que le camp de Mannheim était le pire de tous les camps possibles, sauf toutefois les prisonniers originaires

¹⁵⁹ A lire page 148 bis.

¹⁶⁰ C'est la preuve que Grand-père a pris et rapporté des notes d'Allemagne qu'on n'avait pas retrouvées. Or, en novembre, ces fameuses notes sont découvertes dans un carton où Grand-père avait empilé toutes sortes de documents. Elles se trouvent dans les addenda.

¹⁶¹ J'ai trouvé comme sens : « prisonnier hospitalisé en Suisse » (Wikipedia). Grand-père en donne une explication plus précise un peu plus loin (feuille 136).

de ce camp qui établissaient, avec preuves à l'appui, qu'ils avaient toujours été très bien dans ce camp. Cela était la source de discussions sans fin.

Mes confrères médecins-auxiliaires n'étaient pas les moins acharnés, du moins certains d'entre eux, à cette sorte [**dans l'interligne* : cet aspect] imprévue du patriotisme. Ayant joui dans plusieurs camps d'apparences, d'égards qui les avaient éblouis [**dans l'interligne* : leur en avait imposé], et qu'ils avaient pris pour des réalités, ou ayant été employés dans des lazarets, la mauvaise installation, la promiscuité et la mauvaise nourriture leur paraissaient plus durs qu'à d'autres.

Ainsi certains arrivaient persuadés qu'ils avaient été traités en médecins « neutralisés internés », mais non en prisonniers de guerre. De fait, dans certains camps, les allemands affectaient cette différence dans leurs paroles. Mais dans la réalité, cela ne répondait à rien. Ils étaient enfermés dans le camp, comme les autres, et ne sortaient qu'accompagnés par un sanitaire, sans fusil il est vrai. (Ils se fussent crus offensés s'ils étaient sortis avec un Landsturm avec fusil). Le mot leur avait caché les choses. Ils ne portaient pas de numéro, etc.

127

Mais le pire était la nourriture. [**Ajout ultérieur* : Tous, venus avec quelques jours de vivres seulement, en avaient vite vu le bout.] Les conserves apportées par chacun ~~avaient été vite~~ épuisées, il avait fallu se remettre à la soupe allemande. Or, le retour à cette soupe est plus difficile que la première fois. La première fois en effet, le prisonnier qui vient d'avoir très faim quelque temps et qui a encore gardé l'appétit du front, de la vie au grand air et active, a grand faim et mange n'importe quoi. Au bout de quelque temps d'inaction en captivité, l'appétit est moindre et le prisonnier, par suite, plus difficile quant au goût. D'autre part, la soupe est négligée, comme tout le reste à Mannheim, préparée sans soin en particulier, inférieure à celle de Giessen, bien que la différence soit petite.

127 bis

Nourriture se rapproche beaucoup de celle de Giessen, cependant différences. Nourritures autres que celles énumérées à propos de Giessen. Patates à l'eau une fois par semaine, millet, farines diverses autres que maïs, fèves noires, soupe : poisson et patates et orge, poisson cru, boudin dans papier, fromage aux clous de girofles¹⁶², maïs dans fruits [**sic*], café sucré saccharine, rutabaga très abondant, un jour feuilles. Cuisine pleine de sable. Moules. [**Mot barré avec application et suivi d'un point d'interrogation*]. Rutabaga ? ou choux rave ?

[**Ajouté ultérieurement dans l'angle* : notes rapp. d'Allemagne feuille A. (**cf. addenda*)]

Pain : de nouveau petite boule pour 5, semblable à celles du front. [**Ajout au crayon au-dessus* : Dimensions] [**Ajout au crayon* : vin [** ?*], jambons février, suppression des patates dans le pain]. A partir d'avril, ration réduite : deux boules pour 13. Biscuits augmentés.

Cantine : on n'y trouve rien à manger.

Un homme qui travaillait en ville à l'abattoir ou chez un boucher parvenait à introduire, en fraude, quelques morceaux de viande et des saucisses, mais il exigeait d'être payé en argent allemand et n'acceptait pas la monnaie du camp qui lui était inutile pour son commerce en ville. Il apportait aussi de l'alcool. D. ni moi n'avions d'argent allemand. Nous pûmes cependant un jour en trouver assez pour acheter une saucisse que nous mangeâmes crue et qui était bien mauvaise, et qui nous ~~parut~~ excellente [**que nous*] mangeâmes crue, avec plaisir cependant.

[**Ajouté dans la marge, écrit de bas en haut* : ~~s'occuper des sanitaires rapatriés~~].

¹⁶² Les Allemands consomment couramment toutes sortes de fromages parfumés au cumin, clou de girofle, paprika, ...

127 – ter

La plupart d'entre nous avaient, en quittant leurs camps, cédé à des amis leurs colis par des procurations qui leur permettaient de les recevoir à la place du parti, croyant rentrer en France sous peu. Et ils se désolaient, à la pensée de leurs colis consommés à quelques centaines de kilomètres de là, alors qu'eux-mêmes crevaient de faim. On essaya donc d'obtenir l'annulation de ces procurations, et de faire demander aux camps d'origine de faire suivre les colis aux destinataires primitifs. Les allemands ne s'y opposèrent pas nettement. Mais ils apportèrent à la transmission de ces demandes, la mauvaise volonté inerte qu'ils opposent à tout essai de communication des prisonniers d'un camp à l'autre. Et aucune de ces réclamations ne donna de résultat ou, s'il y en eut, ce ne fut qu'un très petit nombre.

Seuls continuèrent donc à recevoir leurs colis ceux qui, comme moi, incertains du lieu où ils étaient envoyés, n'avaient laissé aucune procuration. Mais ces colis, arrivés avec du retard, étaient vite consommés

128

en compagnie du médecin-auxiliaire, D., qui habitait avec moi la même chambre. Et plus tard, quand le dernier colis, envoyé à Giessen m'eut rejoint à Mannheim dans les premiers jours de janvier, je ne reçus plus rien jusqu'au mois de mars, ayant persisté assez longtemps à ne plus demander de colis, conservant quelque espoir de départ. Ce furent alors les colis de D., qui commençait à en recevoir, qui, à leur tour, furent partagés. Cette question des colis était un des principaux sujets de lamentation.

Pour comble de malheur, nous ne touchions même pas nos biscuits. A partir de mon arrivée à Mannheim et pendant tout mon séjour dans le Feld 4, je ne crois pas avoir reçu de biscuits plus de trois fois, chaque fois un peu moins que la valeur d'une distribution hebdomadaire normale. C'est à partir du mois de janvier seulement que nous reçûmes régulièrement nos rations hebdomadaires.

Tout le monde ayant faim et grand faim, réduit à la soupe et la ration de pain allemands [**sic*], c'est à chaque instant qu'on allait chez le lieutenant commandant la « compagnie de passage » (« Passanten Cie »)¹⁶³ pour l'entretenir de la question des colis ou de celle des biscuits et demander l'autorisation d'aller parler au distributeur français des biscuits. Dans le camp, les allemands ayant pris l'habitude d'être les maîtres des distributions de biscuits et de vivres par le comité de secours, c'étaient eux-mêmes qui répondaient.

Enfin un jour, le lieutenant décida d'intervenir auprès de tous. On appelle tout le monde hors des baraques pour un rassemblement. Dehors, nous trouvons le lieutenant qui, après nous avoir fait ranger en cercle autour de lui, nous fait une petite allocution en français qu'il parlait couramment : « Je veux », commença-t-il, « vous traiter non en prisonniers, mais en hommes. Mais je ne le peux qu'à une condition : c'est que vous soyez raisonnables. Si vous êtes tout le temps à « me bassiner », vous me

129

faites perdre mon temps et celui de mes subordonnés. Et vous n'avancez rien. Car si on ne vous donne pas de biscuits, c'est qu'il n'y en a pas. On fera le nécessaire pour en avoir. ~~Seulement pour cela il ne faut pas~~ et dès qu'il y en aura, vous en recevrez. En « me bassinant » tout le temps, vous allez donc contre votre intérêt ~~en retardant l'expédition des affaires,~~ car plus notre travail se fera vite, plus vite ~~vous aurez~~ on aura des biscuits à vous donner. »

Ce discours ne nous laissa pas sans surprise, moins par l'usage que faisait le lieutenant de l'argot de Paris - puisque le bruit courait qu'il y avait vécu avant la guerre -, que par la preuve qu'il nous donnait qu'ici, c'était les allemands qui présidaient aux distributions des biscuits.

¹⁶³ Grand-père écrit : « Passanten Cie », en allemand « Passantenkompanie », « compagnie des passants, de passage », comme le traduit Grand-père.

Celui qui en était chargé en effet, qui était aussi président du comité de secours, vaut la peine que je dise ici un mot de lui. C'est un de ces types d'embusqués qui, par faiblesse, platitude, désir de garder leur place et pour cela d'être bien avec les allemands, se font leurs instruments au détriment de leurs camarades.

L'adjudant de chasseurs à pied, Dubois, était président du comité de secours du camp et chargé de la distribution des biscuits. Ces services doivent fonctionner en dehors de toute immixtion des allemands. Or Dubois s'était mis à leur service, et en fait, les allemands étaient, à Mannheim, les maîtres de ces distributions. Du moins à ce qu'il semble à moi. Ce qui est certain pour moi, c'est que le service était mal tenu, et que l'adjudant se faisait couvrir, par les allemands, contre les réclamations des français contre son service mal fait. On vient d'en voir un exemple. La création d'une compagnie de passage crée au distributeur des biscuits des devoirs spéciaux. Pour éviter le gaspillage que causeraient des distributions hebdomadaires à des hommes qui devraient peut-être partir le lendemain de la distribution, il peut être amené à instituer, pour cette compagnie, la distribution de rations journalières, comme cela s'est fait, à ce

130

que j'ai entendu dire, à Darmstadt, mais il doit veiller à ce que les prisonniers de passage à son camp ne manquent pas des biscuits qui leur sont indispensables. C'est un fait que l'adjudant D. ne le faisait pas, mettait même une grande mauvaise volonté à corriger les effets de ce qui était au moins de la négligence (n'avait pas constitué de réserves suffisantes, en rapport avec un grand afflux d'hommes causé par la création de la compagnie de passage) et opposait aux réclamations de ses compatriotes, l'autorité des allemands toujours prêts à le couvrir.

Un autre grief contre cet adjudant se posa à propos du comité de secours qu'il présidait. Les sanitaires et suissards de la Passantenkompanie, sans colis depuis longtemps et voyant qu'ils ne partaient toujours pas, demandèrent à participer aux distributions du comité. L'adjudant refusa naturellement, prétextant leur trop grand nombre. En cela, il eut peut-être raison. Les rations allemandes peuvent suffire à alimenter des hommes qui ne travaillent pas, à la condition d'être complétées par les biscuits, et que la chose ne dure pas longtemps. Or presque tous ceux qui se trouvaient là, à manquer de colis, n'étaient que des nécessiteux occasionnels qui cesseraient de l'être lorsque leurs colis recommenceraient à leur arriver. A la rigueur, ils pouvaient donc attendre sans avoir un strict besoin des secours du comité. Mais il semble bien que Dubois refusa, non point dans l'esprit d'économie. A une autre occasion, à un prisonnier nommé Voisin, cette fois « concentré » parmi les sanitaires, mais qui avait déjà séjourné dans ce camp comme « suissard » et qui demandait alors, pour lui et ses camarades, le soutien du comité, Dubois avait répondu : « Ce n'est point ici un camp d'embusqués. Le comité ne donne de secours qu'à ceux qui travaillent ».

En tout cas, un comité spécial, s'étant fondé à la compagnie au mois de janvier 17, parvint à assurer son ravitaillement au moyen de colis de prisonniers passés en Suisse et de dons de comités de Suisse et de France, et ainsi, à venir en aide aux nécessiteux de la compagnie de passage, qu'ils le fussent

131

naturellement ou occasionnellement. Mais les allemands mirent toutes sortes d'obstacles au fonctionnement de ce comité, et on eut plusieurs fois la preuve que Dubois avait la main là-dedans, et [*que*] de concert avec les allemands, faisait obstacle à ce fonctionnement.

Au cours d'une conversation à ce sujet entre le président du comité de la compagnie de passage, le sergent Sollaud, avocat à Douai, et le Feldwebel, commandant la compagnie en février, ce dernier laissa échapper un mot qui donne l'indice des rapports de l'adjudant avec les allemands : « Je sais que vous, Français¹⁶⁴, vous n'aimez pas l'adjudant Dubois, mais je sais aussi pourquoi. C'est parce qu'il ne souffle pas dans le cor de la haine,

¹⁶⁴ Ici, exceptionnellement, Grand-père met une majuscule !

comme les autres Français». Comprenez, cet homme s'est mis à notre service, il fait ce que nous voulons.

132

Pendant tout le mois, il continue à arriver de nouveaux convois, et chaque fois, nous avons de nouvelles émotions et de nouveaux espoirs toujours déçus. Convois plus ou moins importants. Chaque convoi arrive avec des feuilles d'échanges préparées et l'annonce, faite par leur camp, de leur départ sous peu de jours. Quelques uns sont accompagnés par des Landsturm qui ont l'ordre, au cas où le détachement serait déjà parti de Mannheim, de les mener jusqu'à Constance où ils le rejoindraient. D'autres tuyaux viennent du bureau de la compagnie. Chaque fois qu'une formalité paperassière fait réviser les papiers relatifs à l'échange, la nouvelle apportée par les employés du bureau fait croire au départ. Parfois, le départ est annoncé pour tel jour qui passe sans que le départ soit tenu.

133

Dans les premiers temps, nous espérions partir toujours dans deux ou trois jours, puis nous espérons être chez nous pour la Noël, puis pour le jour de l'an. En fait, la plupart d'entre nous sanitaires, passèrent 8 mois à Mannheim, et un bon nombre d'autres dont je suis, y en passèrent 11.

Notre espoir était tel qu'un jour, un rassemblement ayant été ordonné dehors, avec les bagages, nous croyons tous que c'est pour la fouille de départ. Je me prépare comme pour partir, et en fin de compte, il s'agit seulement d'une fouille ordonnée pour tout le camp, comme la mode était de le faire périodiquement à Mannheim.

Cet espoir, incessamment renouvelé et chaque fois déçu, crée chez le prisonnier une hantise, une tension perpétuelle. On ne s'aborde qu'en parlant des espoirs ou des désespoirs qu'on nourrit du dernier tuyau. L'état d'esprit subit des hauts et des bas, suivant le dernier tuyau, comme la côte des valeurs en bourse. Un bon tuyau vient-il d'arriver, il se transmet de baraque en baraque, de bouche en bouche, tout le monde se reprend à espérer. Quelques heures plus tard, nouveau tuyau démontrant la vanité du précédent. Il se répand de même et aussi rapidement, et le désespoir reprend le dessus. Cette atmosphère énervée et énervante dura des semaines. Et nous nous abandonnions au cafard.

Dans le Feld 3, où nous pouvions aller par la baraque des bureaux commune, était une bibliothèque. Nous y allons en grand nombre. C'est précisément à cause de ce nombre que, un beau jour, l'entrée nous en est interdite. Aussi, vers la fin de décembre, je me décide à m'abonner à la *Frankfurter Z.* pour un mois. Bien persuadé que je ne verrais pas la fin de mon abonnement.

25 décembre

Dans chaque cour il y a un arbre de Noël ! Un petit sapin a été planté près du bureau. Des ampoules électriques minuscules y sont pendues et allumées la nuit, et aussi de petits objets de carton. Le général se fait photographe à côté d'un de ces petits sapins, familièrement entouré de prisonniers. Cela fait une scène attendrissante de sensibilité (« *Gemütlichkeit*¹⁶⁵ »). [**Dans un angle* : Cette photo était dans un album de vues du camp, malheureusement envoyé chez moi et non arrivé à destination.]

134

Mais un des petits objets de carton est un obus et pour que nul n'ignore quel obus, il y est écrit sur la ceinture : « 42 cent. »¹⁶⁶ Il ne faut pas nous laisser oublier que si l'allemand est un peuple sensible, il est aussi un peuple fort.

Fin décembre

¹⁶⁵ « *Gemütlichkeit* » : mot très utilisé par les Allemands, qui signifie qu'on est bien installé, que les gens sont sympathiques, que le lieu est agréable, ... bref une sorte d'intimité et de bien-être. Il n'existe pas de mot correspondant en français, et la traduction avec « sensibilité » n'est qu'un pis-aller.

¹⁶⁶ Le calibre de cet obus est celui de l'obusier 42 cm M-Gerät L/12 (M = « *Mörser* » = mortier).

Les lettres commencent à arriver directement. Sont distribuées ici comme à Giessen. Nous écrivons de même au crayon. Papier à en-tête du camp. A partir du mois de ... permission d'écrire à l'encre.

En plus, accusé de réception¹⁶⁷ dont le nombre n'est pas limité.

Vers le 10 janvier

Nouveau déménagement. Nous retournons au Feld 1. Je partage, avec mes confrères D., D. et F., la petite chambre de la baraque 2.

Le jour de notre arrivée, le Feldwebel commandant la compagnie, « Compagnieführer¹⁶⁸ », comme il s'intitule lui-même, nous rassemble et nous fait un discours sur nos devoirs de prisonniers. Ce Feldwebel, Simon Baer, est israélite. De taille médiocre, traits empâtés de graisse, sa peau - jaune et grasse -, et ses cheveux et sa moustache petite et au poil rare, très noire, ses yeux - petits, très noirs et étroits, et protégés derrière des lunettes à monture d'or -, l'ont fait surnommer le japonais. Quand il parle aux prisonniers, il se raidit et parade [**dans l'interligne : prend des poses avantageuses*], la main gauche appuyée sur son sabre, la droite tenant des papiers ou passée entre deux boutons de sa veste ornée du ruban jaune et rouge d'un ordre du duché de Bade. Persuadé du sérieux et de la gravité de sa mission, il croit sauver l'empire, chaque fois qu'il passe l'appel. Il entre parfois dans des colères terribles, devient rouge brique et crie à se rompre la voix, en montrant les dents, comme un chien qui veut mordre. Au demeurant, un brouillon incapable de commander et de maintenir de l'ordre dans sa compagnie, aussi détesté de ses subordonnés allemands que des prisonniers, mais se rendant ridicule. Au cours de ses crises de colère, il est rare qu'il ne voit pas des hommes sourire, et sa colère n'en fait que croître. Il fait avec difficulté et beaucoup de bruit et de scandale, ce qu'un homme énergique, mais ayant de l'ordre, ferait facilement et sans le faire remarquer. Le peu d'effet de ses cris de colère sur les français et son impuissance à les commander l'étonne et lui paraît incompréhensible et surtout l'inefficacité de ses cris. Un jour, il avoue cet étonnement à un des employés du bureau, le sergent Lévy : « Les français, », dit-il « un jour, ils iront chez moi, boiront mon vin et fumeront mes cigares, et je n'en saurai rien ». [**Ecrit en travers, dans la marge gauche : L'appel, quand il est fait par lui, n'en finit plus, dure ½ heure, ¾ d'heure. « Es fehlt ein Mann.¹⁶⁹ »*]

En juin, quand de grands blessés arrivèrent à la compagnie pour être visités par les médecins suisses qui devaient décider de leur rapatriement, le chef de baraque qu'ils habitaient les dispensa, de sa propre autorité, de l'appel. Le japonais exigea qu'ils y fussent présents. [**Sur un autre bout de feuille, écrit au crayon et difficilement lisible : On dit même qu'il lui fut recommandé d'éviter ses colères qui le rendent ridicule et diminuent son autorité auprès des prisonniers au lieu de l'accroître. Pour faire du service, il semble rechercher les incidents, comme le jour où il fit punir un sous-officier (histoire du 10 mai¹⁷⁰). A côté de tout cela, il est capable de prendre parfois la défense des prisonniers. Histoire de l'attitude souriante et punitive du général sur son cheval blanc (p. 148¹⁷¹).]*

Tout cela ne l'empêche pas de recevoir des cadeaux de certains prisonniers. Et c'est ainsi qu'un certain nombre de prisonniers se maintiennent embusqués au bureau où ils sont quatre pour faire le travail d'un seul homme. Je tiens l'aveu de ces cadeaux d'un de ces embusqués, le sergent Lévy : un jour que le Feld¹⁷² partait en permission, ils lui remirent quelques biscuits et du chocolat. Quand il revint, il donna à chacun un porte-crayon en souvenir et leur rapporta les remerciements de sa femme, en son nom et de celui de leur fils.

Mais il reçut

¹⁶⁷ Accusé de réception : probablement une carte pré-remplie.

¹⁶⁸ En allemand : « Kompanieführer », « chef de la compagnie ».

¹⁶⁹ « Il manque un homme. »

¹⁷⁰ Référence probablement erronée. S'agit-il du 10 mars ? Des lettres de « collègues » (cf. addenda) éclairent la façon de faire du Feldwebel.

¹⁷¹ En fait, il s'agit du 148 bis.

¹⁷² Grand-père abrège le mot « Feldwebel » en écrivant « Feld. » (avec un point) ; le mot « Feld » (sans point) étant réservé à un emplacement donné du camp.

135

d'autres fois des cadeaux semblables. Parfois mieux, il les sollicitait. Un soir vers 9 h., me promenant autour de la cour avec le sergent R., nous voyons le X.¹⁷³ aborder le L. près du bureau et lui parler un moment. Nous continuons notre promenade, et au tour suivant, nous rencontrons L. et le félicitons sur ses hautes relations. Vous ne devineriez jamais, nous dit-il, ce que le X. vient de me dire. Il m'a demandé un morceau de savon pour son fils, car ce qui se vend en Allemagne sous le nom de savon lui brûle la peau.

Ab uno disce omnes¹⁷⁴. Dans cette compagnie, il n'y avait pas un des allemands qui ne reçut de cadeau, et cela se faisait, pour certains, presque au grand jour. La plupart se contentaient de cadeaux en nature ; biscuits, chocolat et savon étaient les choses les plus appréciées. Le chocolat est une denrée extrêmement rare en Allemagne et s'y vend un prix très élevé. Quant au savon, il n'y existe pas du tout. Ils emploient des ersatz, mais qui ne les satisfont pas. Un des prisonniers entretenant une correspondance avec une jeune fille de la ville où était le premier camp d'où il venait, la faisait passer par le cantinier. Comme il voulait rémunérer ses services en argent, l'allemand lui demande s'il ne pourrait pas, de préférence, lui donner un morceau de savon. La chose, ayant vite fini par se savoir, fut cause d'un petit scandale.

Mais un des allemands que nous appelions l'autrichien, faisait, lui, un véritable commerce et acceptait tout en paiement : argent et matières comestibles, savon, moyennant quoi il rapportait de ville tout ce qu'il lui était possible de rapporter : tabac, objets divers, même interdits. Il fut un temps où, chaque jour, il apportait à la compagnie au moins une douzaine d'exemplaires du *Journal de Genève* qui, pour ses tendances françaises nettes, est formellement interdit. On en arriva à lire ouvertement le journal dans la cour. La chose se découvrit, des fouilles furent faites, des exemplaires saisis, les porteurs punis, et désormais, ce journal ne put plus entrer à la Passantenkompanie que difficilement.

Dans une autre compagnie, il existait un juif russe qui travaillait en ville et rapportait des objets de toute sorte, même interdits : alcool, etc. Pour circuler dans le camp et livrer les commandes à ses clients, il était accompagné, le soir après sa rentrée, par le Feld. même de sa compagnie, juif aussi, qui, on peut l'affirmer sans crainte d'erreur, avait sa part des bénéfices.

La vénalité des allemands dans cette compagnie, et je crois dans tout le camp, était remarquable, et il me semble pire qu'à Giessen. Là déjà, elle existait, mais dissimulée, et si elle était aussi généralement répandue, du moins plus pudique.

136

Les premières semaines passées au Feld 1 s'écoulèrent assez tranquillement. Après l'appel du matin, rapidement exécuté en l'absence du japonais, on nous laissait tranquilles. Les hommes, en tant que sanitaires prêts à être échangés, ne travaillaient pas, n'étaient astreints qu'à quelques corvées d'intérieur. Nous passions notre temps comme nous pouvions. L'énerverment du mois précédent avait un peu diminué, d'abord parce que notre espoir était moins immédiat, les sentiments des hommes s'émoussent à force. Les bons comme les mauvais tuyaux devenaient plus rares et moins précis, et nous étions las d'en entendre. D'autre part, et cela a une grande importance, la question du ventre primant presque tout chez le prisonnier, nous étions mieux nourris. Nous commençons à recevoir régulièrement nos rations de biscuits. Certains commençaient à recevoir des colis. Pour les autres, le comité de secours de la compagnie put faire quelques distributions de vivres.

Nous eûmes alors à souffrir sérieusement du froid. On se rappelle le froid qu'il fit au commencement de 1917. On touchait, par baraque, une très petite quantité de charbon. Ces baraques faites d'une seule couche de bois, et d'une couche de toile, laissaient passer le froid. La nuit, il gelait à l'intérieur. L'eau ayant cessé de circuler dans les conduites (soit que ces conduites eussent éclaté, soit qu'on eut cessé d'y faire circuler l'eau

¹⁷³ Lettre illisible suivie d'un point d'abréviation qu'on retrouve dans la suite du récit.

¹⁷⁴ Grand-père adorait le latin, mais tout se perd, et quelques générations plus tard, on a besoin d'une traduction : « Apprends à les connaître tous à partir d'un seul ! », « Par un seul homme juge tous les autres ! ». Merci Gaby et sa tablette numérique !

de peur qu'elles n'éclatent), nous n'avions plus d'eau à la fontaine. Seule la conduite de la cuisine continue à être alimentée, et on nous fait, deux fois par jour, une distribution d'eau dans les baraques. N'y ayant plus d'eau pour nettoyer les cabinets, ils s'emplissent et deviennent d'une saleté repoussante.

Le dimanche après la messe, appel solennellement fait, toute la compagnie réunie et le japonais présent. Il nous compte, puis fait former le carré. Puis lecture est donnée par l'interprète d'un papier où il nous est rappelé que [**écrit ultérieurement sur une petite fiche épinglée sur la grande* : les prisonniers sont soumis aux lois militaires de guerre de l'empire allemand. Ils doivent considérer comme leurs supérieurs tous leurs gardiens, officiers, sous-officiers et soldats allemands, et leur obéir comme tels, les cas de refus d'obéissance étant puni d'emprisonnement. Recommandation d'éviter les violences et voies de fait envers les supérieurs, « ces faits étant généralement punis de la peine de mort. »]

La compagnie comprend des sanitaires qui habitent le bloc 1 et ceux que nous appelons les suissards (c'est-à-dire les hommes admis à l'internement en Suisse par les médecins suisses ayant visité les camps au commencement de novembre 16 et ajournés et mis en observation par les commissions d'appel ayant fait un deuxième tri à Darmstadt, Mannheim et Constance). Ils sont, si je ne me trompe, dans les 700 hommes, dont quelques anglais, belges et civils français (nous, nous sommes environ 600) qui habitent le bloc 2. Les deux blocs communiquent par la baraque des bureaux bien que le passage ait été interdit à plusieurs reprises.

Le médecin allemand chargé de l'observation examine les suissards et établit leurs

137

feuilles d'observation. C'est un juif établi avant la guerre à Mulhouse, Ebstein. Naturellement tous les observés exagèrent les symptômes. Le médecin qui parle français, se rend illustre par deux phrases : « Vous exagérez terriblement. » « Vous voulez tromper la science. » [**Ajouté ultérieurement* : récit relatif au médecin suisse. Notes rapportées d'Allemagne, feuille A, annexe II].

Il y a là une forte proportion d'hommes non malades qui s'ingénient à se découvrir des maladies inexistantes ou qui emploient tous les moyens pour simuler telle ou telle maladie. Leur état d'esprit est curieux. Tout d'abord, avant d'avoir passé la visite d'observation, ils se renseignent de tous côtés sur les symptômes de la maladie pour laquelle ils sont en observation, afin de pouvoir mieux les simuler ou exagérer ce qu'ils ressentent, et on n'entend parler que de réflexes, râles, tension artérielle, etc. La visite passée, le médecin leur a-t-il trouvé quelque chose, les voilà alors qui se croient réellement malades. Ils s'en réjouissent d'abord et se voient déjà en Suisse, mais à la réflexion s'en effraient, et plusieurs d'entre nous ont dû ainsi en rassurer sur leur état de santé. Un de nous, Féré, aide le médecin allemand à faire ses observations. Il est ainsi assiégé, toute la journée, de malades qui viennent l'entretenir de leur cas.

La visite d'observation terminée pour tout le monde, ils attendirent le retour de la commission suisse. Celle-ci ne vint pas. Une deuxième observation commença, je crois même une troisième.

[**Sur une petite fiche épinglée sur la plus grande* : Parmi les suissards, retrouvé mon ami D. de Giessen, parti quelques jours après moi, deuxième visite à Darmstadt, arrivé à Mannheim en décembre, je crois. Récit des incidents de Giessen.

Déjà en novembre avant mon départ, il était arrivé au bataillon d'isolement des prisonniers venant des camps de l'arrière du front. J'avais rencontré, une fois, un groupe de ces malheureux maigres et jaunes. Après mon départ, arrivée d'autres. Premier bataillon plein ou pour autre cause, on en met à la 4e compagnie. Incident. [**En bas de page, ajout d'une écriture postérieure* : renvoi au numéro de l'A.F.].]

[**Au crayon* : Les suissards, d'abord ménagés, furent au bout de quelque temps astreints au travail. Ils sortaient pour la journée travailler en ville, ce fut la source de nombreuses difficultés, eux se disant malades et par là exemptés de travail.]

25 janvier

Rassemblement des sanitaires. Une note leur est lue où il est exposé que l'échange est différé parce que le gouvernement français retient à Lyon dix médecins et du personnel sanitaire, et parce que le dit gouvernement a laissé sans réponse une proposition de l'allemand, faite en décembre 16 le mois précédent, tendant à reprendre les échanges de sanitaires. Il leur est permis d'écrire cela à leurs familles par une lettre supplémentaire, non comprise au nombre de leur correspondance normale.

1^{er} février

Mon espoir de rapatriement qui, jusque là, était resté tenace, a été renversé complètement par la note du 25 janvier. Désormais, je refuse même d'écouter les tuyaux, et, m'attendant à rester encore longtemps en Allemagne, je redemande l'envoi de colis dans ma lettre écrite aujourd'hui.

27 février

A 8 h. du soir, cris : « Appel, tout le monde dehors ! ». Le rassemblement se fait. Au milieu de la cour, dans la nuit, le japonais agité, en colère. Il vocifère en allemand. Un interprète traduit. Nous apprenons que trois tonneaux de résidus de cuisine viennent d'être renversés, et le précieux contenu a été répandu à terre. Ordre est donné à l'auteur de ce méfait de se dénoncer avant trois minutes. Un silence. Personne ne dit mot. De nouveaux aboiements du japonais rompent le silence. Il annonce qu'il va en ~~référer~~ rendre compte au général et,

138

ordonnant de rester au garde-à-vous jusqu'à son retour, il sort d'un pas précipité. On entend son sabre ~~frapper~~ battre ses jambes, et on le voit prendre le chemin de la Kommandantur. Lui parti, les conversations commencent. On va, par petits groupes, voir la flaque d'eau sale, cause de tout ce bruit. Bientôt, on voit apparaître le japonais en compagnie du général. Les rangs se reforment. Discours du général traduit par l'interprète. L'acte qui vient d'être commis est une insolence, « Frechheit », incroyable. Il ne peut comprendre qu'un homme en soit capable. Mais il ne peut pas comprendre non plus que ceux qui en savent l'auteur, ne le dénoncent pas. Car certainement, il en est parmi nous qui le savent. Si le coupable n'est pas dénoncé, tous les sanitaires seront punis. Un des chefs de baraque et quelques témoins viennent alors dire qu'une voiture est venue près des cuisines, vers 7 h., et que ce peut être elle qui a accroché ces tonneaux et les a renversés, mais les cuisiniers sont convoqués et de leur témoignage, il ressort que les tonneaux ont été renversés seulement après le départ de la voiture. Le général se met tout à fait en colère et menace : si le coupable ne se dénonce pas ou n'est pas dénoncé, tout le bloc sera privé de paillasses pour une nuit, et de colis et de lettres pour un temps indéterminé. Puis il se retire. Dix minutes sont données par le japonais pour dénoncer le coupable. Il va et vient nerveusement. Personne ne disant rien, il donne l'ordre de porter nos paillasses dans la cour, ce que tout le monde fait [**dans l'interligne : nous faisons tous.**] Alors, faisant appeler les médecins et les emmenant au bureau, il nous y fait un discours sur l'influence morale que notre instruction et notre grade doivent nous assurer sur les autres prisonniers, et dont il lui semble que nous n'usons pas assez. Sur ces entrefaites, on vient lui annoncer que le coupable avoue. On a en effet découvert, dans une baraque, un homme qui s'est saoulé avec le vin de la cantine et qui, dans sa cuite, avoue tout ce qu'on veut. Il est emmené en prison, et l'affaire se terminant ainsi, nous rapportons nos paillasses dans nos baraques et nous couchons. Il est 10 h. du soir. Quant au vrai coupable qu'on connaissait fort bien, il eut le front de ne rien dire.

28 février

Le lendemain, rassemblement à 11 h. ½. Le général-major Röhrich, « Lagerkommandeur¹⁷⁵ », arrive, fait former le carré et commence un discours : il se réjouit

¹⁷⁵ « Lagerkommandeur » = chef du camp.

que, le coupable s'étant dénoncé, il n'a pas eu à punir, « car nous, allemands, » ajoute-t-il, « nous n'aimons pas à punir. Cependant, la punition doit être infligée quand elle est nécessaire. Mais il importe qu'elle soit juste », et c'est pour cela qu'il nous recommande la délation. Nos scrupules à dénoncer un

139

camarade coupable lui paraissent favoriser l'injustice puisqu'ainsi, on se trouve obligé d'infliger une punition à des non-coupables, ce qui est injuste, pour atteindre le coupable contenu en eux. Lancé, il continue à parler et s'étonne qu'un homme ait pu se saouler puisqu'on ne peut vendre à la cantine qu'un quart de vin à chaque homme, grâce à un système de carte de vin qu'on doit présenter pour en avoir. On lui répond qu'il est facile à un homme d'avoir plusieurs cartes ou de faire acheter plusieurs quarts par des camarades, tout le monde ne buvant pas de vin, et on proteste contre la confiscation du vin dans les colis. Le général s'embourbe dans ses raisonnements, refuse de donner satisfaction à cette demande parce que les hommes recevraient ainsi, d'un seul coup, une trop grande quantité de vin qui pourrait leur être nuisible, et persiste à ne pas comprendre qu'on puisse se saouler à la cantine, puisqu'on ne peut y acheter plus d'un quart de vin.

En veine d'éloquence ce jour-là, il fait rompre les rangs, mais garde les médecins auprès de lui. Quelques uns d'entre nous s'étaient plaints plusieurs fois de ne pas être traités avec plus d'égards que les hommes de troupe, de ne pas jouir d'un traitement spécial, et en particulier d'être astreints, comme tout le monde, à porter nos numéros d'ordre sur nos vêtements. « Herr General » nous fait un petit discours à ce sujet : en France, les médecins auxiliaires, « Unterarzt », ont été traités en homme de troupe, en « Mannschaft¹⁷⁶ ». Par mesure de réciprocité, l'Allemagne se voit obligée de nous traiter de même. D'ailleurs, nous devrions être les derniers à nous en étonner et à nous en plaindre, puisque cela est conforme à notre devise « Egalité, Fraternité ». Nous devrions d'autant moins nous en plaindre que nous sommes traités mieux que les médecins allemands prisonniers en France : un « Unterarzt » dans ce cas a été contraint de porter des sacs à terre. Désormais, chaque fois que l'un de nous demandera quelque chose, quoi que ce soit, il s'entendra objecter l'histoire de l'« Unterarzt » aux sacs à terre.

Dimanche 4 mars

Ce matin, après l'appel, lecture nous est donnée d'une liste de noms appartenant à une catégorie dite C, dont les porteurs, à la condition qu'ils ne soient ni caporaux, ni sous-officiers, seront désormais astreints au travail à Mannheim et aux environs. Quant aux caporaux et sous-officiers et à ceux qui ne font pas partie de cette liste, ils pourront travailler comme volontaires. Nombreux commentaires tout le jour. Vers la fin de février, des bruits favorables avaient recommencé à circuler au sujet de l'échange. ~~Les incidents que je vais raconter nous enlèveront nos dernières illusions.~~ Personne ne sait ce qu'est cette catégorie C et on se perd en hypothèses pour le deviner.

140

5 mars

Après l'appel, les hommes de troupe de la catégorie C reçoivent l'ordre global de sortir du rang. Personne ne sort. L'« Unteroffizier » qui se trouve commander la compagnie, le japonais étant heureusement en permission (avec lui, les choses eussent pris un cours tragique), donne donc, pour tout le monde, l'ordre de départ. ~~La première baraque s'ébranle.~~ La colonne se dirige vers la porte de la cour. Mais alors, se ravisant, et sans doute n'osant prendre sur lui la responsabilité d'envoyer au travail, indifféremment, ceux qui y sont astreints et ceux qui en sont exempts, il arrête la colonne, et fait rompre les rangs. Les choses en restent là pour ce matin. Mais l'atmosphère est troublée au bloc 1. Que se passe-t-il de nouveau ? Est-ce qu'il faut abandonner tout espoir d'échange ?

Le soir, le général vient au bloc 1, réunit les chefs de baraque et leur explique que l'échange ne devant pas se faire dans un temps prochain, et en raison du traitement

¹⁷⁶ « Mannschaft » = équipe (sport, collègues), équipage (naut.), troupes (mil.).

subi en France par une catégorie de sanitaires, les sanitaires de la liste C doivent travailler. Questionné si cette mesure doit être considérée comme une mesure de représailles, et si les sanitaires en question peuvent en écrire à leurs familles, il répond que non, mais que cependant, c'est une mesure sévère.

Le même soir, l'ordre arrive au bureau de la compagnie, de la dislocation des sanitaires. Ceux des listes C (sanitaires sans papiers ou avec papiers jugés insuffisants par les allemands) et B (avec papiers estimés suffisants [**ajouté dans l'interligne : probants*]) seront répartis dans les compagnies du camp. Les hommes de troupe de la liste C sont obligés de travailler (« sind zur Arbeit verpflichtet¹⁷⁷ ») et pourront être envoyés aux Kommandos de Mannheim et des cercles environnants, mais en aucune circonstance, ne devront être rattachés à un autre camp. Quant aux caporaux et sous-officiers de C et aux sanitaires de la liste B, ils pourront aller au travail volontairement. Les sanitaires de la liste A (médecins) restent seuls à la Passantenkompanie et seront mis à la disposition du service de santé du camp, lequel, d'ailleurs, ne s'occupa jamais de nous.

6 et 7 mars

Déménagements. Les sanitaires des listes B et C se rendent à leurs nouvelles compagnies. Quant à nous, nous laissons le bloc 1 pour aller au milieu des suissards, au bloc 2. Duriz, Dubarry, Puig, Louis et moi allons à la baraque 2, habitée par les anglais.

Samedi 10 mars

Après midi, quelques médecins dont je suis, nous sortons de la compagnie pour aller aux douches. En arrivant sur le chemin, nous voyons entrer dans le camp, par la porte qui est à l'autre bout du chemin, une masse d'hommes habillés de bleu pâle verdâtre. En tête marche un officier avec manteau gris et revolver, en tenue de campagne, et couvre-casque ou manchon de casque. Le long de la colonne, des Landsturm. Nous ralentissons le pas pour

141

nous trouver au carrefour du milieu du camp, au moment du passage de la colonne. Nous voyons passer 6 à 800 de nos malheureux camarades roumains, hâves, presque décharnés, la peau jaune, terreuse, laissant voir la saillie de tous les os, marchant avec peine, un grand nombre obligés de s'appuyer les uns aux autres pour se soutenir. Plusieurs tombent comme une seule masse, sans aucun effort pour amortir la chute. A terre, ils ne peuvent se relever sans l'aide de camarades moins épuisés. Dans leur manteau bleu verdâtre, coiffés du calot à visière et à oreillères ou d'un bonnet à poil noir, haut et pointu, c'est un défilé de cadavres desséchés qui passe devant nous. Jamais je n'ai vu d'hommes dans un tel état d'épuisement physique, de misère physiologique. En arrivant aux douches, nous en rencontrons deux autres, portés sur brancards au lazaret : un est mort et l'autre n'en vaut guère mieux.

Et dans le jardin du lazaret que nous longeons pour aller aux douches, nous voyons une petite cabane en bois, juchée sur un poteau où, par temps de neige, le personnel du lazaret va mettre des miettes de pain pour les petits oiseaux, car l'allemand est bon et sensible et doux, il a pitié des petits oiseaux qui ont faim. Mais l'Allemagne doit être grande et forte pour accomplir la mission qui lui est confiée par Dieu, ce Dieu qu'ils ont [**mot difficilement lisible, probablement : monopolisé*], et dont une partie des braves soldats de la grande Allemagne portent, devant le nombril¹⁷⁸, l'affirmation qu'il est avec eux. Le peuple allemand doit donc être sans pitié pour les peuples qui ont voulu se mettre en travers de sa voie. C'est Dieu qui les punit par sa main, et cette punition est terrible, mais comme elle est juste, il n'y a nulle pitié à avoir d'eux. C'est pourquoi l'allemand est impitoyable, sans haine, à froid. Ils avaient encore le cœur de railler ces malheureux, et le japonais disait à des français : « Voyez dans quel état sont vos alliés roumains. Ces hommes sont prisonniers

¹⁷⁷ Les germanistes auront remarqué la (petite) erreur que je ne prends pas la peine de corriger.

¹⁷⁸ Sur la boucle de ceinturon, les soldats allemands portent l'inscription « Gott mit uns », « Dieu avec nous ».

depuis 15 jours. Quel secours avez-vous la naïveté d'attendre d'alliés pareils ? » En réalité, ils étaient pris depuis l'offensive allemande en Roumanie.

Les malheureux roumains le virent bien. Ils furent mis dans un bloc, à l'extrémité du camp. Des collectes faites dans les compagnies du camp permirent de leur faire quelques distributions de vivres, surtout de biscuits. Mais il n'y a pas de fil de fer qui puisse empêcher un homme affamé de passer, et ils passaient, la nuit, dans le bloc voisin du leur pour aller mendier des vivres, ce qui fut, dans le camp, l'occasion de plusieurs incidents. Les caporaux et sous-officiers sanitaires qui se trouvaient dans ce bloc, y récoltèrent, en punition, de passer trois dimanches de suite en prison, sans paille. Dans les deux premiers mois de leur séjour à Mannheim, il mourut environ 30 roumains, soit un tous les deux jours.

Quelques jours après leur arrivée, un convoi de roumains allant à la visite à l'infirmerie du camp passe le long du fil de fer de la compagnie des passants. Quelques prisonniers de cette compagnie leur ayant jeté, par-dessus le fil de fer du pain et du tabac. Les plus épuisés, obligés de s'appuyer les uns aux autres pour se tenir debout et avancer, n'ont même pas la force de s'arrêter et continuent leur chemin péniblement. Mais

142

ceux à qui il reste encore quelque force, se jettent sur les objets lancés vers eux, se bousculant, se renversant. Un sous-officier roumain en meilleur état s'efforce doucement de les faire avancer, mais n'y parvient qu'avec peine. S'emparant d'un morceau de pain, il le partage, en le tenant au-dessus de sa tête, entre toutes les mains qui s'élèvent, aussi de ses camarades qui se pressent autour de lui. Le Landsturmmann qui les conduit s'impatiente, crie et presse brutalement les retardataires. A l'un d'eux, agenouillé contre le fil de fer et tendant la main avec un regard suppliant, il allonge un coup de crosse dans les côtes. Des cris s'élèvent de la compagnie des passants : « Brutes ! Barbares ! »

Quelques jours plus tard, le général réunit les suissards, leur fait former le carré autour de lui, et du haut de son grand cheval blanc au train de derrière à demi paralysé, les harangue : « L'administration du camp sait ce qui convient aux roumains et prend soin d'eux. Ils ont besoin de se refaire. Aussi on ne les fait pas travailler et on leur donne une nourriture appropriée. Mais il est mauvais pour eux de trop manger. Et les français leur donne trop à manger ; ayant faim, ils mangent tout à la fois, et plusieurs sont morts d'indigestion. C'est donc vous à proprement parler qui êtes les barbares, en empêchant l'Allemagne de leur appliquer le régime qui convient à leur état. »

Un jour de mars

Une distribution du comité de secours de la compagnie des passants avait été préparée pour l'époque où les sanitaires ont quitté la compagnie. Bien qu'ils en soient partis avant que la distribution ait été faite, le comité décide qu'ils recevront les parts qui leur étaient destinées, et ils obtiennent l'autorisation de venir chercher ces parts à la compagnie de passage. Au moment où une des voitures à bras emportant une partie de la distribution va sortir de la compagnie, l'« Unteroffizier » ~~Wernreich~~ approche, prend une tablette de chocolat, et en l'introduisant dans sa poche, demande au président du comité, S., qu'il lui permette de prendre un peu de chocolat, pour son fils naturellement. Quand un allemand demande quelque chose, c'est toujours pour sa femme ou pour ses enfants. S., interloqué, ne trouve rien à objecter.

Vers le 15 mars

Les suissards déménagent. Ils vont habiter les baraques du Feld 1. Seule l'infirmerie de la compagnie de passage et les médecins restent au bloc 2. On nous y répartit à raison de un ou deux, au plus, par baraque. J'habite seul la chambre de la baraque 1. Pour la première fois depuis le commencement de ma captivité, je peux échapper à la promiscuité perpétuelle et me trouver seul dans « ma » chambre. Malheureusement, un retour du froid vient gâter cette douce solitude.

143

C'est vers la même époque que je commence à recevoir de nouveau des colis de chez moi. Premier colis reçu 17 mars. Ici, les wagons de colis sont amenés jusqu'à côté du camp, sur la voie de garage qui le longe. Portés dans une baraque où ils sont triés par les employés des colis de chaque compagnie, puis ouverts et censurés devant les dits employés. Enfin, les mêmes employés les portent dans leurs camps et les distribuent.

Désormais notre ravitaillement étant assuré, nous renonçons à la soupe allemande. D., D., F. et moi vivons en « popote ». D., qui a des dispositions et du goût pour la cuisine, prépare les repas ; nous nous réunissons dans « sa » baraque pour les prendre. Pour faire la cuisine, il faut du feu. Nous ne disposons que d'une quantité de charbon infime. Pour avoir du bois, nous avons recours au système D. Nous utilisons tous les bouts de bois laissés par les prisonniers qui nous ont précédés dans nos baraques, restes de leurs installations, étagères, etc. les débris de planches divers, abandonnés par des services venus réparer les baraques.

Duriz	Guyard	Louis	Le Bescoud	Boisramé	{ à part —
Dubarry	Michaud	Puig	Maurice	Bidet	
Féré	Conte		Garquelin ¹⁷⁹		
Fournier	Franchi				

Mais nous sommes onze médecins auxiliaires (Boisramé non compris), vivant en trois groupes pour les repas. Il se fait donc une assez forte consommation de bois. Avec prudence, on enlève quelques planches inutiles aux lits. Mais nos baraques servent aussi de « mine de bois » pour les suissards de l'autre bloc qui, eux, démantibulent les lits sans vergogne. Cela ne tardera pas à être cause d'un drame.

Dimanche 1^{er} avril

A l'appel, on nous annonce que, par mesure de représailles, le droit de recevoir des colis de nos familles nous est retiré. Consternation. Cependant, il ne s'agit que d'un [**mot difficile à lire, probablement : amalgame*] entre deux ordres mal interprétés par la Kommandantur du camp. Deux ordres sont arrivés en même temps en effet, l'un de supprimer les théâtres, concerts et jeux en commun par représailles, l'autre de surseoir à toute distribution de colis aux français

144

jusqu'à réception d'instructions détaillées.

Ces instructions ne tardèrent pas à arriver. Elles portaient sur la manière de fouiller les colis pour la censure.

Le gouvernement allemand prétendit avoir découvert la preuve d'une association ayant son siège en France et des ramifications [**dans l'interligne : affiliés*] chez les prisonniers, se proposant de fournir aux prisonniers français les instructions et les moyens de « saboter » les récoltes et les usines allemandes. Une instruction générale qui aurait été saisie, disait-on, dans un colis d'un prisonnier : texte chiffré, écrit à la machine, dont le fac-similé fut publié dans des journaux illustrés, entre autre le *Krieg im Bild*¹⁸⁰, et dont la traduction fut publiée par les journaux allemands. Rien n'y manquait : conseils de sabotage généraux donnés aux prisonniers, puis conseils particuliers, par exemple de mêler des pommes de terre pourries aux bonnes pour gâter les bonnes, et même, annonce d'envoi de poison pour les bêtes, de pastilles incendiaires et même, (et ici, je crois bien qu'on voit paraître le bout de l'oreille, car qui veut trop bien faire, exagère parfois), d'un appareil pour dégermer les pommes de terre au moment de les semer. Enfin (et je crois, qu'ici l'oreille

¹⁷⁹ La lecture du nom était incertaine. Des recherches sur Internet ont permis de confirmer la possibilité de l'existence d'un tel patronyme. C'est aussi le cas pour d'autres noms de famille difficiles à lire. « Garquelin, nom masc., craquelin, sorte d'"chaud" sec, que certains trempent dans leur café au lait » (d'après le *Dictionnaire du Langage Populaire Verduno-Chalonnais*).

¹⁸⁰ « Krieg im Bild » = la guerre en images. Je n'ai pas trouvé trace de cette revue-là. Mais la propagande allemande se fait, entre autres, au travers de nombreux tracts et journaux illustrés.

apparaît toute entière), on demandait au prisonnier d'envoyer un rapport à l'administration centrale ayant son siège en France, sur son activité destructrice, et l'annonce qu'un registre serait tenu des destructions opérées ainsi, et que ceux qui se seraient distingués dans cette entreprise, seraient récompensés plus tard. Ce document était manifestement l'œuvre d'un fou, d'un agent provocateur ou d'un faussaire maladroit. Mais je ne m'explique pas le but que poursuivait le gouvernement allemand en livrant ce document à la publicité. Peut-être seulement d'exciter la défiance des populations allemandes à l'égard des prisonniers. Quoi qu'il en soit, le gouvernement allemand en prit prétexte pour instituer un régime de fouille des colis qui équivalait souvent à un véritable sabotage du colis.

145

Les distributions de colis ne tardent pas, en effet, à recommencer, dès les premiers jours de la semaine. Elles se font désormais de la manière suivante :

Les employés des colis ne font plus que les trier par compagnie. Chaque camp va à la distribution à son tour. Le colis est remis au destinataire, et ouvert en sa présence par un censeur allemand qui défait tous les paquets contenus dans le colis, ou vide le contenu dans un plat, et ne remet que le contenu au destinataire. Il faut donc aller à la distribution avec des boîtes ou des plats. Quant aux boîtes de conserve, elles sont toutes ouvertes, et le censeur y plonge un outil-sonde quelconque, qui passe d'une boîte de confiture dans une boîte de viande, plus ou moins bien essuyé sur un morceau de papier.

Ceux qui souffrirent le plus de cette mesure furent ceux qui travaillaient dans des Kommandos. Leurs colis, traités de cette manière au camp et non au Kommando, et envoyés ensuite aux Kommandos, y arrivaient naturellement gâtés et inutilisables.

Quant à ceux qui vivaient dans le camp, ils ne tardèrent pas à tromper en partie la surveillance des boches. Celui qui recevait plusieurs colis, pour lui ou ses camarades, déployait des trésors d'ingéniosité pour n'en faire censurer qu'un seul, on étudiait la sévérité des censeurs pour faire censurer ses colis par les moins sévères. Ou bien, on glissait un morceau de chocolat ou une petite boîte de conserve dans la main du boche qui censurait le colis avec douceur.

J'ai dit que je ne m'explique pas pourquoi le gouvernement allemand avait livré le document ci-dessus à la publicité. Je ne m'explique pas non plus pourquoi il prit de telles mesures, qui, je le dis, pour les colis des prisonniers au travail, équivalaient souvent à la destruction pure et simple du colis. Car ce qui devait arriver arriva. Le gouvernement français apprit la chose et prit des mesures par représailles contre les prisonniers allemands, et ainsi, le gouvernement allemand fut amené, à son tour, à nous supprimer nos colis par représailles au mois de juillet, car la chaîne de représailles est sans fin. Une seule chose ne change pas : c'est toujours le prisonnier qui trinque.

Je considère comme hors de toute possibilité, que le gouvernement allemand ait été de bonne foi dans cette affaire et ait pu croire à l'histoire de l'association de sabotage fonctionnant réellement, hors de la faible cervelle d'un fou.

146

8 avril, Dimanche de Pâques

Grande messe en musique avec chants, avec diacre et sous-diacre. Le sous-diacre est un sanitaire séminariste. Il a été condamné, l'hiver dernier, aux arrêts pour avoir volé des pommes de terre dans le magasin de la cuisine.

Vers cette époque et à l'occasion de la fête de Pâques, un pasteur vient faire un prêche aux anglais protestants. (Ces cérémonies se célèbrent dans la chapelle qui sert aussi, à l'occasion, aux cérémonies du culte russe et roumain.) Ils en sortent furieux : il leur a exposé que l'Angleterre, qui avait espéré faire battre tous les peuples et affamer les empires du centre sans souffrir, va souffrir à son tour de la famine, par suite du blocus sous-marin. Les Boches¹⁸¹ avaient mis un grand espoir dans ce renforcement de la guerre sous-marine et en espéraient la paix proche. Ça a été pour eux une grande déception.

¹⁸¹ Ecrit ici avec une majuscule.

Samedi 14 avril

Près de la baraque où se distribuent les colis est la baraque où les prisonniers punis d'arrêts purgent leur peine. Bernard, donnant à l'un d'eux, un Roumain, un morceau de chocolat, est vu par le Gefreite¹⁸² de garde. Aboiements. Rapport au général qui vient à passer par là sur sa grande jument blanche au train de derrière à demi paralysé. Coût : trois jours d'arrêts à B. Mais le lundi 16 avril, une note est lue, à l'appel du matin, faisant savoir que les punitions des prisonniers français seront, jusqu'à nouvel ordre, triplées, jusqu'à un nombre de jours total de 60, cela par représailles. ~~¶ paraît~~ La note prétend que les punitions des prisonniers allemands en France sont plus sévères que celles des prisonniers français dans la bonne Germanie. Cet ordre, recevant pour la circonstance un effet rétroactif, est appliqué à B. : il fera donc 9 jours de prison. Mais aimablement, on l'avertit qu'il pourra l'écrire à sa famille. A noter, une fois pour toutes, que les médecins auxiliaires purgent leur punition à la prison militaire de Mannheim.

147

18 avril

La ration de pain est diminuée. Nous touchons désormais deux boules pour 13 hommes. En conséquence, notre ration de biscuit est élevée à proportion.

19 avril

Un peu avant midi, un des infirmiers au service du médecin chargé de l'observation des suissards, du nom de Schwarz, entrant dans la baraque de D., y saisit un morceau de planche dont D. s'appropriait à se servir pour son feu et le porte au japonais. A-t-il agi par hostilité contre nous ou pour jouer un mauvais tour à l'allemand chargé de la surveillance du matériel des baraques, je ne sais. Le japonais arrive, agité, son morceau de planche à la main, et fait une perquisition sommaire dans toutes les baraques. Malheureusement, dans celle de P. et de L., il trouve un vrai bûcher qu'ils s'étaient procuré, je ne sais comment. Il nous fait donc sortir de nos baraques, nous enferme dans la cour du Feld 1, où nous attendons tout l'après-midi. Enfin, vers 5 h., un officier vient de la Kommandantur ; le japonais le mène dans la baraque de P. et de L. On nous impute la destruction de toutes les planches qui manquent aux lits, bien que nous ne soyons que pour une part infime dans cette destruction. Le japonais, toujours nerveux, insiste pour qu'une punition nous soit portée. Mais l'officier, qui parle très bien le français, paraît préférer une transaction, et enfin nous demande si nous serions disposés, pour éviter une punition, à payer les frais de réparation des lits. Mais, ajoute-t-il, la somme à payer serait assez élevée, une centaine de marcs. Après nous être étonnés du prix, nous acceptons la combinaison. Il est ensuite décidé que nous serons tous réunis dans la même baraque, dont l'un d'entre nous sera chef de baraque et responsable. Bernard accepte ces fonctions.

148

Quelques jours après, la somme fut payée. Elle se monta exactement à 100 m. 20. Quant aux lits, ils furent réparés quelques jours plus tard, avec des planches de caisses à biscuits qui, par conséquent, ne coûtèrent rien au camp. Nous n'avons jamais su ce qu'est devenu cet argent.

Par suite, nous pûmes avoir du bois de manière « régulière », soit en l'achetant en ville au prix d'une cinquantaine de marcs le stère, soit en achetant, au comité de secours du camp, les caisses dans lesquels il avait reçu ses envois.

148 – bis

Un jour vers la fin d'avril

Le général qui commande le camp, général-major Röhrich, « Major Lagerkommandeur », comme il signe, aime à parcourir les allées du camp au tape-cul, et battant l'air de ses bras sur sa grande jument blanche au train de derrière à demi paralysé, lancée au trot. De là, il surveille dans les cours des compagnies qu'on le salue. En passant

¹⁸² Un « Gefreiter » = un caporal.

devant un groupe de prisonniers de la compagnie de passage, il croit remarquer, sur la figure de l'un d'eux, une expression de rire dont il croit être le sujet. Une punition est portée, en conséquence, à ce prisonnier. Mais il se trouve que le prisonnier s'emploie au bureau de la compagnie. Le japonais prend donc sa défense et adresse au général une « Meldung¹⁸³ », exposant que le prisonnier a généralement une attitude souriante, ce qui a pu induire en erreur « Herr General ». Enquête ayant été faite, et le général s'étant fait présenter le prisonnier, la punition fut levée.

148 – ter

Avril

Printemps. L'herbe verdit, les arbres aussi. Les femmes qu'on voit dehors, commencent à porter des corsages légers. ~~Visite des civils le dimanche.~~ Le soleil devient plus brillant, les jours plus longs. Grand cafard. On comprend la tristesse des grands fauves encagés, de toutes les malheureuses bêtes que nous tenons captives. Leurs manies, les tours de cages qu'ils font tous, sont comparables à nos tours de cour, que nous ne pouvons faire que dans un sens. La méchanceté qui se déclare chez elles, rappelle le mauvais caractère des prisonniers. Effet de la curiosité des gens de l'extérieur, ~~visite des civils le dimanche,~~ femmes vues à travers fil de fer : des singes encagés s'excitant sur femmes.

149

2 mai

Le matin de bonne heure, l'« Unteroffizier » de police du camp, accompagné de l'infirmier Schwarz entre dans notre baraque. L'« Unteroffizier » se fait remettre une hachette avec laquelle P. s'active, coupant du bois, et qui est un objet « verboten ». Puis il émet la prétention de fouiller ses bagages. Protestation dans la baraque. Je suis très ignorant de cette question, mais il paraît que les bagages privés d'un médecin-auxiliaire, assimilé au grade d'adjudant, ne doivent être fouillés qu'en présence d'un Feldwebel, c'est-à-dire d'un sous-officier de grade égal. Plusieurs de mes collègues ont été habitués, dans les camps où ils ont séjourné avant de venir ici, à de petites satisfactions d'amour-propre de cette nature.

L'« Unteroffizier » sort, sans avoir fait la fouille qu'il projetait, et va en rendre compte, sans délai, au général qui fait appeler P. avec Guyard, Durier et Féré, qui ont protesté le plus évidemment. F. est mis hors de cause,

149 – bis

ayant annoncé son dessein de se plaindre au médecin allemand qu'il aide pour les visites d'observation. Quant aux autres, ils ont un entretien assez vaseux avec le général et d'autres officiers [**mots barrés*] d'où il ressort une seule chose nette : c'est qu'ils seront punis.

3 mai

Appel à 10 h. pour toutes les compagnies des passants. Arrivée du général, les suissards formés en carré incomplet, sur trois côtés. Le côté restant est occupé par les médecins. Le général fait un discours, traduit à mesure par l'interprète. Il ne peut comprendre notre conduite. Elle est indigne de « gebildete Leute¹⁸⁴ ». En vertu de notre formation intellectuelle, nous, « akademische Leute » (trad. par « académiciens¹⁸⁵ »), devrions donner le bon exemple. Or nous donnons, au contraire, le mauvais exemple en refusant d'obéir. Puis, s'adressant plus particulièrement aux suissards, il leur recommande de ne pas suivre les exemples mauvais que nous donnons.

En suite de quoi, les punitions suivantes furent portées : P. trois jours d'arrêt pour refus d'obéissance à l'« Unteroffizier ». G. trois jours aussi, pour excitation au refus

¹⁸³ « Meldung » = rapport officiel.

¹⁸⁴ « Gebildete Leute » = des gens instruits.

¹⁸⁵ Cela signifie plutôt « personnes formées à l'université ».

d'obéissance, et enfin D., un jour pour avoir ri impoliment : « Weil er ...¹⁸⁶ ». Les punitions furent triplées « par représailles », ce qui fit neuf jours et trois jours. Tous les autres médecins qui étaient présents à la baraque au moment de l'incident : Conte, Franchi, Louis, et moi furent transférés au bloc 1, par punition, pour un temps indéterminé. Notre déménagement se fit le lendemain.

150

Nous nous installons comme nous pouvons dans les baraques déjà pleines de suissards. Nous y sommes rejoints par nos camarades punis, à leur retour de purger leur punition.

Chose curieuse, le japonais, à cette occasion, change d'attitude à notre égard. (~~C'est une situation délicate que celle de sous-officiers captifs, enfermés avec des hommes de troupe~~). Jusqu'alors, on le sentait plutôt hostile. Maintenant, il s'efforce d'être aimable et promet de demander parle d'un retour possible à notre baraque, si d'ici une quinzaine de jours, il ne se produit pas d'incident nouveau. Au bout de ce temps, on lui rappelle ses paroles, et effectivement, il soumet la question au général.

[*Ce paragraphe se trouve sur la feuille 151] (Pendant mon séjour au bloc 1). Une nuit, un roumain est tué par une sentinelle, au moment où, je crois, il tentait de s'évader du camp. La nuit suivante, ou celle d'après, un russe est tué dans la cour d'un bloc, il n'est pas possible de bien savoir dans quelles conditions, par une sentinelle de ronde.

Mai

Dans le camp bibliothèques par compagnie. Bibliothèque de la compagnie de passage créée par aumônier, par dons de prisonniers de la compagnie. On obtient quelques dons des bibliothèques des autres compagnies. Était intéressante quand je suis parti. Entièrement créée à l'initiative de quelques prisonniers. [*Ajouté ultérieurement : Commence pendant notre séjour au Feld 1].

19 mai

Rassemblement des médecins. Arrivée du général sur sa jument blanche du haut de laquelle il nous harangue.

Il lui paraît que nous ne comprenons pas exactement nos devoirs en captivité. Notre devoir n'est point de refuser d'obéir aux ordres qui nous sont donnés, mais au contraire d'y obéir. Les soldats allemands ont une meilleure conception que nous de leur devoir, et il est assuré que les soldats allemands prisonniers sont disciplinés et obéissants, et d'Allemagne, on leur donne le conseil de l'être. C'est ainsi que lui-même a deux ordonnances prisonniers. Il leur a écrit pour leur rappeler de ne pas oublier qu'ils devaient toujours être disciplinés et obéir aux ordres qu'ils recevraient.

Je crois bien que jamais le général ne nous était apparu aussi gâteux. Quoi qu'il en soit, cette harangue morale terminée, il se retira en autorisant notre retour à notre baraque 1 du Feld 2. Ce que nous faisons le jour même.

Feldweibel continue d'être paternel. Exemption d'appel sauf le dimanche. Le chef de baraque va seulement rendre l'appel chaque soir.

Un dimanche de mai

La bande de terre qui sépare les deux réseaux de fil de fer dont les cours sont bordées, a été cultivée en jardin potager. Tous les jours, une corvée arrose les plantes qui poussent là. Ce matin, à l'heure de l'appel, le japonais veut faire arroser ces plantes par des anglais qui protestent que c'est dimanche et [*qu'ils] ne doivent pas travailler. « Nous ne sommes pas de sales juifs », disent-ils, « We are no f... jew¹⁸⁷ ». Colère, cris. Des

¹⁸⁶ Grand-père écrit le début de l'explication : « parce qu'il ... ». La phrase entière se trouve en addenda, dans les notes rapportées d'Allemagne.

¹⁸⁷ Grand-père n'ose écrire le mot le plus utilisé de la langue anglaise !

Landsturm, bayonnette au canon, encadrent les anglais désignés qui, en fin de compte, obéissent.

A quelques jours de là, nouveau rassemblement de toute la compagnie et

151

visite du général. Discours moral, encore, sur l'obligation d'obéir, traduit en anglais et en français par l'interprète.

Mai

Permission d'écrire à l'encre. Première lettre écrite par moi ainsi est du 27 mai.

Juin

Chat occis¹⁸⁸.

11 juin

Une commission de médecins suisses arrive ce matin, et, dans la baraque de la chapelle transformée en salle de visite pour la circonstance, [*elle] examine les malades qui lui sont présentés. Ce sont : 1°/ les suissards en observation, présentés par le médecin allemand. 2°/ des malades présentés par les médecins allemands de leurs camps, ou des recommandés, arrivés les jours précédents et logés dans les baraques du bloc 2, présentés pour être internés en Suisse. 3°/ de grands blessés ou grands malades présentés pour être rapatriés. Cette commission se montre très large dans ses décisions. Le pourcentage de refusés est faible. Quelques jours après, les élus partent. Les refusés restent à la compagnie. D'autres commissions passeront de temps à autre, durant tout l'été, et ce sera un défilé constant dans notre bloc de nouvelles figures dont beaucoup ne feront que passer. Peu à peu, les anciens suissards, ceux qui ont passé l'hiver avec nous, partent aussi.

C'est à ce moment qu'on commence à parler de la « psychose du fil de fer ». Troubles nerveux causés par la captivité, par exemple la psychasthénie¹⁸⁹ grave des prisonniers avec signes objectifs de déchirure organique, dite en Allemagne « psychose des fils de fer » ou « Stacheldrahtpsychose » (sic)¹⁹⁰.

152

28 juin

Rassemblement. Une note nous est lue, nous avertissant que, par représailles, le droit de recevoir des vivres et des objets de toilette dans nos colis nous est retiré. Désormais, dans les colis que nous recevrons, ces objets seront confisqués et versés à l'ordinaire du camp. La réception des vêtements, du linge, des livres, reste permise. Le droit d'écrire une lettre en supplément de la correspondance normale nous est accordé pour que nous puissions en avvertir nos familles.

Les vivres composant à eux seuls presque la totalité de nos colis, nous ne recevons donc plus rien. Les vivres ainsi confisqués sont versés aux cuisines du camp, et y servent à la nourriture de tous les prisonniers indistinctement, russes, roumains, etc., mais préparés à l'allemande : tout à l'eau et faire bouillir. On nous sert ainsi des plats bizarres : mélanges de légumes variés, conserves de poissons mêlées à des conserves de viande, un jour fruits secs de toutes sortes cuits ensemble : figues, pruneaux, raisins secs. Les cuisiniers de notre compagnie, la plupart belges ou français du nord, y avaient même mêlé, dans leur ignorance, quelques olives noires reçues par quelque méridional.

¹⁸⁸ C'est une des seules histoires racontées par Grand-père à ses enfants. D'un commun accord, les gars réussissent à attraper un chat qui leur rendait visite régulièrement. La bête est tuée, dépouillée, découpée, cuite par les membres du groupe, chacun selon ses compétences ou ses affinités, le tout dans la plus grande discrétion. Mais au moment de déguster le plat, plusieurs se ravisent, sauf Grand-père et peut-être un autre prisonnier qui, n'écoutant que leur estomac, passent donc par-dessus leurs préjugés alimentaires.

¹⁸⁹ Psychasthénie = difficulté à agir, idées obsédantes, manies ou phobies, en bref, problème de l'adaptation de l'individu à la vie, surtout à la vie sociale (d'après Wikipedia).

¹⁹⁰ « Stacheldrahtpsychose » ne signifie rien d'autre que « psychose du fil de fer ».

Cette mesure est la suite naturelle de la fouille trop sévère du printemps. La France dut prendre, en conséquence, des mesures de représailles qui amenèrent l'Allemagne à celle-ci. Ces sortes de choses finissent toujours par se régler sur le dos des prisonniers.

153

Nuit du 6 au 7 juillet

Attaque d'avions contre Mannheim et Ludwigshafen. Nous sommes réveillés par des explosions. Dehors, toutes les lumières du camp sont éteintes. Les grands faisceaux lumineux de nombreux projecteurs se balancent dans l'obscurité du ciel. Tout autour du camp, vacarme de l'artillerie de défense. Dans le ciel, brèves étoiles des fusants qui explosent. Des éclats d'obus retombent sur les toitures des baraques avec un bruit de grêle. Des moteurs d'avion ronflent. Sont-ce les nôtres ou ceux de la défense ? Un avion est pris dans la lumière d'un projecteur où il se détache en petite tâche blanche, [**ef*] qui le suit un moment, puis le perd. Tout se calme. On n'entend plus rien. Les projecteurs s'éteignent. Une demi-heure ou une heure plus tard, le vacarme recommence et le balancement des projecteurs. Puis de nouveau, tout rentre dans le calme.

17 juillet

La *Frankfurter Zeitung* annonce que, la France ayant donné satisfaction aux réclamations de l'Allemagne, le droit de recevoir des vivres et objets de toilette est rendu aux prisonniers français. Et en effet, les distributions de colis recommencent. Ma lettre du 28 juin n'étant arrivée que quelques jours avant la publication, par les journaux français, d'une note faisant pendant à celle du 17 juillet des allemands, l'interruption dans l'arrivée des colis fut peu sensible.

[**Ce paragraphe a été rajouté ultérieurement, à l'encre bleue, en bas de la fiche, avec un renvoi peu clair*]. Comme l'envoi au cuisinier [**sic*] ci-dessus se faisait par compagnie, et que la compagnie de passage se trouvait en queue, les représailles furent levées avant qu'on ait touché à nos colis, et nous les reçûmes tous en bloc vers cette date.

154

20 juillet

Départ de 550 sanitaires environ, avec deux médecins, D. et F. Au convoi, il est adjoint une douzaine d'hommes de réserve dont un médecin, B¹⁹¹, qui vont jusqu'à Constance, afin de compléter le nombre en cas de besoin, et que nous verrons revenir trois ou quatre jours plus tard, tristes et découragés de ce voyage.

Grand cafard chez ceux qui restent. L. surtout, qui a déjà manqué l'échange d'octobre 16 parce qu'il était intransportable à la suite d'une opération, passe la journée étendu sur son lit. Il fait de la neurasthénie et se croit malade, et répète sans cesse : « Ça y est ! Je sens que je vais crever ici. J'aurai bien voulu cependant ne pas laisser ma peau dans ce pays. » Avoir vécu dans l'attente de l'échange huit mois et voir partir presque tous les sanitaires concentrés l'hiver précédent, et seulement deux médecins sur seize, est décourageant.

24 juillet

Une nouvelle court à travers la compagnie, répandue et accueillie avec joie : le japonais est mort. Depuis quelques jours, on le savait malade, transporté à l'hôpital et opéré. Bientôt, la nouvelle de sa mort est confirmée¹⁹².

Un jour de la fin de juillet

En prévision du cas où nous viendrions à faire partie d'un échange, Lutringer¹⁹³ et moi allons au bureau de la censure, faire apposer le cachet d'un censeur sur quelques

¹⁹¹ On retrouve cet événement dans une lettre de Dubarry (cf. dossier courrier).

¹⁹² Grand-père a conservé l'avis de décès paru dans un quotidien (ph. 9485).

¹⁹³ Grand-père, dans un premier temps, écrit « L. », puis complète ultérieurement à l'encre bleue. Il évoque plusieurs fois cet ami en ne donnant que l'initiale de son nom. Son humeur est évoquée dans

livres qui n'ont pas passé à la censure. Parmi ces livres s'en trouve un de Heine. Le censeur qui appose son cachet, remarque alors : « Parmi les auteurs allemands, Heine est celui que vous, Français, préférez. » L. répond une banalité quelconque pour dire quelque chose.

155

Un autre censeur, entendant la conversation, s'approche et jouant sur le nom de Heine prononcé à la française, dit en souriant : « Oui, les français aiment beaucoup la haine. » C'est encore le perpétuel lieu commun opposant la douce Allemagne à la France haineuse et belliqueuse.

Ces hommes qui, depuis l'époque romaine, se jettent périodiquement sur les régions plus civilisées du midi et de l'ouest, sont persuadés de leur caractère naturel doux et pacifique, parce qu'ils ont un grand goût pour les déclamations d'une sensiblerie de mauvais goût.

Vers cette époque est affiché, pour servir d'exemple, près de la porte du bureau de la compagnie, un tableau en trois langues (allemand, français et russe), daté du 5 juillet, de treize noms de prisonniers fusillés au cours d'évasion ou « ayant perdu la vie par accident » (sic), c'est-à-dire tués par les Landsturm de garde appartenant aux camps du 14^e corps d'armée allemand, à savoir Mannheim, Tauberbischofsheim¹⁹⁴, Rastatt¹⁹⁵, Heuberg¹⁹⁶. Sur ces treize noms, il y a dix russes, deux français, un roumain. Mannheim figure au tableau avec trois russes, un français et un roumain. En outre, un russe est cité fusillé pour rébellion.

156

Septembre

Voici à titre d'exemple l'emploi du temps d'une de mes journées.

Les commandants de la compagnie qui ont succédé au japonais ont maintenu, pour nous, l'exemption d'appel que nous avait accordée celui-ci. J'entends donc donner l'appel sans me déranger, et ne me lève que pour prendre le chocolat que nous prépare B. Notre popote s'est modifiée depuis (avril ou mars). D^z nous a quitté au mois de juin. D^y et F. sont rentrés en France. Deux nouveaux, Le B., venu en mai, et Henry, arrivé, je crois, en août, s'y sont joints. B. ~~fait le chocolat~~ prépare le petit déjeuner tous les matins. Le B., H. et moi nous partageons la préparation des repas de midi et 6 h., chacun à son tour.

9 h. : Une heure d'anglais avec le « sergent¹⁹⁷ » Gorman des Royal Irish Rifles¹⁹⁸.

10 h. : La cantine s'ouvre. Je vais y chercher la *Frankfurter Zeitung* à laquelle je suis toujours abonné depuis la fin de décembre. Lecture du journal.

11 h. : Etant de cuisine ce matin, je prépare le déjeuner. [*Ajouté dans une marge : Description de la cour pleine de fourneaux cuisinière, près de cuisine]. Midi : Déjeuner.

2 h. : Je donne une leçon de latin à l'adjudant Coulandeau, et à 4 h., je prends une leçon d'allemand de mon confrère Le B. qui, depuis le départ de F., l'a remplacé pour aider le médecin allemand à la visite d'observation des suissards.

6 h. : Repas.

Le soir, nous n'allons pas davantage à l'appel de 8 h. qu'à celui du matin. Notre chef de baraque, B., va seulement rendre

une lettre de Dubarry (cf. addenda). Lutringer a dédié sa thèse à Grand-père avec cette phrase : « En dépit de l'usage différent que nous avons des chaussettes », lui les portant le jour, Grand-père la nuit.

¹⁹⁴ Mal orthographié par Grand-père. Je rétablis l'orthographe de chef-lieu d'arrondissement au nord-est du land de Bade-Wurtemberg, sur la Tauber.

¹⁹⁵ Rastatt : petite ville près de Baden-Baden.

¹⁹⁶ Heuberg : camp de prisonniers situé en Bade-Wurtemberg. Il deviendra le premier camp de concentration quelques années plus tard.

¹⁹⁷ Orthographe anglaise !

¹⁹⁸ Royal Irish Rifles : Bataillons irlandais d'infanterie formés en 1881 ; ils participèrent à la guerre de 14-18 (d'après Wikipedia). En anglais, « rifle » = fusil, « rifles » = fusiliers.

[**Sur une fiche à part, accrochée avec une épingle dans la marge, sans rapport apparent avec le texte de la feuille*] : Edmond Gisselbreck (dit Henry) de la Croix Rouge, société de secours aux blessés militaires (infirmier aide-chirurgien), réformé, classe 08, pris le 26 août 14 au Cateau¹⁹⁹ (Nord). Profession civile : représentant de commerce.

157

l'appel de la baraque au bureau.

Après le repas du soir, promenade autour de la cour avec L. que j'essaie de faire penser à autre chose qu'à notre échange manqué et aux tuyaux fantaisistes qui ne cessent de courir, parfois suivie de la traduction de quelques pages d'allemand. D'autres fois promenade avec Gorman. Gorman est irlandais, et c'est au cours de ces promenades qu'il eut l'occasion de me parler du traitement subi par les irlandais prisonniers. En 15, les allemands les concentrèrent au camp de Limburg, et sir Roger Casement²⁰⁰ exerça sa propagande parmi eux pour essayer de les enrôler dans la brigade irlandaise que projetaient de créer les boches, et dotée d'un uniforme vert. Je ne crois pas que le nombre des recrues ait dépassé trois ou quatre douzaines. On leur promettait des avantages s'ils s'engageaient, et en attendant, on les soumettait à une discipline sévère. Méthode boche : mélange de brutalité, sévérité en fait au présent, et de douceur en espérance, en paroles dans le futur.

10 h. : Extinction des feux depuis l'adoption de l'heure d'été au printemps, bientôt avancée jusqu'à 9 h. en octobre (régime d'hiver).

Le dimanche, l'emploi du temps est changé. Après la messe, nous assistons à l'appel, à 10 h. Il est fait rapidement depuis la mort du japonais.

On se rappelle qu'au printemps, les jeux en commun, théâtres et concerts avaient été interdits « par mesure de représailles », « Vergeltungsmassregel ».

158

Pendant l'été, ils sont de nouveau permis.

Au camp de Giessen, il n'y avait pas de théâtre quand j'y étais, mais quand il y en avait eu un, il était pour tout le camp. Ici, la séparation des compagnies le rend impossible. Il y avait donc, l'hiver dernier, un théâtre par compagnie.

A la compagnie de passage, quelques agités se mettent en tête d'en avoir un. Une baraque aménagée en salle de théâtre, avec scène surélevée, bancs en gradins, le tout à grand frais, sert de salle de théâtre et de salle de concerts. Les représentations ont lieu le dimanche soir, après le repas.

159

Places payantes, dont le prix sert à couvrir les frais d'installation et les dépenses de fonctionnement. [*Ajout ultérieur en bas de page* : Les théâtres n'ont pas toujours de bénéfices à cause des frais considérables nécessaires. Quand il y en a, usages variés : à Giessen : monument aux morts.]

Comité franco-anglais

Programme :

chansons de café-concert

{ le tout français

pièces de théâtre courtes : Courteline

{ ou anglais

danses (anglais)

morceaux de concert

¹⁹⁹ Nom abrégé de la commune Le Cateau-Cambrésis, à près de 70 km de Lille.

²⁰⁰ Roger Casement, né en Irlande en 1864. Diplomate en Afrique. En 1911, il rentre en Irlande où il prend fait et cause pour les nationalistes. Au début de la première guerre mondiale, il est invité à Berlin. Il considère que la guerre est une opportunité pour l'Irlande si elle veut se rebeller contre l'Angleterre et essaie, en vain, de recruter une brigade nationaliste avec les prisonniers irlandais. Il échoue aussi dans sa tentative de convaincre le gouvernement allemand d'envoyer des troupes en Irlande. En 1916, il rentre clandestinement en Irlande dans un sous-marin allemand, est arrêté en débarquant et pendu peu après pour fait de trahison, espionnage et sabotage (d'après Wikipedia).

Femmes : Ginette d'Arcy (venu d'un autre bloc, voix de femme, surprenant pour nous qui n'en avons plus entendu depuis longtemps)

Décors, programmes, affiches

Programmes censurés d'avance.

Allemands censeurs-inspecteurs. Parfois plusieurs dans une soirée, un qui prend des notes.

Nombreux inconvénients : brouilles entre comité, chanteurs et acteurs, concert. Jalousies, rivalités. Cabotinage lamentablement stupide. Cependant distraction dans la morne monotonie des jours de captivité.

[**Suit un long texte barré* : ~~Interdits en même temps que jeux au printemps, autorisés de nouveau en même temps que jeux au mois d'août, je crois. C'est alors que se fonde celui de la Passantenkompanie. A Mannheim, les théâtres sont des théâtres de compagnie. Cependant « artistes » autorisés à passer d'une compagnie à l'autre.~~] [**Ajout ultérieur* : En tout cas, il fonctionnait en septembre.]

160

Vers le 20 septembre

Des détachements de sanitaires commencent à arriver à la compagnie de passage, venant de divers camps. C'est une nouvelle concentration qui commence. Comme nous l'année dernière, ils arrivent, persuadés qu'ils seront partis avant peu de jours. Quelques brancardiers du 413 arrivent : Baudin, Frizet. Un brancardier du 41° colonial arrive aussi, pris le 1^{er} août. Depuis cette date, il est resté en France occupée, dans la forêt d'Ardennes, à faire des travaux. Complètement abruti, il est difficile d'en avoir des renseignements. Je ne crois pas cependant qu'il ait pu écrire depuis sa capture. J'ai été plusieurs fois interrogé, depuis mon retour d'Allemagne, sur la possibilité que des prisonniers restent longtemps sans écrire. Ceux pris avec moi n'ont pu, en grand nombre, donner de leurs nouvelles qu'au bout de plusieurs mois, à leur arrivée en Allemagne. Tant qu'ils sont restés en France occupée, pas de nouvelles. On voit, par cet exemple, que certains y sont restés longtemps.

161

Les sanitaires nouveaux venus furent d'abord logés dans les baraques libres du bloc 2. Mais il restait peu de place dans ces baraques, car des suissards avaient, depuis quelque temps, quitté le bloc 1 pour revenir au bloc 2. Les suivants furent donc logés au bloc 1, dans des baraques tellement pleines de puces et affamées, que plusieurs, le temps étant beau, aimèrent mieux coucher dehors, à la belle étoile, dans la cour. Parmi ces sanitaires, il se trouve aussi un brancardier de Bernard, ayant fait les repréailles du printemps dernier sur le front français. Envoyé à l'arrière de Verdun, cantonné à Consenvoye ou Samogneux²⁰¹, il travaillait à une ligne de tranchées, entre le ravin de Farges et le bois des Corbeaux. La nuit, ils couchaient dans une baraque, à peu près sans toit, telle que, nous disait-il, nous aimions mieux être au travail qu'à la baraque, et nous redoutions l'heure du retour, empilés et serrés les uns contre les autres, sans couverture.

Octobre

[**Ajouté dans l'interligne* : Comme nous tous, arrivés persuadés qu'ils vont partir. Tuyaux courent. Arrivées continuent]. Ces sanitaires ne tardent pas à se trouver dans la situation où nous avons été au mois de décembre précédent, quand les provisions apportées

162

par eux eurent été épuisées, non tout à fait cependant, car je crois qu'ils reçurent régulièrement des rations de biscuits. Or vers cette époque, il se déchargeait des

²⁰¹ Communes un temps situées sur la ligne de front et très touchées par la guerre.

voitures de cartofles²⁰² dans la cave de la cuisine. Naturellement, il en fut volé, soit à même les voitures en les déchargeant, soit dans la cave même au moyen d'un bâton passé par le soupirail. Un jour donc, entrée de l'« Unteroffizier » de police dans la compagnie. On fait sortir tout le monde des baraques. Les baraques sont fouillées en présence du chef de baraque. On récupéra ainsi la valeur de plusieurs sacs de pommes de terre cachées un peu partout. Chose curieuse, aucune punition ne fut portée. Des allemands devaient se trouver aussi en faute dans cette affaire, par manque de surveillance, et craignaient sans doute de se faire punir en signalant ces vols à la Kommandantur. Mais le soir à l'appel l'« Unteroffizier » le sous-officier qui commandait la compagnie fit un petit discours aux chefs de baraques réunis dans son bureau : il leur expliqua qu'ils étaient les « hommes de confiance des allemands », qu'ils devaient veiller au maintien du bon ordre, et quand des actes répréhensibles, tels que des vols de patates, sont commis, en signaler les coupables.

163

Nuit du 2 au 3 octobre

Nouvelle attaque d'avions sur Mannheim et Ludwigshafen.

Lundi 22 octobre

Après midi, on apprend qu'une liste vient d'arriver au bureau, de sanitaires devant partir. Le soir, après la soupe, l'autrichien nous apporte la liste des médecins-auxiliaires dont les noms s'y trouvent : nous y sommes tous. Accès de joie folle. Nuit passée sans dormir.

23-26 octobre

Semaine passée dans l'attente. Préparatifs et crainte qu'avant le départ, un accident n'arrive qui fasse échouer cet échange. Nous avons été tant de fois déçus que nous ne pouvons croire au bonheur en toute sécurité.

Le 26, départ d'un convoi, inquiétude pour nous.

27 octobre

On nous retire notre monnaie de camp. Nous apprenons que la fouille et le départ se feront demain. Derniers préparatifs. Distribution des objets laissés au camp, surtout vivres.

Dimanche 28 octobre

A 10 h ½, on nous mène à la fouille. Cela se fait au bloc 4 où nous avons habité en décembre. Entrée dans la baraque préparée à cet effet. Un premier censeur nous fait enlever nos chaussures et les fouille, puis examine, en les palpant, nos vêtements.

164

Puis nous passons devant d'autres censeurs qui fouillent nos bagages. Attente dans la cour du bloc 4 où nous avons habité en décembre. A 3 h. après-midi, nous montons dans un train amené sur la voie de garage qui longe le camp. Départ. Nous quittons le camp en prenant une dernière vue, en le longeant. Nous nous montrons une dernière fois, ici le lazaret, ici les douches, puis la baraque où se distribuaient les colis.

Notre train continue : sur un terrain en pente un pré d'un vert éblouissant. Depuis mon arrivée à Mannheim, sur cette triste plaine de sable, je n'avais rien vu de pareil. Passage du Neckar. Arrivée en gare de Mannheim. Nous en partons à 4 h. 15. Bientôt il fait nuit. Et c'est sans en rien voir que nous traversons la Forêt Noire. Dans la nuit, arrêt à Offenbourg. Dans une grande cantine aménagée pour les troupes de passage, on nous sert un morceau de boudin, une ration de pain avec un bol de pseudo-café. Les Landsturm qui nous conduisent reçoivent aussi un repas, mais au lieu

²⁰² Francisation probable du mot allemand « Kartoffel » (pommes de terre).

165

de notre boudin, ils touchent un morceau de saucisse. Quand nous partons, il reste des morceaux de boudin sur la table. Les Landsturm les ramassent. Le jour commence à poindre quand nous arrivons en gare de Constance, vers 7 h. du matin. Les médecins descendent et sont menés au buffet de la gare. On nous y sert une tasse de malt au lait, avec une tranche de pain et de la marmelade. On nous fait payer le tout un marc par tête. Nous sommes remboursés des sommes qui nous ont été retirées le 27, mais en bons régionaux²⁰³ ou communaux de la France occupée, c'est-à-dire en monnaie de singe. Ce papier n'a aucune valeur, n'étant garanti par rien et les planches étant aux mains des allemands qui en impriment autant qu'il leur plaît. Nous aurons toutes les peines du monde à nous faire changer ces papiers en France.

Attente qui nous paraît très longue. Les minutes paraissent des siècles. Arrivée d'un capitaine et d'un sous-lieutenant de l'armée suisse qui viennent nous chercher, nous disent-ils. Enfin, on nous appelle hors du buffet. Un officier supérieur allemand nous rassemble (les médecins), sur le quai orné de drapeaux allemands et d'inscriptions en l'honneur des sanitaires boches attendus : « Willkommen in der Heimat²⁰⁴ », et nous adresse un discours [**ajouté dans l'interligne : allocution*] en français.

166

Il regrette que la France mette autant de mauvaise volonté à faire les échanges. C'est ce qui a retardé notre départ et qui est cause que la plupart d'entre nous sont restés longtemps en captivité. Il déplore aussi qu'on ne puisse pas avoir confiance en la parole des médecins français. Un médecin du convoi qui nous a précédé, parti l'avant-veille de Constance, a été trouvé porteur de pièces d'or, bien qu'il ait affirmé n'avoir rien de défendu sur lui. Il va donc être obligé, à son grand regret, de nous faire fouiller avant notre départ. Montés dans le train suisse qui vient nous chercher, nous y sommes rejoints par des censeurs qui procèdent encore à une fouille sommaire rapide. Enfin le train part. Le capitaine suisse entre dans notre compartiment : « Messieurs, vous êtes en Suisse », et nous voyons, par la portière, une sentinelle suisse qui garde une route barrée par une barrière de bois. Il est 10 h. ¼.

167

Ce moment tant ~~attendu et dont nous avons si souvent désespéré~~, est donc venu enfin. Nous sommes libres. C'est une des plus fortes émotions. Nous roulons tout le jour à travers la Suisse. Partout accueil chaleureux. Distribution de fruits, fleurs, souvenirs de toute sorte, etc. Journée d'émotions fortes. A une gare, une dame venue demander des renseignements sur un de mes camarades laissé à Mannheim, me parle un moment et me tend la main au départ du train. Depuis la Schwester de Longuyon, je n'avais plus entendu une voix de femme m'adresser la parole. Nous entrons en France à 6 h. 3/4, heure française, en pleine nuit. Le train suisse nous mène jusqu'à Lyon où nous arrivons à 9 h. Notre réception fut quelque peu désorganisée par suite d'une conséquence des affaires d'Italie²⁰⁵ qui suivaient alors leur triste cours. Mais le lendemain, dans les rues de Lyon, nous reprenons contact avec l'existence. Nous nous remettons à vivre, après une mort de plusieurs mois. Pendant quelques jours, nous voyons tout avec des yeux étonnés. Lazare ne fut pas plus surpris de se retrouver sur cette terre²⁰⁶.

²⁰³ Monnaie de papier émise sous le contrôle allemand, dans les régions occupées : (cf. addenda).

²⁰⁴ « Bienvenue au pays natal ».

²⁰⁵ Le 24 octobre 1917, l'Italie, alliée de la France, subit une très grave défaite : l'armée italienne est encerclée par l'armée allemande à Caporetto.

²⁰⁶ Cf. addenda : lettres d'autres prisonniers racontant leur retour à la vie normale.

Annexe I

[Sur deux pages arrachées à un carnet à petits carreaux, Grand-père a noté à l'encre bleue (celle utilisée pour certains ajouts sur les autres feuilles) et d'une belle écriture, le résumé des dernières journées :]*

28 octobre (dimanche)

A 10 h. ½, sortie de la compagnie et fouille. A 3 h. après-midi, montée dans le train. 4 h. 15 : départ de la gare de Mannheim.

29 octobre

Arrivée à Constance vers 6 h. ½ - 7 h.. - Déjeuner : pain, marmelade, malt au lait, 1 m. par tête. - Arrivée des officiers suisses. Allocution par officier boche : mauvaise volonté de France pour échanger ; on ne peut avoir aucune confiance aux médecins : les derniers essayaient de passer de l'or (nous formions le deuxième convoi, le premier avait passé deux jours avant nous). Montée dans le train suisse. Nouvelle fouille dans le train. Départ : 10 h. ¼. Passage de frontière suisse presque aussitôt après. Bülach (où nous sommes ravitaillés), Bienne, Yverdon, Genève²⁰⁷. Là, nous apprenons que la frontière française va être fermée ; notre train est le dernier qui passe. Entrée en France à 7 h. moins ¼, heure française. A Bellegarde réception par sous-préfet de Nantua. A Ambérieu²⁰⁸ lanternes vénitiennes, mais personne sur le quai, défense de descendre du train. Dîner servi par dames de Croix Rouge. Nous apprenons qu'il est question de nous renvoyer, la France ne pouvant rendre aujourd'hui les sanitaires allemands, à cause de la frontière qui vient d'être fermée. Cependant entre 11 h. et minuit, la chose s'arrange. Nous descendons du train. Discours du gouverneur militaire. Couché à l'hôpital d'évacuation, au Parc aux cerfs (ancien skating).

30 octobre

Matinée : rempli des formalités, entre autres une feuille de renseignements. Allé couché chez mon oncle Martin.

31 octobre

Après-midi payé en partie (les allemands nous ont payé, avant de partir, en bons régionaux de la France occupée, on ne nous change qu'une partie de cet argent en argent français.)

1^{er} novembre

Départ de Lyon à 1 h. de l'après-midi. Arrivée à Moulins à 6 h.

2 novembre

Présenté au bureau des isolés de la 13^e région. Interrogatoire. Première visite à l'infirmerie du dépôt du 36^o artillerie. ~~Après-midi visité Moulins.~~

3 novembre

Après-midi passé devant commission de convalescence. Obtenu trois mois.

4 novembre

Départ de Moulins à 7 h. 40 matin. Déjeuné à Riom. Arrivée à Issoire à 7 h. ½ soir.

6, 8, 10, 12, 14, 15, 19 novembre

[Textes trop barrés pour être vraiment lisibles d'où il ressort que Grand-père a écrit, en l'espace d'une dizaine de jours, à une vingtaine de personnes [parmi lesquelles Lutringer (à qui il envoie un mandat de 43 fr.), Féré, Bernard, Duriz, Bureau (probablement l'auteur de la lettre ci-dessous), ...] comme tous les rapatriés chargés de nombreuses « commissions » (cf. addenda : lettres de prisonniers.)*

²⁰⁷ Grand-père a conservé quelques cartes postales qu'on lui a offertes à son passage.

²⁰⁸ Ambérieu-en-Bugey se situe entre Nantua et Lyon.

Annexe II

[*La lettre qui suit est à lire entre les notes 137 et 138. Pour ne pas rompre le rythme de lecture, je l'ai déplacée en fin de chapitre.]

Paris, 24 février 1918
33 rue J.J. Rousseau

Mon cher ami,

Depuis 9 jours, je suis en possession des renseignements qui vous intéressent, et, si invraisemblable que cela puisse paraître, je ne trouve pas un moment pour vous les adresser. Plus heureux aujourd'hui, en ce dimanche brumeux, je vous écris enfin.

Je copie textuellement les notes qu'un de nos rédacteurs a obtenues du ministère.

« Andreux Georges²⁰⁹, parfaitement connu au service ; on sait que ce n'est pas son nom – rien à faire. L'accord franco-allemand de février ou mars 1916 n'a plus aucune valeur. Voici ce qui s'est passé après cet accord. Au mois de juin 1916, à la suite de négociations, on avait décidé que cet accord servirait pour les listes d'échanges à ce moment (juin 1916), mais il n'a plus aucune valeur et Andreux n'a d'ailleurs pas été porté sur ces listes.

« A la suite dudit accord, il y a eu rapatriement en octobre 1916 ; il s'agissait, en chiffres ronds, de 3500 Français. Il y eut six convois comprenant en tout 3000 prisonniers français, il restait deux convois qui devaient nous ramener les 500 qui restaient, mais, brusquement, les Allemands les arrêtaient et répondirent finalement à nos réclamations que ces gens-là n'étaient pas sanitaires.

« Les négociations restèrent en suspens jusqu'en mai 1917. A la reprise des négociations (mai 17), les Français dirent aux Allemands qu'ils ne traiteraient avec eux que lorsqu'ils auraient tenu les engagements antérieurs qu'ils avaient isolés, c'est-à-dire lorsqu'ils auraient rapatriés le reste des 500 des échanges convenus. Les Allemands nous ont alors rendu 500 prisonniers qui, peut-être, n'étaient pas les mêmes que ceux portés sur les premières listes.

« A ce moment est intervenu un nouvel accord, en vigueur actuellement. D'après cet accord, les gouvernements doivent se communiquer des listes de sanitaires ; 1^{ère} liste : liste des officiers ; 2^e liste : hommes de troupe à qui l'état capteur reconnaît la qualité de sanitaire, le gouvernement de ces prisonniers n'ayant pas à intervenir ; 3^e liste : liste des prisonniers qui ont revendiqué la qualité de sanitaire et n'ont pu le justifier. L'état capteur doit rapatrier tous ceux auxquels le ministère de la guerre délivrera un certificat d'un modèle déterminé dans l'accord ou pour lesquels il affirmera officiellement que ces prisonniers faisaient partie réellement du service de santé au moment de leur capture.

« Nota. Les prisonniers reconnus sanitaires par les Allemands, n'en savent rien généralement. Les Allemands établissent leurs listes sur pièces, sans, le plus souvent, en avertir les intéressés. Par contre, beaucoup de prisonniers portés sur la troisième liste par les Allemands se figurent reconnus par eux, ce qui n'est pas. Les Allemands, en effet, passent dans les camps et demandent quels sont les sanitaires, inscrivant les noms de ceux qui se présentent et lorsque les prisonniers leur demandent s'ils sont bien sanitaires, portés comme tels sur la liste, ils répondent : certainement, votre gouvernement

²⁰⁹ Je n'ai pas trouvé d'autres informations que ce nom : « Andreux (Georges), 7-4-15, Les Voivres, serg.-c, 12° R.A. Si. IX A. », sur la liste des prisonniers de guerre français (cf. gallica.bnf.fr).

n'a plus qu'à vous réclamer. Ils se gardent bien de dire que la France est obligée d'engager sa parole d'honneur pour garantir leur qualité, et que si les Allemands s'apercevaient d'une supercherie, ils pourraient, comme précédemment, interrompre brusquement les échanges.

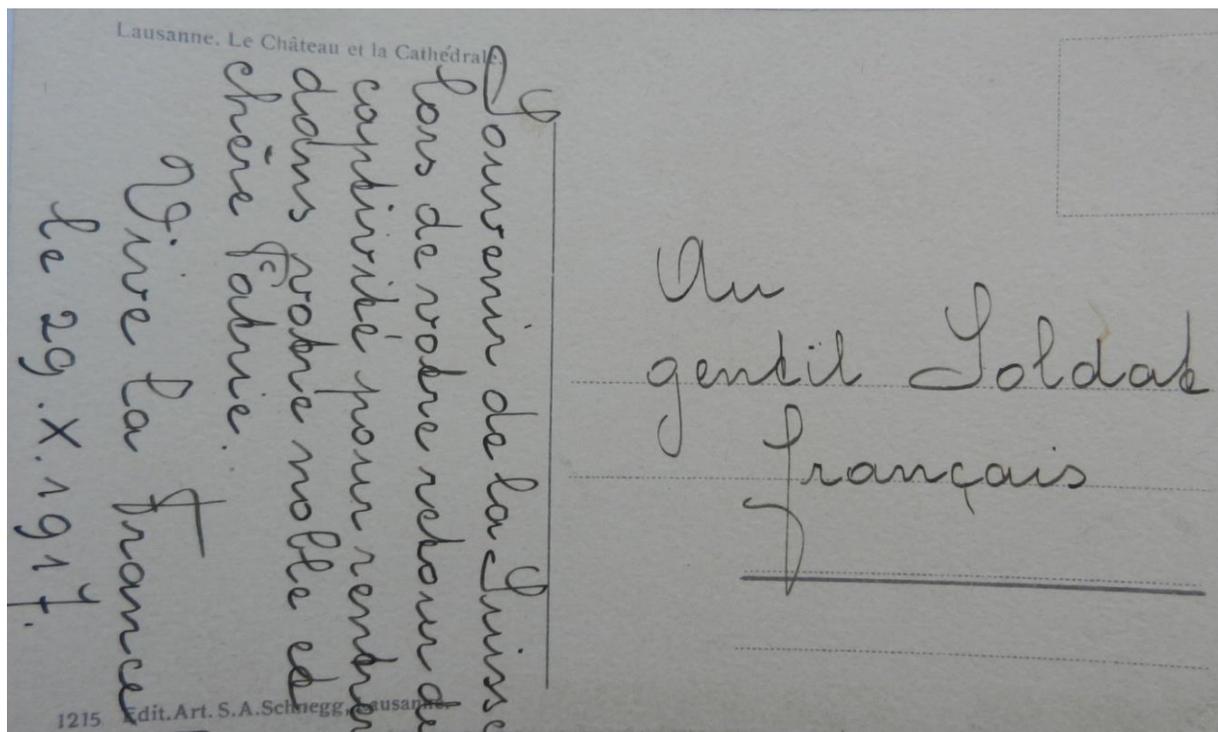
« Les trois dont j'ai donné les noms l'autre jour à Mr de la Batie ne sont pas portés sur les listes. Bien que l'enquête soit commencée et que l'on m'ait promis de faire tout le possible, on vous demande de remplir les questionnaires ci-joints pour accélérer les démarches. Pour Andreux seul, on ne peut rien faire. »

Je vous envoie donc les formules à remplir en vous priant de me les retourner de suite pour les remettre à qui de droit.

Je vous félicite pour votre quatrième mois de repos et espère vous voir avant d'apprendre que vous allez arborer vos deux galons vers un quelconque hôpital de campagne.

En hâte. Bien cordialement

Bureau [*signature peu lisible]



Carte reçue par Grand-père à son passage en Suisse.



**Dans une pochette intitulée « notes rapportées d'Allemagne », (rapportées, selon Gaby, dans un tube de thermomètre à l'abri de fouilles éventuelles »), se trouvent les annotations suivantes. Grand-père a dû les recopier, car les fiches trouvées sont parfaitement lisses et planes, ce qui est incompatible avec le mode de transport. Curieusement, certains éléments apparaissent comme nouveaux.*

Notes rapportées d'Allemagne

1 (ph. 9786)

27 juillet : Départ de Longchamps vers 8 h. m.
Arrivée à Belrupt vers milieu de la nuit.

28 juillet : Départ de Belrupt à 7h. s.
Arrivée vers 1 h. m. avec une heure de retard au P.C. de bois Fumin, zone 2.

29 juillet : Bombardement commence vers 9 h. Montlogis [**mort. Écrit sous forme d'un dessin en forme de croix*].

30 juillet : Bouscaren blessé. Dernière carte envoyée.

31 juillet : La nuit, bombardement ne cesse pas. Bouscaren parti. Tous les blessés évacués.

1^{er} août vers 2 h. : Travail fini couché. 3 h. gaz. Moréliéras arrive blessé et un autre jambe cassée. Vers 5 h. un coureur, puis pigeon deux fois. Vers 8 h. bombardement plus fort, porte bouchée, Nény blessé. Vers 9 h. ou 10 h. cris : « Aux armes ! Ils sont là ! Camarades ! »

8 août : Arrivée à Giessen. 2e compagnie.

11 août : Première lettre.

4 sept. : 5e compagnie.

11 sept. : 8^e compagnie.

18 oct. : Infirmerie.

17 nov. :

Mannheim Feld 2
 Feld 1
 Feld 4

Début janvier : ... Feld 1

25 janv. :

Lettre supplémentaire. Echange différé : 1°/ parce que le gouvernement français retient à Lyon dix médecins et du personnel sanitaire

2°/ parce que il aurait laissé sans réponse une proposition du gouvernement allemand tendant à la reprise des rapatriements faite en décembre 16 (engagement été 16 portant

2 (ph. 9787)

sur 180 médecins, 3 535 hommes, 49 médecins et 1 029 hommes). Echange commencé le 4 octobre. Proposé en décembre de rendre partie des français restants contre tous les allemands.

27 février : 8 h. s. : rassemblement. Trois tonneaux renversés. Ordre à l'auteur de se dénoncer avant trois minutes. Va chez le général en ordonnant rester au garde-à-vous. Revient avec le général. Insolence incroyable (Frechheit). Menace supprimer paillasses pour une nuit, colis et lettres. Explication par voiture démentie par cuisinier. Nouvelles menaces. Départ du général. Général donne dix minutes pour dénoncer. Ordre de porter paillasses dans la cour. Nous les y portons. Général nous fait un laïus sur influence morale. Ivrogne découvert et emboîté²¹⁰. Affaire arrangée.

28 février : Lendemain rassemblement 11 h. ½. Discours du général. Se réjouit de n'avoir pas à punir, le coupable s'étant dénoncé (l'ivrogne). Recommande la délation pour éviter les injustices. Garde les médecins. Laïus sur nous et égalité, fraternité qui a fait, en France, traiter ainsi les médecins et que par réciprocité, on applique aussi en Allemagne.

Dimanche 4 mars m. : Lecture d'une liste C qui doit travailler à Mannheim ou aux environs.

5 mars : Après appel, ordre aux C de sortir non exécuté. Pour tout le monde ordre de départ. Quelques-uns dépassent porte, puis arrêt et retour dans baraques.

3 (ph. 9788)

Le soir le général appelle chefs de baraque, explique que par mesure sévère la liste C doit travailler à cause du traitement subi en France par une catégorie de sanitaires, que l'échange « ne devant pas se faire dans un temps prochain », les C et B seront répartis dans les compagnies du camp, les C iront au travail forcé, les B et sous-officiers comme volontaires, les A mis à la disposition du service sanitaire du camp.

6 mars matin : Hommes de B et C vont à leurs nouvelles compagnies. Après midi sous-officiers (caporaux y compris) de B et C sont réunis dans une compagnie.

7 mars : Les médecins passent au Feld 2.

[Ordre vu du 5 mars : faire passer les sanitaires C de la Passantenkompanie à d'autres, mais dans aucunes circonstances ne doivent passer dans autre camp. Die

²¹⁰ = Mis aux arrêts.

Gefangenen sind zur Arbeit verpflichtet²¹¹ et peuvent être envoyés aux Arbeitskommandos de Mannheim et des circonscriptions voisines.] – (C = 250 à 280 hommes et sous-officiers. B même nombre).

Vers 20 mars : Réunion de tous les sanitaires pour leur lire une note définissant les séries B (papiers suffisants) et C (insuffisants) – Nouveaux arrivés. Changements de séries. Renvois.

Vers fin mars : Restons seuls au Feld 2.

Samedi 10 mars : 600 à 800 roumains [pris depuis quinze jours]. Un arrivé mort. (Quelques jours plus tard scène : malades allant à la visite. C'est vous les barbares qui faites mourir d'indigestion les roumains. – Sous-officier sourit. Trois dimanches de suite en prison. – Mars-avril : 30 [**morts, écrit avec une croix*] environ. D'autres arrivent en mai.)

Fin mars ou début avril : Sermon contre Angleterre qui va être affamée et souffrir à son tour.

1^{er} avril : appel : annonce de suppression de colis par représailles. Confusion entre ordre de suppression, théâtre, etc. par représailles et ordre de surseoir à toute distribution de colis jusqu'à réception d'ordres plus complets.

Dans la semaine, reprise des distributions en ouvrant tout. J'en reçois un le 4.

4 (ph. 9790)

14 avril (samedi) : Bernard (3 jours). Note sur le triplage des punitions lue lundi 16. Conduit par autrichien. Ramené par caporal. Don à un prisonnier puni s'arrête.

19 avril : Schwarz trouve une planche. Crise. Midi à 6 h. Arrangement moyennant 100 m. 20.

2 mai : Hache réclamée et saisie par caporal police. Protestation contre fouille. Confrontation en présence du général. Allusion à convention de Genève qualifiée d'impertinence. Caporal cru plutôt que médecin. Général ne connaît comme médecins que ceux russes du lazaret. Féré mis hors de cause, mais son service = 0. Sommes prisonniers.

3 mai, 10 h. : Appel. Mise au pilori. Recommandation de ne pas suivre même exemple. Le soir, notification des punitions : Puig : 3 j. (x 3 = 9), Guyard : 3 j. (x 3 = 9), puisqu'il est établi que la communication relative au caporal police a été faite. Duriz : 1 j. (x 3 = 3) : Weil er als Zeuge des Vorganges in der Sache Puig ungebürlich gelacht hat.²¹² Les trois, plus cinq autres, passent chez suissards, ce qui se fait le lendemain. Duriz emmené par caporal, ramené par japonais.

6 mai, dimanche : lecture des punitions devant toute la compagnie.

10 mai : Appel 8 h. s. Général demande un volontaire pour une corvée ou un travail. Aucun. Ordre à un adjudant d'en désigner. Rép. : Vous pouvez le commander vous-même ! Vous êtes sous-officier, vous devez commander les hommes, je vous donne expressément l'ordre d'en commander un. Rép. : Si j'étais en France, je le pourrais ; ici, non. Je vous renouvelle l'ordre exprès de commander un homme. Prise à témoin de violence

²¹¹ « Les prisonniers sont l'obligation de travailler », avec une petite faute de transcription.

²¹² « Parce que, en tant que témoin dans l'affaire Puig, il a ri avec inconvenance ». Grand-père aurait dû écrire « ungebürlich » (= avec inconvenance). Seul le début de la phrase est cité dans la rédaction finale.

qui lui est faite. Y a-t-il quelqu'un qui veuille se présenter comme volontaire ? Un homme sort. L'adjudant fut puni pour refus d'obéissance après présentation au général.

5 (ph. 9791)

[« Les adjudants et sous-officiers ne peuvent être commandés pour une surveillance ou un travail que lorsqu'ils se présentent volontairement, leur travail étant alors payé. »]

19 mai : Visite du général. Laïus sur influence morale. Lettre à ses deux ordonnances prisonniers, conseillant d'obéir aux ordres. Retour au Feld 2.

11 juin : visite commission suisse commence. Peu avant arrivée des candidats. Appel : les monojambes doivent y assister.

28 juin : Suppression des colis. Lettre supplémentaire.
Note annonçant le rétablissement dans les journaux du 17 juillet.

Nuit du 6 au 7 juillet : bombardement par avions.

20 juillet : départ d'environ 550 sanitaires et deux médecins.

A (ph. 9792)

- ◆ Communiqué du 7 sept. : Tutrakan + de 20 000 prisonniers, 100 canons.
- ◆ *G. des A.* du 24 oct²¹³. Scemama Léon. Cap. D'inf. 61. Publiciste, « ohne religion²¹⁴ », né en Tunisie.
- ◆ Brigadier x du x^e cuirassiers non trouvé.
- ◆ Adjudant Dubois.
- ◆ Cour : 80 m x 110 m.
- ◆ Röhrich, Generalmajor und Lagerkommandeur.
- ◆ A Pierrepont une boule pour trois, peut-être pour quatre.
- ◆ Avant 18-IV-17 une boule pour cinq. Après 18-IV-17 : deux boules pour treize – Largeur : 0,12 ; hauteur : 0,10 ; longueur : 0,20.
- ◆ 6 à 700 hommes en observation. [**Patient atteint de*] Myélite²¹⁵ envoyée à l'hôpital pour sa myélite. En obs. pour poumon : rien sur sa famille. Rétrécissement spasmodique, supposé simulateur : je n'admets pas qu'un médecin russe lui trouve quelque chose quand le spécialiste allemand affirme qu'il n'a rien.

B (ph. 9793)

- ◆ Fin IV-17 : Général envoie une note portant ordre de punir X pour avoir ri. Réclamation. Note sur attitude souriante. Rapport demandant de l'établir. Visite. « Mais il ne sourit pas ! »
- ◆ Représailles. 1°/ Été 15 : Sleswig. ; 2°/ Russie, été 16. ; 3°/ front français février-mars 17.
- ◆ Epidémies de typhus dans nombreux camps de janvier à avril 15, surtout russes. Cassel : 2500 morts, dont la moitié français. Deux médecins auxiliaires.

²¹³ *G. des A.* = *Gazette des Ardennes*. Dans le numéro du 24-10-1916, en deuxième page, paraît la « 249^e liste de 700 prisonniers » (où apparaît le nom de Grand-père : « Fournier Pierre, Paris, infanterie 413 », dans la liste « Giessen »). Le journal indique aussi le nombre total de prisonniers français internés en Allemagne à ce jour : 355 000.

²¹⁴ Ohne Religion = sans religion. Scemama est ce personnage dont j'ai trouvé la trace dans *L'express du midi, organe de défense sociale et religieuse* du mardi 27-1-1920. Voir ci-dessous.

²¹⁵ Myélite : inflammation de la moelle épinière.

◆ Premiers jours d'octobre vers 4 ou 5 h. m. : ordre de départ pour front français. Refus. Couchés. Eau chaude (préparée d'avance). Coups de crosse et de pied, puis bayonnette. Blessés au lazaret : trois (?). peut-être morts (trois ?) non portés au lazaret, comme de coutume.

◆ Un noir blessé à la main. – Un français blessé à la main (pouce abimé, je crois). Arrivé en novembre.

◆ Un russe et un roumain tués en mai.

C (ph. 9794)

◆ Tableau affiché (en allemand, français et russe) daté du 5-VII-17. Pour 14° corps. Fusillés pendant évasion ou « ayant perdu la vie par accident » : treize noms, tous russes, sauf deux français et un roumain (Mannheim, Tauberbischofsheim²¹⁶, Rastatt, Heuberg). Pour Mannheim : trois russes, un français et un roumain. Outre ces treize est cité un russe, fusillé pour rébellion.

◆ Supplément sur « incident roumain » : des roumains allaient à la visite. On leur jette objets. Brutalités. Coups de crosse. Cris : Barbares ! Quelques jours plus tard, discours aux suissards : C'est vous les barbares qui faites mourir les roumains d'indigestion.

◆ Régiments 81 et 83 ou 88.

◆ Change. Papier : 81 ; or : 80,50 ; argent : 75.

◆ Martin caporal. Maken²¹⁷.

◆ Avions : nuit du 2 au 3 octobre.

◆ Prisonniers : 923 hommes, 19 officiers.

L'affaire Scemama

Les Crimes contre la Patrie

UNE BANDE D'ESPIONS DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE DE GRENOBLE

Grenoble, 26 janvier 1920.

Demain mardi commenceront, devant le Conseil de guerre de Grenoble, les débats d'une importante affaire d'espionnage, d'intelligence avec l'ennemi et de désertion. Les accusés sont au nombre de treize, dont sept présents : [* *suivent leurs noms*]

Les accusés en fuite sont : [* *suivent leurs noms*], Léon Scemama, caporal au 6^e d'infanterie, né à Tunis, publiciste à Paris.

C'est alors qu'ils étaient aux mains des Allemands, ayant été faits prisonniers ou ayant déserté, que les accusés ont commis les crimes qui leur sont reprochés.

Les uns sont venus jusque sur le front français se livrer à l'espionnage pour le compte de l'ennemi ; les autres ont fait partie d'un service organisé pour provoquer les confidences et les indiscretions d'autres prisonniers sur la situation des années françaises.

C'est en 1916, après Verdun, que fut institué ce service, qui fonctionna jusqu'à la signature de l'armistice aux deux camps de Giessen et de Darmstadt. En outre de ce service d'espionnage, leur rôle consistait à mener en France, par correspondance et sous les pseudonymes les plus divers, une campagne défaitiste continue. Ils collaboraient, en outre, à des feuilles allemandes, la *Gazette Lorraine*, la *Paix*, le *Bruxellois* et la fameuse *Gazette des Ardennes*, qui eut vraiment une rédaction des plus nombreuses et des plus variées.

²¹⁶ Orthographié correctement sur cette fiche.

²¹⁷ Probablement le personnage nommé « Macken ».

ORDRE DE TRANSPORT
POUR ISOLÉ SANS BAGAGES ET SANS CHEVAUX.

Modèle **A³**

(Feuille de route.)
Préparer soigneusement les renseignements importants.

N° **16883212**

<p>M. <i>casier</i> Fournier François <i>avec</i> Médecin Auxiliaire <small>(Nom et situation militaire de l'isolé.)</small></p> <p>partant de { Corps HOPITAL DE EVACUATION de LYON ou Service expéditeur. Place de Lyon</p> <p>à destination de { Corps général de transition du 36^e R.I.A. ou Service destinataire. Place de Moulins</p>	<p>VISA A LA GARE DE DÉPART.</p> <p>Reçu le bon de chemise de fer mod. le A³ portant le même numéro.</p> <p>A le 19..... <i>Le Chef de gare,</i></p> <p>Timbre à date de la gare de départ</p>
<p style="text-align: center;">ITINÉRAIRE PAR VOIE FERRÉE</p> <p>De Lyon</p> <p>à Moulins</p> <p>par</p>	<p>AUTORITÉ QUI ÉTABLIT L'ORDRE DE TRANSPORT.</p> <p><i>(Signature)</i> 1914</p> <p>Le Médecin</p>

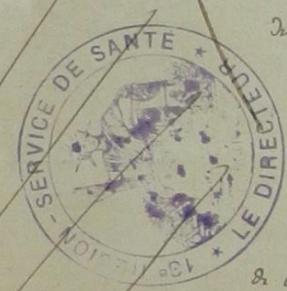
PARTIE A DÉTACHER POUR ÊTRE MISE A L'APPUI DES FEUILLES DE JOURNÉES OU DES REVUES D'OFFICIERS SANS TROUPE.

<p>M. <i>casier</i> Fournier François Médecin Auxiliaire <small>(Nom et situation militaire de l'isolé.)</small></p> <p>le 30 Octobre 1914 <small>(Date du départ.)</small></p> <p>Allocations de toute nature perçues au départ. Non</p>		<p>partant de Lyon</p> <p>pour se rendre à Moulins</p> <p><i>(Signature)</i> Le Titulaire,</p>
--	---	--

Billet de train de retour entre Lyon et Moulins.

1940 que j'ai entendu dire à Darmstadt mais il doit valoir à la que les
 prisonniers de passage sur camp ne mangent pas de biscuits que leur
 sont indispensables. C'est le fait qu'adjutant D. ne le faisait pas, mettait
 même la grande enroule volontaire à toujours le effet de le quitter au lieu
 de la négligence (n'avoir pas constaté de réserves suffisantes, en rapport avec
 le grand afflux d'êtres humains par la voie de la C^{ie} de passage)
 et opposait deux réclamations de ses g^{ra}ts et d'antennistes allemands
 toujours prêt à le vouloir.

considération distinguée.



[Un autre g^{ra}ts contre l'adjutant se porta à propos de la matière
 et un officier prussien les ravitaillement de la Panonnie C^{ie}
 par les après longtemps et voyant qu'ils ne portaient toujours pas
 immédiatement à participer aux distributions du Comité. L'adj. refusa
 naturellement prétextant leur trop grand nombre. En cela il est
 p. o. raison. des rations allemandes (à la condition) d'être
 complètes par les biscuits, fendent suffire à alimenter
 deux de trois qui ne travaient pas) et que le charbon
 par longtemps. A part que pas ceux qui se trouvaient la montagne
 de leur situation et à plusieurs occasions tels que ceux de
 l'été lorsque leurs amis recommandaient à leurs amis. A la rigueur il par
 vint donc attendre par voie d'être le sein du secours du Comité.
 mais il semble bien que Dubois refusa non point par la peur d'économie

A l'autre occasion d'être prisonnier militaire les bois "construits" par les
 rations mais qui avait déjà rejoint dans le camp de "Suisse" et qui
 demandait pour lui et ses camarades le soutien du Comité. Dubois avait répondu:
 "C'est pas possible à camp d'ambiguë. Le Comité ne donne de secours qu'à ceux
 qui travaillent".

[En tout cas le Comité spécial d'ambiguë à la C^{ie} de passage du monde
 janvier 17 parvint à arrêter son ravitaillement du moyen de celui de
 prisonniers passés en Suisse et de ceux du Comité de Genève et de France et ainsi
 d'être en aide aux résistants de la C^{ie} de passage, qu'ils le fussent

193

me le 28 juin à 17 heures 45. Les journaux ont la
publication par la jurnale française d'1 note ~~com~~ faisant
pendant à celle du 17 juillet de fort allemand, l'interruption
des arrivées de nouvelles font peu sensible.

17 juillet La Frankfurter Zeitung annonce que la France
ayant donné satisfaction aux réclamations de l'Allemagne
le doit de recevoir les vivres et objets de toilette et rendre
aux prisonniers français. Et en effet la distribution ^{de vivres} recommence

NUIT DU 6 au 7 juillet) Attaque d'artillerie contre Mannheim et Ludwigshafen
Nos 103 réveillé par 3 explosions. Dehors
toutes les lumières du camp sont éteintes. Les grands saisis lumineux de
nombreux projecteurs se balancent dans l'obscurité du ciel. Tout autour
du camp volent des l'artillerie de défense. Des laide bruits d'acier
des fusils qui éclatent et explosent. Des éclats d'obus retombent sur les
toitures des baraques avec 1 bruit de grêle. Des moteurs d'avions ronflent
sous les tentes ou ceux de la défense. Un avion est vu. Dans la
lueur d'1 projecteur on le voit à la fois en petite tache blanche qui
le suit 1 moment puis le perd. Tout se calme. On ne entend
rien. Les projecteurs s'éteignent.

Un 1/2 heure ou 1 heure + tout le vacarme recommence et le
balancement des projecteurs. Puis de nouveau tout rentre dans le
calme.

Les allemands ont fait 1
et q'la l'air de passage de l'ennemi en queue
espérance de faire les avions qui on est tombé
sur les têtes et ceux qui respirent dans le bleu
une note